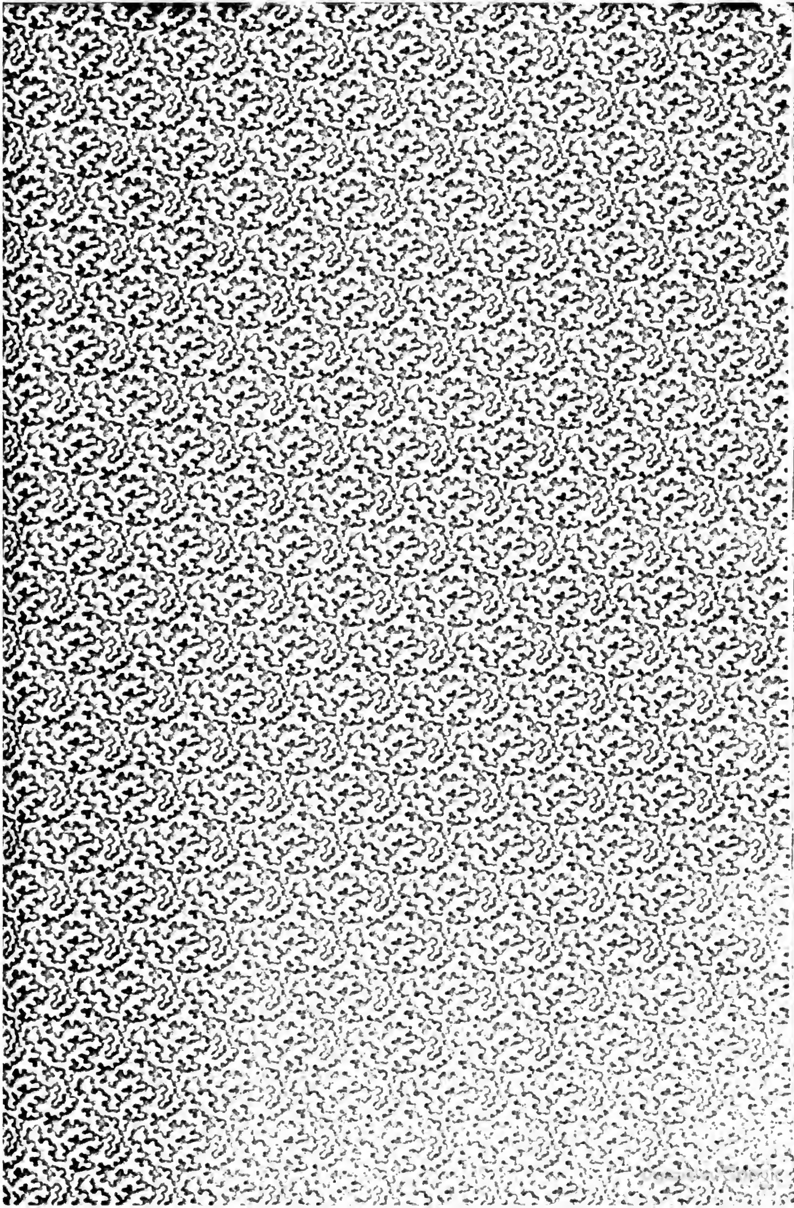




ESSAI

DE

BIOGRAPHIE LILLOISE

CONTEMPORAINE

1800-1869

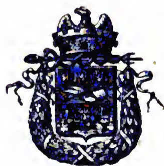
AUGMENTÉ D'UN SUPPLÉMENT

ET

ACCOMPAGNÉ DE NOTES HISTORIQUES ET BIBLIOGRAPHIQUES

PAR

HIPPOLYTE VERLY





LILLE

LELEU, LIBRAIRE, RUE DU CURÉ-SAINT-ÉTIENNE, 11.

1869.

ESSAI

DE

BIOGRAPHIE LILLOISE

CONTEMPORAINE

ESSAI

DE

BIOGRAPHIE

LILLOISE

CONTEMPORAINE

1800-1869

AUGMENTÉ D'UN SUPPLÉMENT

ET

ACCOMPAGNÉ DE NOTES HISTORIQUES ET BIBLIOGRAPHIQUES

PAR

HIPPOLYTE VERLY



LILLE

LELEU, LIBRAIRE, RUE DU CURÉ-SAINT-ÉTIENNE, 11.

1869.



Lille, Imp. Six-Horemans.



PRÉFACE

Le seul mérite de ce livre est d'être une œuvre d'abnégation; il est de ceux, en effet, où la personne, les tendances, les griefs et les sympathies de l'auteur doivent s'effacer complètement pour ne laisser en lumière que les talents, les opinions et les actions des individus dont il a pris à tâche de raconter la vie. Un historien, à moins de se contenter du rôle un peu stérile de simple chroniqueur, peut et doit commenter et apprécier les faits qu'il rapporte : la philosophie fait aujourd'hui partie de l'histoire. Pour le biographe le devoir est tout autre. Il n'écrit pas l'histoire, il en pose seulement les jalons; un autre viendra après lui, qui les utilisera en réunissant en une vaste synthèse toutes ces analyses de détail; — quand il a rassemblé les pièces du grand procès que la postérité est appelée à juger, il appartient à un autre, d'un grade plus élevé dans la hiérarchie intellectuelle, d'en rédiger le plaidoyer ou le réquisitoire. Telles sont les modestes fonctions que nous avons eu à remplir. C'est pourquoi nous répétons que ce livre est une œuvre d'abnégation, c'est pourquoi aussi, si nous n'avions consulté que notre intérêt littéraire, nous ne l'eussions jamais publié.

Nous avons donc obéi à d'autres mobiles, lorsque nous avons consenti à entreprendre ce travail. D'abord, le désir d'éviter aux écrivains du XXe siècle l'écueil sur lequel ont échoué

toutes nos recherches relatives à l'histoire artistique et littéraire de notre pays : l'absence de documents précis. Ensuite, la conviction où nous sommes que la publicité est le plus actif de tous les moyens d'émulation.

Il ne faudrait point ici aller au delà de notre pensée, et inférer de ce qui précède que pour arriver à nos fins nous avons spéculé sur les vanités personnelles. Il n'en est rien ; et pour couper court dès à présent à toute interprétation maligne, nous déclarons formellement que la presque totalité de ceux dont ce livre renferme la biographie, ne se sont prêtés à notre projet qu'avec une extrême réserve, et n'ont cédé qu'à des instances réitérées. Ces sortes d'obstacles n'ont même pas contribué, on peut le croire, à nous rendre la tâche aisée.

Mais après les satisfactions de la conscience, joies austères dont les natures d'élite peuvent seules se contenter, il est incontestable que les jouissances morales les plus profondes et les plus légitimes sont celles que nous procure l'estime de nos concitoyens. Or, qu'est-ce donc que la presse, sinon la voix publique ? Voix publique soumise aux mêmes devoirs, aux mêmes règles morales, aux mêmes lois d'honneur que la parole individuelle, c'est-à-dire à la vérité, à l'impartialité, et comme celle-ci trouvant sa sanction dans la conformité de ses appréciations avec le sentiment général. Un livre ou un écrit périodique sera goûté s'il répond aux aspirations de ceux à qui il s'adresse; dans ce cas le succès lui est assuré et dès lors il aura une action réelle. S'il touche à faux, s'il est jugé contraire au bon sens ou à l'équité, le mépris est son châtiment, l'abandon s'en suit, il n'est point lu, son influence est nulle. Un mauvais journal, un méchant ouvrage n'est à craindre que dans le cas où une publicité restreinte ne lui suscite point de concurrence ; les statistiques littéraires démontrent que la puis-

sance des écrits réputés dangereux est en raison inverse de l'activité de la presse. Et, soit dit en passant, ce résultat, si évident qu'on ne devrait même pas avoir besoin de le démontrer, est l'un des meilleurs arguments en faveur de la liberté d'écrire. Étant donc établi que la presse est le vulgarisateur, le propagateur le plus rapide et le plus universel, il faut bien admettre, à moins de nier l'influence de l'exemple, que l'émulation est d'autant plus puissante que la publicité est plus grande, et que, par conséquent, plus on jettera d'éclat sur le talent et la vertu, plus la vertu et le talent auront d'admirateurs et d'adeptes.

Voilà les raisons qui nous ont fait braver le ridicule inhérent, quoiqu'on en puisse dire, aux ouvrages n'exigeant de leur auteur d'autre mérite qu'une bonne dose de patience et le goût des recherches.

Toutefois la patience a des limites, et les recherches n'aboutissent pas toujours à la découverte promise par le vieil adage : querite et invenietis. *Il est donc hors de doute que ce recueil, bien qu'il n'embrasse guère plus d'un demi-siècle, est loin d'être complet. Il était à peine livré à l'imprimeur, qu'il nous fallait déjà commencer un* supplément. *Ce fait suffit à nous prouver que quand notre livre sera publié, lorsqu'il sera connu, réclamations et renseignements nous arriveront de toute part. Nous nous y attendons si bien et nous avons à ce point conscience de l'insuffisance de notre travail, que nous avons voulu désarmer la censure en l'intitulant modestement :* Essai de Biographie lilloise; *plus tard, si nous publions une seconde édition, nous nous efforcerons de réparer nos oublis involontaires, et, si nous pensons y avoir droit, nous nous parerons d'un titre moins timide.*

Nous avons dit en commençant qu'il est du devoir d'un

biographe d'imposer silence à ses sentiments personnels; il n'est pas inopportun d'ajouter que ses obligations sont plus étroites encore : il doit emprunter tour à tour les opinions de ses différents sujets, afin de s'intéresser avec une rigoureuse égalité aux actions de chacun d'eux. Nous nous sommes efforcé d'obéir scrupuleusement à cette règle ; nous n'avons appliqué l'ostracisme à aucun parti, à aucun homme, et si, malgré nos précautions, notre travail est encore incomplet, s'il contient çà et là quelques inexactitudes, c'est à d'autres causes qu'il faut attribuer ces défauts, et nous espérons qu'on nous les pardonnera en raison de nos bonnes intentions.

Avant d'entrer en matière, nous devons adresser nos remercîments aux personnes obligeantes qui ont bien voulu nous aider de leurs conseils, de leurs souvenirs ou de leurs démarches. Peut-être, si nous réalisons notre projet d'étendre aux siècles écoulés nos études biographiques, aurons-nous encore à faire appel à leur complaisant concours. Nous y recourrons avec d'autant plus de confiance que leur accueil passé nous est garant de l'avenir. Quant à nos omissions ou à nos erreurs, nous serons reconnaissant envers tous ceux qui les dénonceront, les rectifieront ou nous en avertiront. Dans un travail comme celui que nous avons entrepris, il faut renverser le proverbe arabe et prendre pour devise : « Le silence est d'argent et la parole est d'or; » car on ne saurait trop multiplier les sources d'information, et l'on ne pourrait trouver de collaborateurs plus sympathiques et de critiques plus bienveillants que ses propres concitoyens.

H. V.

Lille, 1er septembre 1869.

ESSAI

DE

BIOGRAPHIE LILLOISE

CONTEMPORAINE

1800-1868

AIGREMONT (Louis-Narcisse JACOPS, marquis d'), peintre en miniature, né à Lille le 18 juillet 1768, mort dans la même ville le 29 juin 1829, émigra vers 1791 et trouva dans son talent les ressources nécessaires à son existence. Ses peintures se rencontrent difficilement, faute de signature. Il a peint à l'étranger beaucoup de portraits sur ivoire; nous connaissons de lui une aquarelle, *la France*, représentant une femme en buste tenant un lys à la main, et un portrait à l'huile du chansonnier lillois Cotigny dit *Brûle-Maison*. A la rentrée des émigrés, il revint à Lille et fut Conservateur de notre Musée de Peinture, de 1824 à 1829 (1).

(1) Le *Musée de Peinture* date de la première Révolution qui, en abolissant les couvents, rendit les communes propriétaires des richesses qui s'y trouvaient enfouies. Le premier catalogue, dressé par le peintre L. Watteau, le 1er prairial an III (mai 1795), relève une collection de 85 tableaux, dus pour la plupart à des artistes renommés. Le 14 fructidor an IX, un décret du premier consul attribua au musée de Lille 46 tableaux, part de la ville au butin de la guerre. Le Musée était alors établi dans une salle de l'ancien couvent des Récollets, rue des Arts, sur l'emplacement duquel le Lycée a été construit depuis. En 1848, il fut transporté à l'Hôtel-de-Ville où il se trouve encore; mais, enrichi maintenant de nombreux dons gouvernementaux et particuliers et d'achats annuels, il compte plus de 500 tableaux. Le Musée de Peinture a eu successivement pour Conservateurs MM. Van Blaremberghe (1804). — Watteau, Conservateur-Adjoint (1807). — Jacops d'Aigremont, Conservateur-Adjoint (1824). — Id., titulaire (1827). — Bonnier de Layens, Conservateur-Adjoint (1827). — Id., titulaire (1829). — Reynart (1842).

Le *Musée Wicart*, comme son nom l'indique, a été formé par le legs que le chevalier Wicart a fait à sa ville natale, de sa collection de dessins de maitres, le 27 février 1834.

Le *Musée Moillet* ou ethnologique, a été créé d'une manière identique, à ce détail près que Moillet en a fait de son vivant l'abandon à la ville, en 1849.

Le *Musée des Médailles* a été fondé en 1824, par M. Ch. Verly, qui en est resté le Conservateur pendant quarante années.

Le *Musée Industriel* a été inauguré le 3 août 1856. C'est le docteur Gosselet qui, dans la séance de la Société des Sciences du 16 septembre 1853, avait pris l'initiative de la proposition.

Le *Musée des Esquisses* a été ouvert en 1866, par les soins de M. Reynart, à qui l'on doit aussi celui des *Gravures*, actuellement en formation.

Le *Musée des Antiques* et le *Musée de Céramique* s'installent au moment où nous écrivons ces lignes, sous la direction de MM. Houdoy et Benvignat, dans la partie ancienne de l'Hôtel-de-Ville (aile du Conclave).

Le *Musée d'Histoire naturelle* a été fondé le 26 août 1822; d'abord installé à l'Hôtel-de-Ville, il a été transféré vers 1855 à la Faculté des Sciences.

ALAVOINE (Louis-Adrien-Joseph), né à Douai le 30 juillet 1761, mort à La Bassée le 6 décembre 1840. Il commandait un bataillon de la garde civique de Lille, lors du bombardement de 1792; il se comporta bravement dans ces circonstances périlleuses et entreprit, à la tête d'une poignée de volontaires, une expédition de ravitaillement qui fut couronnée de succès. Officier municipal, puis Maire de Lille pendant les plus sombres jours de la Révolution française, il rendit au pays, grâce à la popularité qui s'était attachée à son nom, d'immenses services qui eussent coûté la tête à tout autre que lui. Il rentra par la suite au Conseil municipal, fût nommé administrateur des Hospices, membre de la Chambre et du Tribunal de commerce, du Conseil d'arrondissement (1831), etc.

Alavoine fit partie de la Société des sciences de Lille, dont les *Mémoires* contiennent plusieurs de ses écrits; entre autres un *projet de Dictionnaire français*, et une *Lettre à ma fille sur la rhétorique*.

ALLEC, journaliste, fut en 1845 rédacteur de l'*Echo du Nord*, conjointement avec M. Henry.

ANDRÉ (François-Étienne-Jean-Baptiste), né à Amiens en 1735, mort à Lille le 30 juillet 1812, était Maire (1) de cette ville lorsque les Autrichiens vinrent la bombarder en 1792. On sait l'héroïsme dont la municipalité donna alors l'exemple, et l'on se rappelle sa fière réponse aux sommations du duc Albert de Saxe.

Le Conseil municipal était alors composé comme suit :

André, Maire; *Saqueleu*, Procureur de la commune, Demilly et *Rohart*, Greffiers; *Bernard*, *Brame*, *Brovellio*, Charvet, *Devinck*, Durot, Forceville, Hautecœur, *Lachapelle*, *Lefebvre*, *Maricourt*, *Mottez*, *Mourcou*, *Questroy*, *Saladin*, *Scheppers*, *Selosse*.

Il ne faudrait pas cependant attribuer à André seul l'honneur de l'initiative en cette occasion : le défi fut voté à l'unanimité des membres présents à la délibération, dont nous avons distingué les noms de ceux des absents en les écrivant en italiques (2).

Quant à la rédaction de la lettre de la Municipalité lilloise, c'est à l'officier municipal Scheppers qu'elle est attribuée (voyez ce nom).

ARNOLD (Auguste-Charles-Joseph), journaliste, né à Lille le 1er août 1806. De 1833 à 1854, il a été éditeur-gérant de la *Gazette de Flandre et d'Artois*. En 1864, il prit la direction du *Journal*

(1) Les Maires qui se sont succédé depuis le commencement du siècle sont MM. Gentil-Muiron (1803). — De Brigode (1807). — De Muyssart (1816). — Barrois-Virnot (1830) — J.-B. Smet (1830) — Lethierry (1832). — Bigo (1834). — Bonte-Pollet (1848). — Richebé (1852). — Flamen (1866) — Meunier (1867). — Crespel-Tilloy (1867).

Les Maires ou Présidents du Conseil municipal antérieurs au commencement du siècle sont MM. André, Vanhœnacker, Lefebvre-D'hennin, Desjardin, Bernard-Danniaux, Bernard-Tilloy, Desjardin, Capon, Jacquet, Alavoine, Drapier et Théry-Falligan.

(2) Un certain nombre de notables assistaient également à cette délibération; c'étaient : MM. Bécu (Curé), Bryan, Capron, Cuvelier, Degand, Behau, Delannoy, Deledeuille (Curé de St-Sauveur), Detoudy, Laurent, Prouvost, Taviel et Théry. La plupart de ces courageux citoyens vivaient encore sous la Restauration.

du Peuple, qui vécut deux ans. Sous le pseudonyme de *Adventif,* il collabore actuellement au *Courrier populaire.*

BAEKER (Louis de), archéologue, né à Lille vers 1808, membre de la société des antiquaires de Picardie et correspondant du ministère de l'Intérieur. Il a publié : *Le Château de la Motte aux bois ; Chants historiques de la Flandre ; l'église St-Eloi de Dunkerque.* M. de Baeker habite depuis longtemps la ville de Bergues, où il exerce les fonctions de juge-de-paix.

BAJU (Léonard-Louis-Adolphe), journaliste, né à Anvers le 2 janvier 1812, mort en 1841, était fils d'un officier français, et embrassa d'abord la carrière militaire. En 1836 ou 1837, déposant l'épée pour prendre la plume du publiciste, il donna sa démission et entra à la rédaction de la *France septentrionale*, que M. Sproit venait de fonder à Lille pour soutenir les intérêts de l'opposition modérée. Après que M. Sproit lui eut cédé la direction politique de ce journal, la *France septentrionale* encourut une condamnation pour avoir rendu compte, sans autorisation, des débats du procès du prince Louis-Napoléon Bonaparte devant la cour des Pairs (affaire de Boulogne); Baju subit son arrêt à la tour St-Pierre. Peu après, la rédaction de la *France septentrionale* passa aux mains de M. Seiter et Baju quitta Lille.

BARNI (Jules-Romain), philosophe, né à Lille le 1er juin 1818, alla faire ses études au collége d'Amiens, puis entra à l'école normale (1837). Il débuta dans la carrière universitaire en qualité de professeur de philosophie au collége de Reims. Devenu agrégé, il professa pendant dix années dans différents colléges de Paris, et passa brillamment sa thèse de docteur ès-lettres. Au coup d'Etat de 1851, il occupait la chaire de philosophie à la faculté de Rouen ; il donna sa démission et s'exila en Suisse, où il resta professeur libre jusqu'au moment où le Conseil d'état de Genève lui offrit la chaire d'histoire et de philosophie à l'université de cette ville (1861). Homme d'un esprit supérieur, d'une érudition profonde, M. Barni est un disciple déclaré du philosophe Kant, dont il a traduit les œuvres. Ses principaux ouvrages sont : *Critique du jugement, observations sur le sentiment du beau et du sublime.* (Paris, 1836) ; *Critique de la raison pratique, fondements de la métaphysique des mœurs* (1848); *Métaphysique des mœurs, éléments métaphysiques de la doctrine du droit ; Id. de la doctrine de la vertu ; Essai sur la paix perpétuelle ; Traité de pédagogie* (1853-1855)*; Philosophie de Kant* (1850)*; Les martyrs de la libre-pensée* (1862).

Il a en outre collaboré à la *Liberté de penser* (1847-1851), à la *Revue de Paris* (1854-57), à l'*Avenir* (1855), etc., M. Barni a été en 1841 secrétaire de M. Cousin. Il a pris une part active à l'organisation des Congrès de la Paix, dont la première session a été

tenue à Genève en 1867 ; à la seconde, qui eut lieu à Berne en 1868, il fut élu vice-président du Congrès.

BARRÉ (Louis), littérateur et lexicographe, né à Lille en 1799, mort dans la même ville le 18 février 1857, jusqu'à sa trentième année habita la Belgique où il avait été envoyé dès son adolescence et où, tout en se livrant à l'enseignement des langues, il collabora à différents journaux. En 1830, il revint à Lille et entra au collége de cette ville en qualité de professeur de philosophie, fonctions qu'il conserva jusqu'en 1836. En 1833, il avait été reçu membre de la Société des sciences et arts (1), dans les *Mémoires* de laquelle se trouvent trois écrits sortis de sa plume : *Système d'études philosophiques*, *Projet d'une nomenclature philosophique*, et une traduction du *Paradis perdu*, de Milton.

Toutefois, ce n'est qu'à partir de 1837 que Louis Barré commença la série de ses travaux importants : *Dictionnaire de l'académie française*, *Dictionnaire des dictionnaires français*, *Dictionnaire universel de la langue française*, *Dictionnaire des rimes*, *Grammaire des grammaires françaises*, etc., en collaboration avec Napoléon Landais, Charles Nodier, Landois et Chérusolles ; les traductions des *Œuvres complètes de Walter-Scott* (1839-1840 et 1851-1852, 28 vol. in-8 ; 1850-1852, in-4) ; des *Œuvres de Dante* (1854, in-4) ; deux éditions de *Rabelais* (1854, in-4 et in-18) ; *nouvelle Biographie classique* (1844, in-12) ; *Herculanum et Pompeï* (1840, 8 vol. in-8) ; enfin, un grand nombre d'éditions françaises avec annotations et de traductions étrangères.

BARROIS (Jean-Baptiste-Joseph), bibliographe, ancien député du Nord, né à Lille en 1780, est mort à Livry le 17 juillet 1855. En 1820 ou 1825, Barrois avait pris des dispositions testamentaires par lesquelles il léguait, après sa mort, à la ville de Lille, sa bibliothèque particulière qui était des plus remarquables. Un incident presque puéril vint modifier ses intentions. Lorsqu'éclata le mouvement politique de 1830, Barrois, qui professait avec ardeur les opinions légitimistes, refusa de servir dans la garde nationale, et, s'étant vu l'objet de mesures coercitives, en conçut une telle irritation qu'il annula son testament et quitta Lille pour aller habiter la Belgique. Par la suite il rentra en France et se fixa à Paris. Il est

(1) La *Société des sciences, de l'agriculture et des arts*, instituée par ordonnance royale du 11 juillet 1829, est en réalité l'ancien *Collége des Philalèthes*, fondé à Lille en 1785 sous la protection du prince de Soubise, gouverneur de Flandre, qui a éprouvé dans sa constitution les mêmes modifications et les mêmes développements que la ville elle-même a subis dans son aspect. Le *Collége des Philalèthes*, dispersé par les évènements révolutionnaires, se reconstitua en 1801 sous le titre de *Société des amateurs des sciences, de l'agriculture et des arts*, devint en 1829 la société actuelle, et fut reconnue établissement d'utilité publique par décret impérial du 13 décembre 1862. Constatons ici que cette académie a exercé une grande influence sur les destinées de la ville de Lille, et que c'est à elle qu'il faut attribuer presque exclusivement les progrès artistiques, scientifiques, littéraires et industriels de la contrée. C'est la *Société des sciences* qui a fondé et administré les différents musées de Lille, c'est à elle que les donateurs ont confié leurs pouvoirs ; c'est elle encore qui a pris l'initiative des cours publics transformés plus tard en Faculté des sciences.

auteur de travaux estimés sur le moyen-âge, entre autres : *La Bibliothèque du roi Jean et de ses fils; Dactylologie ou langage primitif; Lecture des hyéroglyphes et des cunéiformes; Éléments carlovingiens linguistiques et littéraires* (Paris 1846), etc., et une édition fac-simile du manuscrit : *Le livre du Chevaleureux comte d'Artois* (Paris 1837).

BAUMANN (Pierre), compositeur de musique, est né à Lille le 29 brumaire de l'an IV de la République française (19 novembre 1796), d'une famille de musiciens originaire de l'Allemagne. Ses frères Philippe, Louis et Charles devinrent, chacun dans son genre, des musiciens de mérite, mais Pierre les surpassa tous. Dès sa jeunesse, il s'était familiarisé avec tous les instruments à vent et à cordes. Mais telle est la modestie, nous dirons même la timidité de M. Baumann, que son grand talent serait demeuré inconnu, s'il n'était depuis nombre d'années professeur à l'Académie de musique, et s'il ne comptait parmi ses élèves toutes les célébrités musicales issues du Nord : Franchomme, le premier violoncelliste de l'époque; Th. Semet, l'auteur de *la Demoiselle d'honneur* et *des Nuits d'Espagne;* Desrousseaux, le troubadour lillois; Victor et Auguste Delannoy, et cent autres.

Sa supériorité comme instrumentiste n'est cependant pas le côté le plus brillant de son individualité : M. Baumann est un compositeur de premier ordre, et, parmi les nombreuses œuvres sorties de sa plume, il en est qui deviendront immortelles; nous voulons parler de ses *Symphonies,* dont une seule, après avoir été exécutée au grand festival de 1851, a été gravée presque contre la volonté du maître par les soins de ses amis; les autres sont encore inédites.

M. Baumann, dont le nom est justement estimé par les érudits de la musique, fuit la publicité avec une persistance invincible; c'est une de ces personnalités étranges, un de ces types perdus qu'on ne rencontre guère que dans les vieux contes allemands : un grand artiste aimant l'art pour l'art et limitant son bonheur aux jouissances morales qu'il tire de ses études et de ses travaux. M. Baumann a été en août 1867, décoré de la Légion-d'Honneur, et dans cette circonstance encore il a fallu que la voix publique et la reconnaissance de ses élèves lui attirât, presque malgré lui, cette distinction méritée.

BAUR (Jules), pianiste et compositeur, est né à Aix-la-Chapelle, le 26 juin 1829. Son père, ancien professeur au collége royal de cette ville et musicien distingué, ne le destinait pas à la carrière artistique, mais le goût et les aptitudes prononcés de son fils pour la musique le déterminèrent à pousser dans ce sens les études spéciales de celui-ci, et M. Baur eut la bonne fortune de terminer son apprentissage musical sous la direction savante de l'illustre Mendelsohn.

Après avoir voyagé pendant plusieurs années en Allemagne,

en Hollande, en Belgique et en France, il se fixa à Lille vers 1855. M. Baur, malgré son talent qui a été apprécié plusieurs fois aux concerts de la salle Herz, à Paris, est moins connu comme exécutant que comme compositeur.

Le nom de son maître indique assez que M. Baur tient de l'école allemande. Ses publications chez Richault et Hiélard sont assez nombreuses : 9 *Nocturnes*, 5 *Berceuses*, des *Valses de concert et de salon*, entre autres : *Souvenirs de Cologne;* des *Tyroliennes*, des *Mélodies variées*, des *Romances* avec ou sans paroles, enfin, des *Sérénades*, parmi lesquelles *Magali* surtout a obtenu un réel succès.

BÉCU (Chrysostôme), journaliste, né vers 1798, mort à Lille en 1858, collabora à l'*Echo du Nord*, où il fit longtemps la critique musicale ; il signait de la lettre *Y*. Sous le pseudonyme de *Bernon*, il composa un très-grand nombre de romances, de stances, de cantates, etc.

BÉNARD (Henri), chef d'orchestre du Grand-Théâtre et du corps des Sapeurs-Pompiers, né à Strasbourg le 15 octobre 1811, est naturalisé lillois depuis 1837. Il s'était d'abord adonné à l'étude du violon, mais ses goûts et son organisation spéciale le portant vers l'harmonie et la partition, il changea ses projets et débuta, en 1831, comme chef d'orchestre à Nîmes, ville qu'il abandonna bientôt pour Marseille. En 1837, tout jeune encore, sa réputation presque déjà faite le fit engager en la même qualité par le théâtre de Lille, et en 1840 le corps des Pompiers se l'attacha comme chef de musique. De 1842 à 1844, M. Bénard entreprit la direction du théâtre, qui commença sous son administration à prendre rang parmi les principales scènes de province.

C'est M. Bénard qui dirigea les grands festivals du Nord de 1838 et de 1851 ; c'est également sous sa savante impulsion que la musique des Pompiers de Lille commença à s'attirer une célébrité qu'elle justifia par des triomphes réitérés, notamment par la victoire qu'elle remporta en 1853, au concours de Fontainebleau, sur la musique des Guides impériaux.

BENVIGNAT (Charles-César), architecte, peintre et archéologue, naquit à Boulogne-sur-Mer le 24 décembre 1806, de parents lillois qui le ramenèrent dans notre ville quelques mois après sa naissance. En 1821, il remporta le premier prix dans la classe d'architecture des écoles académiques de Lille, et, pensionné par la ville, entra en 1824 à l'école des beaux-arts de Paris, où plusieurs médailles témoignèrent de ses succès.

Ses études terminées, il voyagea quelque temps, puis se fixa à Lille. Maniant avec une égale habileté l'équerre et le pinceau, il ne savait trop encore auquel des deux arts il donnerait la préférence : de la peinture ou de l'architecture ; les circonstances le décidèrent pour le dernier.

Passant sous silence ce qui

constitue la partie commerciale de la profession, nous arriverons d'emblée à ses premières productions d'art : l'église de Loos, celles de Moulins-Lille et de La Madeleine extra-muros. En 1833, M. Benvignat fut nommé professeur d'architecture aux Écoles académiques de Lille, fonctions qu'il conserva jusqu'en 1864; en 1836, membre de la Société des sciences et arts et de la commission d'organisation et de classification du musée Wicar. A partir de 1842, commence la série de ses plus importants travaux; ce sont : la restauration du Grand-Théâtre (1842), la restauration de la Bourse (1844), la Colonne commémorative du bombardement de 1792 (1845), la Halle aux sucres (1848), l'Hôtel-de-Ville (1849), le Lycée (1852), la Faculté des sciences et l'École de médecine (1854), les églises d'Esquermes et de Baisieux, le château d'Avelin, etc.

Dans la restauration de la salle de spectacle, M. Benvignat a rempli tout à la fois l'office de l'architecte et celui du peintre : les peintures décoratives du plafond et de l'avant-scène ont été exécutées sur ses cartons. Celles du plafond figurent l'art ancien représenté par ses grands tragiques et ses acteurs célèbres; celles de l'avant-scène sont la personnification de l'art moderne. Les décorations sculpturales des rampes complètent l'idée : elles contiennent en médaillons les portraits des auteurs illustres depuis l'antiquité jusqu'au XIXe siècle. La restauration de la Bourse, faite avec intelligence et basée sur de minutieuses recherches archéologiques, nous a rendu dans toute sa pureté ce précieux spécimen de l'architecture hispano-flamande qu'avaient entièrement déclassé les vandalismes antérieurs. C'est de la restauration de M. Benvignat que datent les portes avec leurs frontons du temps, le campanille, les meneaux intérieurs, le rétablissement des sculptures uniformes des façades. C'est à lui aussi que nous devons les bas-reliefs, vases et caryatides, qui ornent le grand escalier des Musées, et les portes du Baptistère de Florence, dont, au moment de la construction de l'Hôtel-de-Ville, il n'existait d'autre copie que celle de Paris.

Nous venons de le dire, la personnalité de l'architecte en couvre une autre chez M. Benvignat : celle du peintre.

Sans parler de nombreux portraits disséminés chez des amis ou chez les clients de ses jeunes années, nous citerons parmi les toiles dues à sa palette : *saint Vincent de Paul secourant les malades*, peinture de grandeur naturelle ornant la chapelle de l'Hôpital-Général; deux *Paysages des Ardennes*; différentes *Vues des environs de Lille*, notamment celles des *Glacis de la citadelle*; *l'incendie de l'hôpital Saint-Sauveur* (épisode du bombardement, exposé en 1859 au Salon de Paris); un *saint Bernard*, destiné à l'église de Loos; enfin, *Jeanne-Maillotte repoussant l'ennemi*, tableau peint en 1862, qui réunit au mérite de l'exécution une scrupuleuse vérité historique.

M. Benvignat est membre de la commission départementale des bâtiments civils, de la com-

mission historique du Nord (1), de l'institut des architectes d'Angleterre, de la commission administrative des beaux-arts, d'archéologie, etc.

BERCHAUD (Victor-Léopold), journaliste, né à La Haye le 1er juin 1818, mort à Auxerre vers 1858, vint habiter Lille dès sa plus tendre enfance. Orphelin de bonne heure, il dut à la protection de Mme la comtesse de La Granville de recevoir quelque instruction chez le magister de Loos, de pouvoir faire son apprentissage comme menuisier et d'aller ensuite à Paris se perfectionner dans sa profession. Il y apprit à se servir de la plume en même temps que du rabot, car il fit partie de la rédaction de l'*Atelier*, journal écrit par des ouvriers.

La Révolution de 1848 le ramena à Lille, où il écrivit d'abord dans l'*Echo du Nord* sous le pseudonyme de Jérôme Pajot; mais abandonnant bientôt un masque qui gênait ses allures et un journal dont les opinions n'étaient pas les siennes, il entra à la *Liberté* et signa de son nom. Car ce ne fut point à la défense des principes démocratiques que Berchaud apporta son concours : soutenu et encouragé par le parti légitimiste auquel l'attachaient du reste les liens de la reconnaissance, il embrassa la cause royaliste et attaqua avec violence les actes et même la vie privée de ses adversaires politiques. La *Liberté* ayant cessé de paraître, Berchaud perdit sa place, et ce malheur, auquel vint se joindre la mort de sa femme et celle de son enfant qu'il adorait, porta un coup fatal à ses facultés. Il partit cependant pour Toulouse, où il entra à la rédaction de l'*Aigle ;* il y excita des scandales, dont il n'était déjà plus responsable, et se vit contraint de quitter la ville. De là, il se rendit à Paris où ses excentricités le firent enfermer dans une maison d'aliénés, puis transférer à Auxerre où il mourut dans un violent transport au cerveau. Il a laissé à l'état de manuscrit un très-curieux ouvrage dont le prospectus même est devenu rare : *les Journaux de Lille,* revue historique par un journaliste. Il avait aussi collaboré, pendant quelque temps, à l'*Echo de Lille*, sous le pseudonyme de Ludovic Millen.

BERNOS (Alexandre), dramaturge, né le 30 juin 1771 à Morbeke, mort à Lille le 3 décembre 1864. Si beaucoup d'entre les lecteurs se rappellent encore ce spirituel vieillard au visage fin, au sourire ironique qui, par la courtoisie de ses manières et le charme de sa parole, rappelait les meilleurs types de la vieille société française, il en est d'autres, et c'est le plus grand nombre, qui ignorent complètement les succès littéraires d'Alexandre Bernos. Ils furent cependant assez sérieux pour occuper la presse parisienne au commencement de ce siècle. Mais il convient d'ajouter que Bernos maintenait à plaisir le mystère autour de ses productions : il n'en parlait jamais et

(1) La *commission historique du département du Nord* a été instituée par arrêté préfectoral du 14 novembre 1839.

n'avait même pas songé à réunir les différentes brochures qui contenaient ses œuvres. Le hasard fit découvrir à quelqu'un de ses intimes, enfouie au fond de sa bibliothèque, une liasse de manuscrits, que des instances réitérées le décidèrent enfin à abandonner à l'imprimeur. Ce ne fut qu'en 1855 que parut le *Théâtre d'Alexandre Bernos,* formant 2 volumes in-8, édité par Lefebvre-Ducrocq ; encore l'ouvrage, tiré à un nombre limité d'exemplaires, ne fut-il point livré au commerce.

Alexandre Bernos naquit au château de Morbeke, près d'Hazebrouck, où son père exerçait les fonctions d'intendant. Ce domaine appartenait à la famille de Montmorency. L'enfant y fut élevé, instruit, et y résida jusqu'au moment où les premières secousses de la Révolution française vinrent ébranler les vieilles assises de la féodalité. Bernos accueillit alors la proposition que lui fit un de ses protecteurs d'entrer dans l'administration militaire. Puis, nous le retrouvons à Paris en 1798, occupant un emploi au ministère des finances.

« J'habitais, dit-il lui-même dans son *Introduction,* le quartier du Temple, à proximité des théâtres de l'Ambigu et de la Gaîté, dont j'étais un des habitués et sur lesquels on jouait spécialement le mélodrame..... Après avoir assidûment suivi pendant un ou deux ans les représentations de ces deux scènes, il me prit fantaisie d'employer mes moments de loisir à écrire un mélodrame : un roman me donna l'idée du *Fantôme de Bérézule.* »

Ce fut là, en effet, sa première pièce. Jouée pour la première fois sur le théâtre de la Gaîté, le 13 prairial an XIII (2 juin 1805), elle obtint un succès qui encouragea l'auteur. L'un des principaux rôles y fut rempli par le jeune Marty, qui devait plus tard acquérir une si grande réputation; Marty qui, après avoir abandonné les coulisses, devint maire de Charenton-le-Pont et que nous avons tous vu en 1848 à Lille, où il amenait une députation de ses administrés venant, avec la garde nationale de Paris, remercier les Lillois de leur concours prêté au gouvernement dans les fatales journées de juin.

Le 25 vendémiaire an XIV (17 octobre 1805), Bernos fournit au même théâtre une féerie, ancêtre du *Pied de Mouton* et de *la Biche au bois,* intitulée : *Pervonte ou le don des souhaits.*

L'année suivante, il donna à l'Ambigu-Comique un mélodrame : *les deux Forteresses* (27 novembre 1806), puis en 1807, *Saakem ou le Corsaire,* au même théâtre, et *les Pêcheurs catalans* à la Gaîté. Dans ces deux dernières pièces, l'esprit de la comédie est adroitement mêlé au style mélodramatique, innovation qui ne contribua pas médiocrement au succès qu'elles recueillirent. Enfin, le 18 mai 1809, *le Siége du Clocher,* représenté sur la scène de l'Ambigu, valut un triomphe à son auteur. Cette œuvre, qui est bien plutôt une comédie d'intrigue qu'un mélodrame, est le chef-d'œuvre d'Alexandre Bernos; sans parler de la province, elle eut à Paris plus de quatre

cents représentations, et elle est restée au répertoire.

A cette pièce succédèrent les *Highlanders* (Ambigu, 7 juin 1810), *le Baron de Felsheim* (même théâtre, 16 février 1811), *la Guerrière* (22 avril 1812), *Elzamir-Benascar* (même théâtre, 5 janvier 1815), *les Captifs d'Alger* (même théâtre, 9 avril 1817).

Des raisons de famille obligèrent Bernos de quitter Paris au milieu de ses succès. Il accepta la place de secrétaire de la mairie de Lille qui lui était offerte, et dès-lors, les états de comptes furent les seules œuvres qui sortirent de sa plume (1818).

Six ans après, il se démit de ses fonctions pour prendre la direction d'une compagnie d'assurances, *le Phénix;* puis en 1830, il fut nommé conseiller à la préfecture du Nord.

Alexandre Bernos, pour avoir fait partie de la garde conventionnelle de Louis XVI, avait été décoré de la Légion-d'Honneur à la Restauration en 1815; en 1860, il fut promu à la dignité d'officier.

BIANCHI (Alphonse), publiciste et homme politique, naquit à Lille le 18 juillet 1816 de parents italiens. Après avoir terminé ses études au collége communal, il alla à Paris dans l'intention de se faire recevoir avocat; mais une condamnation politique l'ayant arrêté prématurément dans cette carrière, il revint à Lille en 1837, et s'adonna à la profession de mouleur qui était celle de son père. Ce commerce lui laissant de nombreux loisirs qu'il consacrait à l'étude et à la littérature, il s'essaya dans *l'Echo du Nord,* où, sous l'abri de l'anonyme, il publia un assez grand nombre d'articles et de satires. Vers 1841, il fonda la *Société des Enfants de Béranger*, dont il fut président. Cette société, dont firent partie les chansonniers Desrousseaux et Schneider, le poète Cottignies de Roubaix, etc., publiait un recueil mensuel de chansons et de romances, dont plusieurs eurent une assez grande vogue à cette époque, et correspondait avec l'immortel poète dont elle portait le nom (1).

En 1843, parut le premier numéro du *Barbier de Lille*, journal littéraire et satirique, créé par M. Bianchi en collaboration avec M. Fémy, qui fut bientôt transformé en journal politique, puis changea de nom et devint le *Messager du Nord,* organe de la démocratie avan-

(1) « Je ne puis qu'être vivement touché, répondit Béranger lorsque M. Bianchi le pria, au nom de ses collègues, d'accepter le patronage de la société, du nom que vous et vos collègues voulez bien donner à votre société. Me voilà donc père d'aimables enfants; mais le titre de grand-père ne me conviendrait-il pas mieux ? L'âge et son influence sur moi le pourraient faire penser, et si j'avais l'honneur d'être connu personnellement, Monsieur, de la société que vous présidez, je suis sûr qu'il vous arriverait de trouver que je commence à radoter, en dépit de toute votre bienveillance pour le vieux chansonnier. N'en conservez pas moins quelque amitié pour le pauvre aïeul dont vous avez fait choix, et s'il ne chante plus qu'au coin du feu et d'une voix tremblante, n'en croyez pas moins au plaisir qu'il se promet en applaudissant vos chansons, au risque même d'encourir le reproche qu'on fait aux grands-parents de gâter un peu leurs petits-fils. Mais non; vous ne m'exposerez pas à le mériter, j'en ai l'espoir. Les sentiments qui paraissent inspirer vos jeunes muses me font juger que leurs chants seront dictés par l'esprit et la philosophie, par la gaîté et le patriotisme. Quant à l'amour, cela va sans dire, c'est le dieu de votre âge et celui dont j'ai presque oublié le nom. Mais je compte sur vous pour me rendre tous les souvenirs de ma jeunesse.

» Adieu, Monsieur; chargez-vous, je vous prie, de mes remerciements pour Messieurs vos collègues, et recevez pour eux et pour vous l'assurance de ma gratitude et de mon affectueuse considération. (5 avril 1841). »

cée, que ses allures radicales firent supprimer en 1851. Ardent promoteur des idées nouvelles, M. Bianchi fut, avec MM. Ach. Testelin, Fémy, Cannissié, Loiset et Jérôme Dutilleul, l'organisateur dans le Nord des banquets réformistes de 1847, et la Révolution de février le trouva président du *Club central républicain* qui centralisait à Lille le travail de tous les clubs démocratiques du département. Jouissant d'une immense popularité, grâce à son talent d'orateur et d'écrivain, à ses précédentes condamnations politiques et aussi à la sincérité de ses convictions, il usa de sa toute-puissante influence pour détourner de sa ville natale les excès sanglants qui trop souvent accompagnent les luttes politiques; aussi, le 31 mai suivant (1849), reçut-il en même temps que l'illustre Bixio, des lettres de grande naturalisation à titre de récompense nationale.

Il avait été nommé successivement conseiller municipal, puis membre du Conseil général, quand survint le coup d'Etat de 1851. Il se retira alors en Belgique d'où il fut bientôt expulsé avec d'autres réfugiés politiques; il passa en Angleterre, puis à Jersey où il fut à la fois correcteur et collaborateur du journal *l'Homme*. De là il se rendit à Genève, et finalement rentra en France à l'amnistie de 1859, après un exil de huit années. De 1859 à 1864, M. Bianchi se tint éloigné de la vie publique; en 1865 il prit avec MM. Fémy, P. Lepercq, Huidiez et H. Verly, la rédaction de *l'Echo populaire de Lille;* fonda l'année suivante, et avec le même concours, le *Messager populaire du Nord* dont la publication fut arrêtée après cinq mois d'exercice pour des raisons particulières. M. Bianchi a été l'un des collaborateurs ordinaires de la *Revue du Nord* et de l'*Atelier* (pub. à Paris); en 1842, lors du jubilé commémoratif du bombardement, l'une de ses meilleures poésies, l'*Ode aux défenseurs de Lille,* emporta la médaille d'or au concours de la Société royale des sciences et arts.

BIEBUYK (Henri), sculpteur, né à Wacken (Belgique), le 22 avril 1835, élève des écoles académiques de Lille, a exposé en 1866, au Salon de cette ville, un médaillon et une statue : *le Denier de la veuve,* ainsi qu'un projet de fontaine monumentale représentant *la ville de Lille et les communes annexées.* Le sujet de ce dernier groupe avait été mis précédemment au concours par la Société impériale des sciences, et la composition de M. Biebuyk avait remporté la médaille d'or.

BIBLIOTHÉCAIRES municipaux (liste chronologique des). — Voir Lafuite *(note).*

BINAUT (Louis), né à Vieux-Berquin en 1805, mort à Paris en 1866, fut pendant plusieurs années rédacteur en chef de la *Gazette de Flandre et d'Artois,* et l'un des principaux collaborateurs de la *Revue du Nord* (1834). Il se retira ensuite dans le Berry où il s'était rendu acquéreur d'un vaste domaine, dans l'intention de propager dans les provinces centrales de la France le sys-

tème de culture flamande. Des déceptions l'ayant conduit à abandonner ces projets, il liquida son exploitation, alla se fixer à Paris et se livra dès-lors tout entier aux travaux littéraires. C'est à la *Revue des deux Mondes,* qu'il accordait de préférence le concours de sa plume; il y a publié des études d'une importance capitale sur la littérature ancienne : *Homère et la philosophie grecque* (mars 1841); *Sophocle et la philosophie du drame chez les Grecs* (juillet 1842); *Aristophane, la comédie politique et religieuse à Athènes* (août 1843); *Eschyle et le drame politique des Grecs* (décembre 1853); *Ménandre, la comédie des mœurs* (juin 1855); et des aperçus historiques qui ne sont pas moins estimés : *une Cour féodale au XII*e *siècle* (juin 1855); *les Origines de la république des Etats-Unis* (1856); *la Toscane sous la maison de Lorraine* (mars 1857); *des Idées libérales dans l'ancienne France, Philippe de Commynes, Thomas Basin, le seigneur de la Roche* (août 1857); *la Trève de Dieu* (septembre 1857); *Joseph de Maistre, ce qu'il est et ce qu'il devient* (décembre 1858); *Lamennais et sa philosophie* (août 1860); *Joseph de Maistre et Lamennais* (février 1861); *la Papauté moderne d'après les cardinaux Chiaramonti, Sacca et Consalvi* (mars 1865).

BLANQUART-ÉVRARD (Louis), peintre et chimiste, né à Lille le 2 août 1802, remplit pendant plusieurs années les fonctions de préparateur de chimie au cours public de M. Kuhlmann (1826). Peintre en miniature sur ivoire et sur porcelaine, il exposa à Cambrai (1828), à Douai (1829), à Lille (1834), et obtint dans ces trois occasions des médailles d'argent. Le commerce auquel il s'adonna à partir de cette époque, ne lui laissa plus que de rares loisirs qu'il consacra à l'étude de la photographie sur papier, science alors nouvelle et encore inexplorée. En 1846, l'importance de ses travaux dans cette branche attira de nouveau l'attention sur lui : son *Mémoire à l'académie des sciences* eut les honneurs de la reproduction dans les comptes-rendus de ce corps savant (25 janvier 1847, t. 24, page 117). Ce mémoire fut suivi de huit autres qui jouirent de la même faveur que le premier (1847-1851, tomes 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31 et 32) (1). En 1849, il fut nommé chevalier de la Légion-d'Honneur.

Pour appliquer ses procédés et les perfectionner encore, M. Blanquart-Evrard fonda à Loos une imprimerie photographique, dont il confia la direction

(1) A la suite de la première communication, l'Académie des sciences et l'Académie des beaux-arts formèrent une commission mixte devant laquelle M. Blanquart-Evrard fut appelé à opérer. Le rapport de cette commission, approuvé dans la séance du 19 juin 1847, conclut en ces termes : « Après les éloges que notre commission croit devoir donner » aux beaux résultats photographiques de M. Blanquart-Evrard, elle doit louer encore le » désintéressement qu'il a montré, en mettant à la connaissance de chacun les procédés » qui l'ont conduit à ces résultats, et que son zèle, ses soins et son intelligence lui ont fait » découvrir. Elle pense donc que M. Blanquart-Evrard mérite, sous le double rapport du » succès et du désintéressement les éloges et les encouragements de l'Académie.
» Signé : Hersent, président; Biot, Regnault, Auguste Dumont, Petitot, Debret, Le Bar, » baron Desnoyers, Galleaux, et Picot, rapporteur. »

à M. H. Fockedey, son ami, et à laquelle ses productions remarquables donnèrent bientôt un grand renom. Ses premiers produits, encore primitifs comme résultats, avaient remporté une médaille d'argent et une médaille d'or aux concours de photographie de 1847 et 1848, l'ensemble de ses travaux lui en valut une troisième de la Société des sciences de Lille en 1851, puis d'autres encore aux expositions universelles de New-York (1853), de Paris (1855), de Bruxelles, d'Amsterdam, etc. Enfin, en 1864, la Société française de photographie saisit l'occasion de la publication de son livre sur *l'Intervention de l'art dans la photographie,* pour lui adjuger le même prix d'honneur qu'elle devait décerner plus tard à M. Niepce de St-Victor, au major Russel et à M. Warren de la Rue.

M. Blanquart-Evrard a été nommé successivement membre de la Société d'encouragement et de la Société libre des beaux-arts de Paris (1847), de la commission historique du Nord (1851), de la Société des sciences de Lille (1852). Outre les mémoires dont nous avons parlé, il a écrit de nombreuses *Lettres sur la photographie*, dans le *Bulletin de la Société française de photographie,* dans le *Cosmos,* dans la *Lumière*, dans le *Moniteur de la photographie*. C'est à lui aussi qu'on doit le premier *Traité de photographie sur papier* qui ait paru (in-8, Paris, Roret, 1851).

Parmi les nombreux ouvrages illustrés par l'imprimerie photographique de M. Blanquart-Evrard, nous citerons : *Voyage en Egypte, Nubie, Palestine et Syrie,* de M. Max. Ducamp (in-fol., Paris, 1852, Gide et Baudry), et *Jerusalem* de M. Salzmann (id., 1856, deux édit., in-4 et in-fol.), publications de la plus haute valeur exécutées sur commande du Gouvernement; elle a de plus publié un certain nombre d'albums, tels que les *Pyrénées*, les *Bords du Rhin*, le *Musée photographique*, l'*Art religieux,* l'*Œuvre de Poussin,* les *Monuments de Paris*, la *Belgique*, l'*Art contemporain*, etc., etc., jusqu'au jour où sa mission étant terminée, l'imprimerie de Loos fut liquidée par son propriétaire.

BLOCQUEL (Simon), publiciste, né à Douai le 8 janvier 1780, mort à Lille le 22 avril 1863, vint dans cette ville en 1807 s'établir imprimeur. A partir de 1819, sous les pseudonymes de *Blismon*, *Buqcellos, Monblis, Simon de Douai,* etc., il édita un nombre considérable de petits livres de morale, d'éducation élémentaire ou d'amusement, écrits ou remaniés par lui, parmi lesquels nous citerons particulièrement un précis du *Siége de Lille en* 1792, par Blismon. M. Blocquel était chevalier de la Légion-d'Honneur.

BLONDEL D'AUBERS (Emile-Louis-Marie de), né à Lille le 15 mars 1791, débuta dans la carrière administrative en 1812. Successivement sous-préfet de Douai (1815), de Mortagne (1817), préfet de l'Ardèche (1827), du Gers (1829), il donna sa démission en 1830, après avoir été revêtu des titres de conseiller royal et de maître

des requêtes au Conseil d'Etat. Il a été élu depuis membre du Conseil général du Pas-de-Calais, et a accepté les fonctions de maire de Vendin-le-Vieil. Chevalier de la Légion-d'Honneur depuis 1822, promu officier en 1863, il est aussi chevalier de l'ordre pontifical de l'Eperon-d'Or.

BODENDIECK (Benoit), sculpteur, né à Marcq-en-Barœul près Lille en février 1837, est élève des écoles académiques de Lille, où il a remporté une médaille de 2e classe en 1854, et une de 1re classe en 1855, et, deux ans plus tard, une médaille d'or spéciale. Il a exposé au salon de Paris de 1865, puis à celui de Lille de 1866 un plâtre : *l'Innocence*. On lui doit aussi le *Fronton* de l'Ecole de droit de Douai.

BODIN (Archange), peintre, élève des écoles académiques de Lille, où il a obtenu en 1859 une 1re médaille pour le modèle vivant, est né à Tourcoing vers 1840. Médaillé à l'école des beaux-arts de Paris en 1863, il a pris part à différentes expositions, ainsi qu'au salon de Lille de 1866 où il a présenté deux toiles : *Suzanne au bain*, et le *portrait de M. Roussel-Defontaine*, maire de Tourcoing.

BOILLY (Louis-Léopold), célèbre peintre de genre et de portrait, né à La Bassée (arrondissement de Lille), en 1761, mort à Paris en 1845, était fils d'un sculpteur sur bois. Ses aptitudes spéciales se manifestèrent de bonne heure : à peine âgé de onze ans, il exécuta un grand tableau, représentant *saint Roch guérissant les pestiférés*, qui, à en juger par l'âge de son auteur, ne devait pas être un chef-d'œuvre, mais qui révélait tout au moins une vocation déterminée. Deux ans après, Boilly s'en alla à Douai demander asile à l'un de ses parents, prieur des Augustins; il paya l'hospitalité du couvent en faisant les portraits des moines, se créa peu à peu une petite clientèle en ville, se risqua même à entreprendre quelques tableaux de genre, puis partit, en 1774, pour Arras, où il résida cinq années, travaillant, étudiant, écoutant les conseils et en faisant son profit. La Révolution le trouva à Paris, où il était arrivé en 1779, jouissant déjà d'une réputation méritée par une grande facilité de touche et par l'esprit d'observation qui règne dans ses tableaux de mœurs. MM. de Goncourt, dans la *Société sous la Révolution*, mentionnent un fait d'autant plus piquant pour nous qu'il intéresse deux de nos concitoyens : c'est une accusation lancée par Wicar, dénonçant Boilly comme corrupteur des mœurs. Il convient de dire, pour expliquer cette action, que le pinceau de Boilly se complaisait fréquemment à cette époque dans le genre grivois; il n'en fallut pas plus pour blesser l'austérité républicaine de son compatriote. Quoi qu'il en fût, Boilly prévenu à temps trouva aisément dans son active imagination le moyen de détourner de sa tête l'orage qui la menaçait, et les délégués du tribunal révolutionnaire chargés de l'enquête le trouvèrent au milieu de son atelier fort occupé de terminer un ta-

bleau patriotique qui lui mérita leurs éloges et leur protection. Ce tableau n'était autre que le *Triomphe de Marat*, actuellement au musée de Lille. A partir de 1799, époque à laquelle il remporta un premier prix de 2,000 fr., jusqu'en 1820, Boilly s'adonna à des compositions plus importantes et contenant plus de personnages que ses précédentes peintures; ses sujets préférés sont des assemblées publiques, des fêtes populaires, des intérieurs de café, des entrées de spectacle, des scènes de la rue, etc., mais tout cela est saisi avec une verve, une originalité, une puissance de vérité des plus remarquables, et exécuté avec une sûreté de main, une rectitude de dessin qui font de cet artiste un peintre de premier ordre. A l'âge de soixante ans, Boilly se mit à faire de la lithographie, et, servi par son grand talent de dessinateur, il s'attira dans cet art une popularité qui fit longtemps oublier son ancienne gloire de peintre. Pourtant la fécondité de Boilly avait été réellement prodigieuse: outre *cinq mille* portraits très-estimés, ses tableaux de genre et de mœurs sont extrêmement nombreux; nous citerons les principaux qui ont été gravés pour la plupart par Tresca, Cazenave, Petit, etc. : *les petites Coquettes, les petits Soldats, l'Amour musicien, l'Amant poète, Ça ira, la Toilette, l'Evanouissement, la douce Résistance, la Surprise, la Comparaison des petits pieds, Tu sauras ma pensée, l'Amant favorisé, la douce Harmonie, le Sommeil trompeur, avant la Toilette, Séparation douloureuse, la Folie du jour, Point de convention, Faites la paix* (ces trois derniers sont des satires sur la Révolution), *Réjouissance publique, l'Arrivée d'une Diligence* (musée du Louvre), *le Départ des Conscrits, Entrée du Jardin-Turc, les Déménagements de Paris, le Carnaval, Intérieur d'un Atelier de peintre* (renfermant vingt-cinq portraits d'artistes réunis dans l'atelier d'Isabey), *la Jardinière, la Jarretière, l'Amusement de la Campagne, le Sans-Culotte porte-drapeau, la Solitude, la Précaution, la Sauvegarde de l'enfance, l'Attention, Scène de voleurs, Ça a été, le Nid de Fauvettes, la Rose, l'Epine, Poussez ferme, le Sot, les Hommes se disputent, les Femmes se battent, l'Amitié filiale, le Sommeil de l'Innocence, la Serinette, le Rieur, le Pleureur, On la tire aujourd'hui, Trait héroïque, Défends-moi, la Leçon d'amour conjugal, Nous étions deux nous voilà trois, S'il vous plaît, le Réveil prémédité, le Cadeau délicat, Prélude de Nina, Comme il y viendra, Promenade du temps de la Révolution, l'Etude du Dessin l'Amour couronné, l'Intérieur d'un Café, le Spectacle gratis, les Voitures de Versailles, les Galeries du Palais-Royal, le Public regardant le tableau du Sacre par David, au Louvre.* — Sur la demande collective de la classe des beaux-arts, Boilly avait été nommé chevalier de la Légion-d'Honneur en 1833.

BOLDODUC (Édouard-Joseph), aquarelliste, dessinateur

et lithographe, est né le 5 mars 1823, à Abscon (Nord). Son aptitude pour le dessin se signala dès son enfance : à l'âge de onze ans, il s'efforçait de copier à la craie le profil de Louis XVI, qu'il voyait sur les monnaies de cuivre, et l'instituteur de son village, frappé de ses dispositions, lui donna les premiers éléments de l'art, en lui mettant dans les mains des crayons et des couleurs. Le 1er novembre 1838, il entra à l'atelier lithographique de M. Robaut, à Douai, qui le fit recevoir aux écoles académiques de cette ville. Deux ans après, M. Boldoduc emportait les premiers prix (1840). Ses premières planches lithographiques furent des épisodes historiques ou humoristiques de la chronique du Douaisis, entre autres : *la Fête historique de Philippe-le-Bon, la Fête de Gayant, les Forains de Douai, les Jeux publics,* etc., plus, un bon nombre de portraits, de cartes topographiques et de vignettes. En novembre 1852, M. Boldoduc vint se fixer à Lille et monta, de compte à demi avec son frère Pierre, une imprimerie lithographique où il a édité un nombre considérable de dessins : *le Bal de l'empereur Napoléon III, la Procession séculaire de N.-D. de la Treille* (1853); *la Procession de Douai* (1854); les illustrations des histoires de *Bondues*, de *Tourcoing,* d'*Haubourdin*, et des chansons de *Desrousseaux*, de *Decottignies,* de *Debuire; la Démence d'Haydée,* d'après Muller; *la Rentrée des troupes en* 1859, *l'Entrée de Mac-Mahon à Lille, la Distribution des récompenses de la Société impériale des sciences de Lille, le Banquet offert au* 86e *de ligne* (pour l'*Illustration*); *l'inauguration du monument commémoratif de la bataille de Tourcoing; l'Arrivée des eaux à Tourcoing, id. à Roubaix; Vue de l'église de Wazemmes; Erection d'un calvaire à Abscon;* les portraits de l'*Abeille lilloise* (1866-68); *le Calendrier lillois* (1867-68-69); *Seconde visite de l'Empereur Napoléon III à Lille* (le dessin original a été offert à S. M.); *les Fastes de Lille* (30 planches), etc.

On doit enfin au pinceau de M. Boldoduc, un certain nombre d'aquarelles, parmi lesquelles nous citerons : *la Tour de Londres, l'Ane entêté, les Maraudeurs, la Démolition de la porte de la Barre,* etc. Cette dernière a figuré au salon de Lille de 1866.

BONNIER (Édouard-Louis-Joseph), jurisconsulte, est né à Lille le 27 septembre 1808. Après avoir terminé ses études au collége Rollin, il suivit les cours de l'école de droit, obtint les diplômes de licencié en 1830 et de docteur en 1832. Nommé suppléant à la faculté de droit de Paris à la suite du concours de 1839, il devint en 1844 titulaire de la chaire double de législation pénale et de procédure civile et criminelle. On a de M. Bonnier : *Traité des preuves en droit civil et criminel* (1843), *Eléments de l'organisation judiciaire* (1847), *Eléments de procédure civile* (1853), *Commentaire théorique et pratique du code civil* (1848)

en collaboration avec MM. Ducaurroy et Roustaing, *Rapports entre l'Église et l'État* (publié dans le *Correspondant*). M. Bonnier a collaboré à la *Revue du droit français et étranger* et à la *Revue de législation*.

En 1844, il épousa la fille de M. Ortolan, son collègue. En août 1858, il a été nommé chevalier de la Légion-d'Honneur.

BONNIER DE LAYENS (Isidore-Ernest-Joseph), peintre, né à Lille le 8 décembre 1792, est élève de François Watteau. En 1820, il fut nommé adjoint au conservateur du musée de peinture, le marquis d'Aigremont, à la mort duquel il devint conservateur en titre (1828), fonctions qu'il remplit jusqu'en 1842. Il a publié un catalogue in-4 illustré des tableaux renfermés dans le musée de cette époque, et il nous a transmis le souvenir de l'ancienne galerie lilloise, dans une jolie toile de genre qu'il a offerte à la ville en 1835 : *Vue de l'intérieur du musée de Lille, lorsque les tableaux étaient placés dans la chapelle du couvent des Récollets* (musée de Lille). L'église de La Madeleine possède deux copies d'après Rubens, dues aussi à son pinceau : *Madeleine mourante* et *saint François et la Vierge*. C'est par son initiative que furent organisées les expositions artistiques qui eurent lieu à Lille en 1822, 1825 et 1834; enfin, en 1830, il prit une part active à la réorganisation de nos Écoles académiques, au bénéfice desquelles il professa gratuitement pendant cinq années, les cours de perspective. M. Bonnier de Layens a depuis assez longtemps quitté Lille pour se fixer à Paris.

BOTTIN (Sébastien), publiciste, originaire du midi de la France, était religieux de l'ordre des Capucins, lorsque la Révolution renversa les grilles des monastères. Bottin usa des droits que lui donnait la liberté pour s'unir à une religieuse décloîtrée comme lui. Il vint se fixer à Lille vers 1799, entra dans l'administration départementale, et arriva en quelques années au grade de secrétaire-général. En 1806, au départ de M. Dieudonné, il fut nommé préfet intérimaire du département du Nord. Admis à la Société des sciences de Lille, il s'est surtout occupé d'histoire et de bibliographie locales; les *Mémoires* de cette société contiennent beaucoup de ses écrits, parmi lesquels nous citerons : *Notice sur Agathon Fourmantel; la Pierre Brunehaut, près Tournai; Tombeaux antiques du Nord; Fête des Nieules à Armentières; le mont Van Oite; Procès de Magotine Delos condamnée comme sorcière à Lille en* 1589; *Monuments celtiques du Nord; un Monument à Raismes; Anne Delavaux, l'Héroïne de Lomme*, etc. Bottin publia en 1804, sous le nom du préfet Dieudonné, la *Statistique du département du Nord* en trois volumes, et commença la rédaction de l'*Annuaire du département du Nord*, continué depuis par MM. Demeunynck et Devaux; c'est aussi Bottin qui, plus tard,

retiré à Paris, créa le fameux *Almanach des cinq cent mille adresses*, connu sous le nom d'*Almanach Bottin*, édité par Didot. Il écrivit encore un ouvrage de linguistique, intitulé : *Mélanges sur les langues, dialectes et patois*, précédé d'un *Essai sur la géographie de la langue française*, publié à Paris en 1831. Il a, de plus, collaboré dans une large proportion à la plupart des journaux et revues littéraires et historiques de Lille, Douai, Valenciennes, etc. Bottin est mort à Paris en 1853.

BOUCHEZ (Gustave), poète, né à Lille le 22 septembre 1834, fit ses premières armes littéraires dans la *Revue du Nord*, en 1854, puis dans l'*Echo de Lille*, où il soutint une polémique en vers, contre M. Casimir Faucompré. Trois ans plus tard, M. Bouchez publia, à l'occasion de la mort de son ami, le poète Semet, une élégie qui parut dans l'*Echo du Nord*. Après s'être exercé pendant plusieurs années au maniement de la rime dans des pièces fugitives qu'il livrait à différents journaux périodiques, il se mit plus sérieusement à l'œuvre : en 1859, il fit paraître chez Garousse un volume de poésies : *Ciel et terre*, suivi en 1861 d'un second recueil édité chez Dentu : *Espoir et vérité*. Ils renferment des sonnets, des rondeaux, des odes, des élégies, des satires et des poëmes. M. Bouchez a été l'un des collaborateurs les plus assidus de l'*Echo de Lille*, où, sous différents pseudonymes, il a rédigé la critique musicale et littéraire; il a écrit aussi pour plusieurs compositeurs lillois des livrets de chœurs et de scènes dramatiques, des romances, etc.

BOULANGER (Edmond), chanteur, chef des Orphéonistes impériaux, est né à Douai le 16 avril 1829. Elève remarqué des classes de solfège, de hautbois et de chant à l'école musicale de sa ville natale, puis instrumentiste au théâtre, à la société philharmonique et à la musique municipale, les succès qu'il obtint comme chanteur dans les cercles et les soirées de Douai et des villes voisines, le décidèrent à pousser ses études dans cette voie. Il partit pour Paris et se présenta à l'examen du conservatoire, où il fut admis d'emblée. Merly, Bonnehée, Faure, Achard et bien d'autres, aujourd'hui célèbres, furent ses compagnons et ses rivaux dans les classes de chant et de déclamation lyrique; mais cette redoutable concurrence ne l'empêcha pas de sortir du conservatoire en 1854 trois fois lauréat. Les portes des théâtres les plus importants lui étaient ouvertes et il ne tenait qu'à lui de continuer sur une scène plus vaste la rivalité artistique commencée sur les bancs de l'école; des raisons privées le poussèrent à préférer aux séductions de la carrière théâtrale les modestes fonctions de professeur de chant au conservatoire de Lille.

En 1860, M. Boulanger succéda à M. F. Lavainne dans la direction de la section chorale du Cercle orphéonique, qui se trouvait alors en pleine désorganisation. Trois ans après, grâce à son activité et à l'in-

fluence que lui donnait son talent, les Orphéonistes lillois étaient reformés, les nombreuses désertions comblées, de nouveaux éléments introduits, et la nouvelle société élevée sur les ruines de l'ancienne débutait par un coup d'éclat : le premier prix d'excellence au concours de Clermont. C'est la perfection déployée par les Orphéonistes dans cette circonstance qui leur valut le titre de *Société impériale* et qui attira à M. Boulanger une lettre flatteuse de Clapisson, président du jury et auteur du chœur imposé.

Depuis, de nouveaux succès sont venus consacrer la réputation des Orphéonistes : à Limoges, en 1864, le premier prix d'excellence décerné à l'unanimité; enfin, en 1867, à l'exposition universelle de Paris, et cette fois dans un imposant tournoi, le grand prix international, le premier prix d'excellence et le premier prix de lecture à vue.

BOULI, tapissier et chansonnier, né à Lille, est auteur de chansons en patois, dont plusieurs ont eu une vogue momentanée : *L' Bombardemint d' Lille ; M' Cave et min Guernier*, etc.

BOURDON (Mathilde Lippens, dame), célèbre écrivain, est née à Gand le 16 juin 1817.

En 1836, Melle Mathilde-Charlotte-Antoinette Lippens se lia par un premier mariage à M. Charles Froment, publiciste français, dont elle devait un jour illustrer davantage le nom déjà très-estimé. M. Charles Froment s'était attaché à la fortune de la maison d'Orange; ses relations intimes avec les princes de Hollande l'ayant fait expulser de la Belgique où il résidait, il vint se fixer à Lille et y mourut en 1846.

Depuis deux ans déjà, Mme Froment avait débuté dans la carrière littéraire : le *Journal des Demoiselles* avait donné asile à ses premiers essais; la mort de son mari, qui la laissait sans fortune, l'obligea de chercher dans sa plume une ressource contre l'adversité. Dès ce moment, Mme Froment s'adonna exclusivement à son art; écrivant autant par vocation que par nécessité, elle déploya dans son travail une assiduité patiente, infatigable, dont sa prodigieuse fécondité, attestée par la nomenclature que nous donnons ci-après, est à la fois la preuve et le résultat.

Nous venons de dire que ses premières tentatives avaient eu pour théâtre *le Journal des Demoiselles*, nous pouvons ajouter que *la Revue du Monde catholique* eut son deuxième début, qui fut vraisemblablement un succès, à en juger par la vogue qui s'attacha immédiatement après aux ouvrages que Mme Froment livra dès lors sans relâche à la publicité. Elle a publié successivement: *Histoire d'Elisabeth, Histoire de Marie-Stuart, Légendes intimes*, à la société de Saint-Victor; *la Vie réelle, Souvenirs d'une institutrice, le Droit d'aînesse, la Charité, les Béatitudes, Mademoiselle de Neuville, Léontine, une Parente pauvre*, chez Ambroise Bray; *Nouvelles historiques, Tableaux d'intérieur, Lettres à une jeune fille, Politesse et Savoir-vivre, Ma-*

demoiselle d'Epernon, chez Casterman; *Antoinette Lemire, Marthe Blondel, Veillées du patronage, l'Héritage de Françoise, les Trois sœurs, Denise, le Divorce, la Ferme aux Ifs, la Femme d'un Officier, Abnégation, Heures de solitude, Nouvelles, Marcia, la Journée de la jeune fille, Anne-Marie, Souvenirs d'une Famille du peuple*, etc., chez Putois-Cretté et Lethielleux; *le Chercheur d'Or, l'Homme propose, Confiance, le Pouvoir de la prière, l'Empire de la vertu, la Protectrice de la France, sainte Flavie, sainte Jeanne de Valois, saint Stanislas Kotska, saint Benoît, sainte Geneviève, saint Roch, Frère et Sœur, Notre-Dame des Voyages, Histoire de Notre-Dame de la Treille, Essai sur la collégiale de Saint-Pierre, la Clef des cœurs, le Secret, la Table de sapin, le Bon Villageois, les Sœurs de charité en Orient, les Anges gardiens, Paraboles de l'Evangile, Qui vivra verra, Trois Proverbes, le Bon Pasteur, Si j'avais mille écus, Trop parler nuit, le Dernier né, Quelques Femmes auteurs, la Charité en action, les Martyrs de Lyon, saint Martin, saint Piat, Blanche de Serva, une Faute d'orthographe*, etc., etc., chez Lefort.

A quiconque aura seulement parcouru du regard les titres que nous venons de citer, il ne sera pas besoin d'indiquer la tendance constante des œuvres de Mme Froment; ceux-là seuls qui ont lu ses livres peuvent se faire une idée de son dévouement à la cause catholique et de l'ardeur de ses convictions. Le style de Mme Froment est facile et correct; s'il ne se distingue pas par la vigueur du coloris, par la hardiesse et l'énergie des images et de la forme, il est aisé de voir que sa régulière tranquillité n'est nullement le fait de l'impuissance, mais l'effet du caractère et surtout de la volonté de l'écrivain. Point d'exagération, point de mauvais goût, point de trivialité, toujours modérés sans monotonie, les sentiments de joie ou de douleur ne s'y exaltent jamais jusqu'au paroxysme, ils demeurent circonscrits dans les limites de cette résignation qui est propre aux croyants de toutes les religions extra-naturelles. De là on peut conclure que l'on trouvera dans les œuvres de Mme Froment un calme souvent attendri, une gaîté un peu mélancolique, des pages adorables de délicatesse, des détails pleins de charme et de fraîcheur : on n'y saurait rencontrer les émotions orageuses de la passion.

La Vie réelle, pour ne parler que de celui de ses livres qui est regardé comme son chef-d'œuvre, est le journal d'une femme, prise dans les conditions ordinaires de l'existence bourgeoise, depuis sa sortie de pension jusqu'à sa vieillesse. Les péripéties qu'elle traverse ne sont autres que celles qui nous sont réservées à tous: le mariage, les tracas de famille, la maladie et la mort d'enfants aimés, les poignantes inquiétudes que donnent les survivants, des regrets, des angoisses, la disparition successive des êtres que nous avons le plus chéris, les déchirements profonds, enfin la vieillesse so-

litaire… Mais tout cela, indiqué ou décrit à fond, est exprimé de main de maître; il est des endroits qui mettent des larmes aux yeux du lecteur. Il faut avoir souffert pour écrire ainsi, il faut avoir souffert aussi pour bien lire ce livre et pour le bien juger. N'en déplaise à M. Veuillot, qui a violemment attaqué la manière de Mme Froment, la *réalité* telle qu'elle la conçoit, n'est en aucune façon cette réalité vulgaire qui étouffe les aspirations vers l'idéal; c'est, tout au contraire, une réalité idéaliste au premier chef, idéaliste au point de vue catholique, bien entendu. *La Vie réelle* est un ouvrage moral, dont l'influence, abstraction faite de toute théorie religieuse, ne peut qu'être excellente; il exhale un parfum de loyauté et d'honnêteté qui frappera inévitablement tout lecteur impartial. La seule critique d'ensemble que nous puissions formuler est celle-ci : trop d'abandon à l'action providentielle, trop d'effacement de l'humanité au profit de la divinité, puisque le catholicisme lui-même reconnaît formellement le principe du libre-arbitre.

Les quelques mots que nous venons de tracer sur *la Vie réelle* peuvent s'appliquer à la plupart des productions de Mme Froment : partout on retrouvera la même pensée foncière, le même but, la même tendance vers le même idéal.

En 1857, Mme Froment a épousé M. Bourdon, juge au tribunal de Lille, avec lequel elle s'est retirée récemment dans la paisible petite ville de Bailleul.

BOURELLE (Edmond), cornettiste, né à Lille le 23 mai 1843, remporta les premiers prix au conservatoire de cette ville, où il est rentré ensuite comme professeur de solfége.

BRA (Théophile-François-Marcel), célèbre statuaire, né à Douai le 23 juin 1797, est mort dans la même ville le 2 mai 1863. Elève de l'Ecole des beaux-arts, de Bridan (1810), et de Stout (1813), il emporta le second grand prix et le premier prix d'expression au concours de Paris, en 1818, et exposa aux Salons à partir de 1819. Bra résida très-longtemps à Lille où il se fit recevoir membre de la Société des sciences et arts. Après de longues années d'une existence brillante, sa santé le força à se retirer dans sa ville natale où il fut nommé directeur des Ecoles de peinture et de dessin. Il avait été, en janvier 1825, décoré de la Légion-d'Honneur.

Ses principales œuvres sont : *Aristodème au tombeau de sa fille; saint Pierre et saint Paul* (église St-Louis en l'Ile); *Ulysse dans l'île de Calypso; Jean de Bologne; le Christ en croix* (Valenciennes); *la Vierge aux anges* (Douai); *sainte Amélie, l'Ange gardien* (Paris, La Madeleine); *Charles X* (commandé par le Roi); *la Charité* (fronton à Douai); *Philippe de Comynes; Pierre de Franqueville; le sire de Joinville; le baron Dubois; le duc d'Angoulême; le duc de Berry* (1); *le maréchal Mortier; le maréchal Soult; Broussais; Benjamin Cons-*

(1) Cette statue, élevée sur la place du Concert, à Lille, en 1829, fut détruite deux ans après, le 17 février 1831, au milieu de l'agitation provoquée par la cérémonie anniversaire de la mort du duc de Berry.

tant; Foy; Casimir Périer; Guizot; etc. Nous lui devons, à Lille, la *statue du général Négrier,* la *statue allégorique de la Colonne de 1792, l'Industrie et le Commerce* (fronton de l'Hôtel-de-ville), le portrait-médaillon du *docteur Le Glay* (aux Archives). Il a publié un ouvrage intitulé : *de la Loi vitale de l'art et de l'art compatible avec les lumières au XIXe siècle.*

BRAME (JULES), homme politique, né à Lille le 9 janvier 1808. Il manifesta dès le collége un esprit d'indépendance qui lui attira plus d'un ennui; l'exubérance de son tempérament le fit voyager d'une pension à l'autre, aussi bien à Lille qu'à Paris, tant il était difficile de concilier les allures de son caractère impétueux avec les exigences de la discipline scolaire. L'étude du droit, la perspective de l'avenir et l'habitude du travail vinrent peu à peu tempérer ou du moins diriger cette activité native. Avocat en 1833, M. Jules Brame entra, vers 1836, comme auditeur au Conseil d'Etat. Elu en 1837 membre du Conseil d'arrondissement, il fut nommé en 1840 maître des requêtes et remplit ces fonctions jusqu'en 1848. C'est dans cette période, toute consacrée au travail, qu'il se mûrit et se prépara à l'avenir qui l'attendait. En 1848, le flot de la Révolution l'emporta avec tant d'autres; rentré dans le domaine paternel, où il se livrait aux travaux de l'agriculture, il fut envoyé au Conseil général du Nord par les trois cantons d'Orchies, de Cysoing et de Tourcoing. C'est de là que date sa vie publique. Il se rendit populaire par un rapport énergique contre la distillation des grains. C'était une année de disette, et la rareté des grains était encore accrue par l'emploi qu'on en faisait en les dénaturant pour produire de l'alcool. Le rapporteur se trouvait placé entre les intérêts des distillateurs dont il s'agissait d'arrêter les opérations et ceux des classes pauvres qui souffraient des suites de cette spéculation. Il se prononça résolûment en faveur de celles-ci et conclut à ce que la distillation fût assimilée à l'exportation pour les droits à payer. Les conclusions de ce rapport furent sanctionnées par un décret impérial. La notoriété que cette circonstance donna à son nom et aussi le retentissement qu'eut une brochure *(Réponse aux libre-échangistes),* dans laquelle il affirmait ses convictions en faveur du travail national, lui firent offrir la candidature à la députation, lors des élections générales de 1857, où il obtint une majorité de 6,000 voix. En 1863, il n'eut point de compétiteur et fut réélu.

Depuis qu'il est au Corps législatif, M. Jules Brame a publié deux brochures : *de l'Emigration des campagnes,* où il étudie les causes de cette dépopulation préjudiciable aux intérêts de l'agriculture, et *l'Héritage dévoré par le fisc et la procédure,* qui fit sensation et fut suivie de la présentation d'un projet de loi sur les ventes judiciaires d'immeubles.

A la Chambre, M. Jules Brame traite de préférence les

questions économiques. Adversaire déclaré des traités de commerce et des monopoles, il a porté aux compagnies de chemin de fer et aux Crédits foncier et agricole, des coups qu'ils n'ont pu parer. Ses discours sont pleins de traits piquants et souvent d'une hardiesse qui lui attire des rappels à l'ordre. M. Jules Brame ne s'est inféodé à aucun des partis qui divisent la Chambre : il est libéral indépendant.

BRAME (Louis-François-Joseph), né à Lille en 1781, mort dans cette même ville en 1865, succéda à M. Burette-Martel dans le commandement des Canonniers lillois (voir Saint-Léger). Chevalier de la légion-d'honneur en 1842, il fut promu officier en 1864.

BROCHART (Constant-Joseph), peintre et pastelliste, est né à Lille le 7 avril 1816. Il suivit les cours des Ecoles académiques de sa ville natale, où il eut Liénard et Souchon pour professeurs de peinture. En 1836, il remporta la deuxième médaille dans la classe du modèle vivant, puis la première l'année suivante. Fixé à Paris dès sa sortie des écoles de Lille, M. Brochart s'est adonné particulièrement au dessin au pastel de préférence à la peinture à l'huile qu'il ne tarda pas à négliger, et il a acquis dans sa spécialité un grand degré de perfection, constaté par ses succès aux salons de Paris (1845, 48, 55, 59 pour la peinture, 1864, 65, 66, 67, 68 pour le dessin), aux expositions de la province et de l'étranger.

Les productions de M. Brochart sont des plus nombreuses ; parmi celles que nous connaissons, nous citerons : *la Belle au bois dormant, Peau d'âne* (médaillées à l'exposition de Boulogne-sur-Mer), *Ondine* (musée de Lille), *une Mauresque, Aïça femme d'Abd-el-Kader, jeune Fille du Liban* (exposition de Lille, 1866).

BRUN-LAVAINNE (Élie), littérateur, est né à Lille le 22 juillet 1791 d'une famille d'artistes. Son père, qui fut successivement chef d'orchestre du théâtre, puis chef de musique du 46e, l'éleva dans l'amour de son art et commença de bonne heure son éducation musicale. L'enfant était bien doué, ses progrès furent rapides ; à peine âgé de onze ans, il faisait sa partie de seconde clarinette au régiment. Un jour, au milieu d'une fête maritime donnée à Dunkerque, où le 46e tenait garnison, une bourrasque soudaine rompit les amarres et dispersa les navires. Celui sur lequel se trouvaient le père et le fils était un *transport* prêt à partir et ayant à son bord un détachement de troupes destinées à renforcer l'armée du général Leclercq, qui tenait vaillamment en échec les hordes

(1) Voici la liste à peu près complète des députés de Lille au Corps législatif : *** — Danel (1803) ; — De Brigode, — Waymel, — Rouzé, — Comère (1806) : — Gruson (1811) : — Revoire, — Potteau d'Hancarderie (1818) ; — De Bully (1829) ; Barrois-Virnot, — Coget, — De Brigode (1831) ; — Delespaul, — Hennequin (1834) ; — Josson (1837) ; — Th. Lestiboudois (1839) ; — De Villeneuve (1840) ; — Négrier (général), — André Négrier, — Loiset, — Bonte-Pollet, — Desurmont, — Giraudon, — Géry Heddebault, — Th. Descat (1848) ; — Kolb-Bernard, — Mimerel, — D'Hespel, — Lestiboudois, — De Melun, — Ach. Testelin (1849) ; — P. Legrand (1852) ; — J. Brame (1857) ; — Kolb-Bernard (1859) ; — Des Rotours père (1863) ; — Des Rotours fils (1868).

noires de Saint-Domingue, et, le grain se changeant en véritable tempête, on dut opter entre risquer la sécurité du bâtiment en courant des bordées devant les côtes de la Manche, ou fuir devant la tourmente en enlevant un simple chef de musique et son marmot; on n'hésita pas : on mit très-résolûment le cap sur les Antilles.

Grande fut la désolation de ces deux infortunés, arrachés ainsi brusquement à cette patrie où ils laissaient, seule avec ses angoisses, l'un sa mère, l'autre sa femme. Arrivés à Haïti, sans argent, sans vêtements, sans amis, force leur fut d'y demeurer, car pour revenir en France, il aurait fallu trouver le moyen de payer la traversée; M. Brun père accepta donc, en désespoir de cause, la permutation avec le chef de musique de la garde coloniale, qui désirait se rapatrier, et s'installa avec son fils sous le climat meurtrier qu'il ne devait plus quitter. La fièvre jaune, qui étouffa obscurément trente mille soldats éprouvés par la guerre et qui fit plus pour l'indépendance de la reine des Antilles que l'infatigable haine de Dessalines et que l'ineptie de Rochambeau, emporta le chef de musique au bout de quelques mois et laissa l'orphelin sans appui ni ressources sur une terre inhospitalière. Une providence inattendue sauva le pauvre enfant : Mme Wattrin, la veuve du général, s'intéressa au jeune abandonné, le ramena avec elle en France et le rendit à sa mère.

On le voit, notre concitoyen n'avait pas plus de douze ans que sa vie était déjà féconde en événements tragiques : le bombardement de Lille, les sombres jours de 93, un enlèvement involontaire mais déchirant pour un enfant, la guerre des noirs à Saint-Domingue, l'épidémie, enfin la mort de son père.

Rentré à Dunkerque, le jeune Brun continua avec ardeur ses études musicales, autant par penchant personnel que par déférence pour les désirs maternels, et fut admis comme gagiste dans cette même musique du 46e que son père avait quittée si fatalement, et avec laquelle l'enfant partit pour le fameux camp de Boulogne. Il avait quatorze ans et prenait goût à la vie militaire, lorsque sa mère, l'ayant rappelé près d'elle, revint avec lui habiter Lille, leur ville natale.

Vivant de son talent qu'il perfectionnait incessamment, entouré d'amis fidèles et intelligents, tels que Philippe et Louis Baumann, Jean-Baptiste Müller, Viriot, tous passionnés pour leur art, Brun sentait se développer en lui des aspirations plus larges, des appétits plus vastes, que la musique ne suffisait pas à apaiser. C'est alors que commença en lui un travail d'assimilation, merveilleux chez un jeune homme que les événements avaient privé des études préparatoires; dès ces jours-là, tout le temps qu'il n'employait point en leçons, en études ou en répétitions musicales, il le consacrait en lectures à la bibliothèque publique.

La désastreuse expédition de Flessingue vint un instant troubler le cours paisible de sa vie; il partit en qualité de chef de musique de la légion du Nord.

Plus heureux que nombre de nos concitoyens, il eut la chance d'échapper aux fièvres paludéennes qui décimèrent nos troupes, et regagna ses foyers sans dommages sinon sans souffrances.

Ce fut vers cette époque que M. Brun fit représenter sur notre théâtre l'*Orpheline*, opéra dont il avait composé à lui seul le poème et la partition. Encouragé par la faveur qui accueillit cet essai, le jeune auteur partit pour Paris, emportant sous son bras quelques manuscrits qu'il espérait faire éclore au soleil de la capitale. Mais il ne tarda pas à apprendre par expérience que le talent sans protection est un zéro sans unité, le courage sans intrigue une non-valeur, « la vertu sans argent un objet inutile. »

Désabusé, mais non vaincu, il s'en revint à Lille bien résolu à lever aussitôt que possible l'étendard de la révolte contre la centralisation artistique.

Sous le pseudonyme de *Rodeur Wallon*, il s'essaya dans le *Journal du département du Nord*, par des feuilletons sur l'histoire locale, puis par des polémiques tantôt véhémentes tantôt sarcastiques avec l'*Echo du Nord*. Un jour vint où l'administration municipale eut recours à son érudition pour l'organisation du cortége des Fastes de Lille, avec costumes historiques et corporations (1826). M. Brun se mit à l'œuvre et présenta un travail complet avec considérations historiques et planches peintes par lui. En récompense, M. de Muyssart, maire à cette époque, le nomma archiviste de la ville de Lille.

Rien ne convenait mieux aux tendances et aux inclinations de notre concitoyen, et c'est pendant les années qu'il passa dans cet emploi qu'il tira des innombrables paperasses enfouies sous la poussière, les documents qui ont jeté tant de lumière dans notre horizon historique. M. Brun publia successivement *l'Atlas historique et topographique de la ville de Lille*, avec planches enluminées et les plans des enceintes successives, les *Annales des Canonniers sédentaires*, les *sept Siéges de Lille*, *le Roisin*, *(Franchises, lois et coutumes de Lille)*; enfin il créa et dirigea la *Revue du Nord*, avec la collaboration de MM. de Peyronnet, Binaut, Bianchi, Carion, Degeorges, Leglay, Lelewel, Semet, de Gaulle, Macquart, Pierre Legrand, Chon, Derode, etc.

A la fin de cette période de sa vie, forcé par des nécessités matérielles d'abandonner pour une plus lucrative, la position qui convenait si fort à ses aptitudes, M. Brun-Lavainne alla s'établir à Dunkerque, puis à Tourcoing, puis à Paris où il réorganisa, avec MM. de La Rochejacquelein et de La Guéronnière, la rédaction de l'*Ère nouvelle*; enfin, ce journal ayant cessé de paraître, notre concitoyen revint, et cette fois pour ne plus la quitter, habiter la Flandre, et accepta la charge de secrétaire de la mairie de Roubaix.

En 1855, il publia *Mes Souvenirs*, histoire simple et touchante des événements tant politiques que privés dont il a été le témoin ou l'acteur durant sa longue et active carrière.

BRUN (Élie-François-Louis), publiciste, fils du précédent, né à Lille le 18 avril 1815, mort à Paris en juillet 1866, s'enrôla à dix-huit ans dans le 8e régiment de chasseurs à cheval. Deux ans après, il revint à la maison paternelle et entra aux Archives dont M. Le Glay était alors conservateur. Un peu plus tard il écrivit une *Notice sur l'origine de Cassel* pour réfuter l'opinion accréditée par certains archéologues, que cette ville est le *castellum Morinorum*, et où il établit qu'elle n'est autre que le *castellum Menapiorum*. Cette dissertation parut, ainsi que d'autres productions plus légères, dans la *Revue du Nord*. En collaboration avec son père, il publia en 1838 l'*Histoire des sept Siéges de Lille*. Elie Brun fut en 1844-45 rédacteur-correcteur à l'*Echo du Nord*.

BRUNEEL (Henri), littérateur, est né à Courtrai le 9 juillet 1807, d'une famille appartenant à la classe supérieure de cette ville. Ses premières années se passèrent au milieu des agitations de la guerre qui désolait le pays. Après 1815 ses parents l'envoyèrent habiter à la campagne, chez un de ses oncles, dans l'espoir de raffermir par l'air pur et la forte vie des champs, sa santé délicate. Il fit ses études au collége communal de Lille jusqu'à la rhétorique, puis il suivit les cours de philosophie de l'université de Louvain (1825). Dès qu'il eut conquis le diplôme de bachelier ès-lettres, son père, qui était venu s'établir à Lille, l'envoya, dans l'intention de l'attacher ensuite à son commerce, faire son apprentissage dans les magasins de MM. Grassein et Mauzé, à Paris. Mais Bruneel se sentait plus de dispositions pour la libre carrière des arts que pour la correspondance commerciale, et son séjour à Paris loin de diminuer son aversion pour le négoce ne fit que l'augmenter.

Rentré à Lille en 1829, il s'efforça cependant, pour ne pas heurter les projets paternels, de surmonter son dégoût, il voyagea même pour sa maison de commerce; mais il se dédommageait des ennuis du « doit et avoir, » par la rédaction régulière, mais clandestine, d'articles artistiques et de feuilletons de théâtre, qu'il livrait aux journaux de la localité.

En 1839, M. Bruneel père céda ses affaires à ses fils, qui demeurèrent associés pendant dix ans sous la raison sociale Bruneel frères. En 1849, Henri Bruneel s'empressa de saisir le prétexte que lui offrait la crise commerciale pour se retirer, et se livrer enfin à ses penchants pour l'étude et la littérature. « Je passai alors du feuilleton au livre, dit-il lui-même dans une sorte d'auto-biographie (*Abeille lilloise*, 1867, No 5); je commis coup sur coup une *Histoire populaire de Lille*, un *Guide dans la ville de Lille*, et un volume intitulé : *Epaves littéraires*. En même temps, j'aventurai ma prose et ma signature dans tous les journaux et revues du département du Nord. J'abordai une revue de Bruxelles et une autre, le *Messager de Gand*, et je finis par m'introduire assez convenablement, m'assure-t-on, dans les

colonnes de l'*Illustration.* » Il a publié de plus une *Notice sur les trois festivals de Lille,* 1829, 1838, 1851 (Danel, 1851).

Henri Bruneel assista au siége d'Anvers avec les canonniers de Lille; il était entré dans cette milice en 1830, il y devint lieutenant en 1834, capitaine en 1845, et fut décoré comme tel de la main de l'Empereur Napoléon III, le 24 septembre 1853, sur le champ-de-mars de Lille.

En 1848, il avait contribué à organiser une institution économique, la *Boucherie de l'humanité,* et vers la même époque il avait fondé un cercle artistique qui eut quelque réputation, *l'Association musicale,* dont il fut élu président. Il fut de plus membre de la Société impériale des sciences de Lille à partir de 1852. Henri Bruneel est mort en 1858, à Courtray, où il s'était fait transporter dès qu'il s'était senti mortellement atteint.

BUISINE, sculpteur, né à Lille en 1820, fréquenta peu les Ecoles académiques : la modicité des ressources de sa famille l'obligea, jusqu'à l'âge de dix-neuf ans, à seconder son père qui était menuisier. Cependant, dans ses heures de loisir, il se livrait à son penchant pour la sculpture et exécutait de menus objets qu'il vendait à des amateurs, et quoiqu'abandonné à ses seules inspirations, ses progrès furent assez réels pour qu'on lui confiât les sculptures de la chaire de l'ancienne église de Wazemmes (1842), puis l'ornementation en pierre de la chapelle du Lazaro, à l'angle de la route de Menin et du chemin de Marcq-en-Barœul (1843). En 1845, il s'était déjà fait connaître, lorsque son père lui laissa son commerce de menuiserie qu'il changea en un établissement de sculpture sur bois et qui occupe actuellement 60 à 75 compagnons, tant artistes qu'ouvriers. Parmi les travaux sortis des ateliers de M. Buisine, nous citerons : *chaire et stalles de St-Denis* (Ile Bourbon); *autel monumental de Sanghaï* (Chine); *les meubles de la chapelle des dames du Sacré-Cœur de Londres; autel de Glasgow; autels des Jésuites, autel des Dames Auxiliatrices, autel et banc de communion des Dames de la Retraite, chaire et confessionnaux des Dominicains, à Paris; chaire à Strasbourg; autel à Laval; chaire à Boulogne; statue à Alençon; autel pour la cathédrale de Noyon; autels et statues pour la collégiale de St-Quentin; confessionnaux de la cathédrale de Soissons; chaire et stalles des Dames du Sacré-Cœur d'Amiens; chaire de St-Jean-Baptiste d'Arras; autels à La Bassée; meubles de St-Jacques de Douai; autel de pierre et restauration du chœur de St-Géry à Valenciennes; stalles de N.-D. de Valenciennes; autels de St-Eloi de Dunkerque; autels et confessionnaux de St-Martin de Roubaix; autels et confessionnaux à St-Maurice de Lille; autel de pierre et chaire de St-Pierre et St-Paul de Lille; chaire des Jésuites de Lille,* etc. En 1863, la Société impériale des sciences décerna à M. Buisine une médaille de vermeil, et en 1866

la chaire d'Arras (St-Jean-Bte) lui valut une médaille d'or.

BUREAU (François-Auguste), graveur en médailles et cachets, est né à Lille le 1er mai 1809. Le plus remarquable de ses travaux est la grande médaille commémorative du voyage de l'Empereur Napoléon III à Lille, en Août 1867, et portant sur l'avers la reproduction minutieuse de la *porte de Paris*. M. Bureau est élève de son frère Joseph, auquel on doit un certain nombre de vignettes et de portraits estimés.

BURY (Amand), peintre d'histoire, né à Fives-lez-Lille en 1823, est élève de Souchon et de Pauw, et a été admis aux expositions de Paris à partir de 1859. On a de ce peintre, en outre d'un assez grand nombre de portraits : l'*Apothéose de saint Vincent de Paule* (au maître-autel de l'église St-Vincent de Paule à Lille ; — a figuré au salon de Lille de 1866) ; un tableau au maître-autel de l'église de Catillon ; une copie de la *Descente de croix* de Rubens, du musée de Lille (maître-autel de St-Eloi à Tourcoing) ; une copie du *Christ en croix* de Van Dyck, du musée de Lille (maître-autel de l'église de Linselles) ; la *Chronique de la chapelle d'Esquermes*, douze toiles (église d'Esquermes) ; *une Procession à l'abbaye de Marquette au XVIIe siècle* (église St-André lez-Lille ; — salon de Lille, 1866) ; le *Chemin de la croix*, quatorze tableaux, style ogival (N.-D. de Consolation à Lille) ; *une Classe chez les sourds-muets de Fives*

CADET DE BEAUPRÉ, sculpteur, originaire de Valenciennes, mort à Lille vers 1820, accepta les fonctions de professeur aux Ecoles académiques de cette ville, qui lui furent offertes par François Watteau. Le musée de Valenciennes possède des bustes très-remarquables dus à son ciseau. Son fils, qui lui succéda aux écoles académiques et qui était loin d'avoir la même valeur artistique, modela les statues, aujourd'hui détruites, du portique du Palais de justice. Il est mort à Lille en 1864.

CALOINE (Pierre-Joseph), architecte, né à Lille le 14 septembre 1818, mort dans la même ville le 10 février 1859, entra en 1830 dans l'atelier de l'architecte Penel, qu'il quitta trois ans plus tard pour passer dans les bureaux du génie militaire à Cambrai. Ce ne fut qu'en 1835, lorsqu'il revint à Lille, que Caloine commença à étudier sérieusement son art. Elève de Benvignat, il suivit à la fois les enseignements de cet artiste et les cours des Ecoles académiques où le succès ne tarda pas à récompenser son travail : il remporta en 1836 la médaille de deuxième classe et en 1837 celle de première classe du concours d'architecture.

En 1840, la commission des bâtiments civils sanctionna son titre d'architecte, et huit années après, l'admit au nombre de ses membres. Ses principaux travaux sont : *l'hôtel Maracci* et *l'hôtel Boutry* à Lille, *l'église St-Druon*, près Carvin, celle des *frères Maristes*, à Beaucamps, le *Casino* de Wazemmes et enfin *l'église Saint-Pierre*

et Saint-Paul, dont les assises furent posées en 1854 et qui fut livrée au culte le 29 octobre 1857, peu de temps avant la mort de Caloine. Membre de la Société des sciences et arts de Lille (1845), administrateur des Ecoles académiques (1849), membre de la Commission historique, adjoint au maire de Wazemmes (1852), il a publié différents écrits relatifs aux arts, ce sont: *beaux-arts, peinture et décoration (Barbier de Lille*, 1844*); peinture, M. Colas* (id., 1845); *beaux-arts (Messager du Nord*, 1848*); physiognomonie (mém. de la Société des sciences*, 1846*); rapport sur* l'origine et les progrès de l'art, par M. Jeauron (id. 1849); *sur l'architecture rurale* (id.); *sur l'art architectonique (Bull. de la commission hist.*, 1851); *sur le livre de Topffer*, réflexions et menus-propos d'un peintre genevois (1851); *sur les dessins de M. Delemer* (id., 1851); *discours (Vérité*, 1853*); beaux-arts, influence de la photographie sur l'avenir du dessin (Revue du Nord* et *la Lumière*, 1854*); lettre* (id. 1855); *l'architecture à Lille au XIX*e *siècle* (id. 1855); *tableau de M*me *Vincent-Calbris, la Médée de Delacroix, lithog. de M. E. Lassalle* (id. 1856); *l'art d'embellir les édifices* (id., 1834); *un souvenir de Cambrai* (id., 1834); *lettre à l'Association lilloise* (broch. 1856); *la collection de M. Gentil-Descamps* (broch. 1856); *agrandissement de Lille; extension jusqu'à la Deûle (Gazette du Nord*, 1858*); critique sur les* recherches historiques sur les anciens hospices ruraux du Nord de la France, par Le Glay *(Mémorial de Lille*, 1858*)*.

CANONNIERS bourgeois (liste des chefs et historique du corps des). Voir St-Léger.

CARON (Adolphe-Alexandre-Joseph), célèbre graveur, né à Lille le 17 nivôse an V (6 janvier 1797), mort à Clamart près Paris, le 21 décembre 1867. Il était fils d'un porcelainier qui travaillait comme modeleur dans la manufacture de la rue du Pont-à-Raisnes, dirigée par Gaboria. Par sa mère, fille de Louis-Joseph Meurein, maître orfèvre, il appartenait à une bonne famille bourgeoise, établie à Lille depuis cent cinquante ans. La vocation artistique de Caron se prononça de bonne heure. Son père voulait faire de lui un peintre sur porcelaine, mais le goût du jeune homme le portait vers la gravure et il fut placé dans l'atelier de Bervic. Cet artiste éminent, formé par Georges Wille dans cette seconde moitié du XVIIIe siècle, où l'affaissement de l'art sérieux n'offrait à l'imitation du graveur aucun talent original en peinture, avait contracté tous les défauts de son école et de son temps. Mais la sûreté de son goût et l'élévation de ses idées l'arrêtèrent bientôt dans la voie de la décadence. Il étudia les maîtres du XVIIe siècle et, revenant à leur grande manière, il mérita d'être appelé le restaurateur de la gravure en France. Il ouvrit alors un atelier d'où sortirent les meilleurs artistes de notre époque. Sans parler de Caron, on peut citer parmi les plus célèbres: Paolo Toschi, Coiny, Garnier, Taurel, Chollet,

Prévost et surtout Henriquel-Dupont. D'après le témoignage de ce dernier, Bervic traitait ses élèves avec un intérêt tout paternel. Son grand esprit rejetait les préjugés d'école et, tout en maintenant avec fermeté les vrais principes, il savait diriger chacun de ses disciples suivant sa pente et ses aptitudes. Aussi, avec un style noble, une grande pureté de dessin, qui sont leurs qualités communes et qu'ils doivent à l'influence et aux conseils de Bervic, offrent-ils tous un cachet original et personnel, comme s'ils n'avaient eu ni la même direction ni le même enseignement.

Caron ne pouvait donc être à meilleure école pour développer le talent qu'il avait reçu. Son naturel égal et facile le fit aimer de tous ses condisciples; mais il s'attacha à M. Henriquel d'une amitié plus vive et plus intime. Nés tous deux en 1797, ils suivirent ensemble l'École des beaux-arts, et depuis ils ne se sont jamais séparés. On peut juger de la rapidité de ses progrès par une estampe datée de 1815, dont une épreuve existe à la bibliothèque de Lille, dans la collection complète de ses œuvres. Elle représente un prélat du temps de Louis XIII, d'après une gravure de Nanteuil; la finesse et la fermeté du burin de cette copie laissent bien augurer de l'avenir artistique de son jeune auteur. Il débuta au salon de 1822 par deux figures d'après l'antique et trois vignettes : les *Bergers d'Arcadie*, les *Adieux de Bérénice*, et un sujet tiré de Gil Blas. Il exposa en 1824 *Cyparisse*, d'après Vinchon, et le portrait de Mme de Sévigné, d'après Deveria. Les traits de la spirituelle marquise sont très-finement rendus, mais le *Cyparisse*, sa première œuvre importante, appelle surtout l'attention.

L'année suivante une exposition des arts et de l'industrie fut ouverte à Douai depuis le 10 juillet jusqu'au 23 août. Caron y envoya sa gravure de *Cyparisse*, une figure d'après l'antique, pour le *Musée royal*, une *Vénus* et un cadre de vignettes. Il obtint une médaille d'argent.

Dans les différents Salons qui suivirent, jusqu'en 1839, il n'exposa aucune de ses œuvres. Pendant ce long intervalle, il travailla au *portrait en pied du duc d'Angoulême*, revêtu du costume qu'il portait au sacre de Charles X, d'après un dessin de Dupré, et à celui de la *Duchesse de Berry avec ses enfants*, d'après Gérard.

Au salon de 1839, Caron exposa la *Nativité*, d'après Decaisne, et la *Résurrection de la fille de Jaïre*, d'après Tony Johannot. Ces deux planches de très-petite dimension, sont traitées avec esprit et facilité; la dernière surtout, est d'un effet puissant et dramatique.

L'année suivante, il exposa *Charlemagne*, d'après Meissonnier. Vint ensuite *Marguerite sortant de l'église*, d'après Ary Scheffer, estampe belle de tous points, qui rend avec une précision et une intelligence admirables les qualités de ce magnifique tableau. Exposée au Salon de 1846, le jury lui attribua une médaille d'or de première classe. On sait que le tableau de Scheffer a été détruit

en 1848 dans le pillage du château de Neuilly. Cette malheureuse circonstance attache un nouveau prix à l'estampe de Caron. Quatre ans après, il exposa une eau-forte : la *Leçon de harpe,* d'après un dessin de Mme Cosway, qui, avec la *Marguerite* et le *portrait de la duchesse de Berry,* fut envoyée à l'exposition universelle de 1855. Caron y joignit une œuvre nouvelle d'une très-grande importance : *Jésus-Christ au jardin des Oliviers,* d'après Ary Scheffer. Ces différents travaux obtinrent une mention honorable et Caron reçut, à la distribution de récompenses, la croix de la légion-d'honneur.

A l'exposition universelle de 1867 il présenta l'*Enfant-Jésus porté dans les bras de la sainte Vierge et adoré par sainte Rose et sainte Catherine,* d'après Pérugin. Il travaillait encore à cette planche au début de la maladie qui l'a enlevé aux arts. Elle lui avait été commandée par l'administration des beaux-arts pour la chalcographie du Louvre (1).

CARONDELET (François-Louis de), né à Thumeries en août 1753, mort au commencement de ce siècle, fut prévôt de l'église collégiale de St-Piat à Seclin, et député du baillage de Lille à l'Assemblée nationale, en 1789.

CARRIÈRE (le chevalier de), journaliste, né à Pont-St-Esprit, mort à Lille en 1867, collabora pendant de longues années à la *Gazette de Flandre et d'Artois.*

CHAMBGE DE LIESSART (le chevalier Charles-Louis-Philippe du), né à Lille le 10 juin 1746, mort en émigration à Londres le 27 juillet 1801, succéda à son père en 1777 en qualité de conseiller du Roi, premier président du Bureau des finances de Lille, fut grand-bailli du Hainaut et commissaire royal auprès des Etats de Lille, Douai et Orchies. En 1790, le Bureau des finances ayant été aboli, il quitta la France, alla habiter le château de Dadizeele, se joignit en 1792 à l'armée des émigrés, puis à la suite des victoires des phalanges de la République, gagna avec sa famille La Haye et ensuite Londres, où la mort le surprit.

On sait que le Bureau des finances de Lille avait été créé par Louis XIV, pour remplacer la Chambre des comptes, fondée par Philippe-le-Hardi en 1385, que la prise de la ville en 1667 avait désorganisée (édit du 11 septembre 1691).

Le Bureau des finances, supprimé par la loi du 7 septembre 1790, était en dernier lieu composé comme suit : Du Chambge de Liessart, premier président; Du Sart d'Escarnes, second président; Imbert de la Phalecque, chevalier d'honneur; Leleu de Levigne, Regnault, Goudart de Granville, de Lagarde de Boutigny, Baillieu d'Avrincourt, Beaugrand, Ricourt de Beaufremez, Quecq de Sévelingue, le Gilon de Montjoye, Quecq d'Henrypret, Sculfort de Moulainvaux, Maroniez du Sart, Bonnier du Metz,

(1) Cette notice est le résumé d'un article biographique et critique publié par M. Ch. Paeile, dans le *Propagateur* du 12 mai 1868.

trésoriers de France; Bonnier de Layens, Becquet, Quecq de la Chérye, de Fontaine, Bernard de Meurin, Bonnier du Metz, de Fontaine de Resbecq, trésoriers honoraires; Malus, procureur du Roi; Bonnier du Plouich, id.; Castellain de Vendeville, greffier en chef; Demeuninck, chapelain (1).

CHAMPON-RICHEBÉ (ÉMILE-AUGUSTE), homme politique, né à Lille le 1er mai 1815, mort dans la même ville le 12 mars 1853, fut l'un des plus ardents promoteurs des principes démocratiques et l'un des organisateurs des banquets réformistes. Il collabora en 1848 au *Messager du Nord*, avec MM. Bianchi, Testelin, Fémy, etc. (voir ces noms).

CHÉRADAME, journaliste, fut rédacteur de la *Gazette de Flandre et d'Artois*, à Lille.

CHON (FRANÇOIS), historien, né à Laval (Mayenne), le 14 novembre 1812, commença à l'institution de Fontenay-aux-Roses ses études, qu'il alla terminer au collége Charlemagne, à Paris. Sorti en 1832, il se présenta au concours d'entrée de l'école normale supérieure, où il fut admis. Après avoir travaillé trois années côte à côte avec MM. Jules Simon, Duruy, Saisset, Danton, Fleury, Wallon et tant d'autres qui ont illustré l'Université française, il fut appelé à la chaire d'histoire du collége de Lille, qui venait d'être créée Notre collége avait alors pour principal M. Gachet, et pour professeurs MM. Descamps, Delezenne, Ansiaux, Théry, Broudehoux, Lefebvre et Foissay. Depuis lors, M. Chon n'a pas quitté Lille, donnant en ceci l'exemple peut-être unique dans l'université d'une carrière entière passée dans le même établissement.

Agrégé d'histoire depuis 1846, nommé professeur titulaire quand le collége communal fut érigé en lycée royal, il refusa, pour rester dans notre ville où le retenaient des liens de famille, le grade d'inspecteur de l'académie de Besançon, qui lui fut conféré en 1854; fut chargé du cours public d'histoire à la Faculté des sciences de Lille (1856), fait officier de l'instruction publique, puis chevalier de la légion-d'honneur (1863).

Reçu en 1842 membre de la Société impériale des sciences et arts, dont il fut deux fois président, secrétaire-général de la Commission historique du Nord, administrateur du musée Wicar, au catalogue duquel il a collaboré, M. Chon a produit différents écrits qui ont été publiés dans la *Revue du Nord*, la *Revue de Belgique*, le *Bulletin de la commission historique*, et les *Mémoires de la société des sciences*; ce sont : *Benvenuto Cellini*, *Blaise de Montluc*, *l'Esprit du christianisme et l'Esprit du socialisme*, *Essai sur Washington*, *Causerie sur les premières années du XIXe siècle*, *les Souvenirs du professeur Delezenne*, *les Hôpitaux de Koulali pendant la guerre de Crimée* (trad. de l'anglais), etc.

(1) Parmi ces noms, nous n'avons repris en article spécial que ceux qui méritent une mention particulière.

CHRÉTIEN (Charles), poète, né à Lille-Vauban le 17 juin 1807. D'abord cordonnier, puis manufacturier, M. Chrétien ne doit son instruction qu'à lui-même; il a écrit des chansons, des poésies et un petit poème sur le bombardement de Lille.

COLAS (Alphonse), peintre d'histoire, est né à Lille le 24 septembre 1818. Entré en 1837, comme élève aux Ecoles académiques, il passa en 1839 à la classe de peinture. Trois ans plus tard, ayant remporté les premiers prix, les professeurs le jugèrent digne d'une faveur particulière, et le jeune artiste fut envoyé directement à Rome sans s'arrêter à l'École des beaux-arts de Paris, qui est d'ordinaire la première étape de nos lauréats sur la route d'Italie. Pendant six années consécutives, notre concitoyen étudia les pages impérissables, les immortels chefs-d'œuvre qui abondent dans la vieille capitale des arts, perfectionnant son talent par l'analyse et la fréquentation des grands maîtres. De retour vers la fin de 1848, il rapporta dans sa patrie, une manière solide, un dessin sévère et correct, un talent réel qui n'attendaient qu'une occasion pour s'affirmer publiquement. Cette occasion ne se fit pas attendre. Le salon de 1849 s'ouvrit. M. Colas y exposa le grand tableau qu'il a ensuite offert au musée de Lille comme témoignage de reconnaissance filiale, *l'Érection de la Croix*, dont il avait rapporté de Rome le projet et l'esquisse et qui obtint la médaille d'or. Revenu à Lille après ce triomphe, M. Colas se consacra tout entier à la culture de son art; chaque année, le salon de Paris, qui lui était ouvert, recevait une ou plusieurs de ses peintures, souvent des portraits, genre dans lequel notre concitoyen excelle, quelquefois des œuvres d'une importance égale à celle de son premier tableau. Ainsi, en 1855, il exposa une toile remarquable, *Saint Grégoire-le-Grand*, qui eut le privilége du *salon d'honneur*. La même année, M. Souchon, son professeur, étant mort à la suite d'une longue maladie qui le retint longtemps éloigné de ses travaux, M. Colas fut désigné comme son successeur et rentra, en qualité de directeur, à ces mêmes Ecoles académiques de Lille, où il avait naguère brillé comme élève. Parmi les œuvres nombreuses dues au pinceau fécond de notre concitoyen, nous citerons les principales par ordre de date: *l'Érection de la Croix; la grande Coupole* de Notre-Dame de Roubaix, entourée de grisailles et exécutée sur commande du gouvernement; *Saint Grégoire-le-Grand, la mort et la translation des reliques de saint Folquin, la Nativité, la Résurrection, l'Ascension*, cinq grandes toiles dont les deux premières sont actuellement à l'Eglise d'Esquelbecq, les trois autres à celle de Warcoing (Belgique); *la Voûte* de l'église de la Neuville-Saint-Rémy, près Cambrai, avec grisailles représentant la vie de saint Grégoire; *Sainte Barbe*, commandée au peintre par les mineurs de Lourches; *l'Immaculée-Conception*, pour le sémi-

naire de Cambrai; *le Martyre de saint Jacques, la Vocation de saint Jacques,* grandes toiles de 3m sur 5, exécutées sur commande de l'église Saint-Jacques de Douai. Quant à ses portraits, ils sont innombrables, et la réputation de M. Colas en ce genre est puissamment établie ; les plus connus sont, ceux de MM. La Case du Thier, Dufresne, Defontaines, Dumont, Souchon, Delezenne (de l'Institut), de Jouffroy, Lavainne, Pajot, Boulanger, du consul Stahr, du premier président Pol (de Douai). Enfin, ayant exposé au salon de Paris, en 1863, son tableau *le Denier de la veuve,* M. Colas eut les honneurs du rappel, ce qui équivaut à une seconde médaille d'or. Ce même tableau, qui a figuré à notre exposition de 1866, a été acheté par le gouvernement et donné à la ville de Roubaix.

COLIN (Émile-Eugène), violoniste, né à Lille le 15 novembre 1836, fréquenta notre Conservatoire où il remporta le premier prix en 1850, puis celui de Paris où il eut Allard pour professeur (1851-57), et où il obtint un second prix. De retour à Lille il entra en qualité de premier violon solo à l'orchestre du grand théâtre. En 1859, il a fondé la Fanfare de Lille qui se signala aux concours d'Arras et de l'Exposition internationale de Paris (1867).

CORBET (Charles-Louis), célèbre sculpteur, dont Lille a longtemps revendiqué la naissance, est né à Douai le 27 janvier 1758 et mort à Paris vers 1810. Il prit les premières notions de son art aux Ecoles académiques de sa ville natale, alla à Paris, remporta le grand prix à l'Académie royale des beaux-arts et vint se fixer à Lille. Ses premières œuvres furent deux bas-reliefs représentant *Louis XVI environné de ses vertus,* et *la Religion, la sagesse, l'humanité et la prudence recevant de la ville de Lille le plan d'un hôpital militaire.* En 1782, il exposa à Lille *trois bustes* et un sujet : *la Mort de Méléagre,* qui lui valurent le diplôme de membre du *Collége des Philalèthes de Lille;* puis vinrent *Philoctète abandonné dans l'île de Lemnos* et *Prométhée sur le Caucase,* qui eurent du succès au salon de Paris de 1788. La Révolution de 1789 le trouva habitant à Lille une maison proche de l'*Asile de l'abbaye de Loos* (actuellement la rue J.-J. Rousseau); en l'an II, alors que le sieur Dujardin était maire de Lille, Corbet occupa les fonctions, dangereuses à cette époque, d'officier municipal.

En l'an IX (1801), il quitta Lille pour aller chercher à Paris un théâtre plus digne de son talent, et exposa au Salon de cette même année un buste colossal de la *République française,* qui est resté très-estimé; puis il sculpta pour la place du Carrousel, le *Dragon français,* connu de tout le monde, et en 1806, différents portraits et médaillons, entr'autres les bustes des généraux Caffarelli et Berraut. La famille Langlart de Lille possède une statuette de

Corbet : c'est une *Vénus* entièrement nue (1).

CORENWINDER (Benjamin), chimiste et agronome, né à Dunkerque le 2 juin 1820, fut embarqué à l'âge de 13 ans comme mousse à bord d'un navire marchand, avec lequel il visita les Antilles, les côtes d'Espagne et celles de la Méditerranée. Rentré à Dunkerque, il renonça à la marine et se mit à étudier sans autre guide que son propre instinct, l'histoire, les littératures modernes et anciennes, les mathématiques et surtout la botanique; c'est pour compléter son instruction qu'il vint à Lille en 1841 suivre les cours de chimie de M. Kuhlmann, et ceux de physique de M. Delezenne. Ces deux savants remarquèrent ses aptitudes et le prirent pour préparateur en 1844; deux ans plus tard, il fut nommé suppléant de la chaire de chimie industrielle, puis en 1848, suppléant de celle de physique. La création de la Faculté des sciences l'éloigna de la carrière de l'enseignement : il entreprit alors l'exploitation d'une sucrerie et d'une distillerie, industries qui lui doivent d'importantes innovations. Il avait adjoint à son usine un laboratoire où sont venus se former sous sa direction, la plupart des manufacturiers du pays. Membre de la Société des sciences de Lille depuis 1848, de la Société impériale d'agriculture de France depuis 1857, des Sociétés philomatique et chimique; le Comité des sociétés savantes lui a décerné en 1863 une médaille d'argent pour ses recherches de chimie agricole, et en 1867 une médaille d'or pour ses travaux chimiques et physiologiques; la même année, ayant dirigé à l'Exposition internationale de Paris, l'organisation des sections du Nord, il reçut la croix de la Légion-d'Honneur (1er juillet 1867). Les travaux de M. Corenwinder sont nombreux : dans les Mémoires de la Société des sciences de Lille : *Combinaisons définies du chlore et du brôme avec le phosphore* (1850), *Combinaisons qui s'opèrent à l'aide des corps poreux* (1861), *Composition des substances alimentaires destinées au bétail* (1854), *le lait de vache avant et après la parturition* (1857-65-66), *Recherches chimiques sur la végétation* (1863), *Migration du phosphore dans la nature* (1860), *sur la Banane du Brésil* (1863), *Recherches sur l'engrais flamand* (1866), *la mer des Sargasses, Analyse du Varec-nageur* (id.), *Études sur les fonctions des racines des végétaux* (1867); dans les Annales de physique et de chimie : *Préparation de l'azote* (1849), *Combinaisons définies de l'iode et du phosphore* (1850), *Production directe des hydracides à l'aide des corps poreux* (1851), *Production de l'acide carbonique par le sol et les engrais* (1855), *Assimilation du carbone par les feuilles des végétaux* (1858); dans les

(1) Le musée de Lille possède un buste de Bonaparte, premier consul, sculpté par Corbet, qui, en outre de sa valeur comme sculpture, est considéré comme particulièrement précieux, au point de vue de la ressemblance. Il n'existe que deux portraits de cette nature : l'un à Lille, l'autre en Italie, et c'est celui de Corbet qui est regardé comme reproduisant le plus exactement le maigre visage et les traits énergiques de celui qui devait devenir Napoléon.

Comptes-rendus de l'Académie des sciences : *Détermination nouvelle de la valeur industrielle du noir animal* (1853), *Recherches chimiques sur la betterave* (1857) ; dans le journal l'*Agriculture pratique : Puissance fertilisante des tourteaux* (1856), *le Phosphate de chaux dans la culture* (1859), *le Navet* (1857), *l'Engrais flamand* (1860-61), etc. M. Corenwinder a écrit de plus un grand nombre de mémoires sur la question des sucres, et a rédigé le *Rapport sur l'exposition agricole collective du département du Nord à l'Exposition internationale de Paris de* 1867 (Lille, 1868).

COUAILHAC (Jean-Joseph-Louis), littérateur, né à Lille le 28 novembre 1810, fit ses études au collége Henri IV. Il abandonna en 1833 la carrière universitaire qu'il avait embrassée, et quittant Lyon, où il occupait une chaire de grammaire, il s'en vint à Paris tenter la fortune littéraire : il ne possédait alors pour tout bilan que les *Sept Contes en l'air* qu'il avait publiés en 1832. Depuis lors jusqu'en 1848, il a pris part à la rédaction de la plupart des journaux de Paris, mais plus spécialement à ceux de l'opposition : *Le Temps, le Messager, le Courrier français, le Corsaire, le Charivari, la Caricature, le Droit, la Patrie,* eurent tour à tour ou conjointement son active collaboration. En 1852, on lui confia la rédaction de la *Normandie,* à Rouen, puis du *Nord* (1), à Lille, journaux destinés à soutenir le nouveau gouvernement. Il entra ensuite à la *Presse,* où il fit la correspondance espagnole; ce qui ne l'empêchait pas d'être le correspondant attitré de l'*Indépendance belge* et de l'*Echo du pacifique* (1855-61). En 1862, M. Couailhac fut nommé secrétaire-rédacteur au Sénat. Le théâtre lui doit environ soixante pièces, parmi lesquelles nous citerons : *Brutus* (1843), *le Roi des goguettes* (1844), *la Cuisinière mariée* (1845), etc. ; quant à ses romans, les principaux sont : *Avant l'orgie* (1836), *Pitié pour elle* (1837), *une Fleur au soleil* (1838), *les Mères d'actrices* (1843), *le Comte de Mauléon* (1845), *le La Bruyère charivarique* (1842); il a écrit, en outre, plusieurs *physiologies* spirituelles, sans parler du concours qu'il a donné à des publications collectives, telles que les *Français peints par eux-mêmes, le Jardin des plantes, les Etrangers à Paris,* etc.

COUAILHAC, (Gabriel), journaliste, frère du précédent, entra comme rédacteur-correcteur à l'*Echo du Nord,* en remplacement de M. Matthieu (1841).

COURTECUISSE (Désiré), acteur comique, exclusivement connu sous son prénom, est né à Lille en 1823. Il commença par suivre la classe de basson

(1) Le *Nord* était l'une des branches d'une vaste entreprise conçue par M. Delamarre, et qui consistait à fonder dans les villes importantes, un journal que l'on composait à Paris et dont on envoyait les clichés à chaque succursale, comme Lille, Lyon, Rouen, Bordeaux, etc. Il va sans dire que ces « journaux-siamois » étaient les organes du gouvernement. Le *Nord* avait M. Couailhac pour rédacteur en chef et M. Lomon pour gérant. Les procès et la suppression des journaux concurrents tels que la *Liberté* et la *Gazette de Flandre,* ne réussirent pas à assurer l'existence du *Nord,* qui en 1854 cessa de paraître.

sous M. Baumann, au Conservatoire de notre ville, puis partit pour Paris en même temps que son ami et compatriote M. Théophile Semet, et débuta au théâtre Montmartre. En 1848, il s'en alla à Bruxelles et deux ans après en Hollande. L'année 1852 le trouva à Marseille, où sa faconde et son jeu original le rendirent populaire en peu de temps. Il y était depuis cinq ans lorsque Offenbach y arriva et, frappé de la manière dont Désiré interprétait *Bataclan,* l'un de ses premiers opéras-bouffes, fit à l'acteur des offres avantageuses. Désiré ayant accepté, débuta une seconde fois à Paris en 1857 aux *Bouffes-Parisiens.* Depuis lors, inséparablement attaché à la fortune du maestro, il a créé les principaux rôles de toutes ses pièces à succès : *La Demoiselle en loterie, les Petits prodiges, Orphée aux enfers, le Pont des soupirs, les Dames de la halle, la Chanson de Fortunio, les Bavards, Daphnis et Chloé, M. Choufleuri, Geneviève de Brabant, la Belle-Hélène,* etc.

COUSSEMAKER (Charles-Edmond-Henri de) jurisconsulte, historien, archéologue, et musicien, naquit à Bailleul le 19 avril 1805. Destiné par sa famille à la magistrature, il fit ses premières études à Douai. De bonne heure il avait manifesté pour la musique des aptitudes exceptionnelles qu'entretinrent et développèrent les leçons du célèbre professeur Reicha. Après avoir reçu son diplôme d'avocat, il revint à Douai et employa les loisirs que lui laissait son stage à continuer et à perfectionner ses études musicales. Successivement juge de paix à Bergues, juge à Hazebrouck et à Dunkerque, puis appelé à siéger au Tribunal de Lille, membre du Conseil général du Nord, M. de Coussemaker, malgré ses occupations professionnelles, ne tarda pas à se signaler à l'attention des érudits par des travaux spéciaux témoignant de connaissances techniques et d'un esprit d'examen qui révélaient un chercheur passionné, résolu à ne reculer devant aucune peine, devant aucun obstacle, et prêt à entrer en lutte ouverte contre les préjugés et les erreurs de la routine.

Son premier ouvrage complet est le *Mémoire sur Huchbald,* moine de l'abbaye de Saint-Amand, dont les traités renferment les premières traces écrites des règles de l'harmonie (Paris, 1841, in-4 avec fac-simile et planches); il publia ensuite les *Notices sur les Collections musicales de la Bibliothèque de Cambrai et des autres Bibliothèques du département du Nord* (Paris, 1843, in-8 avec 40 pages de musique). Ces publications n'étaient que les avant-coureurs d'une œuvre capitale dont le savant archéologue rassemblait patiemment les matériaux sans se laisser rebuter par les difficultés redoutables que soulevait une pareille tâche: nous voulons parler de l'*Histoire de l'Harmonie au moyen-âge* (Paris, 1852, in-4, 374 pages de texte, 28 fac-simile et 44 pages de musique).—Pour se bien faire une idée de l'étendue et de l'importance d'une semblable entreprise, il faut savoir où en était la science de l'archéologie musicale avant les travaux de M. de

Coussemaker. Or, tout n'y était qu'obscurité, hypothèse, probabilité, erreur même. Sur quelques traductions fautives, sur des fragments tronqués et dénaturés, on avait échafaudé tout un système d'affirmations que l'exhibition pure et simple des documents authentiques a suffi à jeter à bas. Comment se fait-il que, pouvant remonter aux sources et confronter les manuscrits avec leurs prétendues reproductions, des hommes spéciaux comme M. Fétis et autres aient préféré s'en rapporter à leur imagination ou au dire de leurs prédécesseurs? La réponse est aisée: Fouiller les bibliothèques, pâlir sur des grimoires presque impossibles à déchiffrer, arriver à comprendre sans autre guide que soi-même des notations plus que sommaires, constitue un travail des plus compliqués, exige des études graduelles et comparatives auxquelles tout le monde n'est pas propre; de plus, reconnaître et démentir une erreur que l'on a contribué à répandre n'appartient qu'au petit nombre des dévoués de la science.

C'est en examinant les originaux appartenant aux principales bibliothèques de France, d'Angleterre, d'Italie et de Belgique que M. de Coussemaker constata le premier les fautes qui avaient conduit les écrivains à des déductions trompeuses. Tout était à refaire : il n'hésita pas, et, pour éviter l'ennui de vaines polémiques, il résolut de publier à l'appui de ses dires les pièces authentiques, les fac-simile des manuscrits qui lui avaient révélé la vérité. «L'histoire de l'harmonie dans la première moitié du moyen-âge, dit M. Gustave Bertrand, appartient presque en propre à M. de Coussemaker: on n'avait fait, avant lui, qu'esquisser des inductions d'après une quantité restreinte de documents. Il a commencé par rechercher, recueillir et publier un certain nombre de traités inédits des XIIe et XIIIe siècles, qui forment un supplément notable aux *Scriptores de Musica sacra,* de dom Gerbert. Puis il a dépouillé près de mille pièces de musique et en a publié une centaine, traduction et fac-simile. Une de ses dernières bonnes fortunes d'érudit fut de copier entièrement de sa main les 340 compositions musicales à deux, trois et quatre parties du célèbre manuscrit H 156 de la bibliothèque de la Faculté de médecine de Montpellier, le plus riche et le plus varié de tous les répertoires qui nous soient restés pour la musique du XIIe et du XIIIe siècle. Quand on pense que ce n'est là qu'une partie de ses travaux d'histoire, et que cet immense labeur n'est que l'emploi des moments perdus d'un magistrat, on est bien tenté de dire qu'il y a là plus de mérite que chez ces Bénédictins tant vantés, infatigables entasseurs de matériaux qui d'ailleurs ne brillaient pas du côté de l'esprit de critique. C'est en rapprochant tous ces traités de toutes ces œuvres musicales et en les contrôlant les uns par les autres que M. de Coussemaker est arrivé à fixer de la manière la plus sûre tout ce qu'il nous dit de la théorie et de la pratique en cette époque reculée, des formes favorites de la musique religieuse et laïque (motets, conduits, rondeaux, etc.), et des diverses espèces d'artistes et de

maîtres qui ont contribué aux premiers progrès de l'art nouveau, didacticiens, déchanteurs, organistes, trouvères et ménestrels. »

M. Gustave Bertrand, élève de l'Ecole des Chartes, n'a pas consacré moins de trente-cinq pages au compte-rendu de l'*Histoire de l'Harmonie*, et le fragment que nous venons de citer dit assez quelle estime il professe pour cette œuvre gigantesque. L'Institut d'ailleurs confirma son jugement et couronna l'ouvrage.

En 1856, M. de Coussemaker publia les *Chants populaires des Flamands de France* (Gand, in-8 avec les mélodies originales, musique dans le texte, une traduction française et des notes). Le travail comprend treize divisions: 1° Noëls et cantiques; 2° chants relatifs à certaines fêtes religieuses; 3° chants moraux et mystiques; 4° souvenirs druidiques; 5° souvenirs scandinaves; 6° sagas, ballades et légendes; 7° chants maritimes; 8° chansons comiques et de genre; 9° chansons de Sainte-Anne; 10° rondes et chansons de danse; 11° chansons bachiques et d'amour; 12° chansons satiriques; 13° chansons enfantines.

La même année, il faisait paraître les *Chants liturgiques* de Thomas a Kempis (Gand, in-8 avec fac-simile et planches de musique), et trois ans plus tard, une *Notice sur un manuscrit musical de la bibliothèque de Saint-Dié* (Lille, 1859, in-8); puis, en 1861, *les Drames liturgiques du moyen-âge* (Paris, in-4 avec fac-simile), et une *Messe du XIIIe siècle* traduite en notation moderne (Paris, in-4 avec 33 pages de musique).

Cette fécondité, qui était loin d'avoir épuisé sa collection de matériaux et le résultat de ses études, ne l'empêchait pas de préparer un autre travail qui devait être le digne pendant de son *Histoire de l'Harmonie : Scriptorum de Musica medii ævi nova series* (Paris, 1865, grand in-4 de 468 pages, avec fac-simile, planches, musique dans et hors texte), ouvrage destiné à faire suite aux *Scriptores* dont nous avons parlé plus haut. L'œuvre de dom Gerbert ne contient qu'une quarantaine d'inédits d'écrivains ayant vécu du IIIe au XVe siècle, celle de M. de Coussemaker annonçait de véritables trésors d'érudition : les écrits de Jérôme de Moravie, de Jean de Garlande, de Francon de Cologne, de Pierre Picard, de Walter Odington, des Aristotes, de Jean Balloce, d'un anonyme de Saint-Victor, de deux anonymes de Saint-Dié et d'un anonyme de Bruxelles ; plus, trois commentateurs, Robert de Handlo, John Hamboys et Jean de Muris. Le tome premier, parut en 1865 et reçut de toutes parts, dans l'un comme dans l'autre hémisphère, un accueil enthousiaste. Ecrit dans la vieille langue universelle, c'est à dire en latin, regorgeant de fac-simile, de planches, de documents anciens, *la série des Ecrivains sur la Musique au moyen-âge* est la preuve matérielle de la thèse soutenue par l'auteur dans ses précédentes productions; c'est la révélation palpable de l'existence de l'harmonie à une époque réputée jusque-là exclusivement mélodiste, ce sont les annales écrites d'une notation rudimentaire, ancêtre de notre notation actuelle et

complètement différente du plain-chant.

Le premier volume de la *Scriptorum de Musica medii ævi nova series* ne parut pas seul à la vitrine des libraires; M. de Coussemaker publia en même temps deux ouvrages d'égale importance : nous avons nommé l'un, l'autre était *l'Art harmonique aux XIIe et XIIIe siècles* (Paris, 1865, in-4 de 550 pages), travail de première main, entièrement basé sur l'investigation des sources originales, comme tous ceux du célèbre archéologue.

Au moment où nous écrivons ces lignes, le second et le troisième volumes de la *Scriptorum series* sont publiés; l'histoire et les œuvres d'*Adam de la Halle,* le trouvère artésien, est sous presse; *l'Art harmonique au XIVe siècle* et *l'Histoire des instruments de musique au moyen-âge* sont en préparation et ne tarderont pas à être livrés à l'éditeur.

M. de Coussemaker a composé aussi un certain nombre d'ouvertures, de chœurs, de messes à grand orchestre, de romances, de quatuors, etc. Enfin, à côté de ses travaux d'harmoniste, nous ne devons pas omettre ses écrits d'historien et de légiste; ce sont : *l'Ancienne abbaye de Bourbourg* (Lille, 1846); *Voyage historique de M. Bethmann,* tr. de l'allemand (Paris, 1849); *Document inédit pour servir à l'histoire des guerres de Flandre et à celle de la châtellenie de Bourbourg au XVIIe siècle* (Dunkerque, 1857); *Délimitation des langues françaises et flamandes dans le Nord de la France* (Dunkerque, 1857, avec carte); *Recherches sur le dialecte flamand* (Dunkerque, 1859); *les Archives de l'abbaye de Bourbourg* (Dunkerque, 1859); *Keure de Bergues, Bourbourg et Furnes,* avec traduction et notes (Lille, 1860); *Quelques épitaphes des églises de Commines, Cambrai, Condé, Esne, Estaires, Halluin, Solre-le-Château et Valenciennes* (Lille, 1860); *Vitraux peints et incolores des églises de la Flandre maritime* (Lille, 1860); *Documents relatifs à la Flandre maritime* (Lille, 1860); *Orfévrerie au XIIIe siècle, châsse et croix de Bousbecque* (Lille, 1861, avec planches et gravures); *Essai historique sur le Hoop* (Lille, 1861); *Statistique archéologique de l'arrondissement de Dunkerque* (Lille, 1862); *l'Abbaye de Ravensberg* (Lille, 1862); *Statistique archéologique de l'arrondissement d'Hazebrouck* (Lille, 1863); *Elections aux Etats-Généraux de* 1789 *dans la Flandre maritime* (Paris, 1864); *Couvent des capucins à Bourbourg* (Lille 1866); *Maison des lépreux lez Bourbourg* (Lille, 1866); *un Combat judiciaire à Cassel en* 1396 (Lille, 1866); *Franche-vérité rétablie dans la châtellenie de Bailleul en* 1434 (Lille, 1866); *Hôpital et couvent de Saint-Jean de Bourbourg* (Lille, 1868); *la Léproserie de La Madeleine-lez-Bergues* (Lille, 1868). Il a de plus collaboré à la *Statistique archéologique du département du Nord,* important ouvrage publié par la commission historique en 1867 (2 vol. in-8), et à l'édition de l'*Inventaire*

analytique et chronologique des archives de la Chambre des comptes de Lille, publié par la Société des sciences et arts en 1866 (2 vol. in-4).

M. de Coussemaker est correspondant de l'Institut (1855), des Académies royales de Belgique et d'Autriche, membre non résidant du Comité impérial des travaux historiques, de la Société royale des antiquaires de Londres, de la Société archéologique de Paris, membre résidant de la Société des sciences et arts de Lille, président de la Commission historique du Nord et du Comité flamand, chevalier de la Légion-d'Honneur, de St-Grégoire-le-Grand, et de Léopold de Belgique.

CRESPEL-DELLISSE (Louis-François-Xavier-Joseph), l'importateur de l'industrie sucrière en France, est né à Lille le 22 mars 1789. En 1810, il établit à Lille avec le concours de MM. Dellisse et Passy la première usine pour la fabrication du sucre de betteraves. Par la suite, il fonda à Arras un établissement central et disposa dix-neuf succursales agricoles dans les départements voisins, où il implanta ainsi l'industrie qui devait devenir une source de richesse pour le nord de la France (Nord, Aisne, Oise, Pas-de-Calais et Somme). En 1824, la Société d'encouragement, sur le rapport du comte Chaptal, décerna sa grande médaille d'or à M. Crespel-Dellisse.

CUNYNGHAM (Antoine), est né à Lille en 1787 d'une famille écossaise. Il fit ses études en partie en France, en partie à l'université d'Oxford, en Angleterre. Il est mort à Lille le 28 mai 1856. Il a laissé plusieurs volumes de poésies: *Œuvres poétiques* (Paris, Arth. Bertrand, trois éditions, 1821, 1823 et 1825); *Odes et poésies diverses* (Paris, Arth. Bertrand, 1837); *les Géorgiques de Virgile* (Lille, Vanackere, 1839, inachevé); *les Devoirs de l'homme* (Lille, E. Vanackere, 1854); *l'Art poétique d'Horace* (inachevé). Il a de plus collaboré à la *Revue du Nord*, dans laquelle il a publié les poésies suivantes : *Stances à Lamartine* (1833), *le Temple de la renommée* (1834), *Puissance du poète* (1834), *Epître d'Adisson au comte d'Halifax* (1835), *la Métamorphose de Lodone* (1837), *Ode au Vésuve* (1854), *Souvenirs des jours passés* (1854), *Camoëns* (1855), *la Route du Simplon, les Souterrains d'Armentières, Dieu, la gloire et l'amour* (1856).

DANCOISNE (l'Abbé), historien, né à Lille le 11 septembre 1827, fit ses études au collége de cette ville, embrassa la carrière ecclésiastique, fut pendant plusieurs années professeur à l'institution libre de Marcq-en-Barœul, puis devint aumônier du collége de Beaucamps. Il a écrit une *Histoire des établissements religieux de Douai avant la Révolution*, qui a obtenu une médaille d'or au concours de la Société des sciences de Douai en 1865; une *Monographie du couvent des Pauvres-Claires de Lille*, ouvrage couronné par la Société impériale des sciences de cette ville en 1866; et une traduction

de l'allemand : *Saint Paulin et son siècle,* du docteur Busé (Paris, 1858, in-8). M. Dancoisne est membre de la Commission historique du département du Nord.

DANEL (Louis), musicien didactique, appartient à l'une des plus anciennes et des plus honorables maisons de la vieille bourgeoisie lilloise. Il y avait près d'un siècle que sa famille exerçait de père en fils dans notre ville la profession d'imprimeur, lorsque naquit M. Louis Danel, le 2 mars 1789 (1). Continuant l'industrie qui était de tradition parmi les siens, il y adjoignit une fonderie de caractères et ne tarda pas à y introduire de profondes modifications qui furent autant de perfectionnements: l'encrage par les rouleaux, l'impression en couleurs dite *à la congrève,* l'impression lithographique, l'invention d'un système simplifié de réglure, etc. Membre de la Commission des hospices de 1831 à 1860, de la Société impériale des sciences depuis 1828, et de la Commission d'examen pour les brevets de capacité, inspecteur de chant pour les écoles primaires, vice-président de la Commission administrative du Conservatoire depuis près de cinquante années, M. Danel n'a point borné à ces états de services son dévouement à la cause du progrès: il a voulu vulgariser l'étude de la musique élémentaire, il a voulu résoudre et a résolu à force de patience et de travail le difficile problème de la simplification de la méthode musicale.

« Longtemps préoccupé des moyens de rendre la connaissance de la musique populaire et de propager le goût du chant dans les populations des villes et des campagnes, M. Danel, après de longues méditations, des essais partiels et diverses modifications trouvées par l'expérience, a fait l'exposé d'une nouvelle méthode d'enseignement dans un livre de peu d'étendue qui a pour titre : *Méthode simplifiée pour l'enseignement populaire de la musique vocale,* et dont la huitième édition a été publiée à Lille en 1865, in-8 avec planches gravées et grands tableaux pour l'application de la méthode. Ayant, comme tous les auteurs de systèmes d'enseignement populaire de la musique, la pensée qu'il est utile de ne présenter au début de l'étude de cet art que des éléments déjà connus, M. Danel a pris ces éléments dans l'alphabet et en a fait une notation qu'il désigne sous le nom de *provisoire.* Les consonnes initiales du nom des notes *do, ré, mi, fa, sol, la, si,* c'est à dire D, R, M, F, S, L, S, sont donc les signes de ces notes; mais comme S, signe du *sol* pouvait être confondu avec S, signe du *si,* il remplace pour cette dernière note S par B. Tels sont les signes des intonations diatoniques. Ces signes sont ceux de l'octave moyenne de la voix : un point placé au-dessus des lettres indique une octave supérieure; un point au-dessous, une octave inférieure. S'il fallait représenter une octave sur-aiguë ou plus grave, on aurait deux points au-dessus ou au-dessous

(1) L'imprimerie Danel, aujourd'hui l'une des plus importantes de France, a été fondée en 1698, par le sieur Liévin Danel.

de ces mêmes lettres : mais cela est inutile pour le chant. A l'égard de la durée des sons, l'auteur de cette méthode en représente les éléments par les voyelles ou diphtongues *a*, *e*, *i*, *o*, *u*, *eu*, *ou*; ainsi *a* est le signe de la ronde; *e*, celui de la blanche; *i*, de la noire; *o*, de la croche; *u*, de la double-croche; *eu*, de la triple; *ou*, de la quadruple. S'il s'agit de la durée réunie à l'intonation, la voyelle représentative de cette durée se joint à la consonne qui est le signe de la note, et l'on a ainsi deux éléments réunis dans une syllabe. Par exemple, *da* est do ronde; *di*, do noire; *du*, do double-croche, et ainsi du reste. Les voyelles isolées sont les signes des *silences* correspondants aux durées des sons. Enfin, pour représenter les signes modificateurs de l'intonation des notes dont on fait usage dans la notation usuelle de la musique, M. Danel a imaginé de prendre les consonnances finales des noms *dièze*, *bémol*, *bécarre*; ainsi, *z* est le signe du dièze; *l*, celui du bémol; *r*, celui du bécarre. Réunissant ces lettres aux syllabes dont il vient d'être parlé, l'auteur en forme des mots de trois lettres, tels que *daz* pour do-ronde-dièze, *dil* pour do-noire-bémol, *dur* pour do-double-croche-bécarre, et ainsi des autres combinaisons. M. Danel appelle *langue des sons* le système de cette notation préparatoire.

» Mû par les plus purs sentiments de philanthropie, et faisant un noble usage de sa fortune, M. Danel a fondé plusieurs cours, non seulement à Lille, mais dans diverses localités du département du Nord, à Douai, et jusque dans les villages. D'anciens élèves de ces cours sont placés par lui à la tête des nouveaux cours qu'il organise. Lui-même s'y rend de sa personne, afin de s'assurer de la marche régulière des études, et il en supporte les frais avec une générosité qui ne peut être que trop louée. Le gouvernement français a récompensé son dévouement en le faisant chevalier de la Légion-d'Honneur. »

Ainsi s'exprime M. Fétis, dans un rapide abrégé de la Méthode-Danel; nous nous contenterons d'ajouter que le remarquable système de M. Danel constitue une véritable *nomenclature* musicale, comparable à notre célèbre nomenclature chimique, et a introduit dans l'étude de la musique une simplification et un ordre que l'on ne saurait trop préconiser. La Méthode-Danel est aujourd'hui enseignée à l'Ecole normale de Douai, dans des cours spéciaux à Lille, à Paris, et a été adoptée pour les écoles primaires par le ministère de l'Instruction publique de Belgique. M. Danel qui est lui-même un virtuose remarquable, a été l'organisateur le plus actif des festivals de Lille; il fut aussi président de la Société musicale de *Sainte-Cécile* et fondateur de la Société chorale *l'Avenir*.

DANIS (Alfred), chansonnier, né à Lille, a publié deux recueils de chansons patoises, l'un en 1848, le second en 1850, et un petit volume illustré intitulé : *Fantaisies drôlatiques et burlesques* (Wazemmes, Horemans). Il a quitté Lille vers 1858.

DARCQ (Victor-Louis), vio-

loncelliste, né à Lille le 21 juillet 1842, fut élève de Baumann au Conservatoire de Lille et de Franchomme au Conservatoire de Paris, où il remporta le premier prix en 1864.

DARCQ (Albert-Auguste), frère du précédent, sculpteur, né à Lille le 8 septembre 1848, entra aux Ecoles académiques en 1855. Il a exposé au salon de Lille de 1866 le buste de M. A. Stahr, consul d'Allemagne; depuis il a produit les portraits en médaillons de MM. L. Danel et Rondeau, et deux bas-reliefs: *Priam aux pieds d'Achille* et *Ulysse bandant son arc.*

DARIMON (Alfred), publiciste, économiste et homme politique, naquit à Lille le 17 décembre 1819, dans les rangs de la plus modeste bourgeoisie. Après avoir appris à lire et à écrire à l'école des frères de la rue des Urbanistes, il entra vers l'âge de onze ans à l'institution de M. Maignien, et deux ans plus tard commença ses études classiques au collége communal de Lille, dont M. Gachet était alors principal. En 1837, étant encore en rhétorique, il franchit avec succès les examens du baccalauréat ès-lettres. Mais il tenait à peine son diplôme, qu'il lui fallut, et sans prendre ce temps de repos si cher à tout écolier qui se sent enfin hors lisières, chercher un emploi pour subvenir à ses besoins : sa famille qui n'était pas riche, avait déjà forcé pour lui les limites de son possible, le jeune homme le savait et n'eut point accepté de nouveaux sacrifices. Ses aptitudes particulières, sa conduite et surtout son intelligence précoce, lui avaient attiré l'estime et la sympathie de ses professeurs, et les recommandations de ceux-ci auprès du docteur Le Glay, ne contribuèrent pas médiocrement à le faire admettre dans les bureaux des Archives départementales du Nord (1838). C'est à proprement parler à partir de ce moment que commence la vie réelle et personnelle de M. A. Darimon : jusqu'alors il n'avait abordé que les études élémentaires, communes à tous, qui constituent des assises solides mais encore informes pour les travaux futurs; à dater de ce jour, en s'adonnant à des études spéciales, en s'essayant, en cherchant sa voie, il commença à vivre de sa vie propre. M. Darimon resta deux ans aux Archives, où son temps fut principalement occupé à compléter les catalogues et répertoires de la section historique, à copier et à annoter les chartes qui devaient entrer dans le recueil des faits relatifs à l'*Histoire du Tiers-Etat* que préparait M. Augustin Thierry; mais il consacrait à la littérature les loisirs que lui laissaient ses occupations : ce fut dans la *Revue du Nord,* dirigée par M. Brun-Lavainne, qu'il fit ses premières armes; ensuite il collabora au journal le *Nord*, et fonda, de concert avec M. Pierre Legrand, *Jeanne-Maillotte*, qui fut, croyons-nous, l'un des premiers essais de gazette artistique tentés à Lille. Toutefois, déjà en 1840, le bilan littéraire de M. Darimon renfermait autre chose que les vers, les nouvelles et les articles critiques publiés dans ces différents journaux; les tra-

vaux auxquels il se livrait sous la direction de M. Le Glay, avaient développé en lui le goût de l'archéologie qui le porta à composer des études historiques sur des points peu explorés des chroniques de la Flandre : ces notices, qui ne sont point sans valeur, ont paru dans les *Archives du Nord,* recueil spécial édité à Valenciennes. De plus, son *Mémoire sur les vieilles coutumes des communes flamandes* avait remporté le prix au concours de l'*Association lilloise.* Enfin, la même année, il avait renouvelé vainement la tentative, si souvent reprise depuis et sans plus de succès, de créer à Lille une feuille littéraire : *l'Abeille du Nord* ne vécut que cinq mois.

En 1841, cédant aux conseils de M. Gachet, qui ne cessait de l'engager à entrer dans l'enseignement où il lui prédisait une brillante carrière, notre concitoyen exerça le professorat successivement à l'institution de M. Leclercq, à Orchies, chez M. Héreng, à Lille, puis partit pour Paris dans l'intention de se présenter à la licence et à l'agrégation, et suivit les cours de la Sorbonne. Vinrent alors les brusques destitutions de Ferrari, à Strasbourg, de Michelet et de Quinet, à Paris, qui, en éclairant les esprits sur les tendances rétrogrades de l'Université, découragèrent tous ceux qui espéraient trouver dans une chaire l'indépendance indispensable à la science et à la philosophie. M. Darimon fut au nombre des désillusionnés ; la pensée des sacrifices souvent pénibles qu'il lui avait fallu faire pour suivre pendant plus d'un an les cours de la Faculté fut impuissante à le retenir : il résolut de chercher une autre carrière. La décision était plus facile à prendre qu'à exécuter ; il hésitait sans trop savoir à quoi s'arrêter, lorsqu'un ouvrage de Proudhon, qui lui tomba sous la main, fit la lumière en son esprit et lui révéla ses propres aptitudes. Il se mit ardemment à l'œuvre, s'adonnant à l'étude comparée des différents systèmes d'économie sociale et politique, et entra avec le célèbre publiciste dans des relations qui devinrent bientôt intimes. A partir de ce moment, Proudhon et lui, tantôt ensemble, tantôt séparément, n'ont pas cessé de travailler à la même œuvre. En 1847, M. Darimon publia un premier ouvrage : *Principes de l'organisation sociale.* L'introduction en est surtout remarquable ; quant au livre lui-même, c'est l'exposé du système du philosophe allemand Kraut, que M. Pascal Duprat avait déjà tenté de populariser en France. La Révolution de 1848 éclata. Proudhon appela M. Darimon à collaborer au journal *le Représentant du Peuple,* fondé par lui pour la défense de ses doctrines, qui fut supprimé à la suite des journées de juin par un décret de Cavaignac. En septembre, Proudhon créa *le Peuple* et en confia la direction à son collaborateur ; ce journal, qui en quelques mois arriva à une publicité de 100,000 exemplaires, dut cesser de paraître à la suite du pillage de ses bureaux, le 13 juin 1849. Au *Peuple* succéda, toujours sous la direction de notre concitoyen, *la Voix du Peuple,* qui eut à

peu près le même succès et le même sort que son aîné. Après avoir fait la correspondance de plusieurs importantes feuilles de province, Marseille, Lyon, etc., M. Darimon reçut de Proudhon la proposition de collaborer avec lui à un grand travail historique qui, sous le titre de *Chronos*, devait constituer un pendant au *Cosmos* de M. de Humboldt. Ils étaient ensemble à l'œuvre depuis un an, quand le libraire se trouvant hors d'état de leur continuer ses avances, force leur fut d'abandonner l'entreprise.

C'est alors (1854) que M. Emile de Girardin proposa à M. Darimon d'entrer à *la Presse*. Il accepta, et de 1854 à 1858 demeura à la rédaction de ce journal, dans lequel il a pu traiter assez librement toutes les questions économiques à l'ordre du jour. En 1858, *la Presse* ayant passé sous la direction de M. Guéroult, il la quitta, mais pour y rentrer en 1861, sous la direction de M. Solar, et pour en redevenir le collaborateur habituel, quand en 1862, M. Emile de Girardin en reprit la rédaction en chef. En 1866, il l'a enfin abandonnée une dernière fois au moment où M. de Girardin la quittait lui-même pour créer *la Liberté*. Depuis, M. Darimon a négligé le journalisme quotidien pour les travaux de Revue qui sont mieux en rapport avec sa situation, et collabore ordinairement à la *Revue Contemporaine*. L'ouvrage le plus important de notre concitoyen a été publié en 1856 sous le titre : *De la Réforme des Banques;* mais nous savons de bonne source qu'il a sur le chantier, depuis plusieurs années, un grand travail dont il veut faire le couronnement de toutes ses œuvres.

En 1857, M. Darimon a été élu député de Paris, et réélu par 10,000 voix en 1863. Nommé en 1865 (ainsi qu'en 1866) secrétaire de la Chambre, il a été en cette qualité décoré de la Légion-d'Honneur. Enfin, il a été désigné pour faire partie des Comités d'admission et du Jury français des récompenses pour l'Exposition universelle de 1867.

M. de Sainte-Beuve s'est prononcé comme suit sur le compte de M. Darimon : « Quelqu'un a dit spirituellement que Darimon était le *coussin* de Proudhon. Il s'est trouvé de tout temps auprès des grands et fougueux réformateurs, auprès des hommes d'invention et d'initiative révolutionnaire, de ces seconds qui comprennent, qui traduisent, qui adoucissent en atténuant. M. Darimon remplit ce rôle encore aujourd'hui à l'égard des idées proudhonniennes ; sous forme détournée, il poursuit l'œuvre. Arracher à la politique de telles questions, chercher à réaliser les idées sans porter ombrage au gouvernement, c'est d'un bon esprit et d'une bonne tactique. M. Darimon, en ceci, marche et continue d'être, à sa manière, dans la ligne de Proudhon. Et c'est de la sorte que les idées proudhonniennes, maudites et anathématisées de front, repoussées de vive force, filtreront de plus en plus et s'introduiront de biais dans la société moderne. » Depuis lors, M. Darimon, qui à la Chambre, a longtemps fait partie des *Cinq*, s'est rallié complètement à la politique impériale.

DARRAS (JEAN-BAPTISTE-ALBERT-JOSEPH), né à Lille le 8 décembre 1805, entra en 1834 dans le bataillon des sapeurs-pompiers dont il devint commandant en 1865. Ces longs services lui valurent d'être nommé chevalier de la Légion-d'Honneur, l'année même où il fut investi du commandement.

Avant 1795, l'organisation des secours contre l'incendie, pour n'être pas centralisée dans un corps spécial, n'en existait pas moins à Lille. Les pompes étaient déposées dans les couvents d'hommes, et c'était aux corporations de travailleurs dépendant du magistrat, telles que celles des vingt-hommes, des mesureurs de grains et de charbon, qu'incombait la charge de les manœuvrer. Quand le beffroi de Saint-Etienne annonçait un sinistre, les membres de ces corporations devaient se rendre où la cloche les appelait, et ils recevaient un jeton de présence d'une valeur de 1.50 environ. A la suppression des couvents, on forma deux brigades de pompiers qui furent placées sous les ordres de M. Desmazières; M. Bottin en était sergent-major; mais ce n'est que de 1801 que date la création d'une véritable compagnie dont le chef, M. Deldicque, fut en 1804 nommé capitaine-commandant, et M. Bottin, capitaine en second. Enfin, en 1818, M. Deldicque fut promu au grade de commandant. Ceux qui lui succédèrent dans ces fonctions furent : M. Leplus (1830), M. Poirel (1830), M. Leclercq (1837), M. Jorez (1848), M. Darras (1865).

DAUTREVAUX, publiciste, né à Péronne, a donné un grand nombre de feuilletons aux journaux littéraires lillois, entre autres : *Philippe de Flandre et Siméon le Pastoureau; Jeanne et Marguerite de Constantinople; les Confessions du dernier Septembriseur; Bonnets rouges et masques noirs; les Chauffeurs de la Somme*, etc. On lui doit aussi de nombreux articles sur les sciences, les arts, et surtout sur l'histoire locale. Il fut pendant quelques jours rédacteur en chef du *Journal du Peuple*, et collabore actuellement au *Courrier populaire*.

DAYEZ (ALPHONSE-VICTOR-XAVIER), journaliste, né à Lille le 19 avril 1811, fit d'abord en volontaire la critique théâtrale dans différents journaux de Lille et de Paris, et ne prit réellement pied dans la presse que vers 1841, lorsque le fondateur du *Moulin-à-Vent*, M. Matthieu, appelé à Paris par ses intérêts, lui confia la rédaction en chef de ce journal. La Révolution de 1848 trouva M. Dayez dans les bureaux du *Journal de Lille*, où il secondait M. Mermet, le rédacteur en chef, tout en consacrant ses loisirs à la publication de l'*Indicateur du Nord* et du *Chemin de fer français*, dont il était à la fois le créateur, le propriétaire et l'imprimeur. Le 4 mars 1848, M. Mermet émigra à Gand et, deux jours après, le journal étant passé aux mains des écrivains républicains, M. Dayez le quitta pour publier l'*Organe du Nord*, interprête du parti royaliste, qui dut bientôt suspendre sa lutte courageuse mais inopportune. Il céda

ses abonnements à M. Husson, qui venait de fonder à Arras sous le titre de la *Liberté* une gazette professant les mêmes principes que l'*Organe du Nord,* sous la condition que trois colonnes dans chaque numéro seraient réservées aux articles envoyés de Lille par M. Dayez. La prospérité du nouveau journal devint bientôt assez grande pour qu'il fut possible de scinder sa rédaction, et la *Liberté* s'installa à Lille sous la rédaction en chef de M. Dayez, qui pendant quatre années consécutives, soutint vaillamment une guerre de chaque jour, où il put étaler à loisir son talent de polémiste. Après le Coup d'Etat, la *Liberté,* sans abandonner ses sympathies politiques, prit assez chaleureusement la défense de ses anciens adversaires, emprisonnés à la citadelle de Lille, pour encourir la disgrâce du préfet du Nord; supprimée judiciairement en 1853, elle se transforma en la *Vérité,* que M. Dayez continua à diriger. L'année suivante, poussé par des raisons personnelles, il se démit de ses fonctions pour se retirer à Paris.

DAYEZ (Alphonse-Xavier-Auguste), journaliste, fils du précédent, né à Lille le 21 novembre 1833, débuta comme son père par des articles de critique théâtrale dans les journaux spéciaux de Paris. Après avoir collaboré à la *Gazette de Wazemmes,* qui prit ensuite le titre de *Gazette du Nord,* il accepta l'offre qui lui fut faite de rédiger la partie théâtrale du *Propagateur,* que M. Ayraud-Degeorges venait de fonder à Lille (1862). Il y signa ses articles du pseudonyme *Leart* ou simplement des initiales *A. D.* Plus tard, il écrivit dans le *Mémorial de Lille,* sous le pseudonyme-omnibus de Paul Normand, que la rédaction de ce journal appliquait indistinctement à tous les articles non politiques de quelque source qu'ils provinssent. En 1866, M. Dayez collabora à l'*Echo populaire* et au *Courrier populaire,* et prit la rédaction en chef de ce dernier quand l'*Echo populaire* fut supprimé judiciairement. Toutefois, dans ces deux journaux, comme dans les autres, M. Dayez qui par profession est engagé dans l'industrie, et n'est journaliste que par délassement et par goût, n'a pas voulu exposer sa raison sociale aux aventures de la carrière littéraire : il s'y abrite sous les pseudonymes de Ulrick, de P. Gravier, de Noël, etc. M. Dayez s'est fait surtout apprécier dans la critique théâtrale, que ses connaissances personnelles en musique lui permettent de traiter ex-professo.

DEBUIRE (Louis, — connu aussi sous le pseudonyme de *Du Buc*), chansonnier, naquit à Lille le 14 mai 1816, et est un des descendants de Louis Watteau, le peintre lillois. Au sortir de l'institution Hebbelynck, où il fit ses études, il débuta dans la petite presse par des chansons, des épigrammes et des poésies légères. Cependant, le commerce lui laissant peu de loisirs, il ne commença à produire avec suite qu'en 1855. A cette époque, il publia un premier recueil de chansons

patoises sous le titre : *les Lilloises,* qui fut suivi bientôt de trois autres du même genre, et à partir de 1859 des *Almanachs chantants* annuels (1862 excepté). M. Debuire a fait jouer sur les scènes de Lille différentes pièces; ce sont : *la Chanson populaire de Lille; la Seconde épreuve* (au Grand-Théâtre); *le Théâtre en vacances* (au théâtre de Wazemmes). Il a écrit en outre une *Notice sur les Sociétés chorales de Lille,* et quelques satires : *les Pantins de province, les Courses, l'Epidémie de la réclame littéraire,* etc.

Un certain nombre des chansons de M. Debuire s'appliquent à des airs de sa composition, notamment *l'Infant d' Lille, la Colonne de 1792, Julien, l'Amiteux, les Cartes et l' Café, la Cigarière,* dont les mélodies ont été arrangées en quadrille. Ses œuvres patoises forment actuellement 4 vol. in-12 (Lille, Petit).

DECOTTIGNIES (Louis-Désiré), poète, né à Roubaix le 8 janvier 1821, mort dans la même ville le 10 janvier 1842, exerça à Lille de 1839 à 1841, la profession de compositeur-typographe. Il faisait partie de la Société des Fils de Béranger, dont les *cahiers* contiennent cinq de ses œuvres (25 février au 25 août 1841); l'une de celles-ci, la *Flandre,* a été mise en musique par M. Desrousseaux (voir ce nom), et publiée en 1860 dans le journal *la Semaine,* ainsi que dans *mes Etrennes,* almanach chantant de 1861. Les poésies complètes de Decottignies ont été réunies en un volume édité par Leleux, à Lille, en 1841. Decottignies est mort dans une extrême pauvreté et a été inhumé dans la fosse commune de l'ancien cimetière de Roubaix.

DECOTTIGNIES (Charles), chansonnier, né à Lille le 22 novembre 1828, a publié un volume de chansons en patois de Lille (Lille, Petit, 1864), qui ne manque ni d'esprit ni d'observation. Il est aussi l'auteur d'un recueil de chansons sur les emplois et employés du chemin de fer (1).

DECROIX (Jacques-Joseph-Marie), poète et bibliophile, né à Lille vers 1740, mort dans la même ville en 1827, dirigea et surveilla l'édition des œuvres de Voltaire dite *de Kehl,* édita avec Beuchot, en 1814, les *Commentaires de La Harpe sur le théâtre Voltaire,* les *Mémoires sur Voltaire et ses œuvres,* par Lonchamp et Wagnière (1825), une traduction du poème latin de J.-Ph. Janet, l'*Heureux retour de Louis XVIII et de toute la famille royale* (Paris, L.-G. Michaud, 1814, in-8), etc. Decroix a collaboré à la *Biographie universelle;* on a aussi de lui : *Almanzor,* tragédie en cinq actes et en vers, en collaboration avec Boismartin (Rouen, Behout, 1771, in-8); l'*Ami des arts* (Amsterdam, 1776, in-12); *Stances irrégulières sur le spectacle de Lille* (Lille, Blocquel, 1819, in-8). Decroix, qui appartenait à une famille noble,

(1) Un second volume de poésies patoises du même auteur, est en cours de publication au moment où nous écrivons ces pages.

avait exercé les fonctions de trésorier de France à Lille, de 1770 à 1776. Il était de plus receveur du Chapître de Saint-Pierre. En 1776 il acheta une charge de secrétaire du Roi.

Homme d'un grand savoir, d'une érudition profonde, il resta longtemps en relations d'amitié avec d'Alembert et Condorcet, dont il possédait de précieux autographes.

DEFAUCOMPRÉ (AUGUSTE-JEAN-BAPTISTE), célèbre traducteur et littérateur, né à Lille en 1767, mort à Paris en 1843, fut d'abord notaire dans cette dernière ville, puis s'alla fixer à Londres où il publia différentes esquisses assez fines sur les mœurs anglaises : *une Année à Londres, Londres en* 1819; *Londres en* 1824, etc. Il s'essaya ensuite dans le genre du roman historique et fit successivement paraître *Wat Tyler* (1825) et *Masaniello* (1827); mais c'est par ses traductions que Defaucompré a conquis la place qu'il occupe dans les lettres françaises, car c'est à lui que nous devons de posséder dans notre littérature les œuvres immortelles de Walter Scott et de Cooper presqu'aussi parfaites que dans leur langue originale. Les principales traductions de Defaucompré sont : les *Œuvres de Marryat,* celles de *Washington Irving,* de *Lady Morgan,* d'*Edgeworth,* enfin les *Œuvres complètes de Fenimore Cooper* et celles de sir *Walter Scott* qui sont presque devenues classiques. On a encore de lui un roman historique lillois intitulé : *Jeanne-Maillotte.*

DEFONTAINE (JULES), publiciste, né à Tourcoing en janvier 1816, fit ses études au collége de Lille et se fixa dans cette ville où il acheta une charge de notaire. Elu conseiller d'arrondissement en 1855, il fut envoyé au Conseil municipal en 1860, et nommé adjoint au maire de Lille en 1865. M. Defontaine fut un des plus chaleureux promoteurs de l'agrandissement de la ville, dont il a activé la réalisation par d'incessantes démarches et dont il partage avec un de ses collègues de l'administration municipale, M. Mourmant, l'honneur d'avoir rédigé le premier projet (1856).

M. Defontaine, qui consacre à l'étude des questions historiques et économiques les loisirs que lui laissent ses différentes fonctions, a publié divers ouvrages, parmi lesquels nous citerons *l'Espagne au XIXe siècle* (Paris, Dentu, 1860, in-8) et *la Suède au XIXe siècle* (Paris, Dentu, 1863, in-8). Déjà chevalier de la Légion-d'Honneur, ses travaux historiques lui ont valu les ordres de Gustave Waza, d'Isabelle-la-Catholique et de Léopold de Belgique.

DEFRENNE (ÉMILE), peintre d'histoire et de genre, né à Lille en 1817, entra d'abord, au sortir de l'institution Massin, de Paris, où il avait fait ses études, dans la carrière administrative : M. de Saint-Aignan, préfet du Nord, qui le protégeait, l'admit dans ses bureaux en qualité de secrétaire. Ce ne fut qu'en 1845 qu'il s'adonna aux arts sous la direction de Souchon. Il débuta à Paris au

salon de 1849 par un tableau, *le Retour de l'insurgé,* auquel ses allures réactionnaires attirèrent peu de bienveillance. Cependant cette toile fut achetée par le ministère qui la donna au musée d'Agen; quant à l'auteur, il fut envoyé à Anvers avec commande de deux copies, *la Communion de saint François* et *le Christ entre les larrons,* qui furent placées à l'Ecole des beaux-arts. De retour à Paris, il exécuta sur commande de l'Empereur, qui lui accorda, pour cette circonstance, un atelier à l'hôtel des Invalides, *l'Autodafé des trophées aux Invalides (30 mars* 1814), grande toile de 4 mètres sur 3 qui figura avec succès au salon de 1853, et *Après la guerre,* peinture de moindre importance qui eut les honneurs de la gravure. Vinrent ensuite *la Messe militaire aux Invalides,* commandée par le prince Jérôme Bonaparte et donnée par lui à l'hôtel des Invalides, et *l'Angelus,* petite toile de genre qui fut achetée par l'Impératrice, puis *une Procession en Belgique, l'Enterrement d'un vieux soldat, l'Impératrice recevant l'avis de la victoire de Solferino* (Exp. 1854-1862). En 1863, M. Defrenne fut chargé par la ville de Roubaix de perpétuer le souvenir de *l'Inauguration des eaux de la Lys,* par un tableau qui renferme autant de portraits que de personnages, et dont le mérite valut au peintre la même commande, pour une solennité analogue, de la part de la ville de Tourcoing (Exp. de Paris, 1867). Par sa manière, M. Defrenne se rattache plutôt à l'école des coloristes qu'à celle des dessinateurs.

DEGLAND (Côme-Damien), médecin en chef de l'hôpital Saint-Sauveur, membre de la Société des sciences et chevalier de la Légion-d'Honneur, né à Armentières le 6 septembre 1787, mort à Lille le 1er janvier 1856. Elève de Capuron, il fit à Lille un cours d'obstétrique de 1815 à 1818. Degland s'était spécialement adonné aux travaux ornithologiques; on a de lui, sur cette matière, un bon ouvrage devenu rare, intitulé *l'Ornithologie européenne* (Lille, Danel). Quand la mort le surprit, il préparait un grand travail d'ensemble sur l'ornithologie universelle, qui est demeuré inachevé.

DEHAES (Oscar), peintre d'histoire, né à Tournai (Belgique), le 14 mai 1822, vint se fixer à Lille avec sa famille en 1831. Elève de Dekeyser, aujourd'hui directeur de l'Académie d'Anvers, il a remporté le premier prix de modèle vivant et d'anatomie à l'Académie royale de Gand. Il a pris part plusieurs fois aux salons de Paris et de Bruxelles et a été décoré en 1862 de l'ordre pontifical de Saint-Sylvestre. Ses principaux tableaux sont : *Retour de l'enfant prodigue* (Exp. de Tournai, 1841); *Mort de saint Joseph, Christ en Croix, Naissance de Jésus-Christ* (chez les rédemptoristes de Lille); *la Cène* (asile Saint-Charles, Lille); *les Porte-drapeau du* 86e (hôtel-de-ville de Lille); *Jeanne et Marguerite de Constantinople* (chez M. H. Bernard, à Lille); *les Agrandisse-*

ments de Lille, grisaille allégorique; *Non prevalebunt* (évêché d'Arras); *le Miracle des fleurs, saint Joseph* (R. P. de la Miséricorde, Arras); *Miracle de Jean-le-Berger* (Monchy-le-Preux); *Descente de croix* (Vitry); *Vie de saint Joseph* (7 tableaux, au collége Saint-Joseph, à Lille); *saint François Régis, saint Stanislas Kotska, saint François-Xavier, saint Charles Spinola* (R. P. jésuites de Lille); *les Douleurs de la Vierge* (7 tabl. à l'Enfant-Jésus de Lille); *Sainte-Famille* (Cherscamps, Belgique); *Pie IX, la Veuve* (Exp. de Paris, 1868). M. Dehaes est auteur d'une brochure sur les *Procédés des coloristes anciens.*

DELAMARRE, entrepreneur des journaux-clichés de 1852 (*le Nord* à Lille). Voir COUAILHAC (note).

DELANNOY (ALPHONSE), écrivain, né à Lille le 29 avril 1816, a publié sous les initiales A. D., un grand nombre d'articles bibliographiques, de critiques musicales, etc., dans différents journaux lillois, notamment dans l'*Echo du Nord.* Il a collaboré aussi au *Moulin-à-Vent,* et à l'*Abeille du Nord.*

DELANNOY (AUGUSTE), violoniste et compositeur, né à Lille le 21 septembre 1821, est élève de Baumann. Après avoir dirigé les orchestres des théâtres de Clermont-Ferrand, de La Rochelle, de Besançon, de Nancy et d'Orléans, il est revenu se fixer dans sa ville natale et a accepté les fonctions de second chef d'orchestre du Grand-Théâtre et celles de premier chef de la musique des Canonniers sédentaires. Il a composé des ouvertures, des ballets, des marches, des quadrilles et la partition d'un opéra, *le Siège de Lille* (paroles de M. de Franciosi), qui a été joué sur la scène lilloise.

DELANNOY (VICTOR), compositeur de musique, professeur d'harmonie au Conservatoire de Lille et chef de la musique municipale de Roubaix, frère du précédent, est né à Lille le 26 septembre 1828. On a de lui : huit ouvertures pour symphonie; une ouverture pour musique militaire couronnée au concours de Paris de 1849; *le Rocher d'Appenzeel,* opéra en un acte, couronné par la Société des sciences et arts de Lille (1853); *Arcis et Galathée,* scène à trois voix avec orchestre; *Francesca di Rimini,* scène avec orchestre qui lui mérita le deuxième grand prix de Rome (1854); *Tobie,* trio; *grande fantaisie originale* pour musique militaire; de nombreux morceaux pour piano, chant, etc.

DELEBAERE (AUGUSTE-JOSEPH), né à Lille le 16 février 1789, mort aux environs de cette ville le 24 novembre 1833, partit à l'âge de seize ans comme aspirant de marine à bord de la prame *la Ville-de-Caen* et deux ans après passa aux vélites de la garde impériale. Il fit la campagne d'Espagne, assista aux affaires de Burgos, de Somo-Sierra, de Madrid, de Rio-Secco où il fut blessé d'un coup de baïonnette; sous-lieutenant en 1811, il se distingua

à Benavente et à Astorga ; chevalier de la Légion-d'Honneur et lieutenant en 1812, il prit part à la guerre d'Allemagne, eut les honneurs de l'ordre du jour à Altenbourg, pour avoir culbuté à la tête de quelques cavaliers un nombreux corps de cavalerie ennemie, à Lomwitz, où il se signala par un exploit analogue, à Hanau, etc. En 1814, par décret du 16 mars, il fut promu au grade d'officier de la Légion-d'Honneur ; il avait alors 26 ans. Blessé à Colmar, à Saint-Dizier, à Ham et à Brienne, il combattit encore à Ligny et enfin, comme chef d'escadron de la garde impériale, à Waterloo, où il resta sur le champ de bataille frappé d'un biscayen et d'un éclat d'obus. Rentré dans ses foyers, il refusa les épaulettes d'officier supérieur qui lui furent offertes après la révolution de Juillet, et se retira à la campagne, non loin de sa ville natale, où il se consacra à l'étude des mathématiques. Il a laissé un *traité élémentaire d'arithmétique*.

DELEBECQUE (Germain-Joseph), député au corps législatif, né à Gondecourt en 1795, entra jeune encore dans la carrière de l'enseignement, perdit en 1818 la place qu'il occupait au collége de Saint-Omer, vint à Paris faire son droit, se fit recevoir agrégé en 1821 et entra, grâce à la protection de Cuvier, au ministère de l'instruction publique. Chef de bureau sous Frayssinous, puis chef de division, maître des requêtes après 1830, il fut envoyé en 1834 par l'arrondissement de Béthune au corps législatif, où il siégea pendant quatorze ans parmi les conservateurs. Devenu vice-président du conseil d'administration du chemin de fer du Nord, il rentra à la chambre avec l'appui du gouvernement impérial en octobre 1860. M. Delebecque est officier de la Légion-d'Honneur.

DELEBECQUE (Charles), évêque de Gand, né à Deûlémont, mort à Gand en 1865.

DELECOURT (Joseph), journaliste, né à Cysoing le 3 août 1822, entra le 1er juillet 1856 à la rédaction du journal *la Vérité*. En octobre 1860, il passa au *Propagateur* auquel il est encore attaché en ce moment.

DELEMER (Louis), dessinateur et graveur, lauréat des Ecoles académiques de Lille, est né dans cette ville le 10 juillet 1814. Vers 1828, après avoir vainement sollicité la pension départementale, il s'en alla à Paris, remporta le grand prix de Rome, partit pour l'Italie, d'où il revint, après un séjour assez prolongé, se fixer définitivement dans sa ville natale. Malheureusement ses ressources étaient épuisées, et la profession de maître de dessin qu'il fut contraint d'exercer pendant de longues années lui fit négliger son remarquable talent de graveur, auquel la province ne fournissait pas un aliment suffisant. De là la rareté des œuvres de Delemer. En dehors de ses *Etudes* de concours et d'une très-belle *Vierge* de Pérugin restée inachevée (cuivre au bu-

rin), on n'a guère de lui que des dessins, d'une exécution irréprochable, il est vrai ; ce sont : une réduction du *Portrait de Michel-Ange ;* deux *Madones* d'après Pérugin ; une *Tête de Christ,* les *Sybilles,* l'*Enlèvement de Psyché, saint Luc peignant la Vierge, César Borgia* d'après Raphaël (au musée de Lille) ; la *Fortune* d'après le Guide ; *Annibal Carrache* d'après un portrait peint par le maître lui-même. Nous ne citons que pour mémoire une grande quantité de portraits au crayon, et le groupe des quarante Cricks-Mouils (les Orphéonistes lillois). Delemer est mort à Lille le 23 octobre 1868.

DELERUE (Joseph-Amédée), architecte, est né à Lille en 1790. Renonçant à succéder à son père, notaire dans cette ville, il entra dans les bureaux de l'architecte du département du Nord, suivit les cours de dessin, d'architecture et de mathématiques de nos Ecoles académiques et s'en alla ensuite terminer ses études à l'Ecole des beaux-arts de Paris, où le fit admettre la protection de Percier et de Lebas (1814). Après avoir remporté la médaille de stéréotomie et dessiné les planches du dernier volume de l'ouvrage de M. Rondelet, il fut, sur la présentation du directeur général des travaux de la ville de Paris, nommé architecte du département des Ardennes, poste qu'il occupa pendant trente années. Ses principaux travaux sont : l'*Hôtel-de-Ville,* le *Palais-de-Justice* et la *Prison de Sedan,* le *Palais-de-Justice* et l'*Hôtel-de-Ville de Rocroi,* les *hôtels des sous-préfectures de Réthel et de Vouziers,* le *Théâtre de Mézières,* la *Maison pénitentiaire* et la *Caserne de gendarmerie de Réthel.*

DELERUE (Victor), fabuliste, frère du précédent, né à Lille, le 3 septembre 1793. Bien qu'il ait touché à tous les genres de littérature, c'est surtout à la poésie, et principalement à la fable, qu'il a consacré les loisirs que lui laissent les fonctions de juge-de-paix qu'il remplit à Lille depuis de longues années. Après avoir collaboré à la plupart des journaux littéraires qui se sont succédé dans notre ville, notamment au *Moulin-à-Vent,* à *Jeanne-Maillotte,* à l'*Artiste,* à la *Revue du Nord,* il groupa ses fables disséminées dans les *Mémoires de la Société des sciences* en deux brochures, qu'il publia, à deux années de distance, en 1850 et 1852, et qui furent ensuite réunies en un seul volume augmenté de vingt-cinq fables nouvelles (Lille, Minart, 1854, 2e édition). Deux autres brochures, contenant ensemble soixante fables, parurent en 1857 et en 1860 ; puis un volume intitulé *Méditations* (en deux fascicules), un poème sur le *Bombardement ;* enfin, en 1866, *Lille, ses célébrités, ses monuments et ses institutions,* réimpression d'un ouvrage que l'auteur avait écrit en 1847 sous le titre de : *Livre de l'écolier lillois.* Nous venons de dire que M. Victor Delerue est avant tout un fabuliste, ce qui est certes un métier difficile après le bon La Fon-

taine. Mais notre concitoyen, qui écrit par goût et qui, en vérité, ne pouvait imaginer un plus noble passe-temps, n'a nullement songé à troubler les mânes du classique Champenois; il s'est probablement dit avec raison que si l'on devait décliner une carrière par la seule raison qu'on y trouve d'immortels prédécesseurs, il n'y aurait plus depuis longtemps ni peintres, ni sculpteurs, ni philosophes, ni orateurs, et qu'à ce compte Raphaël, Michel-Ange, Voltaire et Démosthènes auraient fait à l'humanité plus de mal que de bien. Heureusement il n'en est rien, et l'on peut produire de belles peintures après *le Mariage de la Vierge*, de grandes sculptures après *la Statue de Moïse*, combattre l'erreur après Voltaire, être Jules Favre après Démosthènes, écrire des jolies fables après le compère Jean. Nous citerons pour exemple, parmi celles de M. Delerue: *le paillasse et la préface; le chêne et le lierre; le fermier, ses enfants et les oiseaux; la fauvette et l'amateur de jardin; la grand'mère et sa petite fille* etc. Il a composé aussi des poésies fugitives dont les plus remarquables sont: *les Saisons,* les triolets de l'*Aveugle* et des *Hymnes* qui ont été mis en musique par M. F. Lavainne. M. Delerue fait partie de l'Administration universitaire depuis 1835, de la Commission d'instruction primaire depuis 1839, et depuis 1843 de la Société impériale des sciences et arts, dont il a été pendant onze ans le secrétaire-général. En août 1867, durant le séjour qu'il fit à Lille, l'Empereur Napoléon III, accueilli au Grand-Théâtre par une nouvelle cantate de notre concitoyen, récompensa à la fois le talent du poète et les services du magistrat, en créant chevalier de la Légion-d'Honneur M. Victor Delerue qui était déjà officier de l'Université depuis 1860.

DELESALLE (le Chevalier AUGUSTIN-JOSEPH), officier supérieur, né le 22 mars 1773, à Neuve-Eglise (Belgique), de parents Lillois, mort à Lille le 17 juillet 1838, fut appelé sous les drapeaux de la Convention le 25 août 1793, franchit au 3e dragons tous les grades subalternes qu'il gagna sur les champs de bataille en Flandre, en Allemagne, en Suisse, en Italie, en Egypte, et fut nommé sous-lieutenant le 20 janvier 1799, en Syrie, où il faisait partie de la division du général Murat dont il resta l'ami. Surpris par les Arabes pendant une reconnaissance entre Jaffa et St-Jean-d'Acre, il vit massacrer tous ses soldats, et, grièvement blessé lui-même, fut fait prisonnier et traîné à la queue d'un cheval jusqu'aux quartiers du farouche Dzezzar-Pacha. Il allait être passé par les armes lorsqu'intervint Sydney-Smith, l'un des plus chevaleresques ennemis de Napoléon, et Delesalle fut renvoyé en France avec plusieurs captifs français sur un navire russe frété par le commodore lui-même (1). En récompense

(1) Cet épisode émouvant est raconté dans une brochure écrite sous la dictée de Delesalle lui-même, par P. Villiers, capitaine au 3e dragons : *Cinq heures d'agonie ou relation des aventures de A. Delesalle prisonnier des Arabes en Syrie le 29 ventose an VII.* (Paris, Favre, vendémiaire an IX, in-8).

de sa belle conduite, Napoléon voulut le faire passer dans la garde consulaire; Delesalle refusa pour rester dans son régiment qu'il aimait, fut élevé au grade de lieutenant le 15 février 1802, de capitaine l'année suivante et nommé chevalier de la Légion-d'Honneur en 1804. Prenant part à toutes les campagnes, il fut blessé à Zédénich, en Prusse, en dégageant le général Beiller (1806), devint chef d'escadron le 22 novembre 1807, à Berlin, se signala à Eylau, à Guttsdat, à Friedland, et par sa bravoure et son désintéressement mérita pendant la guerre d'Espagne, la croix d'officier (1809) et le titre de chevalier de l'empire (1810). A l'affaire de Carpio, en Vieille-Castille, où, commandant l'avant-garde, il eut à soutenir le choc du duc d'El-Parque et à payer largement de sa personne, il fut atteint au genou d'un coup de feu qui le força, après un long séjour à l'hôpital de Valladolid, de quitter ce 3e dragons qu'il considérait comme sa seconde famille. Il fut nommé commandant de la citadelle de Lille le 9 octobre 1811, poste qu'il garda jusqu'en 1825. On lui confia alors le commandement de la place d'Hesdin. Mis en demi-solde par ordre du gouverneur royal M. de Bourmont, il se vit en butte aux attaques de la calomnie qu'il ne put confondre qu'en réclamant en 1820 la révision de ses états de service. Les passions politiques étant alors calmées, on lui fit réparation en lui conférant le grade de lieutenant-colonel.

DELESALLE (Edouard-Henri), statuaire, élève des Ecoles académiques de Lille, né en cette ville le 21 janvier 1823, mort à Paris le 25 février 1851. Nous ne connaissons des œuvres qu'il a laissées que le *Lydéric* et la *Sapho* qui figurent au musée de Lille.

DELEZENNE (Charles), physicien, correspondant de l'Institut, né à Lille, le 4 octobre 1776, est mort dans la même ville le 20 août 1866. Issu des rangs de la plus modeste bourgeoisie, il devait compter un jour dans l'élite de la phalange scientifique, parmi les Gay-Lussac, les Biot, les Œrsted, les Ampère et les Arago. A peine sorti d'une jeunesse qu'il avait partagée entre les enthousiasmes patriotiques provoqués par les grands jours de la révolution, et l'étude des sciences mathématiques et physiques, vers lesquelles ses goûts le poussaient invinciblement, nous retrouvons Delezenne en 1800 à Paris, où, sans autre maître que lui-même, il a su se former et s'instruire assez pour attirer l'attention du célèbre Lacroix. L'estime que ce grand mathématicien conçut dans un unique entretien, pour les aptitudes et le jugement scientifiques de notre concitoyen, valut à celui-ci la place de professeur à l'institution que Madame Campan venait de créer à Saint-Germain sous le patronage de Bonaparte.

Cet événement eut pu, si Delezenne l'eût voulu, assurer à jamais sa fortune et contenter son ambition : la plupart des membres des familles Beauharnais et Bonaparte avaient été ses élèves pendant les années

qu'il passa chez M[me] Campan ; l'un d'eux surtout, Jérôme, s'était lié particulièrement à son jeune professeur, et lui fit, lorsqu'il fut devenu frère d'empereur et roi de Westphalie, les offres les plus brillantes pour l'attacher à sa fortune. Mais Delezenne avait gardé intacte et profonde sa foi républicaine : il préféra rester pauvre, mais indépendant. En 1805, étant revenu habiter, et pour toujours, sa ville natale, il accepta la chaire de mathématiques du collége communal, que la mort violente du titulaire, le professeur Testelin (1), laissait vacante, et qu'il garda jusqu'en 1836. A ces fonctions il avait adjoint, à partir du 17 novembre 1817, un cours public et gratuit de physique. « L'affaiblissement de sa vue, que des travaux soutenus sur l'optique avait fatiguée, l'obligea seul, en 1848, à renoncer à un enseignement qu'il avait rendu célèbre. Un autre service fut rendu par Delezenne à cette jeunesse qu'il aimait. Sur ses pressantes sollicitations une chaire de chimie appliquée aux arts fut érigée, en 1823, à côté de la sienne, et ce fut lui qui alla chercher, dans les laboratoires de l'illustre Vauquelin, le jeune chimiste M. Kuhlman, qui devait, lui aussi, concourir d'une manière si large à la réputation de l'enseignement municipal de Lille. » (2)

Membre de la Société des Sciences depuis 1806, le savant physicien lillois reçut en 1850, de la main de M. Dumas, ministre de l'instruction publique, la croix de la Légion-d'Honneur, et cinq ans après fut élu membre de l'Institut. Ces distinctions arrivaient un peu tard : Delezenne, depuis longtemps déjà, s'était rendu célèbre dans le monde scientifique de l'un et l'autre hémisphères par ses expériences et ses découvertes. Il avait publié sur la météorologie, l'aréométrie, l'acoustique, l'optique, l'électricité, l'électro-magnétisme des travaux qui avaient puissamment contribué à avancer ces sciences, et parmi lesquels nous citerons : *Sur la polarisation ; Réseaux*, *Ondulations*, *Couronnes ; Sur les Couronnes ; Note sur la Polarisation de la lumière réfléchie par l'air serein ; Formule de la Corde vibrante ; Sur les Cordes des instruments à archet ; Sur la Valeur numérique des notes de la gamme ; Sur le nombre des modes musicaux ; Sur le Calcul des intervalles musicaux ; Sur les Principes fondamentaux de la musique ; Expériences sur le* Ré *de la gamme ; Sur la Transposition ; Sur la Mesure en commas des intervalles musicaux ; Considérations sur l'Acoustique musicale ; Table des Logarithmes acoustiques ; Note sur le Ton des orchestres et des orgues ; Notions élémentaires sur les Phénomènes d'induction ; Sur le Son que produit un aimant par les décompositions et les recompositions successives en magnétisme ; Piles sèches et*

(1) On sait que le professeur Testelin périt écrasé par l'écroulement d'une maison en construction.

(2) *Mémoires de la Société impériale des Sciences de Lille*, Discours de M. Girardin, 1866, 3e série, tome III.

Piles humides; Théorie de l'Electrophore; Utilité du Paratonnerre; sur les Electricités diverses données à un même objet; sur le Traitement d'une flexion de doigt par l'électricité; l'Electromètre à paille; Electricités des substances idio-électriques; sur la Charge par cascade; sur le Pistolet de Volta; Détermination de l'altitude de Lille; Méthode pour noter les phénomènes météorologiques; sur la Construction du thermomètre; Halos lunaire; Mesure de l'Evaporation; sur la Constitution et la suspension des nuages; Tables barométriques; sur la Balance; Calcul de la pesanteur spécifique des solides et des liquides; le Système métrique; le Cercle répétiteur; Gnomonique élémentaire, etc. Delezenne avait dès longtemps résolu, grâce à une habileté supérieure, le problème de la science à bon marché; il construisait lui-même les appareils qu'il inventait pour ses expériences de précision et il les construisait de telle manière, les résultats obtenus étaient si absolument exacts, que plus d'un savant étranger lui écrivit pour s'enquérir du nom de son ingénieur. « Je n'ai pas de fabricant attitré, répondit-il à l'un de ses confrères américains; le constructeur, c'est moi, et les éléments que j'ai employés sont de petits morceaux de bois, de carton, des bouchons, des épingles... Faites comme moi et vous réussirez. » Il est à peine utile d'ajouter, après cela, que la plupart des procédés et instruments créés par Delezenne sont classiques aujourd'hui dans les laboratoires. En 1861, le *Comité des sociétés savantes* ayant proposé de donner une médaille d'or au travailleur le plus digne, Delezenne fut désigné à l'unanimité : il était alors devenu, depuis la mort de l'illustre Biot, le doyen des physiciens de France et probablement d'Europe. Cet honneur, moins précieux pourtant que l'estime profonde dont l'entouraient ses contemporains, devait être le dernier : Delezenne mourut au milieu de sa famille et de ses amis, ayant conservé la plénitude de ses facultés presque jusqu'à son dernier jour.

DELPIERRE (Jules-Louis), né à Armentières en 1820, musicien, compositeur, décoré de Suède et de Danemark, doit moins sa réputation à son talent personnel qu'à celui qu'il a su inculquer à ses filles, qui encore enfants, ont fait l'admiration de tous les publics d'Europe et l'étonnement des artistes les plus aguerris.

DELPIERRE (Juliette), violoniste, fille du précédent, est née à Douai en 1852. Célèbre dès l'âge de six ans, on aurait tort d'attribuer à la sympathie qu'inspirait son extrême jeunesse l'enthousiasme qu'elle excita partout : son talent de virtuose était déjà réellement extraordinaire. En 1858 elle obtint trois médailles d'argent à Londres; en 1861, deux à Genève; en 1862, une à Cambrai, une à Roubaix et une à Lille. Depuis lors, ses voyages à travers l'Europe n'ont été qu'un triomphe ininterrompu, et les présents d'honneur qui avaient encouragé ses premiers

pas l'ont accueillie invariablement, aussi bien en France, à Rouen, à Toulouse, à Lyon, à Marseille, qu'à l'étranger, en Suède, en Belgique, en Écosse, en Danemark, en Prusse et en Russie. Mad^lle Juliette Delpierre voyage accompagnée de sa sœur Julia qui, plus jeune qu'elle de quelques années, marche sur ses traces.

DELVAUX (Remi), graveur, né à Lille en 1750, fut élève de l'Académie de cette ville et de Lemire, à Paris. Quelques années avant la révolution, sa réputation déjà faite lui attira la faveur du duc de Choiseul, qui lui confia la reproduction en gravure de plusieurs tableaux de son cabinet et de la galerie du Palais-Royal. Delvaux a illustré un nombre considérable de publications, entre autres : *l'Histoire de France, les Œuvres de Rousseau, les Mille et une nuits, les Contes de La Fontaine, la Jérusalem délivrée* (dessins de Lebarbier, 1803), etc.

Les principales gravures de Remi Delvaux sont : *Paysage* d'après Berghem; *Portrait de Frédéric II roi de Prusse* d'après Ramberg; *Marine* d'après Van Velde; *Noli me tangere* d'après l'Albane; *Agar chassée avec Ismaël* d'après Marillier (1789); *les Eaux changées en sang* d'après le même, (1790); *Crime d'Amon* id. (1792); *Portrait de Gresset.* Remi Delvaux est mort à Paris vers 1820.

DENNEULIN (Jules), peintre de genre et paysagiste, né à Lille, le 16 août 1835. Il eut pour professeurs aux Écoles académiques de Lille MM. Souchon et Colas. Il a exposé à Paris : *la Fille au rouet* et *la Dentellière* (1865), *un Coup difficile* (1866), tableaux qui ont également figuré au salon de Lille de 1866, et qui empruntent un intérêt particulier aux scènes de mœurs lilloises qu'ils représentent. M. Denneulin réussit dans le paysage : sa palette a des tons vigoureux, son pinceau sait être vrai sans tomber dans le prosaïsme. Nous connaissons encore de ce peintre: *l'Installation d'un curé de campagne, le Photographe de village* et *les Gorges d'Archimont*, toiles qui ont été admises, la première à l'Exposition de Bruxelles de 1867, les deux dernières au salon de Paris de 1868.

DEPLANCK (Alexandre), poète, né à La Haye de parents français, le 23 avril 1817, mort à Lille le 5 mai 1864, passa au théâtre, où il jouait les comiques marqués, la majeure partie de ses années de jeunesse. S'étant marié et fixé à Lille, il occupa au théâtre de cette ville les fonctions de régisseur, quitta cet emploi vers 1847 pour prendre la direction d'un établissement de bains que la famille de sa femme exploitait depuis longtemps, puis celle de la première école de natation que Lille ait possédée. Deplanck, qui de tout temps avait cultivé la poésie, employa les loisirs que lui laissait sa profession à étudier la langue latine et à perfectionner par la lecture des poètes la facture de son vers et l'expression de sa pensée. En 1843, il avait déjà produit dans le *Barbier de Lille* des essais

pleins de verve et de facilité; en 1854, il ressuscita avec quelques amis, sous la direction de M. Brun-Lavainne, l'ancienne *Revue du Nord* dans laquelle il publia un grand nombre de ses œuvres. Deux ans plus tard, sa cantate pour les mineurs d'*Anzin* lui valut la médaille d'or au concours de Valenciennes. Depuis longtemps collaborateur du *Journal des Demoiselles*, il reçut le 10 décembre 1860 le diplôme de membre correspondant de l'Athénée des Arts de Paris, et le 5 juillet 1861 celui de membre résidant de la Société des Sciences et Arts de Lille. Sans parler de nombreux manuscrits que sa mort prématurée l'empêcha de publier, Alexandre Deplanck a laissé un volume intitulé : *Fables et Poésies* (Lille, Horemans, 1860), dont il a extrait un *Petit recueil poétique dédié au jeune âge* (ibid. trois éditions), et deux boutades : *la Mode* et *la Guerre* (Lille, Lefebvre-Ducrocq). La poétique de Deplanck est aisée, élégante et pleine de fraîcheur; on sent de suite en lisant ses vers, qu'ils sont écrits non par un homme luttant péniblement contre les entraves prosodiques, mais par un vrai poète animé du feu sacré et digne d'être placé au premier rang des écrivains lillois.

DEPLECHIN (E.), peintre décorateur, élève de Ciceri, né à Lille en 1804, fréquenta les Ecoles académiques de cette ville où il remporta un premier prix en 1821, puis il alla terminer ses études à Paris où il se fixa. M. Deplechin a poussé fort avant les progrès de la décoration et l'on peut le citer de nos jours comme le premier dans son art. Depuis plus de trente années, c'est de son atelier que sont sortis les merveilleux décors du Grand-Opéra dont il est, du reste, comme Séchan, Cambon et Diéterle, également élèves de Cicéri, le peintre attitré.

DÉPRET (Louis), littérateur né à Lille, le 9 octobre 1837, termina ses études, commencées à l'institution Van Hende et au collége libre de Marcq-en-Barœul, au lycée de Lille, où il remporta le prix d'honneur en 1855. Ses succès scolaires furent brillants. Doué d'une grande facilité d'assimilation, d'une mémoire prodigieuse, il travaillait comme un autre joue, et trouvait moyen, entre une dissertation latine et un problème de physique, d'ajouter çà et là quelques centaines de vers à un poème héroï-comique, *la Cloche* qu'il voulait « publier, disait-il, avant de quitter la tunique de collégien. » Il tint parole et *La Cloche* eut un succès fou parmi les étudiants.

Peu de temps après sa sortie des écoles, M. Louis Dépret publia sous le titre de *Feux-Follets* une série de poésies fugitives, puis partit pour l'Angleterre où il séjourna un an, étudiant à la fois la langue, la littérature et les mœurs anglaises. C'est dans cet intervalle qu'il écrivit deux de ses meilleurs livres : *Windsor et son histoire*, et *Rosine Passmore*, roman de mœurs à la manière anglaise.

Rentré à Lille, M. Dépret inséra en feuilleton dans le *Mémorial* une étude locale

intitulée : *Reine Planterose*, et en même temps mit à l'affiche *Jalousie en partie double*, comédie en un acte, qu'il écrivit en huit jours pour la substituer à une autre dont la représentation avait été interdite presqu'au dernier moment. Peu de temps après, il quitta Lille pour aller se fixer à Paris. Dès la première année, il sut s'attirer les sympathies des puissants de la presse. Ce fut sous le patronage d'Emile Deschamps que parut son dernier volume de poésies, *les Etapes du cœur*, et il entra, sans faire antichambre, dans les cabinets de rédaction des principaux journaux : *l'Illustration*, *le Monde illustré*, *le Temps*, *l'Opinion nationale*, *la Revue nouvelle*, *la Revue moderne*, *la Revue française*, *la Revue de l'instruction publique*, l'admirent parmi leurs collaborateurs, tantôt pour des nouvelles, tantôt pour des articles de critique littéraire. M. Louis Dépret a publié dans ces dernières années une série de volumes de nouvelles et d'impressions de voyage ; ce sont : *les Demi-Vertus*, *si Jeunesse pouvait*, *les Contes accélérés*, *de Liège à Anvers*, *les Amours du Nord et du Midi*, *le Va-et-Vient*, *Lille*, (*notes historiques*), *le Mot de l'énigme*, etc.

DÉPUTÉS DE LILLE (liste des). Voyez Brame Jules (note).

DERENTY, député suppléant du département du Nord à la Convention, y fut appelé par décret du 22 avril 1795, passa en septembre au Conseil des anciens, et en sortit en 1798. Il était négociant à Lille, et avait embrassé la cause populaire avec un zèle qui lui coûta sa fortune, assez considérable. Le Directoire lui offrit un bureau de poste-aux-lettres qu'il refusa. Il s'attacha à l'un des petits théâtres de Paris comme musicien. C'est à lui qu'un officier de la garde du corps législatif donna un soufflet peu de jours avant le 18 fructidor an 5 (4 septembre 1797). Cet incident fit quelque bruit à cette époque, et on le signala comme les premiers effets de la conspiration de Clichy. Derenty est mort vers 1815.

DERODE (Victor-Henri-Joseph), historien et linguiste, né à Lille, le 27 septembre 1797, d'une ancienne famille de la bourgeoisie flamande, mort à Rosendael-lez-Dunkerque le 6 août 1867, entra dans la carrière de l'enseignement, vers laquelle le portaient ses goûts, après avoir tenté pendant quelques années la fortune commerciale (1828). Il professa durant vingt années consécutives, se fit recevoir membre de la Société des Sciences et Arts (1826) et publia plusieurs écrits de nature diverse : *Eloge historique du duc d'Enghien*, (1827), *Introduction à l'étude de l'harmonie* (1828), *la Foi considérée comme le principe de nos connaissances*, *l'Autorité considérée comme principe de la certitude* (1830), *Grammaire française*, *Grammaire latine*, *Grammaire grecque* (1838), *le Siége de Lille* (1842), etc. Se retirant alors à Dunkerque, il se livra tout entier à la littérature et aux recherches historiques, ses travaux de prédilec-

tion. Cette retraite a été féconde. Derode, rassemblant les ébauches qu'il avait esquissées çà et là à la dérobée et les matériaux nombreux qu'il avait amassés en prévision de l'avenir, publia en 1848 son *Histoire de Lille* en trois volumes, ouvrage couronné par la Société impériale des Sciences, et qui est encore aujourd'hui le plus sérieux document de notre bibliographie locale; puis il écrivit différentes brochures d'actualité : *l'Organisation du travail, les Socialistes, la Liberté*, etc., et enfin son *Histoire de Dunkerque*, qui fut médaillée par le Congrès archéologique de 1860.

Cependant les études auxquelles notre concitoyen se livra incessamment dès qu'il eut recouvré son indépendance, ne l'absorbèrent pas au point de lui faire négliger les préoccupations matérielles et pratiques de l'économie sociale; ainsi, à Dunkerque, il créa une caisse de secours mutuels et une boucherie humanitaire qui eurent d'excellents résultats, encouragea par son activité et ses démarches l'ouverture de cours pour adultes; enfin, il siégea pendant quinze années au Conseil municipal et fut l'un des fondateurs de la Société des Sciences dunkerquoise (1852), et du Comité flamand (1854).

Parmi les journaux et revues dont Derode fut le collaborateur attitré ou passager, nous mentionnerons *l'Echo du Nord, la Liberté, le Journal de Lille, le Propagateur, la Revue du Nord, le Commerce, l'Autorité de Dunkerque, les Mémoires de la Société impériale de Lille, les Mémoires de la Société dunkerquoise, le Bulletin de la Commission historique, les Annales du Comité flamand*, etc. — Enfin, nous ajouterons les titres suivants à ceux de ses ouvrages que nous avons déjà cités : *Les Ancêtres des Flamands, la Flandre maritime avant le Ve siècle, Histoire religieuse de la Flandre maritime*, ouvrage couronné par le Congrès archéologique de 1860, *l'Instruction publique à Lille et dans la Flandre Wallonne, l'Eglise Saint-Eloi à Dunkerque, Vie de Jean Bart, la Marine dunkerquoise avant le XVIIe siècle, les Orphelins de Visschermoere*, esquisse des choses dunkerquoises au XVIe siècle; *Alain de Lille, le Commerce et l'Industrie à Lille avant le XIXe siècle, l'Eglise Saint-Maurice à Lille, la Famille Prudhomme*, esquisse des mœurs lilloises au XVIe siècle, *Maladreries et Léproseries à Lille, Histoire abrégée de la Philosophie, Rôles de la maison de Bourgogne, Considérations sur les lois de la progression des langues*, et un certain nombre de poésies : *la Mission du poète, la Papauté, l'Arc de triomphe de l'Etoile, l'Inauguration du chemin de fer à Dunkerque, les Pêcheurs dunkerquois, le Départ pour l'Islande, le Chant de l'atelier*, stances à *la Fraternité*, à *la Pologne*, à *Jean-Bart*, etc.

Peu de temps après la mort de Derode sa famille a fait, de plus, éditer quelques écrits qui étaient restés à l'état de manuscrits, ainsi qu'un supplément à son *Histoire de Lille*, qui avait paru dans le *Propagateur*

sous le titre : *quelques Documents pour servir à l'histoire de l'industrie à Lille.*

Derode, officier d'académie depuis 1840, avait reçu en 1865 les palmes d'officier de l'instruction publique; un grand nombre de corps savants lui avaient en outre adressé le diplôme de correspondant : ce sont l'Institut historique de France (1834), la Commission historique du Nord (1841), l'Académie archéologique de Belgique (1844), l'Académie anglaise de l'industrie, des sciences et des arts (1852), l'Académie belge de philologie (1852), l'Académie archéologique de Madrid (1853), l'Institut des arts unis de Londres (1855), la Société française d'archéologie (1859), l'Institut des provinces de France (1860), la Société des Quirites de Rome (1864), enfin les Sociétés de Cambrai (1828), d'Arras (1845), de Gand (1857), de Boulogne-sur-Mer (1865), du Hâvre (1866), etc.

A côté de ses titres littéraires, Derode en possède un autre que nous ne pourrions taire sans porter préjudice à sa mémoire : On lui doit la fondation de la première école spéciale pour l'enseignement des sourds-muets, qui ait été créée à Lille. En 1834, en effet, il avait adjoint à la maison d'éducation qu'il dirigeait, une école destinée à ces déshérités de la nature, et pour cet objet avait fait venir de Rodez le célèbre Massieu, qui plus tard installa avec l'appui du Conseil général du Nord le vaste établissement de Saint-Gabriel.

DERVAUX (Louis), né à Bondues (arrondissement de Lille), le 16 mai 1810, mort au même lieu le 23 janvier 1866, remplit à partir de 1834 les fonctions de secrétaire de la mairie de cette commune. En 1850, il publia une brochure relatant les principaux faits de l'administration de M. du Bosquiel, maire de Bondues sans interruption pendant quarante années (Lille, Reboux), et, en 1854, un ouvrage historique intitulé : *Bondues depuis son origine jusqu'à nos jours* (Lille, L. Lefort, in-8, 224 pages).

DESAINT (Floris), né à Roubaix le 4 février 1779, mort dans la même ville en 1817, s'enrôla à l'âge de quatorze ans comme volontaire dans les légions de la République. Son premier fait d'armes fut la prise d'un canon dans la campagne de Souabe; à Soustains, avec une poignée de cavaliers, il tient tête à un escadron de hussards de Kranitz qui tentait de surprendre le général Vandamme; à Austerlitz, il capture un colonel russe et s'empare avec deux de ses camarades, de deux pièces de canon; à Eylau, il arrive le premier dans la charge contre les batteries russes et est décoré sur le champ de bataille; à Wagram, sa valeur lui vaut le grade de maréchal-des-logis-chef, et il passe des chasseurs, dans la garde impériale. Nommé lieutenant au 3me chasseurs (1811), il continue à se distinguer dans la guerre d'Espagne : dans une charge, le 23 octobre 1812, ayant enfoncé les lignes ennemies, il fait deux prisonniers, un général et un officier anglais, dont le premier lui est repris dans la mêlée. En 1813,

il est nommé capitaine, puis commandant de la place de Niort; enfin l'ordonnance du 12 mai 1814 le renvoie dans ses foyers avec la solde de non-activité. Desaint alors s'en revint à Roubaix et y mourut au moment où il allait recevoir la croix de St-Louis, en récompense de ses vingt années de guerre.

DESCAMPS (Guillaume-Désiré-Joseph), peintre d'histoire, élève de Vincent, né à Lille le 15 juillet 1779, mort à Paris le 25 décembre 1858, devint peintre ordinaire de Joachim Murat, roi des Deux-Siciles. Il a exposé à Lille et à Paris de 1808 à 1822. Nous connaissons de lui : *Sabinus et Eponine devant Vespasien* (tableau qui lui valut le second grand prix de Rome, en 1802); l'*Héroïsme des femmes de Sparte* (musée de Lille); *Jésus portant sa croix,* d'après Annibal Carrache (ibid.); le *Martyre de saint André* (église St-André de Lille); etc.

DESCAT (Louis-Théodore-Joseph), ancien représentant du peuple, né à Roubaix le 18 janvier 1800, appartient à l'importante maison *Descat frères,* qui implanta et perfectionna dans le nord de la France l'industrie des apprêts sur étoffes. Après avoir été conseiller municipal de Roubaix, il fut en 1848 élu représentant. A la Chambre il soutint le gouvernement de Cavaignac, puis, quand le 10 décembre eut porté au pouvoir le prince Bonaparte, il se rangea à la politique de ce dernier, fut décoré en 1850, et réélu après le Coup-d'Etat. Ce fut sa dernière législature; M. Descat rentra ensuite dans la vie privée.

DÉSIRÉ, acteur comique. Voyez Courtecuisse.

DESMAZIÈRES (Jean-Baptiste-Henri-Joseph), naturaliste, membre de la Société des sciences (1817), né à Lille le 10 juillet 1786, mourut à Lambersart le 25 juillet 1862. Il a légué à la Bibliothèque communale de Lille sa collection de livres spéciaux, l'une des plus complètes que l'on connaisse, dont le catalogue raisonné a été dressé en 1867 par M. Paeile, bibliothécaire-archiviste. Desmazières a laissé des ouvrages très-estimés sur la botanique : *Agrostographie des départements du nord de la France* (Lille, 1812); *Catalogue des plantes omises dans la Botanographie belge et dans les Flores du nord de la France* (1823); *Plantes cryptogames de France* (1825-59, avec planches); et un grand nombre de publications partielles qui ont paru d'abord, pour la plupart, dans les *Mémoires de la Société des sciences de Lille* et dans les *Annales des sciences naturelles;* ce sont : *Observations botaniques et zoologiques* (Lille, Leleux, 1825); *Iconographie de deux plantes à ajouter à la Flore française; Notice sur quelques cryptogames nouvellement découvertes en France* (24 brochures); *Observations cryptogamiques* (Lille, Danel, 1828); *Observations cryptogamiques et zoologiques* (1830); *Description de quelques espèces nouvelles* (2 brochures); *Lettre sur la maladie de la Betterave*

(1854); *id. sur l'Ergot* (1856); *id. sur la rouille des épis de blé, id. sur la maladie du lin* (1854); *Observations microscopiques sur le blanc du rosier* (1829); *sur le Lycoperdon radiatum et l'Algaricus radiatus* (1828); *Notice sur les Septoria inédits, etc.* (Lille, Danel); *sur six Hyphomicètes inédites; Monographie des genres Næmospora et Libertella; Observations sur le Mucor crustaceus, le Pilobolus crystallinus et le Sclerotium stercorarium; Mémoire sur l'Ulva granulata de Linné.* On a encore de lui en manuscrit : *Observations botaniques* (2 vol.); *Système sexuel et analytique des végétaux du département du Nord* (un vol. in-4); *Catalogue de mon herbier.*

L'honneur de ces travaux revient autant à Mme Desmazières qu'à son mari; cette femme remarquable fut de moitié dans les patientes observations et recherches du naturaliste, qui trouva en elle la science d'un collaborateur en même temps que l'affection d'une compagne.

DESPLANQUE (Alexandre-Joseph), paléographe, né à Douai le 24 février 1835, entra en novembre 1855 à l'Ecole des Chartes, d'où il sortit en 1858, après avoir soutenu une thèse sur l'*Origine et l'organisation des Etats provinciaux de la Flandre wallonne.* Nommé archiviste de l'Indre, il ne tarda pas à se faire connaître par plusieurs publications sur l'histoire monastique de cette contrée : *du Pillage de quelques abbayes de l'Indre, dans le courant du XVIe siècle; l'Abbaye de Fontgombaud et les seigneurs d'Alloigny de Rochefort; l'Eglise et la féodalité dans le Bas-Berry au moyen-âge*, études insérées dans les *Mémoires de la société du Berry*, de 1860 à 1862, et que leur auteur a résumées dans une lecture faite en Sorbonne, le 8 avril 1863, à la réunion générale des Sociétés savantes. Le 19 décembre 1863, M. Desplanque fut appelé à la direction des Archives du Nord, et dès-lors il a consacré spécialement à la Flandre ses connaissances et ses recherches. Il a publié d'abord trois mémoires sur des points intéressants de l'histoire du XIVe et du XVe siècle : *Batailles et guerres privées dans le pays de l'Aleu* (1382-1395); *Troubles de la châtellenie de Cassel sous Philippe-le-Bon* (1427-1434); *Mémoire sur le projet d'assassinat de Philippe-le-Bon par les Anglais* (1424-1426). Outre de nombreux rapports contenus dans le *Bulletin de la Commission historique du Nord*, et de curieuses notes sur les couvents d'Ypres, de Rousbrugghe, de Steenvoorde, de La Capelle-en-Calaisis et de Saint-Jean-au-Mont-lez-Térouane, insérées dans les *Annales du comité flamand de France*, M. Desplanque a commencé sous le titre général de *Biographies départementales*, un travail très-intéressant et très-complet sur les érudits de notre pays, qui l'ont précédé dans la carrière des études d'histoire locale; les biographies parues jusqu'à ce jour sont celles de *A. Le Glay*, de *A. Dinaux*, de *V. Derode*,

et du *baron de La Fons de Mélicocq*.

En août 1867, à l'occasion de la fête séculaire de Lille, il a écrit, sur *la Réunion par Louis XIV à la France d'une partie de la Flandre et du Hainaut*, un article qu'il complète en ce moment, par la publication des *Mémoires des intendants de ces deux provinces sous Louis XIV*. Il poursuit, de plus, avec le concours de MM. les archivistes municipaux, l'impression d'une série de *Notices sur les Archives départementales, communales et hospitalières du Nord*.

La collection des inventaires sommaires des Archives départementales antérieures à 1790, *(publiée par ordre du ministre de l'Intérieur)*, contient les travaux suivants de M. Desplanque: *Archives de l'Indre* (série A et E); *Archives du Nord* (2e partie du premier volume, 1re partie du second).

Il a aussi collaboré à la rédaction de la *Statistique archéologique du département*, publiée par la Commission historique du Nord, et à la confection des *Tables de l'inventaire analytique et chronologique de la Chambre des comptes de Lille*, imprimé aux frais de la Société impériale des sciences de cette ville. Enfin, il s'occupe d'une histoire générale, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin du XIIe siècle, des territoires compris dans la circonscription actuelle du département du Nord; et il se prépare à ce grand travail par la publication d'un recueil de chartes de cette époque.

En janvier 1869, M. Desplanque fonda avec le concours de M. J. Gosselet, professeur de géologie à la Faculté des sciences de Lille, et la collaboration de MM. de Norguet, Van Hende, Houdoy, Meurein, etc., un journal mensuel intitulé *Bulletin scientifique, historique et littéraire du département du Nord;* le 31 mars suivant, il lut en Sorbonne une étude sur le poème de *la Sobriété* par Milon, moine de Saint-Amand, au IXe siècle, œuvre inédite qu'il va mettre en lumière.

Il est à peine utile d'ajouter que M. Desplanque fait partie de la Commission historique du Nord et de la Société impériale des sciences de Lille. En 1863, il a été nommé correspondant du ministère de l'Instruction publique, pour les travaux historiques.

DESPRET (Julien-Florian-Félix), ecclésiastique, né à Ostricourt le 14 avril 1807, fut d'abord vicaire à Pont-à-Marcq, curé à Templeuve, puis doyen à Roubaix (paroisse Notre-Dame). En 1847, il fut nommé évêque de Saint-Denis, dans l'île de la Réunion, passa de là à l'évêché de Limoges et enfin en 1859 à l'archevêché de Toulouse. M. Despret est chevalier de la Légion-d'Honneur.

DESROUSSEAUX (Alexandre), célèbre chansonnier, né à Lille dans le quartier Saint-Sauveur le 1er juin 1820, fit ses débuts dans la gaie-science en écrivant des chansons de carnaval. Il faisait alors partie de la Société des fils de Béranger, réunion de jeunes amateurs de littérature légère, fondée par

M. A. Bianchi, et qui publiait un recueil hebdomadaire. M. Desrousseaux venait de composer la première de ses chansons qui ait eu de la vogue, *la Comédie gratis,* lorsque la conscription l'appela sous les drapeaux. Revenu sept ans après, il retrouva sa chanson encore à la mode et reprit la plume : *les Amours de Janette et de Girotte* succédèrent à *la Comédie gratis,* et eurent encore plus de succès ; puis parurent *la Braderie, le Crieur de la ville, Lydéric et Phinaert, Patrice ou la dentellière, l' Canchon dormoire, Manicour, Violette, César fiqueux,* etc., qui ne sont point des refrains vulgaires et grotesques comme on n'en rencontre que trop souvent dans les chansons patoises, mais des peintures de mœurs, pleines de naïveté, d'observation et de poésie, qui révélèrent un véritable Béranger de la langue d'Oïl. *L'Habit d' min grand-père, Marianne Tambour, le Vieux cabaret, le Graissier, les Vinaigrettes, le Gamin d' Lille,* et cent autres lieds qu'il écrivit par la suite, en décrivant toute une série de types disparus ou prêts à disparaître, constituent une histoire humoristique locale du plus piquant intérêt et d'une réelle valeur littéraire et morale. Car M. Desrousseaux n'est pas seulement le barde aimé du peuple, il en est aussi le moraliste par la vive sensibilité qui règne dans son œuvre, par la leçon qu'il sait donner dans les derniers couplets, après avoir fait rire dans les premiers. Quant au reproche, souvent adressé au chansonnier, d'encourager le patois en le rendant cher au peuple par l'attrait même de ses poésies, on y peut objecter que la langue de M. Desrousseaux n'a rien de commun avec le patois guttural, odieuse combinaison de français défiguré et de flamand méconnaissable, actuellement en usage dans les ruelles de Saint-Sauveur ou du quartier des Postes ; mais qu'elle n'est autre, au contraire, que l'ancienne langue du Nord, c'est-à-dire à très-peu de chose près celle de Jehan Froissart et de Philippe de Comynes.

Le poète est doublé chez M. Desrousseaux d'un musicien très-remarquable, car il compose lui-même les mélodies de ses chansons. Sa musique originale et joyeuse possède ce rithme cadencé qui eut de tout temps les prédilections du peuple français, dont il paraît être l'apanage particulier, comme la mélodie mélancolique et sentimentale est le propre de la nation allemande. Les airs de M. Desrousseaux sont aujourd'hui cosmopolites, aussi chantés à Carcassonne qu'ils le sont à Lille ou à Valenciennes ; seulement, à Toulon on leur a adapté des paroles provençales, à Bayonne une poésie béarnaise, à Toulouse une complainte basque, et il n'est point de musique militaire qui ne possède dans son répertoire au moins une marche, une fantaisie ou un quadrille arrangé sur les mélodies de *Manicour,* de *Violette* ou du *P'tit parrain ;* les publications musicales dont il a fourni le thème se comptent par centaines.

M. Desrousseaux a publié son premier *Recueil de chan-*

sons lilloises en 1838 (Lille, L. Jacqué); un second l'année suivante (Lille, Libert-Petitot); un troisième en 1840 (J. Ducrocq). Actuellement, ses œuvres complètes forment quatre volumes avec musique, et le cinquième est en cours de publication (le premier, trois éditions : 1851, 1857, 1865; le deuxième, 1855; le troisième, deux éditions : 1857, 1859; le quatrième, 1865). Il a publié en outre trois *Almanachs chantants,* en 1859, 1860 et 1861. En 1854, il avait composé, avec le concours littéraire de M. Faucompré, un album de cinquante mélodies intitulé *sous les Saules.* M. Desrousseaux, à qui la Société impériale des sciences de Lille a décerné une médaille d'or en 1861, a été l'objet de nombreux articles dans les revues et journaux de littérature ou de musique, notamment dans la *Revue contemporaine,* où M. Emile Chasles lui a conservé une étude assez complète. Enfin, quand nous aurons dit que le nombre des journaux qui se sont occupés de ses œuvres n'est pas moindre de sept cents; que d'innombrables faïences, images, pipes et cabarets lui ont emprunté leurs sujets ou leurs enseignes, le lecteur aura une juste idée de l'extrême popularité de ce petit-fils de *Brûle-Maison.*

DESRUELLES (Henri-Marie-Joseph), physiologiste, né à Lille le 30 mars 1791, mort à Paris en 1863, entra comme chirurgien surnuméraire à l'hôpital militaire de sa ville natale en 1809. En 1811 il était sous-aide à Munster, fit en 1812 la campagne de Russie, sous les ordres de Larrey; 1813 le trouva à Leipzig où il se distingua, et il accompagna la retraite de France en 1814; enfin, licencié à la première Restauration, il reprit son grade aux Cent-Jours, pour être de nouveau suspendu au retour des Bourbons. Il entra alors au Val-de-Grâce en qualité de sous-aide, remporta le premier prix d'anatomie et de chirurgie au concours de 1816, passa deux ans après à l'hôpital de la garde royale. Aide-major au Val-de-Grâce en 1825, il y fut chargé du service des vénériens et devint en 1832 professeur d'anatomie et de physiologie. On doit à ce savant chirurgien plusieurs écrits estimés qui ont été traduits en différentes langues: *Traité historique et pratique du croup* (1824); *Traité de la coqueluche* (1827); *Traitement de la syphilis sans mercure* (1827), ouvrage qui valut à son auteur une médaille d'or du roi de Suède et le titre de membre correspondant du Conseil de santé de ce royaume; *Traité pratique des maladies vénériennes* (1836); *Lettres du Val-de-Grâce*, sur le même sujet (1840); *Histoire de la blennorrhée uréthrale* (1854), ainsi qu'un grand nombre d'articles spéciaux publiés dans le *Recueil des mémoires de médecine et de chirurgie militaire* et dans le *Bulletin de la Société médicale d'émulation.*

DESTIGNY (N.), journaliste, né à Rouen en 1811, mort à Paris en mai 1868, entra d'abord dans le barreau, qu'il quitta pour prendre la

rédaction du *Salut public* à Lyon. Vers 1855, il vint fonder à Lille le *Mémorial,* organe gouvernemental, dont il demeura rédacteur en chef jusqu'au moment où des affaires fâcheuses le forcèrent à quitter la ville (1866). Il entra alors au *Pays*, à Paris.

DESURMONT (Louis), ancien représentant du peuple, né à Tourcoing le 6 décembre 1812. Cultivateur à Marquillies, il appartenait, sous le gouvernement de juillet, au parti de l'opposition libérale, fut élu à la révolution de février représentant du peuple, le dix-neuvième sur vingt-huit, par 125,591 voix, et siéga parmi les démocrates modérés. Après le 10 décembre, il prit rang dans la gauche et combattit la politique de l'Elysée. Non réélu à l'Assemblée législative, il rentra dans la vie privée qu'il n'a plus quittée depuis.

DÉTREZ (Ambroise), peintre d'histoire, né à Paris le 3 avril 1811, vint habiter Lille dès sa plus extrême jeunesse. Elève de nos Ecoles académiques où il eut pour professeurs Liénard et Cadet de Beaupré, il alla terminer ses études à Paris comme pensionnaire du département (1842), et revint à Lille en 1849 pour soutenir sa mère qu'un évènement funeste venait de rendre veuve. En 1857, il quitta cette ville pour aller occuper les fonctions de professeur de peinture à l'Académie de Valenciennes où il mourut en 1863. Détrez ne s'en est pas tenu aux tableaux d'histoire, il a peint aussi le genre, le paysage et le portrait. On a de lui : *les Possédés* (Limoges); *Jésus sortant du tombeau* (église de Boiry-Bekerel); *Assomption* (Aulnois, près Valenciennes); *sainte Philomène* (Merville); *Martyrs de saint Gervais et saint Protais; Salvator Rosa* (musée de Douai); *la sainte Famille; la Pâquerette; une Fête vénitienne; la Procession de Notre-Dame de la Treille; Mlle Dupont,* artiste du Théâtre-Français (Société d'agriculture de Valenciennes); *Doutreman,* célèbre écrivain de Valenciennes (id.); *Paysage historique;* un grand dessin allégorique représentant *la ville de Valenciennes protégeant les arts et l'agriculture* (Valenciennes); id., représentant *la ville d'Anzin protégeant l'industrie* (Anzin). Le musée de Lille possède deux petites toiles de ce peintre.

DEVÉMY (Louis-Joseph), peintre, né à Lille le 5 août 1808, entra d'abord dans le barreau et exerça pendant plusieurs années à Douai, la profession d'avocat. Il vint ensuite se fixer à Lille et abandonna la jurisprudence pour se consacrer aux beaux-arts. Il fit partie de l'administration des Ecoles académiques de Lille, en qualité de secrétaire de la commission (1845-51), ainsi que du Comité d'organisation du musée Wicar, et de la Société des sciences et arts de Douai. Il habite Paris depuis 1852. L'église de la Madeleine (extra-muros), possède deux tableaux de cet artiste : *Madeleine méditant* et *la Mort de Madeleine* (1840). Il a produit en outre : *la Musique, la Poésie, la Peinture, la Sculp-*

ture (château de Champs, Seine-et-Marne); *Buste entouré de fleurs, Nature morte, Vase et fruits, Amours et fleurs* (plafond), *grisailles*, six *paysages* (peintures décoratives à l'hôtel de Rentz à Lille); *Ornements, fleurs et fruits* (plafond), panneaux avec *sujets mythologiques* et *nature morte* (id. à l'hôtel Scrive-Wallaert à Lille, photographiés par Richebourg, Paris); *Paysages des Ardennes; l'Antiope* et *la sainte Catherine* d'après Corrège; *la Vierge aux anges* d'après Rubens; *le Coup de soleil* d'après Ruysdael; des portraits, etc.

DEVINCK-THIERRY (F.-R.-B.), homme politique, né à Dunkerque, mort à Paris le 20 mars 1803, embrassa la profession d'avocat, vint l'exercer à Lille, fut nommé officier municipal en 1790 et se signala par son dévouement lors du bombardement de 1792. Elu juge-de-paix, puis administrateur du département du Nord, et envoyé en l'an III (1795), par les représentants du peuple pour organiser la Flandre orientale, l'Assemblée électorale du Nord l'appela en l'an IV (1796) au Conseil des cinq-cents; il y siégea dans le parti directorial, devint l'un de ses rapporteurs habituels, et y fut réélu en 1799, par le département de l'Escaut. Après le 18 brumaire (9 novembre 1799), on le nomma membre de la Commune intermédiaire, puis législative.

DEWARLEZ (Benjamin-Joseph), architecte, né à Lille en mars 1767, mort dans la même ville en novembre 1819, était fils d'un maître serrurier. Il suivit pendant quelques années les cours d'architecture des Ecoles académiques de Lille, alla à Paris où il entra à l'atelier de Prieur, architecte-graveur, qui éditait à cette époque les travaux de l'Ecole des beaux-arts, puis revint dans sa ville natale lorsque les événements révolutionnaires lui ôtèrent ces moyens d'étude et d'existence, en paralysant subitement les industries luxueuses ou artistiques. Il passa ensuite plusieurs années dans les bureaux de l'architecte François Verly, dont il devint le premier élève. Chargé, en décembre 1793, d'organiser la fête destinée à célébrer la prise de Toulon par les armées républicaines, il appliqua la réquisition, dont il était frappé lui-même, à tous les maîtres et ouvriers en bâtiments, et fit élever séance tenante sur la Place d'armes une sorte de miniature pittoresque du fort de Toulon, avec ses rochers et ses travaux de défense, au moyen duquel les troupes de la garnison et les gardes nationales donnèrent quelques jours après aux citoyens de Lille le simulacre d'un siége, qui fut terminé par un feu d'artifice.

Cet incident, où Dewarlez avait un peu joué le rôle d'« architecte malgré lui », eut cela d'avantageux pour ses intérêts, qu'il le fit connaître. A quelque temps de là, en effet, la municipalité lui confia un travail assez important : la transformation de l'ancien couvent des Récollets en collége, bibliothèque, musée et écoles académiques; puis, une société particulière le chargea de la con-

struction de la Salle du Concert, qui existe encore; enfin, la création du Petit-Château de Nieppe, ainsi qu'une fête habilement dirigée, qui fut offerte par le commerce lillois au préfet de Pommereuil et au général Vandamme, à la Salle du Concert, lui attira la faveur de ces fonctionnaires. En 1810, il eut la direction des fêtes qui eurent lieu à Lille et à Cambrai, à l'occasion du passage de l'Empereur Napoléon. Il construisit ensuite le marché-aux-poissons, le manége civil, le pont Napoléon, et les églises de Marchiennes, de Wavrin, de Landrecies, d'Auby, etc. Dewarlez a laissé en outre de nombreuses études dont sa mort a entravé la réalisation : ce sont des projets pour les théâtres de Lille, de Cambrai, de Dunkerque, pour le monument de Fénelon, des plans d'abattoirs, de cimetières, de presbytères, de marchés couverts, etc.

DIBOS (Émile), né à Sainte-Radegonde (Somme), le 24 août 1793, receveur particulier des finances à Provins, puis à Dunkerque, habita longtemps Lille et publia en 1817 un *Guide de l'étranger à Lille* (Lille, Malo, in-18). Il alla ensuite se fixer à Paris où il s'est occupé surtout de travaux linguistiques.

Son neveu Armand Dibos, né à Lille le 11 juillet 1825, fils d'un ancien officier des gardes-du-corps de la compagnie de Noailles, devenu percepteur des finances dans cette ville, fut officier-comptable en Afrique, secrétaire du colonel Walsin-Esterhazy, directeur des bureaux arabes de la province d'Oran. Rapatrié pour cause de santé, il combattit en volontaire aux journées de juin, devint officier d'ordonnance du général Lamoricière, fut blessé à l'attaque de la barricade du faubourg du Temple, refusa la pension d'indemnité, retourna en Algérie en qualité d'attaché aux finances, et fut nommé à la fin de 1848, percepteur à Appietto (Corse), à Damery (Somme), à Boulzicourt (Ardennes), puis fut appelé dans les bureaux du Ministère des finances. Envoyé comme payeur à l'armée d'Italie, lors de la campagne de 1859, la paix de Villafranca le fit nommer percepteur à Cassel, puis à Epernay, puis enfin à Lille (1864). Il a écrit différents ouvrages spéciaux sur les coutumes arabes, entre autres : *Hockor-Achour-Zekkat*, qui lui valut l'ordre du Nicham de Tunis. M. A. Dibos est aussi chevalier de la Légion-d'Honneur (1859), et des Saints-Maurice-et-Lazare de Sardaigne.

DIENNE (Frédéric-Émile), violoncelliste, né à Cambrai le 1er juillet 1843, fut élève de Detry au conservatoire de cette ville, et de Servet au conservatoire de Bruxelles, où il gagna le premier prix, puis vint se fixer à Lille en 1864. Il a composé des *Berceuses* et des *Fantaisies*.

DOCHE, né à Lille, mort vers 1825, fut commissaire près l'administration du canton de Mansle, puis député du département de la Charente au Conseil des cinq-cents, en 1798. Il y parla sur quelques mesures de finances, s'opposa à une discussion sur les prêtres comme

impolitique; demanda pour le Directoire le droit de déporter à sa volonté ceux qui troubleraient l'ordre public; fut élu secrétaire le 20 juillet 1799, et insista, le 15 septembre de la même année, pour que la patrie fut déclarée en danger. Exclu du Conseil en novembre 1799, comme opposant au Coup-d'État du 18 brumaire, il se hâta de donner son adhésion au nouveau gouvernement, quand il vit la victoire décidée en faveur de celui-ci, par des lettres qui furent rendues publiques; réclama contre son exclusion, protesta de son dévouement au nouvel ordre de choses, et obtint en décembre la place de directeur des contributions directes de son département. Il occupait encore ces fonctions en 1806. Un incident singulier marqua sa carrière administrative : il fut dupe d'un intrigant qui, s'étant présenté chez lui comme agent général des subsistances, lui délivra une commission pour la Belgique, se fit donner dix mille francs en espèces, et était sur le point d'épouser M[lle] Doche, lorsque la fourberie fut découverte; l'aventurier, traduit devant les tribunaux, fut condamné aux travaux forcés.

DORÉMIEUX (Charles-Joseph-Marie), né à Lille le 7 décembre 1798, prit une part active au mouvement révolutionnaire de 1830, siégea au conseil municipal de sa ville natale de 1841 à 1864. En 1856, il fut nommé membre du Bureau de bienfaisance, en 1858 vice-président de la commission d'assainissement des logements insalubres, en 1860 membre de la commission de surveillance des prisons et du travail des enfants dans les manufactures, et délégué cantonal pour l'inspection des écoles primaires, et enfin en 1862 administrateur des hospices civils. C'est lui qui conçut le projet de la construction de la grande *Cité Napoléon*, qui abrite actuellement neuf cents ouvriers. Le 13 août 1863, il reçut la croix de chevalier de la Légion-d'Honneur en récompense de ses longs services.

DOURLEN (Albert-Marie-Joseph), médecin en chef des hôpitaux de Lille, né à Saint-Omer le 4 août 1760, mort à Lille le 25 mars 1837. Il vint se fixer à Lille comme docteur médecin en 1789, après avoir reçu à la faculté de Paris les enseignements de Dussault et de Corvisart. D'abord médecin des pauvres, il fut nommé en 1812 médecin des épidémies, puis médecin en chef des hôpitaux, et décoré en 1837. Membre des sociétés de médecine de Paris, Lille, Montpellier, Edimbourg, de la Société des sciences de Lille, etc., il a écrit un grand nombre d'articles scientifiques et un *Essai historique sur la région nord de la France et la Belgique.*

DUBREUCQ (Arthur), journaliste, né à Lille en 1819, mort dans la même ville en 1851, a publié dans *l'Echo du Nord,* dans le *Journal de Lille,* et surtout dans le *Moulin-à-Vent,* de très-nombreux articles sur les mœurs lilloises, et d'études critiques. Son genre de prédilection était la raillerie charivarique, qu'il maniait, du

reste, avec beaucoup d'esprit et d'âpreté.

DUBRUNFAUT (AUGUSTIN-PIERRE), chimiste, né à Lille le 1er septembre 1797, commença ses études au collége de cette ville, et alla les terminer au lycée Napoléon à Paris. S'étant adonné particulièrement à la chimie, il prit ses grades dans cette branche et devint professeur de chimie industrielle à l'Ecole du commerce. Il a particulièrement approfondi les applications de la chimie à la fabrication des alcools et des sucres, a écrit sur ces questions de nombreux mémoires et brochures (1823), et a fini par mettre lui-même en pratique les théories qu'il avait étudiées et complétées, en établissant plusieurs usines à sucre (1833). L'on peut citer parmi les ouvrages techniques qu'il a publiés : *l'Art de la distillation* (1824); *la Fabrication du sucre de betteraves* (1832); sans parler d'un grand nombre d'articles insérés dans le *Bulletin des sciences*, de Férussac (1825-1830), le *Dictionnaire du commerce* et les *Comptes-rendus de l'Académie des sciences*. En 1830, il fonda un journal industriel et agronomique qui dura trois ans : *l'Agriculteur-manufacturier*. Les travaux de M. Dubrunfaut sont très-estimés; ils méritèrent à leur auteur les grandes médailles d'or de la Société d'agriculture de la Seine et de la Société d'encouragement (1854), ainsi qu'une médaille d'honneur à l'Exposition universelle de 1855.

DUCORNET (CÉSAR), peintre d'histoire, né à Lille le 10 janvier 1806, mort à Paris le 27 avril 1856. Les étrangers qui affluaient à l'Exposition du Louvre de 1840 s'arrêtaient avec étonnement devant une toile de grande dimension, représentant *le Repos de la sainte Famille en Egypte* et signée César Ducornet, *né sans bras*. Cette indication semblait au plus grand nombre une inconvenante facétie d'atelier : un peintre sans bras paraissait aussi invraisemblable qu'un musicien sans oreilles ou qu'un sculpteur aveugle. Les Lillois que le Salon récemment ouvert avait attirés à Paris, savaient cependant que rien n'était plus vrai. César Ducornet, en effet, avait fait au monde une assez fantastique apparition : il était complétement dépourvu de bras, et ses jambes, sans fémur, ne se composaient que du tibia et du péronné, lesquels se rattachaient directement au bassin; ses pieds n'avaient que quatre doigts, mais en revanche ils étaient doués d'une dextérité telle, qu'il jouait, tout enfant, aux billes, à la toupie et aux autres jeux de son âge avec autant d'adresse que ses compagnons mieux favorisés de la nature. Ducornet fit ses études élémentaires avec une grande facilité. Quand elles furent terminées, ses parents, qui étaient pauvres, pensèrent à lui donner une profession appropriée à son état physique. M. Dumoncelle, professeur de calligraphie au collége de Lille, consentit à lui enseigner son art et se mit à l'œuvre; mais bientôt la vocation du jeune homme pour le dessin se manifesta de manière à attirer l'attention de Watteau, alors directeur des Ecoles académiques,

qui y provoqua l'admission de Ducornet. Dix-huit mois après, celui-ci remportait le premier prix (1822). En 1823, Ducornet, qui venait d'obtenir une médaille à l'Exposition de Douai, fit hommage d'un dessin d'après Van Dyck, au duc d'Angoulême qui était de passage à Lille. Le prince s'intéressa à cet être étrange devenu artiste en dépit de la nature, lui octroya une gratification et lui proposa de l'emmener avec lui. Des raisons restées inexpliquées pour nous poussèrent le peintre à décliner cette offre avantageuse.

Ce ne fut que l'année suivante que Ducornet arriva à Paris, titulaire d'une pension que le baron Gérard lui fit avoir sur la liste civile, bien qu'il fût déjà pensionnaire de sa ville natale. Elève de Lethière et de Gérard, il fut admis à l'Ecole des beaux-arts, où il remporta six mois après son entrée, une médaille de troisième classe, puis une de deuxième, puis enfin en 1828 une première mention au grand concours de perspective. En 1829, sa toile *Jacob refusant de livrer Benjamin,* balança le second prix de Rome, et Louis-Philippe, alors duc d'Orléans, qui vit son tableau, lui adressa à titre de dédommagement une large gratification. La même année, la duchesse de Berri lui fit commander par l'intermédiaire du Ministre de l'intérieur, M. de Labourdonnaye, un tableau, *saint Louis rendant la justice,* actuellement en possession de la ville de Lille et déposé au tribunal de simple police. En 1832, Ducornet fit pour sa ville le *Portrait du Roi,* qu'il reproduisit plus tard pour celle de Sisteron (Basses-Alpes). Les principales œuvres sorties du pinceau de notre concitoyen sont : *Les Marchands d'esclaves* (Musée d'Arras), *le Tasse et Eléonore, Faust et Marguerite, Adieux d'Hector et d'Andromaque* (Musée de Lille), *une jeune Châtelaine, un Episode du siége d'Anvers, Henri II,* (au château d'Eu), *la Mélodie, Sidi-Hamden, la Madeleine aux pieds du Christ* (acheté par le Ministère de l'intérieur), *Intérieur d'église, la Mort de Madeleine* (église Saint-André à Lille). Ducornet qui a exposé à Paris de 1830 à 1855, a obtenu une médaille de troisième classe en 1840, de deuxième en 1841, de première en 1843; il a de plus été récompensé à Bruxelles, à Valenciennes, à Cambrai et à Dijon.

DUHAMEL (Omer-Bertin-Joseph), poète, né à Lille le 17 juin 1773, mort en 1853, embrassa d'abord la carrière des armes, et la période la plus sanglante de la Terreur le vit parvenir au grade de lieutenant du génie, bien qu'il n'eut encore que vingt ans. Nommé capitaine en 1794, puis chef de bataillon, il avait, comme la plupart de ses compagnons de guerre, un éclatant avenir ouvert devant ses pas; mais des raisons particulières le déterminèrent à quitter l'armée, et il alla à Paris prendre ses degrés à l'école de pharmacie. Reçu maître en 1800, il vint se fixer à Lille et succéder à son père qui exerçait la profession d'apothicaire. En 1825 il publia sous le titre de *Fables suivies de quelques idylles* (Paris, Di-

dot ; Lille, Malo) un recueil de poésies, dont il a laissé à la bibliothèque de Lille le manuscrit remanié et augmenté : *Fables et idylles augmentées d'un livre de* 31 *fables et d'une idylle, par O.-B. Duhamel de Lille, suivies d'une traduction en vers français, par le même, des fables de Lessing* (1841, in-4). Un autre manuscrit de lui également in-4, daté de 1849, contient des poésies fugitives, des odes, etc., une comédie en 3 actes et en vers, *Clotilde ou la vieille fille*, un livret d'opéra-comique en prose, les *Déguisements*, et un poème, les *Différents âges de la vie.* Il a publié aussi un roman pastoral mêlé de vers : *Lidon et Alcire ou les amants de Paphos* (Cérigo, 1808 in-16). Duhamel était membre de la Société impériale des sciences et arts de Lille, et les *Mémoires* de ce corps savant contiennent un très-grand nombre d'écrits dus à sa plume (vol. 1 à 6).

DUHEM (Pierre-Joseph), homme politique, naquit à Lille, en 1760, d'une famille obscure. Ayant fait de bonnes études, il devint maître de quartier au collége d'Anchin à Douai, se fit ensuite recevoir médecin, s'établit au village de Quesnoy-sur-Deûle qu'il quitta enfin pour être attaché à l'hôpital de Lille. La Révolution le fit nommer juge-de-paix, puis élire député en 1791 à la Législative, où il se montra l'adversaire acharné du clergé catholique. Les 31 mars et 1er avril 1792, il parla avec tant d'apreté contre le ministre Narbonne et le décret qui l'innocentait, qu'il fut rappelé à l'ordre et près d'être envoyé à l'Abbaye. Le 13 juillet il vota la levée de la suspension de Pétion et de Manuel. Nommé commissaire à Lille après son entrée à la Convention nationale, il dénonça le général Moreton-Chabrillant, pour avoir abandonné à St-Amand des magasins considérables qui servirent à ravitailler l'ennemi. Au mois de décembre il prit part au procès de Louis XVI, s'opposa à ce que le roi eût la faculté de se choisir un conseil, combattit l'ajournement de la cause, et, le 15 janvier 1793, il vota pour la mort. Le 21, il entra au comité de sûreté générale, appuya, pour la seconde fois, le décret contre Arthur Dillon, provoqua l'organisation d'un tribunal révolutionnaire sans jury, et dénonça la circulation à Bruxelles de médailles portant l'effigie de Louis XVI, avec le titre de martyr.

Le 18 mars, il demanda la mise hors la loi des émigrés et des prêtres déportés, rentrés en France. Implacable ennemi des Girondins, il organisa une troupe de Jacobins et de fédérés pour aller, à la chute du jour, briser les presses des imprimeurs Garnery et Gorsas, qui publiaient les écrits des députés de ce parti ; attaqua Vergniaud avec la plus grande violence, et contribua beaucoup au triomphe de la Montagne, dans la journée du 31 mai. Envoyé à Lille au mois de juillet suivant, en compagnie de Lesage-Senault, il y destitua les généraux Lavalette et Dufresse, protégés par Robespierre, coup d'autorité qui le fit appeler à Paris. Mais cette disgrâce ne

fut que passagère, et, moitié par violence, moitié par adresse, il réussit à se faire renvoyer comme commissaire à l'armée du Nord, qu'il assurait être fortement travaillée par les malveillants. Le 25 décembre il fut dénoncé aux Jacobins comme ennemi du comité de salut public, et Robespierre le fit exclure de la société; peu de temps après, Duhem, par représailles, obtint la traduction de Lavallette au tribunal révolutionnaire. Depuis cette époque jusqu'après le 9 thermidor an II (27 juillet 1794), il se tint à l'écart. Après cette journée, il fit décréter que le tribunal révolutionnaire jugerait conformément aux lois antérieures à celles du 22 prairial, qu'il fit rapporter; puis il s'éleva avec sa véhémence ordinaire contre le parti thermidorien, et contre la mise en liberté des ducs d'Aumont et de Valentinois (14 août 1794). Appelé aux Jacobins avec ceux qui en avaient été chassés précédemment, il continua à se montrer l'adversaire du système de clémence auquel on voulait revenir et à exhaler sa haine contre les royalistes et les aristocrates, qu'il disait protégés secrètement par Tallien, Dubois-Crancé et Fréron. Le 10 octobre il réclama l'exécution de la loi contre les émigrés pris les armes à la main, dénonça les manœuvres des thermidoriens, et, le 26 décembre, eut un débat furieux avec le député Clausel, qu'il menaça de mort pour le cas où il ne trouverait pas appui et réparation auprès de la Convention. Peu de temps après, Duhem fut arrêté et incarcéré à l'Abbaye, pour avoir reproché à l'assemblée d'aider au succès de l'aristocratie; mais il n'y resta que trois jours, au bout desquels il revint en triomphe reprendre sa place parmi les montagnards. Accusé par Legendre de conspirer avec les Jacobins du Midi, il réussit à déjouer ses adversaires, mais décrété d'arrestation comme fauteur de troubles le 12 germinal, il fut conduit au château de Ham, d'où le tira l'amnistie du 4 brumaire an IV (26 octobre 1795). Duhem abandonna dès ce moment la carrière politique, et reprit son ancienne profession de médecin. Il est mort vers 1830.

DUJARDIN (le docteur Pierre-Antoine-Joseph), physicien, né à Seclin, le 3 mars 1809, passa sa thèse à la faculté de médecine de Paris en 1833, et vint deux ans après se fixer à Lille. Le docteur Dujardin s'est acquis une très-honorable réputation dans le monde des sciences, tant par ses études et ses recherches, que par ses inventions spéciales en matière d'électro-magnétisme.

Il sortirait de notre cadre de suivre pas à pas notre savant concitoyen dans les travaux qui l'ont conduit à des découvertes importantes ; nous nous bornerons à donner la nomenclature de ses principales inventions, après avoir constaté que M. Dujardin est l'un des premiers qui aient résolu d'une manière pratique le problème de la télégraphie électrique.

En 1837 il proposa d'appliquer la vapeur à l'extinction des incendies dans les usines, les manufactures et les bateaux à

vapeur. L'année suivante, l'ingénieur Fourneyron éteignit par ce procédé un incendie qui venait d'éclater dans une filature à Amiens ; ce premier fait produisit une certaine sensation, et, depuis lors le moyen s'est à peu près généralisé.

C'est à partir de 1840, que M. Dujardin s'est adonné à l'étude particulière de l'électricité et particulièrement de ses applications à la télégraphie. Il a imaginé et fait construire à Lille une foule d'appareils, entre autres : une *machine électrique* à plateau de verre donnant simultanément les deux fluides sur deux conducteurs différents, machine analogue à celle de Nairne mais beaucoup moins compliquée ; — plusieurs *machines magneto-électriques* développant des courants d'induction au moyen d'aimants permanents, et pouvant servir aux usages de la médecine et de la télégraphie ; la machine de MM. Breton frères, connue depuis longtemps sous le nom d'*appareil électro-médical*, n'est autre chose qu'une des machines de M. Dujardin, réduite à des proportions portatives ; M. Wheatstone, de Londres, dans son *télégraphe domestique* emploie aussi un des systèmes électro-magnétiques de notre concitoyen ; — un *télégraphe électro-acoustique* fonctionnant au moyen d'une machine magnéto-électrique et permettant de correspondre à l'aide de groupes de sons représentant les lettres de l'alphabet, les chiffres, et des phrases de convention ; — un *télégraphe écrivant*, au moyen d'un tire-ligne à réservoir d'encre, les dépêches, en points et barres disposés en lignes spirales sur un manchon de papier mû par un rouage. Cet appareil qui offrait quelque ressemblance avec celui de Morse, encore inconnu en Europe à cette époque, fut essayé avec succès en 1845 à l'inauguration de la première ligne télégraphique établie en France, celle de Paris à Rouen, en concurrence avec l'appareil de MM. Foy et Breguet ; l'administration adopta ce dernier, qui plus tard a été remplacé par l'appareil de Morse ; — plusieurs *manipulateurs - imprimeurs*, c'est-à-dire des manipulateurs au moyen desquels on peut imprimer au lieu même de départ, en caractères romains ordinaires, les dépêches que l'on transmet à son correspondant sous la forme de signes fugitifs produits par la rotation d'une aiguille sur un cadran ; — enfin, plusieurs *télégraphes - imprimeurs*, c'est-à-dire imprimant les dépêches simultanément au départ et à l'arrivée en caractères typographiques et fonctionnant, les uns par manipulation à cadran et les autres par un clavier ; l'un de ces appareils vient d'être mis à l'étude sur une grande échelle par l'administration télégraphique française, après avoir été l'objet de rapports très-favorables émanant des télégraphistes les plus compétents (1).

M. Dujardin a reçu en 1852 une médaille d'or de la Société

(1) L'un des côtés techniques les plus remarquables des appareils inventés par le docteur Dujardin est l'émission successive des fluides contraires. Cette disposition extrêmement ingénieuse écarte l'inconvénient, si fréquent en magnétisme, de l'aimantation fixe des électro-aimants et des fils conducteurs.

des sciences, de l'agriculture et des arts de Lille, et a été récompensé aux dernières expositions universelles de Londres et de Paris.

DUMONCEAUX, né à Douai, d'une famille de robe, était avocat quand éclata la révolution, et fut nommé commissaire du roi près le tribunal du district; en 1791, il épousa la fille de Lesage-Sénault et demeura dans une sorte d'obscurité jusqu'à ce que les événements du 18 fructidor (3 septembre 1797), eussent appelé son beau-frère Merlin, à la place de directeur. Dumonceaux fut alors choisi pour organiser la partie forestière des départements annexés; il y fit, dit-on, une fortune considérable, et fut accusé simultanément à ce sujet, par les habitants et par le commissaire-général Lakanal. Quoi qu'il en fût, l'affaire n'eut pas de suites, car Dumonceaux fut envoyé en 1799, par le département du Nord, au Conseil des Cinq-cents d'où il sortit après le 18 brumaire. Plus tard, il obtint la place d'inspecteur des forêts de l'arrondissement de Lille, fonctions qu'il occupait encore au commencement de ce siècle. Il est mort vers 1820.

DUPONT (François-Léonard), dit Dupont-Watteau, peintre, né à Moorsael (Belgique), en 1756, mort à Lille, le 7 février 1821, s'était d'abord adonné à l'étude de la mécanique. Venu à Lille au moment où Louis Watteau était directeur des Ecoles académiques de cette ville, il s'éprit de la fille de ce peintre; pour l'obtenir en mariage il abandonna sa profession première, et se livra avec ardeur au dessin et à la peinture, arts dans lesquels il ne tarda pas à exceller. Ayant épousé sa fiancée en 1782, il continua à faire de la peinture jusqu'en 1798, époque à laquelle il délaissa le pinceau pour retourner à ses combinaisons mécaniques. Dupont a embrassé tous les genres de peinture sans en adopter aucun particulièrement: on a de lui des portraits, des miniatures, des nature-morte, etc.

DUPONT (Jean-Baptiste), médecin et publiciste, né à Lille en 1785, mort à Seclin le 11 avril 1848, s'est occupé spécialement d'économie sociale; nous connaissons de lui dans ces matières deux écrits : *Des moyens d'améliorer le sort des ouvriers* (1825), et des *Lettres sur les croyances religieuses*. Il est en outre auteur de nombreuses chansons, et d'une *topographie historique et médicale de l'arrondissement de Lille*.

DUPONT (Henri), journaliste, fils du précédent, est né à Lille, le 28 mars 1823. Il débuta dans le *Barbier de Lille* dès la fondation de ce journal, puis passa au *Messager du Nord*, qu'il quitta en 1849, pour entrer à l'*Echo du Nord*. En 1846, de concert avec l'imprimeur Bracke, il avait créé une feuille littéraire et charivarique sous le titre de *l'Abeille lilloise* (1). M. Dupont a fait

(1) Le journal dont il est question ici n'a rien de commun avec celui que M. H. Verly, sous le pseudonyme de Vanvyrel, a fondé en 1866. La première *Abeille lilloise* était suspendue depuis douze ans (1854) lorsque parut la seconde.

représenter différentes pièces sur le théâtre de Lille : *les deux passeports,* vaudeville en un acte (1848), *le père Georget* comédie-vaudeville en 2 actes (1851); *le Tambour Rafla* vaudeville en 1 acte (1852); *l'un pour l'autre,* vaudeville en 1 acte (1853); *Nérida*, opéra-comique en 3 actes, partition de M. F. Lavainne (1861).

DUPUIS (Albert), littérateur, né à Arras le 2 mars 1817, fit ses études au collége de Lille, et reçut son diplôme d'avocat à Paris le 10 août 1839. Sa santé lui interdisant la carrière du barreau, il revint se fixer à Lille (1841), et s'adonna exclusivement à l'étude et à la littérature. Sous la République, de 1848 à 1850, il occupa les fonctions de juge-de-paix à Lille; plus tard il accepta le poste de chef du contentieux près de la Compagnie d'assurance *le Nord*. Admis en 1848 à la Société des sciences et arts, il a publié dans les *Mémoires* de cette Académie de nombreux travaux, entre autres : *Notice sur la vie, les doctrines et les écrits d'Alain de Lille* (1849 et 1858); *Antoinette Bourignon* (1853); *l'Enseignement de la philosophie à Lille* (1856); *Etudes sur quelques philosophes scholastiques lillois* (1858); *l'Ambassade d'Auger de Bousbecques en Turquie* (1862), etc. M. Dupuis a, sous différents pseudonymes collaboré à la plupart des journaux lillois : *l'Artiste, l'Echo du Nord, Lille-Artiste, l'Echo populaire, la Revue du mois, l'Abeille lilloise, la Revue du Nord,* etc. Enfin, sous le nom de *Lhermite*, il a publié chez Michel Lévy (Paris, 1862), un charmant recueil de contes philosophiques intitulé *Un sceptique, s'il vous plaît.*

DURAN (Carolus-Auguste-Emile), peintre d'histoire, né à Lille le 4 juillet 1837, fréquenta les Ecoles académiques de cette ville jusqu'en 1853, puis alla à Paris continuer l'étude de son art sans autre guide que lui-même. Ayant ensuite obtenu par concours la pension Wicar, il partit pour l'Italie, où il séjourna plusieurs années. Ce fut pendant ce séjour, dans un monastère de Franciscains situé à quelques lieues de Rome, dont il avait fait sa résidence favorite, qu'il peignit sa première toile, *la Prière du soir ;* ce tableau figura au salon de Paris de 1865, et valut à son auteur une mention honorable. L'année suivante il exposa *l'Assassiné,* qui fut médaillé et qui, envoyé au salon de Lille de 1866, avec le *Portrait de M. Ed. Reynart*, fut acheté par le Gouvernement et offert au Musée de Lille. Vers la fin de 1866, M. Duran voulut étudier la manière des maîtres espagnols dans le pays même où ils ont laissé tant d'impérissables souvenirs; il parcourut l'Espagne, et s'installa à Tolède dans l'ancien cloître de San Juan de los Reyes, devenu aujourd'hui le Musée provincial et dont une salle fut mise à sa disposition. Après une absence de près d'un an, il revint en France et exécuta son *Saint-François-d'Assises*, qui est actuellement sa meilleure œuvre (salon de Paris, 1868). On a encore de lui de nombreux portraits, un tableau de genre, *la*

Visite au convalescent, des *nature-morte*, une grande toile décorative, *la Mort du Christ,* exécutée pour la chapelle du château de Rocheux, appartenant à M. le comte de Villebresme, etc. Original et vigoureux dans sa manière, M. Duran s'est rangé dès son début parmi les plus fervents coloristes.

DURIG (JEAN-JOSEPH), graveur, né à Strasbourg en 1750, était l'aîné des vingt enfants de Jean Durig, tourneur tyrolien. Enrôlé sous les drapeaux à l'âge de dix-huit ans, il se racheta du service, s'établit à Valenciennes graveur d'armoiries, de cachets et de cartes, retourna à Strasbourg vers 1784, passa à Paris, et en 1785 se fixa définitivement à Lille, où il mourut en 1816, laissant pour résultat de trente années de travail consciencieux les gravures suivantes : *Ascension de la nymphe aérienne, à Lille* (1787) ; *Médaille de l'Assemblée provinciale de Flandre* (1788) ; *Armes de la République de Genève; Armes du roi de Sardaigne* (exposées au salon de Lille de 1788); *Médaillon de Louis XVI; la Valeur n'attend pas le nombre des années* (1790) ; *Portrait de Vonck; Portrait de Vandermersch; Clocher de la métropole de Cambrai* (1803) ; *Pyramide de Cysoing* (1804) ; *Tombeau du préfet Dieudonné*, d'après F. Verly ; *Médaille de Napoléon* (1806); *Pont-Napoléon à Lille*, d'après Dewarlez : *le Théâtre de Lille* (1810) ; *l'Origine de Lille, frontispice* (1810) ; *Marché aux poissons*, d'après Dewarlez ; *Eglise St-Eloi à Dunkerque ; Loge de Thémis à Cambrai ; Médaille de la Confédération de Lille* (1790); *idem de la Loge de la Parfaite-Union de Valenciennes ; Médaille maçonnique* avec légende hébraïque ; *Id. de la Loge de l'heureuse Réunion de Lille*, sans parler d'une foule de vignettes, culs-de-lampe, etc., etc.

DUSAUTOIR, journaliste, fut en 1848 rédacteur-gérant du *Messager du Nord*. (Voir BIANCHI).

DUSILLON, miniaturiste, né à Lille, vers 1760, mort à Tournai (Belgique), vers 1822, a peint une quantité considérable de portraits sur ivoire, remarquables par leur finesse, et dont beaucoup existent encore disséminés dans les anciennes familles du pays. La plupart ne portent pas de signature; d'autres sont signés de la lettre D suivie d'un point. Dusillon, qui jouissait d'une assez grande réputation en Flandre, se retira à Tournai en 1817.

DUTILLEUL (JÉROME-EUGÈNE-JOSEPH), homme politique, né à Lille, le 18 septembre 1803, mort dans la même ville le 11 juillet 1857, a joué un rôle important dans le mouvement républicain de 1848. C'est dans les bâtiments de sa brasserie, dite *Brasserie de la réforme*, qu'eurent lieu les banquets réformistes, présidés par Bonte-Pollet et Ledru-Rollin, et la plupart des assemblées des Comités révolutionnaires de Lille. Dutilleul fut au nombre des plus dévoués organisateurs

de la *Boucherie de l'humanité*, l'un des premiers essais coopératifs qui aient été tentés en France, et à la liquidation de laquelle il contribua même de ses propres deniers.

Son fils aîné, M. Jules Dutilleul, né à Lille en 1837, s'est fait connaître par des poésies lues aux séances publiques de l'Association Lilloise, et par une invention mécanique, *l'indicateur rotatif des niveaux d'eau dans les machines à vapeur*, qui a été couronnée par la Société des sciences de Lille (1860). M. J. Dutilleul fait partie de ce corps savant depuis 1867.

ENSLEN (1), célèbre peintre de paysage et d'architecture, né à Berlin le 20 septembre 1792, mourut à Lille, durant le second séjour qu'il fit dans cette ville, le 17 avril 1866. De 1811 à 1815 il fréquenta l'Académie royale de Berlin dont Gottfried Schadow était alors directeur ; mais c'est surtout par l'étude et la patiente copie des Canaletto de la galerie de Dresde qu'il prit goût à la peinture architecturale et développa sa manière. Il se mit ensuite à voyager en Allemagne pour compléter ses connaissances par des travaux d'après nature. Son premier grand tableau panoramique fut le *Château d'Heidelberg* (1820). Le succès qu'il obtint le confirma dans ses projets, et dès lors il suivit sa voie sans s'arrêter, la fortune indépendante dont il jouissait lui permettant de chercher dans son art autre chose qu'un gagne-pain. De 1822 à 1831, Enslen habita l'Italie ; il possédait déjà une belle collection de tableaux panoramiques, lorsqu'en 1832 il retourna en Allemagne dans l'intention d'enrichir sa galerie des vues de Vienne, de Pesth, de Munich, etc. Quittant de nouveau Berlin en 1835, il reprit la route de l'Italie où il séjourna pendant treize années consécutives, à Venise, à Rome, à Florence, à Naples, à Pompeïa, à Palerme. Désireux de voir le nord de l'Europe, il revint, en 1848, en Allemagne pour gagner la Norwège par Hambourg et Copenhague, et visita tour à tour, toujours peignant, Christiana, Stockholm, Bergen, Hammerfest, etc., puis il alla se reposer à Berlin. Repartant encore en 1861, il se rendit à Cologne, à Anvers, à Bruxelles, à Gand, pour y copier les grands spécimens qu'y a laissés l'art gothique, et de là vint se fixer provisoirement à Lille.

La personnalité d'Enslen était des plus remarquables. Dépourvu des dons extérieurs, il était en revanche doué d'une grande finesse, d'un rare esprit d'observation et d'une énergie extraordinaire chez un homme aussi chétif : s'il avait la taille d'un nain, il avait l'intelligence d'un homme. Sa valeur morale doublée de son grand talent de peintre lui avait valu la bienveillante sympathie d'illustres personnages: les rois

(1) Bien qu'Enslen ne soit d'aucune manière notre concitoyen, nous avons cru bien faire en donnant dans notre recueil une place à cet artiste cosmopolite que des relations personnelles nous ont mis à même de bien connaître. Outre l'utilité que la présente notice peut offrir dans l'avenir à ceux qui s'occuperont de l'histoire des beaux-arts, elle emprunte un intérêt local aux longs pourparlers qui ont eu lieu entre la ville de Lille et M. Zerbinato, pour la cession de la galerie Enslen à notre musée de peinture.

Frédéric-Guillaume III et Frédéric-Guillaume IV de Prusse, Louis Ier de Bavière, l'empereur François-Joseph d'Autriche, furent ses protecteurs; le sculpteur Rauch, Zahn, Schinckel, Alexandre de Humbold, ses amis. Nommé membre de l'Académie de Venise (1823), de l'Académie des Beaux-Arts de Berlin (1832), il reçut du roi de Prusse le 17 juillet 1832 le titre de professeur honoraire d'architecture à l'Académie royale, fut décoré des ordres du roi Oscar Ier de Suède en 1857 et de ceux du roi de Danemark en 1858. Enslen a produit peu de tableaux à l'huile; son genre était la peinture dite *tempera* qu'employaient les anciens, et qui, préparée à l'œuf, est inaltérable. Son œuvre, sans parler d'une infinité d'études, ne comprend pas moins de 80 grands tableaux panoramiques d'une minutie d'exécution et d'une exactitude de détails incomparables; nous citerons seulement ceux que nous avons vus : *Rome, Florence, Naples, Pompéïa, l'Etna, Vienne, Munich, Cassel, Francfort, Berlin, Hambourg, le Colysée, Course antique à Padoue, le Pôle Nord, le Temple d'Isis, Christiana, le Palais des Doges* et *les Lagunes à Venise, Copenhague, Gand*, etc. Enslen, seul peintre de son genre, n'a eu d'autre élève que son fils adoptif, M. Zerbinato-Enslen.

ESPARBIÉ (Alfred), journaliste né à Pau, le 23 mars 1820. D'abord secrétaire particulier de M. Duchâtel, préfet de la Haute-Garonne, il fit ses débuts dans la presse en 1848 à Maubeuge, puis à Arras dans la *Liberté*. L'année suivante, il entra au *Journal de Lille* qu'il quitta, deux mois après que cette gazette fut passée, sous le titre de *Nord*, dans les mains de M. Delamarre, pour prendre la rédaction de la *Normandie* à Rouen. Le préfet de la Seine-Inférieure lui ayant fait offrir la direction des théâtres de Rouen, M. Esparbié renonça momentanément au journalisme; mais la fortune lui fut obstinément contraire, dans sa nouvelle carrière; il reprit donc la plume du publiciste, alla à Paris, où il collabora à la *Vérité*, au *Pays*, à la *Patrie*, à la *Nation*, à la *France*, etc. En 1866, il accepta les fonctions de rédacteur en chef du *Mémorial de Lille*, où, en même temps que les articles politiques, il fait sous le pseudonyme d'André Boni la critique théâtrale. Il a publié différents feuilletons dans le *Pays*, la *Presse* et l'*Etendard*, et un roman intitulé les *Fausses routes*, en un volume, édité à Paris en 1860.

EVALDRE (Henri), peintre-verrier né à Lille, le 5 août 1827, fréquenta le collége communal et les Ecoles académiques de cette ville jusqu'en 1842, époque à laquelle il entra en apprentissage chez son père, puis dans l'atelier-succursale que MM. L. Ochs et Cie possédaient à Lille pour la fabrication des vitraux d'église. L'année 1848 le vit partir pour Paris; il travailla à l'oratoire du Louvre, chez le baron de Rothschild, etc., etc., et revint ensuite dans son pays natal continuer le commerce de vi-

trerie que lui laissa son père. Dès son retour, il se mit à l'œuvre pour la confection d'un vitrail qui fut admis à l'exposition de 1854 et classé dans la section des beaux-arts. Depuis lors, M. Evaldre n'a plus cessé de perfectionner l'art difficile du peintre-verrier, et il partage avec M. Gaudelet l'honneur d'avoir implanté en Flandre cette industrie, qui exige chez ses praticiens la science du chimiste unie au talent du peintre et du dessinateur. Les ateliers de M. Evaldre ont fourni de nombreuses verrières aux églises françaises et étrangères : *Croix* près Roubaix (les évangélistes, ornements, grisailles et rosaces); *Linselles* (vie de la Vierge, 12 châssis); *Marcq*, hameau du Pont (mariage de la vierge, couronnement et 11 grisailles); *Neuville-en-Ferrain* (chœur, chapelle et 10 fenêtres); St Pierre de *Douai*, chapelle privilégiée (16 verrières); *Polincove*, *Audruick* (cœurs de Marie et de Jésus); *Valhuan* (Ste Catherine, la délivrance des âmes du Purgatoire, la communion, portraits); *Sains-lez-Pernes* (toutes les verrières); *Piefs* (id.); *Nédonchel* (chœur); *Noyelles-Gaudault*, *Wattignies* (verrières complètes); *Bachy* (id.); *Genech* (id.); *Ponckerchove* (id.); *Fromelles* (id:); *Wicres* près La Bassée (5 verrières); *Hantay* (2 verrières); *Verlinghem* (5 verrières); *Faches* (vitrail complet); *St-André-lez-Lille* (id); *Sains-en-Gohelle* (id.); *Beaucamps* (église des frères); *Lambres*, près Aire (6 verrières); *Linselles* (église de l'Enfant Jésus); église de la *Renaissance*, près Somain ; *Masnières*, *Crèvecœur*, *Lannoy* (les évangélistes); *Lille*, église de l'Enfant-Jésus (vitraux complets, 12 verrières), Chapelle de la Sagesse-La-Madeleine (4 verrières); de la Sagesse-Ste-Catherine ; etc., etc. A côté de ces œuvres, publiques en quelque sorte, nous ne parlons que pour mémoire des travaux d'art particuliers que M. Evaldre a exécutés à Lille, Roubaix, Tourcoing, Douai, Valenciennes, Arras, Cambrai, Armentières, Bailleul, Steenwerck, Hazebrouck, Calais, Dunkerque, Rouen, Toulouse, la Souterraine, etc. C'est lui encore qui a introduit chez nous l'art de la gravure sur verre par l'acide fluorhydrique, et il a perfectionné la mise en plomb pour les vitraux, au point de pouvoir construire sans armature des châssis de trois et quatre mètres carrés, contenant plus de trois mille pièces, et capables de résister aux intempéries. Un panneau représentant le *Mariage de la Vierge*, d'après Raphaël, que M. Evaldre avait exécuté pour l'exposition universelle, est un des spécimens les plus admirables qu'il nous ait été donné de voir dans ce genre, tant pour l'éclat du coloris que pour la beauté du dessin et la perfection de l'ajustement.

FAIDHERBE (Louis-Léon-César), général du génie, gouverneur du Sénégal, né à Lille le 3 juin 1818, fit ses études au Collége de cette ville, se fit admettre en 1838 à l'Ecole polytechnique, puis à celle d'application de Metz, d'où il sortit en 1842 avec le grade de lieutenant au 1er régiment du génie.

L'Algérie fut le théâtre de ses premières armes : il y séjourna pendant les années 1844 et 1845, revint alors en France, et partit de nouveau, en 1848, pour passer à la Guadeloupe en qualité de capitaine. Habitué à la vie des Tropiques et rompu aux questions de colonisation, dont il fit une étude approfondie durant son séjour aux Antilles, il adressa en 1850 une demande au ministère pour être attaché à l'état-major du Sénégal. Aucune place ne s'y trouvant vacante, il retourna en Algérie, où il construisit le fort avancé de Bou-Saada, prit part à la campagne de Kabylie sous le général Saint-Arnaud (1851), puis à l'expédition du général Bosquet dans les hauts plateaux (1852); les services qu'il rendit lors du désastre qui termina cette dernière, lui valurent la croix de la Légion-d'Honneur.

A la fin de cette même année, et sur ses sollicitations réitérées, il fut envoyé au Sénégal. Dès son débarquement, il se signala par une grande activité dans l'ordre administratif comme dans les faits de guerre. Après deux ans de séjour, il possédait sur les besoins, les dangers, l'économie, la politique pratique de la colonie, des connaissances telles que le ministre de la marine Ducos n'hésita pas, en l'élevant au grade de chef de bataillon, à lui confier le Gouvernement suprême des possessions françaises au Sénégal (1854). M. Faidherbe se voua alors tout entier à l'exécution de la tâche qu'il souhaitait depuis si longtemps, la rénovation de la colonie, qu'il mit sept années à accomplir. Après des hostilités de quatre ans, il reprit la rive gauche du fleuve aux maures Trarza (1858), annexa les côtes du Baol, du Sine, du Saloum, la Casamance, etc.; il établit un système de forts, de fortins, de blockhaus qui assura la sécurité de la contrée, et un réseau télégraphique qui créa des communications; il installa des comptoirs nouveaux à Dagana, à Podor, à Matan, à Saldé; enfin, il engagea une guerre d'extermination contre le prophète El-Hadji-Omar, qui avait conçu le vaste projet de fonder un immense empire musulman dans l'Afrique centrale, en chassant l'étranger et en groupant les tribus indigènes en une sorte de confédération. Cette guerre, dont le résultat était une question de vie ou de mort pour notre colonie et qui n'embrassa pas moins de 300 lieues de territoire, est le fait d'armes capital de notre concitoyen; elle se termina en 1860 par la soumission de l'apôtre de l'Islam.

Ayant couronné son entreprise en constituant des relations régulières avec le Caylor, état puissant qui sépare nos deux importants établissements de Saint-Louis et de Gorée, il quitta le Sénégal pour commander la subdivision de Sidi-bel-Abbès. (Il avait été nommé lieutenant-colonel du génie en 1856 et colonel en 1858).

Mais on ne tarda pas à s'apercevoir de son absence sur le littoral de l'Atlantique : on s'écarta du programme tracé par son expérience, on négligea ses instructions, et les affaires périclitèrent. Le 20 mai 1863, le ministre de la marine dut recourir de nouveau à son interven-

tion. M. Faidherbe, élevé au rang de général de brigade, reprit les rênes du gouvernement au Sénégal. Deux ans après, sa santé exigeant impérieusement son retour vers un climat moins meurtrier, il vint prendre le commandement supérieur de la subdivision de Bône.

On comprend que ce long séjour dans des contrées encore inexplorées n'a pas été sans utilité scientifique pour un esprit aussi spéculatif. Différentes publications renferment les études multiples de M. Faidherbe sur les mœurs, les langues, l'histoire des peuples africains, ainsi que sur la topographie, la géologie et l'archéologie de leurs territoires. La plupart de ces travaux ont été insérés dans l'*Annuaire du Sénégal* (1858, 1860, 1861), le *Bulletin de la Société de géographie,* celui de la *Société africaine,* le *Moniteur sénégalais:* une importante brochure intitulée : l'*Avenir du Sahara et du Soudan* a été également publiée par lui en 1863.

Le général Faidherbe aujourd'hui commandeur de la Légion-d'Honneur, est président de l'Académie d'Hippône, membre des Sociétés de géographie de Paris, Londres, Berlin, de la Société des sciences de Lille, etc.

FAIDHERBE (Alexandre-Joseph), écrivain, né le 26 octobre 1828 à Wandignies-Hamage (arrondissement de Douai), a fait à peu près seul son éducation, en lisant, tout en menant ses bêtes aux champs, les livres qu'il parvenait à se procurer ; il réussit cependant à entrer à l'Ecole normale de Douai, d'où il fut envoyé comme instituteur à Wazemmes le 11 octobre 1849. Ce fut pendant qu'il occupait ce poste, qu'il compléta son instruction en apprenant seul les langues anciennes. En même temps il collaborait au *Moulin-à-Vent* et à la *Gazette de Wazemmes* (de M. Horemans); puis, M. Alb. Dupuis l'introduisit à la *Revue du Nord*, où il écrivit un article sur *la perpétuité du principe électif dans les monastères de la Flandre wallone,* une *Critique de la famille Prudhomme de M. Derode*, une *Notice sur l'abbaye de Marchiennes,* et où il publia un manuscrit de la bibliothèque de Lille, relatif aux *siége et prise de Marchiennes en* 1712. Vers le même temps il avait fondé avec quelques amis une société littéraire sous le titre de *Société d'émulation de Lille* (1853-55). Nommé directeur de l'école communale de Roubaix en 1855, il a dû renoncer à ses travaux littéraires et historiques, pour s'adonner entièrement aux choses de l'enseignement, et n'a plus collaboré à partir de ce jour qu'à des journaux pédagogiques.

FAUBERT (Pierre-Eloi-Joseph), poète, membre de la Société des sciences et arts, d'abord médecin à l'hôpital des Victoires à Lille, puis curé à Verlinghem, né le 29 juillet 1767, est mort dans cette dernière commune en 1806. On a de lui en inédit : Ode sur *le retour de l'Empereur,* ode sur *la reconnaissance,* poème sur *la Prise de la Bastille*, des traductions de plusieurs *Psaumes de David*, et diverses poésies légères.

FAUCOMPRE (Casimir), poète, est né à Lille, le 18 octobre 1825, d'une honorable famille de négociants. Suivant le désir de son père, dont il était resté l'unique enfant, il embrassa au sortir du collége la carrière commerciale, et c'est en volontaire qu'il débuta dans la littérature. *Le Moulin à Vent* et *le Barbier de Lille* furent les témoins de ses premiers essais (1842-1845). En 1847, il publia un premier volume de poésies intitulé : *Roses et Soucis*, qui lui valut les félicitations de Hugo, de Sainte-Beuve, de Lamartine et de Béranger. Un second volume, qui parut en 1854 sous le titre *Far-Niente*, fut si bien accueilli par la presse parisienne, que l'auteur se décida à abandonner complètement le commerce pour la littérature, et alla se fixer à Paris (1856). Quatre ans plus tard l'éditeur Lavocat mit en vente un troisième recueil poétique de M. Faucompré, *Rimes franches*, à l'égard duquel la presse se montra également bienveillante. Mais ces succès d'estime n'étaient pas ceux que le poète avait souhaités; différentes pièces de théâtre sur lesquelles il avait fondé ses espérances, restèrent dans les cartons faute de ce coup d'épaule de la camaraderie, sans lequel il n'est point de gloire lucrative à Paris ; une place au ministère d'État (section des théâtres), qui eût pu lui ouvrir l'accès de nos principales scènes et qui lui avait été promise, lui échappa à cause de ses opinions orléanistes trop avouées : découragé alors, il renonça à réaliser le rêve qu'il avait longtemps caressé et reprit intérêt au commerce paternel. Il a encore en manuscrit un dernier volume de poésie, *Arrière-Garde*, dont il a différé la publication par suite de la mésaventure arrivée à son premier ouvrage qui, lors de sa réimpression, fut saisi par le parquet (1861). M. C. Faucompré a été, avec MM. Brun-Lavainne, Deplanck et Albert Dupuis, l'un des collaborateurs les plus assidus de *l'Echo de Lille*, de *l'Artiste* et de *la Revue du Nord*. Il a aussi publié, avec le concours musical de Desrousseaux, un album hebdomadaire de romances, intitulé : *Sous les Saules*.

FAURE (Adolphe-Alexandre), peintre photographe, né à Saint-Quentin (Aisne) le 27 avril 1824, abandonna la peinture décorative pour étudier la photographie au moment où cette science était encore peu connue, s'établit à Amiens (1856), inventa une *machine à dégrader*, fut médaillé à l'exposition d'Amiens (1860), découvrit un moyen d'opérer sur la toile à peindre, et perfectionna différents procédés de photographie sur porcelaine, au charbon ou émaillée, et se fixa à Lille à partir de 1864.

FAUVEL, député du département du Nord au conseil des Cinq-cents, en septembre 1795, fit en janvier 1796 un rapport sur un nouveau mode de rédaction de la liste des émigrés, prit part au contrôle des finances, sortit du conseil en 1797, et fut nommé après le 18 brumaire président du tribunal civil de Lille, fonctions qu'il occupait encore en 1806. Il est mort vers 1815.

FAVRE (ADOLPHE), écrivain, né à Lille en 1808, publia en 1832 un recueil de poésies intitulé *l'Amour d'un ange*; il écrivit ensuite un assez grand nombre de nouvelles et de romans, parmi lesquels *le Carrefour de la Croix* (1855, 2 vol.); *l'Amour et l'argent* (1856, 2 vol.). Depuis 1851, il est rédacteur en chef d'un journal romantique, *la Revue parisienne*, dans laquelle il a inséré *le Capitaine des archers*, *l'Œuvre du démon*, etc.

FÉMY (FRANÇOIS-EMMANUEL-JOSEPH), journaliste et homme politique, né à Lille le 10 novembre 1802, fut d'abord destiné à la carrière artistique par son père, qui professait la musique; les succès qu'il obtint au collége de Lille changèrent seuls les projets de sa famille. Lorsqu'il eut terminé ses études, M. Fémy entra dans l'enseignement, et fit ses débuts littéraires en collaborant à divers journaux et en publiant, avec le concours de son ami Pierre Legrand, différentes brochures et quelques essais poétiques. Il partit ensuite, dans l'intention de s'y faire recevoir avocat, pour Paris, d'où des affaires de famille le rappelèrent un peu avant la révolution de 1830. Ayant pris part aux préludes de cet événement politique, il se prononça en faveur du nouveau régime en raison des réformes démocratiques qu'il en attendait. Les allures du gouvernement de juillet ne répondant point à ses espérances, il se sépara des Orléanistes avec le groupe qui forma l'opposition républicaine; fut désigné pour faire partie de la commission de réorganisation de l'instruction primaire, conjointement avec les docteurs Bailly et Doyen, le physicien Delezenne, Heegman, Pierre Legrand, Th. Lestiboudois, etc. (1831), et des défenseurs des accusés d'avril (1835). En 1838, il fut choisi pour greffier du Conseil des prudhommes et nommé secrétaire de la mairie des Moulins.

Lorsqu'éclata la révolution de 1848, M. Fémy, l'un des vétérans du parti, se trouva placé au premier rang de ceux qui acclamèrent la république, et le 10 mars, cédant aux instances de ses amis, il accepta les fonctions de secrétaire-général de la préfecture du Nord (le département était alors administré par M. Delescluze, commissaire extraordinaire du gouvernement provisoire), poste qui, après lui avoir été officiellement confirmé à l'arrivée du préfet Durand-Saint-Amand, lui fut retiré en juillet, en dépit de la modération bien connue de son caractère. Candidat à la députation, conseiller municipal dès 1848, et rappelé au Conseil des prudhommes, M. Fémy se vit opposer une prétendue incompatibilité entre ces fonctions, résilia son mandat et s'effaça de la scène politique, sur laquelle il ne réapparut qu'en 1851 pour protester contre le Coup d'Etat.

Arrêté à cette époque avec MM. Gustave Testelin, conseiller municipal, Gramain, rédacteur de l'*Echo du Nord*, etc., M. Fémy fut détenu à la citadelle; à sa sortie de prison, en Février, on lui notifia une décision d'après laquelle il était

interné. En même temps on lui enleva son emploi du Conseil des prudhommes. En 1853, bien qu'il vécût dans une retraite absolue, M. Fémy se vit, à la suite du complot de Pérenchies, auquel il était étranger, l'objet de nouvelles persécutions : il fut arrêté, dirigé sur Paris et écroué à Mazas. Relaxé après une longue détention, il revint à Lille, et reprit la profession plus philanthropique que lucrative d'avocat au conseil de guerre, qu'il exerçait depuis 1845, et à laquelle l'avait préparé dès 1829 sa collaboration avec Pierre Legrand pour un travail écrit par celui-ci sur la réforme de la procédure militaire. M. Fémy a été, avec MM. Bianchi, et A. Testelin, l'un des fondateurs du *Barbier de Lille,* journal littéraire transformé ensuite en journal politique, du *Messager du Nord,* dans lequel il a beaucoup écrit (1848), de l'*Echo de Lille,* feuille presque spécialement théâtrale (1852), de l'*Echo populaire* et du *Messager populaire* (1866). Il rédige actuellement dans le *Progrès du Nord*, la critique théâtrale, genre dans lequel M. Fémy a acquis de longue date une grande autorité.

FIÉVET-CHAUMONT, né à Lille vers 1750, mort dans cette ville vers 1810, fut nommé député du département du Nord au Conseil des Anciens, en mars 1797, mais il vit annuler son élection à la suite de la journée du 4 septembre. Après le 18 brumaire, on le nomma juge au tribunal civil de Lille (26 juin 1800).

FINANCES DE LILLE, (Historique et liste des derniers dignitaires du BUREAU DES), voir CHAMBGE DE LIESSART.

FONTAINE DE RESBECQ (ADOLPHE-CHARLES-THÉODORE DE), littérateur, né à Fives-lez-Lille en 1813, mort à Paris en janvier 1865. Il appartenait à une très ancienne famille de Flandre, et était petit-fils d'Augustin de Fontaine de Resbecq, trésorier de France honoraire, à Lille, en 1790. Il avait épousé en 1837 la fille de l'amiral Lebas de Sainte-Croix. Fontaine de Resbecq, qui a été sous-chef du personnel de l'enseignement supérieur, puis chef de bureau au Ministère de l'instruction publique, fut nommé chevalier de la Légion-d'Honneur, le 14 août 1863. Il a écrit un grand nombre d'ouvrages d'éducation tels que : *Histoire de l'Empereur Napoléon*, racontée par une grand'mère à ses petits enfants (1834), *l'Enfant religieux* (1836), *le Fénelon des écoles* (1837-1839), *Contes fraternels* (1839), *Histoire d'un navire* (1843), *la Vertu pour héritage* (1854), etc., et d'autres d'un caractère plus sérieux : *Voyages littéraires sur les quais de Paris* (1857, in-18 ; 2ᵉ éd. augmentée, 1854), *Notice sur le doctorat en droit* (1857).

FOURMANTEL (AGATHON), poète satirique, est né à Lille en 1772, d'une famille de riches marchands. Son père était le type du bourgeois lettré d'avant la révolution : les comptoirs de sa boutique d'orfévrerie abritaient dans leurs flancs de chêne les œuvres des ency-

clopédistes à côté des métaux précieux et des instruments de son art. Aussi austère qu'érudit, l'extrême rigidité de son caractère ne fut certainement pas sans influence sur les destinées d'Agathon, dont l'esprit frondeur, les tendances sarcastiques ne s'étaient que trop révélées au collége, sous la forme d'épigrammes et de couplets mordants. En 1792, Agathon Fourmantel quitta la maison paternelle pour s'enrôler au 4e bataillon du Nord où il devint bientôt sergent-major, se signala aux batailles de Wormhoudt et d'Hondschoote, aux siéges d'Ypres et de Mantoue; mais, malgré sa bravoure et les services qu'il rendit comme secrétaire des officiers de son régiment, lesquels lui empruntaient volontiers son style facile et sa faconde impétueuse, son caractère indisciplinable l'enchaîna aux grades subalternes. C'est de la plume de Fourmantel qu'est sortie la fameuse *Proclamation du Midi* qui parut sous la signature d'un officier général bien connu. Nous ne savons par suite de quelles aventures notre concitoyen abandonna l'état militaire, pour devenir secrétaire du consulat romain ; ni pourquoi il délaissa ensuite ces fonctions qui assuraient son existence et celle de sa famille, car il s'était marié à Rome; toujours est-il qu'il revint en France, et tenta de fonder à Marseille, un établissement d'instruction. La fortune continua à se montrer rebelle à son égard : son institution périclita. Tombé dans la misère, et se rappelant dans son malheur les parents opulents qu'il avait laissés au pays natal, il se décida à traverser la France pour venir réclamer leur aide. Mais la malchance s'acharnait contre lui : soit que la maladie l'ait saisi avant qu'il eût pu rentrer en grâce auprès de sa famille, soit que les survivants d'entre ses proches eussent quitté la ville, Fourmantel se sentant dangereusement atteint se fit transporter à l'hôpital Saint-Sauveur, où il mourut le 4 mars 1806. Les œuvres d'Agathon Fourmantel n'ont pas été imprimées ; un grand nombre de ses poésies ont même été perdues; les seules qui soient venues jusqu'à nous forment un in-8 manuscrit qui appartient à la bibliothèque de Lille (n° 384). Quelques-unes de ses satires ont été publiées, entre autres celle des *Parvenus* qui a paru dans le *Libéral du Nord*, le 3 août 1833.

FRANCHOMME (Auguste), célèbre violoncelliste, né à Lille en 1809, reçut les premières notions de musique de M. Maes, professeur de violoncelle à notre ancien Conservatoire, et partit pour Paris en 1827. Six mois après, il remportait le premier prix dans des circonstances assez remarquables pour que nous les rapportions ici. Franchomme était le dernier inscrit sur la liste des candidats et devait, par conséquent, se faire entendre après tous les autres ; le public et le jury étaient d'autant moins prévenus en sa faveur que les exécutions précédentes, qui avaient été nombreuses, avaient engendré la fatigue; aussi, quand après de brillants élèves apparut sur

l'estrade ce petit jeune homme imberbe que personne ne connaissait, y eut-il dans l'auditoire un mouvement d'impatience et même de retraite. Sans se décourager de cette démonstration peu équivoque, Franchomme attaqua bravement les cordes de son instrument; il n'avait pas joué dix mesures que ce public d'élite lui était gagné et que l'enthousiasme succédait à l'ennui : on avait deviné un futur maître.

L'année suivante, il exécuta à la Société des concerts du Conservatoire sa première composition au milieu d'un immense succès. Dès lors, sa place fut marquée parmi les grands exécutants et sa réputation se fit. Après avoir été violoncelle solo à la chapelle royale et au théâtre italien, il fut décoré par le roi Louis-Philippe et appelé à succéder à Norblin comme professeur de violoncelle au Conservatoire royal de Paris (1847). Cette position officielle et sa célébrité déjà grande parmi le public dilettante, étaient une compensation aux travaux, aux efforts, aux longues études de l'artiste; il en trouva de plus grandes encore dans la sympathie de ses confrères, chose rare, dans la protection affectueuse du prince Czartoriski, et surtout dans l'étroite amitié qui l'unit à l'illustre et regretté Chopin. En revanche, et par une sorte de pondération qui n'est que trop fréquente, de grandes douleurs de cœur étaient réservées à cet homme exceptionnellement heureux en tout ce qui touchait son art et sa vie publique. La mort prématurée de son ami Chopin le frappa d'un premier coup, et cette blessure était à peine fermée qu'une nouvelle catastrophe vint la rouvrir plus douloureusement encore. Franchomme avait un fils qu'il adorait, une nature d'élite, une de ces organisations spéciales toutes de nerfs et de cerveau ; il avait mis en cet enfant toute son espérance, tout son orgueil de père et d'artiste, il avait concentré en lui la quintessence de son art, les fruits de ses longues et patientes études, et le succès répondait merveilleusement à son attente : le terrain était d'une telle richesse que la semence y eut produit sans culture; sous l'impulsion d'un pareil maître, les progrès du jeune homme étaient miraculeux. A seize ans, il égalait son père ; les critiques les plus acerbes de notre vieille école annonçaient déjà l'apparition d'un radieux météore dans le monde musical, lorsque toute cette brillante et jeune destinée s'éteignit soudain, épuisée par la phthisie.

Notre concitoyen a publié environ quarante œuvres pour violoncelle. Son style est sévère et classique. Sa manière n'a rien de la prestidigitation forcenée ni de la confusion haletante de certains virtuoses qui étonnent le vulgaire et font hausser les épaules aux dilettantes; Franchomme est un musicien d'école.

FRANCIOSI (Charles de), journaliste, né à Arras le 4 mars 1821, après avoir passé quelques années au collége de sa ville natale, alla terminer ses études à Saint-Germer en Normandie. Les fréquentes prome-

nades, un long séjoûr dans les belles vallées du pays de Bray, où se trouvent répandues à profusion dans un étroit espace d'innombrables richesses naturelles, ne furent pas sans exercer une influence décisive sur son esprit, car c'est à partir de cette époque de sa vie que le goût de la géologie et surtout de la botanique s'empara de lui pour ne le jamais quitter. Son intention était alors de se présenter à l'Ecole des mines; il travaillait à préparer son examen, lorsqu'une longue maladie vint mettre ses jours en danger: force lui fut d'abandonner ses études spéciales, puis, à cause du temps perdu, de renoncer à poursuivre ses projets primitifs. A la suite de cette déception, il se fit admettre dans l'administration départementale du Pas-de-Calais, qu'il quitta en 1845 pour se marier et prendre part à l'industrie de sa nouvelle famille. 1848 survint, et la crise qui pesa sur les affaires commerciales frappa la fabrication d'un contre-coup terrible: M. de Franciosi se vit dans l'obligation de chercher dans sa science et dans ses talents une ressource contre l'effet des évènements. Il entra à la rédaction de *la Liberté,* journal politique fondé par M. d'Havrincourt, qu'il abandonna à la fin de 1849 pour le *Journal de Lille,* lequel passa momentanément aux mains de M. Delamarre, sous le titre *le Nord* (1852-1854), pour reprendre ensuite sous M. Danel, son ancien propriétaire, son premier nom de *Journal de Lille — Affiches et Annonces.* M. de Franciosi en devint alors le rédacteur en chef, fonctions qu'il n'a plus quittées depuis. La *Revue du Nord* de M. Brun-Lavainne était à cette époque en pleine prospérité; M. de Franciosi y collabora assidument pendant plusieurs années. Les articles qu'il y a publiés consistent principalement en traductions anglaises et espagnoles, poésies, nouvelles, critiques littéraires et artistiques. C'est vers le même temps que, sur l'invitation réitérée du savant docteur Le Glay, il commença à l'*Association lilloise* des lectures publiques sur *les Fleurs,* études qu'il a continuées par la suite sous une autre forme, dans deux volumes intitulés: *Souvenirs d'histoire naturelle* et *Lettres à Mme Z. L. sur la Botanique*, En 1858, M. de Franciosi prit la direction littéraire d'un essai de revue populaire tenté à Lille, sous le titre : *la Flandre illustrée.* Le nouveau-né eut le sort de tous ses frères provinciaux : il mourut en bas-âge. La même année, le Grand-Théâtre (le seul alors) représenta un opéra, *le Siége de Lille,* dont M. de Franciosi avait écrit le livret; la musique était de M. Auguste Delannoy. Ce n'est pas d'ailleurs l'unique pièce qu'il ait mise à l'affiche; d'aucuns prétendent que les échos de notre théâtre municipal frémissent encore des formidables charivaris qui accueillirent *les Plumes de Paon* et la *Parodie du Trouvère,* — non que ces ouvrages soient mauvais ou mal écrits : M. de Franciosi est, en même temps qu'un écrivain de talent, un véritable homme d'esprit, — on pourrait dire « trop homme d'esprit », car c'est ce qui lui a valu les honneurs du sifflet dans

les circonstances susdites. La verve satirique est quelquefois dangereuse pour celui qui la manie, en province surtout ; et, comme les coups de fouet ne tuent pas, quelque bien portés qu'ils soient, autant de coups, autant d'ennemis. C'est un peu là l'histoire du cas précédent. Quoi qu'il en soit, un drame du même auteur, *Artisan et Gentilhomme*, obtint tout le succès qu'on peut espérer pour une pièce née et jouée en province. En dehors du théâtre et du journalisme, M. de Franciosi a livré à la publicité des œuvres d'importance très-diverse, entre autres : *les Lettres harmonieuses, les Mémoires d'une avette*, *l'Histoire de la Collégiale de Saint-Amé de Douai*, *l'histoire du Jubilé séculaire de Notre-Dame de la Treille, Adélaïde Lindsay,* traduit de l'anglais, *la Dernière des Fées,* traduit de James, *Itinéraire de Paris à Cologne, la Virago du Texas* et *le Tailleur de Gotham* (de l'anglais), une traduction des *Twice told tails,* de Nat. Hauthorn, et des *Pamphlets politiques* de Disraëli, etc. Les cartons de M. Ch. de Franciosi renferment en outre beaucoup de travaux inédits.

FRETIN (Charles-Anselme-Constantin), né à Quesnoy-sur-Deûle le 26 messidor an XI (15 juillet 1803), mort dans la même ville le 27 décembre 1862, administra cette localité en qualité de maire à partir de 1839 (6 août) jusqu'à son décès. Chevalier de la Légion-d'Honneur, membre du Conseil général et du Comice agricole, correspondant de la Société des sciences et arts de Lille, il publia en 1855 un volume intitulé *Notes historiques touchant Quesnoy-sur-Deûle* (Lille, Lefebvre-Ducrocq, in-8), et différentes brochures relatives aux questions municipales de la même commune.

FRUCHARD (Louis), chef des bandes royalistes du Nord, né aux environs de La Gorgue vers 1791, bien qu'il ne soit point à proprement parler notre concitoyen, a joué un rôle trop important au commencement du siècle dans l'histoire de notre contrée, pour que nous ne lui réservions pas une place dans ce recueil.

Si l'esprit révolutionnaire de 1789 avait trouvé à Lille et dans les principales villes du Nord un terrain propice à son développement, il n'avait fait qu'effleurer sans y pénétrer les campagnes franco-flamandes des territoires d'Aire, de Bailleul, d'Hazebrouck, de Cassel, etc. Presque autant que dans la Basse-Bretagne, le peuple y avait conservé intact le respect des anciennes coutumes et le culte de Dieu et du Roi. Les grands bois qui couvraient le sol, les marécages, les inextricables méandres de haies centenaires et de fossés profonds, semblaient avoir protégé ce pays contre l'invasion des idées nouvelles et de leurs zélateurs. Les habitants y considéraient encore en 1810 la Révolution française comme une sorte d'envahissement de barbares, comparable aux incursions des anciens Normands, dont ils avaient peut-être entendu la légende dans quelque veillée, envahisse-

ment qui dans leur imagination n'avait duré que le temps de mettre la France à sac, pour disparaître au retour des armées du Roi. Car pour eux aussi, Napoléon n'était que le général indiscipliné de S. M. Louis XVII, dont ils ignoraient encore la triste destinée.

Parmi ces « vendéens du Nord, » comme les appelle fort justement Victor Derode, l'une des familles les plus fermes dans sa foi politique et religieuse était celle des Fruchard, composée du père, de la mère et de quatre fils. La mère avait fait preuve d'une audace singulière en foulant aux pieds sur la place de La Gorgue, la cocarde tricolore que les *Bleus* voulaient lui imposer, et n'avait dû son salut qu'à l'intervention d'un patriote à qui elle avait rendu antérieurement quelque service. La tradition nous dépeint le père et les fils comme de remarquables types de cette forte race franco-flamande, de taille athlétique, de visage honnête, dure à la fatigue et brave au combat. Louis Fruchard, l'aîné des quatre frères, outre la réputation de force et de courage dont il jouissait dans la contrée, était doué d'une intelligence supérieure à sa condition, et d'une éloquence naturelle qui le désignait d'avance au choix de ses compagnons.

Ce fut, comme toujours, le recrutement qui détermina l'explosion des résistances restées jusque là à l'état de fermentation occulte.

Louis Fruchard, appelé sous les drapeaux, conçut la pensée d'opposer la force à la force, et de former une armée royaliste des nombreux conscrits qu'il savait aussi peu disposés que lui à s'aller faire tuer au profit de « l'usurpateur. » Après avoir pris conseil de son père et de sa mère, ainsi que le voulait la loi patriarcale encore dans toute sa puissance parmi ces populations simples, et fort de leurs encouragements, Fruchard organisa son plan, donna ses instructions, et se rendit à Hazebrouck, où devait avoir lieu une revue de conscrits (10 novembre 1813). Il comptait amener à lui la presque totalité des jeunes hommes réunis dans cette ville à cette occasion. L'événement ne démentit pas ses espérances. Les conscrits se mutinèrent, arborèrent la cocarde blanche, s'emparèrent de la sous-préfecture, dont ils détruisirent les archives, et chassèrent les autorités impériales. Fruchard lança alors une proclamation qui parcourut les villages et amena sous ses ordres une multitude de réfractaires que l'on estime à vingt mille, chiffre évidemment exagéré. Il organisa son armée, distribua les grades, établit un code militaire à l'honnêteté duquel il faut rendre justice, et traça son plan de campagne que l'on peut résumer en deux mots : l'occupation et la défense de la Flandre française.

A cette nouvelle, le commandant de Lille croyant n'avoir affaire qu'à une bande ordinaire de réfractaires, envoya un détachement pour reprendre Estaires que les royalistes avaient occupée. Le détachement fut battu et revint à Lille, diminué de moitié, mais ramenant quelques prisonniers qui furent, dit-on,

impitoyablement mutilés avant d'être passés par les armes.

La nouvelle de l'arrivée d'une colonne régulière, grossie d'une compagnie de canonniers lillois munis de leurs pièces, poussa Fruchard à évacuer Estaires et à se retirer en plein pays de Lalleu, où il se savait garanti contre une attaque en règle par les bois et les marais. Le 16 février 1814, il vit son armée augmentée d'un renfort inattendu : le baron de Geismar, colonel des gardes de l'Empereur de Russie, vint se joindre à lui au nom de Louis XVIII, avec sept cents hommes de cavalerie. Dès-lors, Fruchard entama une véritable guerre de partisans, se rendit maître de tout l'arrondissement d'Hazebrouck, d'une partie de celui de Dunkerque, et allait tenter un hardi coup de main sur Cassel, dont la position devait donner une base importante à ses opérations, lorsqu'il fut surpris par une des colonnes lancées à sa poursuite et qui ouvrit un feu de mitraille sur ses gens. Une déroute s'ensuivit, et Fruchard se contenta dès-lors de tenir les bois, d'où il intercepta impunément les convois et les communications officiels.

Aux Cent-Jours, les bandes de Fruchard reprirent de l'importance et recommencèrent à se montrer en plaine. Waterloo, en anéantissant l'empire, les dispersa définitivement. Le roi Louis XVIII récompensa le chef des « vendéens du Nord, » en le nommant capitaine de ses gardes. L'un des frères de Fruchard fut placé dans la compagnie de Noailles, un autre au 28e de ligne, comme officiers. Leurs parents reçurent une pension sur la liste civile.

L'audace, la bravoure et la loyauté de Louis Fruchard font de sa personnalité un type véritablement caractéristique. Il est cependant assez peu connu, même de ses concitoyens.

GACHET (Édouard), instituteur et écrivain pédagogique, né à Lille en 1797, mourut dans cette même ville en 1845. Maître de pension de 1825 à 1830, principal du collége communal de Lille de 1830 à 1842, peu d'hommes ont laissé à leurs concitoyens comme à leurs élèves de plus honorables souvenirs. Consacrant aux lettres et à la bienfaisance les rares loisirs que lui laissait la direction de la jeunesse, il a collaboré à la *Revue du Nord* (1834, 1835 et 1836), et a écrit en 1843 un livre intitulé : *du Dévouement,* pour réfuter les doctrines phalanstériennes, sans parler de plusieurs ouvrages didactiques comme la *Méthode de lecture,* le *petit Trésor de l'enfance,* etc. En 1842, malgré ses états de services irréprochables et les sympathies de ses concitoyens, M. Gachet tomba en disgrâce auprès du ministère de l'Instruction publique, qui l'arrachant à ses élèves et à sa ville natale, l'appela à Douai à la direction de l'École d'instituteurs primaires. Déclinant ces nouvelles fonctions, il reprit son ancienne profession, rouvrit un pensionnat et reçut de la municipalité à titre d'indemnité la charge de conservateur de la Bibliothèque communale. En 1845, une maladie qui avait déjà mis ses jours en danger cinq

ans auparavant, s'abattit de nouveau sur lui et cette fois fut sans pitié : Edouard Gachet mourut le 25 juillet, à peine âgé de quarante-huit ans.

GACHET (ÉMILE), linguiste et bibliophile, né à Lille le 5 novembre 1809, mort à Ixelles (Belgique), le 23 février 1857, fut élevé sous la direction de son frère Edouard. Il s'était déjà fait connaître par de gracieuses poésies lorsqu'il partit, à l'âge de 25 ans, pour Bruxelles, où il obtint immédiatement un emploi aux Archives. Il fut bientôt remarqué, grâce à son intelligence et à sa connaissance approfondie des langues anciennes; nommé secrétaire-adjoint de la Commission historique de Belgique, il fut chargé de diriger la publication des travaux de ce corps savant, et la façon dont il s'acquitta de cette tâche augmenta à ce point la faveur dont il jouissait, qu'on créa pour lui le bureau de paléographie.

« Gachet, pendant les vingt-trois années qu'il passa en Belgique, publia divers ouvrages, parmi lesquels les *Lettres inédites de Rubens*, les *Albums et Œuvres poétiques de Marguerite d'Autriche.* Avec quelques collaborateurs, il édita en *fac-simile* un manuscrit intitulé : *le Sire de Gavres,* où il remplaça sa signature par cette anagramme piquante : « Soubz grant labeur foible *gas chiet.* » Il donna aussi aux Bulletins de la Commission historique belge des notes nombreuses sur divers points d'érudition. Enfin, il conçut deux grandes entreprises: l'une était un *Dictionnaire de la langue romane,* destiné à faciliter la lecture des romans de chevalerie publiés par la Commission, mais qui, par l'étendue des recherches qu'il comprenait, devait être d'un usage bien plus général; l'autre était un *Calendrier du moyen-âge,* qui avait pour but de déterminer la véritable signification des dates si diverses et si confuses que portent les titres de ce temps. Gachet, en mourant, laissa malheureusement ces travaux inachevés. La Commission fit terminer d'après ses notes le *Glossaire roman* qu'elle publia. Elle livra de même à l'impression, avec de grands éloges, ce qui était fait du *Calendrier* (1). »

GAILHABAUD (JULES), archéologue, né à Lille le 10 août 1810, d'une famille de négociants, se livra d'abord au commerce, carrière qu'il abandonna pour aller se fixer à Paris vers 1836. Il y créa deux journaux spéciaux : la *Revue archéologique* et la *Bibliothèque archéologique,* et publia deux ouvrages importants : les *Monuments anciens et modernes* (1849, 4 vol. in-4), et *l'Architecture du IIIe au XVIe siècle* (1850-1858, 4 vol. in-4).

Dans l'intérêt de la science à laquelle il s'est consacré, M. Gailhabaud a entrepris de nombreux et longs voyages, qui lui ont aussi facilité les moyens d'enrichir son cabinet, l'un des plus remarquables de l'époque. Sa collection de gravures seule renferme environ quatre-vingt mille pièces.

(1) *Abeille lilloise* (1867, N° 22, 2e année) : Émile Gachet, par Lhermite (A. Dupuis).

GARSIGNIES (Cardon de), prélat, né à Lille le 14 janvier 1803, mort à Soissons en 1860, était petit-fils d'un ancien prévost de Lille, et fils de Marie-Louis-Ignace Cardon de Garsignies, sous-préfet de Cambrai et sous-préfet de Lille par intérim. Il tenta d'abord la carrière administrative, démissionna pour entrer dans les ordres, alla faire à Rome ses études théologiques, et reçut la prêtrise à Amiens. Nommé vicaire à la cathédrale de cette ville, puis élevé au grade de vicaire-général du même diocèse, il fut appelé à la dignité d'évêque de Soissons en 1848. Il est auteur de plusieurs ouvrages ascétiques et moraux.

GAUDELET (Charles), peintre verrier, naquit à Paris le 13 avril 1817. (1) Élève des manufactures céramiques de Choisy-le-Roy et de Sèvres, le premier usage qu'il fit de son indépendance fut de partir en Hollande, où il exécuta les verrières de Saint-Servais et de Saint-Pierre, à Maestricht, puis en Allemagne, où, sous la direction du baron Stoltonoff, il travailla aux vitraux de la fameuse cathédrale de Cologne.

Il vint, en 1844, s'établir à Lille, où il implanta l'industrie et l'art de la peinture sur verre. Ses travaux en ce genre sont des plus remarquables. Son dessin est correct, son coloris vigoureux. Saint-Maurice de Lille doit au pinceau de M. Gaudelet ses meilleurs vitraux, à propos desquels nous ne pouvons mieux faire que de reproduire un article que publiait la *Revue du Mois* en novembre 1860 :

« Les vitraux de l'église ainsi que ceux de la sacristie, ont été exécutés par M. Gaudelet, artiste avantageusement connu par de nombreux travaux. Le pourtour du chœur offre un ensemble harmonieux qui fait bien ressortir la belle ordonnance d'architecture. L'exécution de ces belles verrières, supérieure à ce que le même artiste a fait jusqu'à ce jour, peut soutenir la comparaison avec beaucoup de vitraux de nos verriers distingués de la capitale. Le vitrail du fond dans l'axe de l'église, derrière le maître-autel, dans la chapelle des Canonniers, représente un calvaire. Le Christ est au centre, expirant sur la croix entre deux larrons ; la sainte Vierge, sainte Marie-Madeleine et saint Jean sont à ses pieds, la ville de Jérusalem se voit dans le fond. L'effet produit par ce vitrail est heureux et grandiose. De chaque côté sont représentés deux épisodes de l'histoire de Lille : dans le vitrail de gauche, Maximilien-le-Beau accorde aux canonniers lillois leurs priviléges; dans celui de droite, les Lillois, défendant leurs remparts, invoquent la sainte Vierge qui leur

(1) A la séance publique de la Société impériale des sciences de Lille, en 1860, M. Bos' secrétaire-général, s'exprimait ainsi :

« En 1844, M. Ch. Gaudelet fondait à Lille un établissement pour la fabrication des vitraux ; depuis cette époque, il n'a cessé de perfectionner cette industrie. Passionné pour l'art, il a su retrouver, après de longues expériences, un grand nombre de procédés dont les peintres verriers du moyen-âge avaient emporté le secret, et il est parvenu à reproduire avec une perfection remarquable des vitraux de toutes les époques et de tous les styles. M. Gaudelet a donc importé dans le Nord de la France une nouvelle industrie artistique qui, grâce à ses travaux, a fait des progrès considérables. Ce sont là des titres sérieux à la reconnaissance du pays ; aussi la Société décerne t-elle une *médaille d'or* à M. Gaudelet. »

apparaît avec sainte Barbe et saint Maurice. L'artiste, suivant en cela l'exemple légué par les peintres du moyen-âge, a jugé opportun de rappeler dans le tableau de gauche les traits de M. Lecomte, doyen actuel de Saint-Maurice, sous la figure d'un évêque ; ceux de l'architecte, du peintre verrier et, dans le tableau de droite, du commandant actuel du corps des canonniers. Un dais d'architecture ogivale surmonte chacun de ces vitraux. Deux autres sujets représentent, l'un l'Adoration des mages, et l'autre l'Adoration des bergers. Ils sont d'une vigueur de ton remarquable et gagneront encore après quelques modifications que M. Gaudelet a consenti à y faire. On remarque les figures en pied de saint Eloi, de saint Luc, patrons des ouvriers en métaux et des artistes, de sainte Cécile et de sainte Catherine patronnes des musiciens et des jeunes filles ; ces figures forment un ensemble de panneaux d'un ton soutenu et d'un dessin approprié au style de l'église. La composition des figures de ces sujets, tableaux et portraits de saints font honneur au talent de M. Mottez qui en a fait les cartons, pendant les années 1859 et 1860. M. Gaudelet a fait également toute la vitrerie des nefs et des transepts en mosaïques avec bordures coloriées entre les meneaux et emblêmes religieux dans les têtes. »

Les principales œuvres de M. Gaudelet sont :

Paris, six verrières à l'église Saint-Louis ; *Vimy,* dix vitraux représentant la vie de saint Jean-Baptiste ; *Vis-en-Artois,* la vie de saint Louis et de saint Blaise ; *Aire-sur-la-Lys ,* les douze Apôtres dans les hautes nefs de la collégiale, les meneaux et les corolles des basses nefs ; *Nieppe,* les vitraux d'après les cartons de M. de Mésange ; *Courrières,* l'Adoration des bergers, Laissez venir à moi les petits enfants, etc., dessinés par MM. Breton ; *Ennevelin,* vie de saint Quentin, douze verrières ; *Avelin,* les vitraux figurant la vie de saint Jean-Baptiste, donnés par M. Des Rotours ; *Bapaume,* la Légende locale, quarante-quatre vitraux ; *Martinpuich,* vie de saint Waast ; *Fives,* les Apôtres, les Prophètes et la vie de Jésus ; *Richebourg-l'Avoué ,* Saint-Pierre, douze vitraux ; *La Bassée ,* les superbes fenêtres du transept : vie de la Vierge, quatorze tableaux, vie de saint Joseph, quatorze tableaux, et la grande Rose liturgique du portail, faisant suite au tympan sculpté par Fache, de Valenciennes ; *Arras,* les vitraux de Saint-Pierre, de Saint-Waast et de la Sainte-Union ; *Loos, Douai , Steenbecke, Blois, Etampes,* les vitraux de *Claremont ,* pour la famille d'Orléans, etc.

Nous ne devons pas oublier le talent de M. Gaudelet comme aquarelliste, en ce qui concerne les fleurs surtout ; le tableau qu'il avait exposé au Salon de Lille de 1866, a été acheté par M[lle] de Maistre. M. Gaudelet, qui possède un cabinet curieux, est depuis 1865 membre de la Commission du Musée spécial d'archéologie et de celle du Travail national.

GAUTIER (Amand), peintre de genre, né à Lille le 19 juin

1825. Elève de Souchon, il remporta successivement, en 1847, 1848 et 1850, trois médailles aux écoles académiques de Lille, et aussitôt après partit pour Paris. Il débuta à l'exposition de 1853 par *la Promenade du jeudi,* qui lui valut un succès. En 1857, *les Folles de la Salpêtrière* et, deux ans plus tard, *les Sœurs de Charité,* vinrent confirmer ce précédent et affermir sa réputation naissante.

Depuis, il ne s'est guère écoulé d'année sans que M. Gautier n'ait paru au Salon : trois *Portraits en pied* (1861), *la Femme adultère* et un *Portrait* (1863), le *Portrait en pied* de M. Félu et *le Repos* (1864), *un Pâturage dans le Nord* (1865), *Après la Messe* et une *Nature Morte* (1866), un *Portrait d'enfant* en pied (exposition universelle de 1866), y ont été tour à tour accueillis.

M. Théophile Gautier, dans son compte-rendu du Salon de 1859, consacre les lignes suivantes à son homonyme :

« Sous certains aspects, dit-il, M. Amand Gautier se rattache aux réalistes, mais il s'en éloigne par un sentiment tout particulier : sentiment mélancolique, austère, presque janséniste, si un pareil mot peut s'appliquer à la peinture. Sa *Promenade du Jeudi*, ses *Folles de la Salpêtrière*, exposées aux Salons précédents, et à celui-ci *les Sœurs de Charité,* témoignent d'un goût instinctif pour les sujets tristes, pauvres, grisâtres, où la pensée domine. *Les Sœurs de Charité,* qui forment sans doute pendant à *la Promenade des Frères,* sortent de leur couvent, maussade bâtisse signée d'une croix noire au-dessus de la porte; de longs murs gris, un pavé entre les joints duquel pousse l'herbe, quelques arbres aux rameaux grêles, un ciel plombé, tel est le site; le pieux troupeau, les mains dans les manches, la tête penchée sous la coiffe rabattue, s'est mis en marche de ce pas monastique qui semble toujours glisser sur une dalle funèbre. Les sœurs s'en vont deux à deux par la ruelle étroite, et la supérieure se retourne pour quelque recommandation vers la sœur tourière restée sur le seuil. Malgré l'uniformité que donnent le costume, la discipline et le renoncement au monde, dans ces figures toutes pareilles en apparence, M. Amand Gautier a su exprimer d'une façon visible le caractère particulier de chaque sœur; on devine la résignée et la fervente, l'ascétique et la pratique; on pourrait presque dire les motifs qui ont déterminé leur vocation. Mais ce que l'artiste rend surtout d'une manière admirable, c'est l'ennui froid du cloître, tel qu'il est aujourd'hui, au fond de quelque impasse déserte, dans un quartier perdu, avec la plate monotonie moderne, sans la beauté et le grandiose des couvents d'Italie ou d'Espagne. — M. Amand Gautier peint comme Joseph Delorme versifiait. »

GÉNÉRAUX et gouverneurs militaires. Voir NÉGRIER (note).

GENGEMBRE (VICTOR), peintre et dessinateur, né à Lille le 25 décembre 1811, mort dans la même ville le 26 décem-

bre 1864, entra à l'atelier de Ingres après avoir suivi le cours des Ecoles académiques de Lille où il avait remporté un premier prix de dessin en 1829. En 1837, il obtint une médaille d'argent à l'exposition de l'Association lilloise. Gengembre s'était fait une spécialité du pastel et surtout du crayon noir; il a laissé dans ces deux genres des dessins très-estimés : une grande quantité de portraits quart-de-nature et miniature, parmi lesquels nous citerons le sien qui est considéré comme un de ses meilleurs, un *Christ*, *les Filocheuses*, et surtout *les Fumeurs*, dessin de genre qui, dans un groupe de jeunes gens réunis autour d'une table, contient les portraits de plusieurs amis de l'artiste (Ach. Testelin, Guillaume Cannissié, Ed. Desbonnets, Jules Meurein, Guffroy-Meunier, Delcambre, etc.).

On a aussi de Gengembre une série de 39 portraits, que le bibliophile Hochart avait fait exécuter pour les joindre à un exemplaire de l'*Histoire des peintres*, de M. Ch. Blanc (1).

GENTIL-MUIRON (NICOLAS-JOSEPH), né à Lille le 2 novembre 1748, mort dans la même ville le 10 mai 1828, ne cessa d'occuper des fonctions publiques depuis 1789 jusqu'à sa mort, et de 1800 à 1804 dirigea les affaires municipales en qualité de maire. Lors de la disette de 1802, la situation étant devenue grave en face d'un trésor vide, Gentil-Muiron puisa dans sa fortune particulière une somme de cent mille francs, qu'il consacra généreusement aux approvisionnements destinés aux citoyens pauvres. Cet acte de dévouement lui valut de la part du Conseil municipal le don d'une des trois grandes médailles d'or frappées lors de la visite du premier Consul (11 vendémiaire an XII), et d'une tabatière, enrichie d'émaux et de diamants formant les initiales N. B., qui lui fut remise personnellement par Napoléon Ier. Membre du Conseil général et de la Chambre de commerce, il fut de nouveau appelé à la mairie en 1815, et réussit par son influence à modérer l'effet des vengeances politiques, trop souvent inséparables d'un changement de gouvernement. Le buste de Gentil-Muiron a été modelé par Lorthioit, statuaire lillois.

Son fils, Gentil-Descamps, mort à Lille en 1865, fit longtemps partie de l'administration municipale et s'était fait une grande réputation comme archéologue; son hôtel, qui regorgeait de richesses antiques, rivalisait avec l'hôtel Cluny de Paris, et fut visité par les plus hauts personnages de France, d'Allemagne, de Belgique et de Russie (2).

(1) Hochart, bibliophile très-distingué, est mort à Lille en 1868; sa bibliothèque, qui était des plus précieuses, a été mise en vente publique en mars 1869. Hochart s'était composé également un cabinet d'ivoires et une collection d'estampes qui lui ont attiré la visite des spécialistes les plus considérables de notre époque.

(2) Sans entrer dans une description détaillée de l'*Hôtel Gentil*, ce qui nécessiterait des développements étrangers à notre cadre, nous ne pouvons faire autrement que de consacrer quelques lignes à ce musée peut-être unique en son genre.

Durant la vie de son propriétaire et créateur, l'antiquité s'était, à l'*Hôtel Gentil*, entièrement substituée à l'actualité. Depuis la porte d'entrée jusqu'aux appartements les plus secrets, depuis la pompe, depuis les grilles de la cour jusqu'aux lits, jusqu'aux services de table, jusqu'aux cartes qui attendaient à certains jours les intimes de la famille, pour la

GHESQUIÈRES (VIRGINIE), héroïne des guerres du premier empire, née à Deûlémont, en 1768, est morte en décembre 1867, à l'hospice dit des *Petits-Ménages* à Issy, près Paris. L'article suivant inséré dans la *Presse* donnera une idée exacte de la valeur de cette femme intrépide : « ... Lors de la campagne du Portugal, pendant une des rencontres les plus meurtrières, le colonel du 27e de ligne fut atteint d'un coup de feu. On le crut mort, et on ne s'occupa que de le venger. Ce fut l'affaire d'un instant : le régiment, la baïonnette en avant, s'ouvrit un passage à travers les assaillants; nul cependant n'avait songé à emporter le corps du colonel, lorsqu'un sergent de voltigeurs, petit, mince, à la mine éveillée, dit à deux de ses camarades : « C'est pas tout ça, faut aller chercher le corps de notre colonel, et montrer à ces cadets-là à qui ils ont affaire. » Les trois braves partirent, mais deux tombèrent en route sous les balles de l'ennemi, et le sergent arriva seul à l'endroit où reposait le cadavre du colonel. En vain, il essaya de le charger sur ses épaules ; il lui fut impossible d'y parvenir. En ce moment, il aperçut au loin deux cavaliers anglais, qui passaient sans le voir ; il attira leur attention par ses gestes et par ses cris. Ceux-ci accoururent pour faire un prisonnier. Mais le sergent avait son idée. Dès qu'ils ne furent qu'à une trentaine de pas, il en renversa un d'un coup de carabine, et, attendant l'autre avec sa baïonnette, il le blessa si grièvement qu'il tomba également de son cheval ; alors il chargea le corps du colonel sur l'une des montures et revint à l'ambulance glorieux et triomphant. Cependant, par une sorte de protection miraculeuse, le colonel respirait encore ; le chirurgien de service pansa ses blessures, et un moment après il pouvait remercier du regard celui qui l'avait arraché à une mort certaine. Mais alors seulement on s'aperçut que le sergent avait, lui aussi, reçu une blessure : le sang, découlant de sa poitrine, avait percé son uniforme. On se hâta, malgré sa vive résistance, de le dépouiller de ses vêtements. O surprise étrange ! ce soldat était une

paisible partie de whist, tout ce que l'œil apercevait, tout ce que renfermaient les flancs sculptés des larges bahuts de chêne, tout avait, aux siècles passés, peuplé les vieilles maisons des bourgeois à chaperon ou orné les palais des comtes de Flandre.

Comme nous devons forcément nous limiter dans notre nomenclature, nous nous bornerons à citer parmi les appartements les plus curieux de l'hôtel : la *cuisine*, dont aucun ustensile moderne ne déflorait la séculaire virginité, et qui regorgeait d'instruments anciens disposés le long de murs carrelés de faïences lilloises du XVe et du XVIe siècle ; la *galerie* et l'*escalier* qui y menait, entièrement lambrissés de vieux chêne et offrant une opulence de curiosités de toute nature à réjouir le fameux antiquaire célébré par l'immortel Walter-Scott ; la *grande chambre à coucher*, avec son lit à baldaquin, ses immenses bahuts à secret, sa table massive et ses stalles à hauts dossiers ; enfin, le *salon de réception*, meublé en Pompadour authentique et tendu de tapisseries de haute lisse sorties du vieil atelier des Gobelins.

Parmi les nombreuses collections numismatiques de Gentil, plusieurs étaient considérées comme les plus complètes que l'on connut ; c'étaient celles des *Romaines impériales*, des *Pays-Bas*, de la *première Révolution* et du *premier Empire*. Sa collection d'*Assignats* et de *Bons patriotiques des communes* était aussi rangée au nombre des plus remarquables. Enfin, ses archives renfermaient des trésors historiques, parmi lesquels nous citerons les pièces authentiques et les estampes concernant la période de 1789 à 1804, ainsi qu'une grande quantité de documents et de sceaux relatifs à l'histoire de Lille, dont la famille Gentil fit présent à la ville, suivant le désir souvent exprimé par Gentil-Descamps. Au moment où nous écrivons ces lignes, l'*Hôtel Gentil* est encore, à très-peu de chose près, dans l'état où nous l'avons vu souvent, alors que l'excellent archéologue se complaisait à nous guider lui-même au milieu de ses innombrables richesses.

femme ! C'était Virginie Ghesquière ! Virginie Ghesquière, de Deûlémont, qui, voyant son jeune frère appelé par la conscription, était partie à sa place, cachant son sexe sous des vêtements d'homme. Incorporée dans le 27e de ligne, elle avait servi six années, et avait été successivement promue aux grades de *caporal*, de *fourrier* et de *sergent*. Le général qui commandait la brigade, instruit de ce singulier évènement, fit appeler Virginie, lui remit son congé et lui fit obtenir la croix de la Légion-d'Honneur. C'est cette femme qui vient de s'éteindre de vieillesse à la maison de refuge d'Issy. Depuis quelques années, elle était tout à fait tombée en enfance et ne se souvenait absolument de rien. »

GILQUIN (Louis), architecte, né à Lille le 8 décembre 1827, est élève des Ecoles académiques de cette ville et membre fondateur de la Société des architectes du Nord. En 1868, lorsque fut soulevée la question d'un vaste percement destiné à ouvrir une communication facile entre la gare du chemin de fer du Nord et le centre de la ville, et à assainir le vieux quartier Saint-Maurice en faisant disparaître tout un réseau de ruelles insalubres (1), il conçut et exécuta un projet qui rencontra de nombreuses sympathies dans le public et dans la presse. Ce projet, dont le croquis fut lithographié, proposait non-seulement de construire des façades uniformes, mais d'établir de chaque côté de cette nouvelle artère, des galeries en avant-corps, à plafond de verre supporté par des colonnes, formant portique et offrant l'avantage de présenter au premier étage des maisons, une suite ininterrompue de larges terrasses avec balustrade de pierre. Quelque heureuse que fut cette innovation, sous le double rapport de l'esthétique et de la commodité, la municipalité lui préféra les plans de l'administration de la voirie, qui préconisaient le système ancien des galeries intérieures, semblables à celle de la rue de Rivoli, à Paris. Parmi les autres travaux de M. Gilquin, nous citerons l'*Hôtel des postes*, la *Maison aux caryatides* (propriété de M. Delescaille, sur le boulevard de l'Impératrice, sculptures de M. Biebuyck), le *Salon des négociants* (coin des rues Impériale et Esquermoise), etc.

GIRAUDON (Félix-Jules), ancien représentant du peuple, né à Lille le 19 janvier 1811, exerçait avant 1848 la profession de maître serrurier, qui était celle de son père, lorsqu'éclata la révolution de février. Elu représentant du Nord par 120,846 suffrages, il fit partie du comité du travail, et comme la plupart des ouvriers envoyés à la Constituante, votant en général avec la fraction modérée du parti démocratique, il se montra hostile aux tendances ultra-socialistes. Le 10 décembre le rapprocha de la gauche; il lutta contre la

(1) Au moment même où ce livre est sous presse, l'administration préfectorale fait afficher une dépêche télégraphique annonçant que le Conseil d'Etat vient d'autoriser le percement de la rue de la Gare (14 mai 1869).

politique de l'Elysée, se prononça pour la mise en accusation du Président et du Ministère, au sujet de l'expédition de Rome. Exclu de la Législative, il retourna à ses travaux professionnels.

GODEFROY DE MAILLARD (Denys-Joseph), paléographe, né à Lille en 1740, mort dans la même ville le 14 mai 1819, succéda à son père dans la charge de Conseiller du roi, Garde des archives de la Chambre des comptes de Lille. En 1760, il fut nommé Commissaire royal pour le réglement des limites. Il est auteur de remarquables travaux historiques sur la Flandre, et de catalogues estimés des chartes de cette province. Il était arrière-petit-fils du célèbre Denys Godefroy, historiographe de France en 1640, nommé Garde des archives de la Chambre des comptes de Lille par ordonnance royale du 11 décembre 1668, mort à Lille en 1681, et petit-fils du chevalier Jean Godefroy, né en 1656, mort à Lille le 23 février 1732, auteur de l'édition des *Mémoires de Philippe de Comynes,* publiée en 1706 et 1713, en 4 vol. in-8, avec remarques et suppléments de Marguerite de Valois et de Castelnau de l'Estoile. La famille des Godefroy, si étroitement liée à l'histoire de notre ville n'est pas éteinte : Denys-Joseph eut deux enfants, Mlle Eugénie-Joséphine-Louise, née à Lille en 1790, mariée en 1812 à M. Marie-Aronio de Romblay, notre concitoyen, et M. Denis-Charles Godefroy de Ménilglaise, dont nous parlons ci-après.

GODEFROY DE MÉNILGLAISE (le marquis Denys-Charles), savant bibliophile, né à Francfort-sur-Mein en 1795, ajouta en 1846 à son nom patronymique le nom et le titre de son beau-père, le marquis Droullin de Ménilglaise, suivant le testament de celui-ci, ordonnancé par le Conseil d'Etat. M. Godefroy, chevalier de la Légion-d'Honneur, a été successivement adjoint au maire de Lille, sous-préfet de Doullens, de St-Malo et de Valenciennes. Très-érudit sur l'histoire et la bibliographie locales, il a publié en 1855, un livre estimé : *Chronique de Guines et d'Ardres, par Lambert, curé d'Ardres* (918-1203), texte latin avec traduction française, cartes, glossaire, etc. (Paris, Renouard, in-8). M. Godefroy, bien qu'il habite Paris d'ordinaire, possède à Lille, où il fait de fréquents séjours, une bibliothèque des plus considérables. Il est membre associé de la Commission historique du Nord et de la Société des sciences, dont les recueils contiennent plusieurs de ses écrits.

GOMBERT (Thomas-François-Joseph), architecte, né à Lille le 5 janvier 1725, annonça de bonne heure d'heureuses dispositions pour l'étude des arts et des mathématiques ; il alla étudier l'architecture à Paris en 1743 et 1744, sous la direction de Devigny, architecte du Roi, et fit de rapides progrès. Son père étant mort en 1745, il revint dans sa ville natale, où ses talents, quoique loin d'avoir acquis leur maturité, furent appréciés par le Magistrat de

Lille, qui se l'attacha en qualité d'expert.

Gombert fut ensuite nommé architecte-adjoint, et en cette qualité rendit à ses concitoyens le signalé service qui lui vaut une place dans ce recueil. Paris était alors la seule cité de France où l'on enseignât publiquement l'architecture; Gombert proposa au Magistrat d'ouvrir à Lille une succursale publique et gratuite, dont il s'offrit à être, gratuitement aussi, le professeur (1760).

Nommé architecte de la ville, il fut chargé en 1772 de reconstruire l'*Hôtel des monnaies* (1), qui avait été érigé en 1685, et peu après dirigea l'agrandissement et construisit l'église de l'*Abbaye de Loos*. En 1781, il fut chargé de transformer le couvent et le collége des Jésuites en *Hôpital militaire*.

Nommé inspecteur-général des Ponts-et-Chaussées et membre des Etats de Flandre et d'Artois, il exécuta des travaux considérables pour empêcher ou atténuer les débordements de la Lys. C'est à lui qu'on doit le pont de Nieppe, entre Bailleul et Armentières.

Gombert mourut dans sa terre du Rault, canton de Laventie (Pas-de-Calais), le 9 octobre 1801.

GOSSELET (le docteur), né en 1810, mort à Lille en 1859. Membre de la Société des sciences, c'est lui qui émit le premier l'idée de la création d'un Musée industriel (2), que ses collègues MM. Bachy, Verly

(1) L'*Hôtel des monnaies* aujourd'hui disparu, s'élevait sur l'emplacement où est actuellement construit le patronage catholique connu sous le nom d'*Hôtel Notre-Dame*. Comme celui-ci, il avait son entrée en face du portail de l'*Hôpital Comtesse* et s'étendait jusqu'au canal du Cirque et la Placette-aux-Oignons. L'*Hôtel des monnaies* a été démoli en 1857. (Voir MONNAYEURS).

(2) Voici en quels termes Gosselet présenta, dans la séance du 16 septembre 1853, à la Société des sciences, le projet qui a amené la création du *Musée industriel*.

« Messieurs,

» Notre but, en prenant la parole, est de vous demander un grand acte aujourd'hui; de vous inviter à faire jaillir de votre sein une création nouvelle, impérissable comme votre activité, parce qu'elle trouvera toujours de nouveaux aliments; une œuvre qui jette ses racines dans le passé, ses ramifications infinies dans l'avenir; un musée qu'envieront toutes les nations qui ne possèdent rien d'analogue, qu'elles imiteront bientôt, tant il renfermera d'éléments instructifs, soit comme histoire des industries passées, soit comme acheminement à des progrès ultérieurs.

» Un Conservatoire des arts et métiers, agricole et industriel en même temps, non pas un salon muet et dispendieux comme celui de Paris, qui, semblable aux catacombes, n'exhibe que des squelettes, et qu'on trouve toujours désert, parce qu'il ne laisse rien à l'esprit, si ce n'est un respect religieux pour tant d'efforts d'imagination qu'on ne comprend pas, à moins d'études spéciales et exclusives.

» C'est l'activité humaine au contraire prise sur le fait; c'est la *vie* de l'industrie dans le sens le plus large, le plus étendu, que nous voulons doter de l'immortalité.

» Saisir au passage ses prodiges sans nombre, les fixer dans une collection méthodique, en dévoiler à tous les yeux la succession hiérarchique; prendre à son origine la matière brute, la suivre pas à pas dans toutes ses transformations mécaniques, chimiques et usuelles; rappeler à l'agriculture ses pratiques séculaires, ses méthodes nouvelles, les acquisitions, les importations progressives; suivre, par exemple, la graine de la betterave jusqu'à la calcination de la potasse indigène; la semence du lin, jusqu'à la confection admirable de ces tissus soyeux, auxquels la ville de Fénélon a donné son nom....

» Immense, effrayante encyclopédie !

» Nous l'avons envisagée froidement cependant et sous toutes ses faces; nous l'avons méditée depuis plusieurs années, et peut-être serait-elle en voie d'exécution si nous n'avions pensé qu'elle était digne de vous, Messieurs, et que vous deviez en accepter la paternité.

» Sans aucun doute vous serez en droit de nous demander compte des voies et moyens avant de prendre une détermination quelconque, et d'attendre que nous allions au-devant de toutes les objections que la timidité, l'inertie, l'ignorance, le mauvais vouloir même, vont soulever au-dehors de cette enceinte.

» Mais sous le toit qui nous abrite, n'avons-nous pas un exemple imposant de ce qu'a pu le dévouement à la science ethnologique et la volonté d'un seul homme récoltant, par des sacrifices incessants, les grossières ébauches de l'art des peuplades isolées, leurs instru-

et Violette, mirent peu après à exécution. (Voir Musées).

GOSSELIN (Pascal-François-Joseph), célèbre géographe, né à Lille le 6 décembre 1751, mort à Paris le 7 février 1830. Dès l'âge de vingt ans, il commença l'étude de la science qui devait illustrer son nom, en entreprenant une série de voyages en France, en Italie, en Espagne et dans les Pays-Bas. Après avoir parcouru ces contrées pendant huit années, il revint à Lille, consacrant dès-lors son temps et ses connaissances à jeter la lumière dans le chaos de la géographie ancienne. Nommé en 1784 député des provinces de Flandre, Hainaut et Cambresis au Conseil royal du commerce, il fut envoyé en la même qualité à l'Assemblée nationale de 1789; une ordonnance royale le nomma membre de l'Administration centrale du commerce, au moment même où son *Mémoire sur la géographie de Strabon et de Ptolémée* lui ouvrait les portes de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. La Révolution ni la Terreur ne réussirent à tirer ce savant de son cabinet de travail; mais en 1794, le Comité de salut public mit sa science en réquisition pour le département de la guerre. A la création de l'Institut (1795), Gosselin fut appelé à faire partie de la section d'histoire et de littérature ancienne, puis en 1799 il fut nommé conservateur du Musée des médailles et des antiques de la Bibliothèque nationale, en remplacement de

ments barbares et ingénieux à la fois de défense ou d'agression, les écarts d'imagination des nations rêveuses de l'Orient.

» Ne le voyons-nous pas créant en quelques années l'une des plus belles collections de ce genre, collection qu'il sera peut-être impossible de réaliser dans un siècle d'ici, quand le frottement des races, des instincts, des connaissances, des besoins, des échanges favorisés par la vapeur, aura passé son inexorable niveau sur toutes les nations productrices de ces richesses du musée Moillet.

» Si telle est l'œuvre d'un seul homme, que n'avons-nous pas à attendre d'une ruche comme la nôtre, dont tous les travailleurs, chacun dans leur sphère, en suivant leurs relations individuelles, reviendront chaque jour chargés d'un butin riche et précieux que nous trouvons à notre porte? Que ne devons-nous pas attendre d'un appel fait à notre fertile, à notre industrieux arrondissement; à notre département, où toutes les industries, toutes les cultures se sont donné rendez-vous; à notre France, si heureusement partagée par la nature et par son génie créateur; au monde entier, qui paie à nos produits un si large tribut en échange des matières que nous attirons des points les plus reculés?

» Votre volonté seule, Messieurs, et à côté même de la salle où vos habiles commissaires ont parqué les misères et les oripeaux des nations sauvages, vous étalerez les pompeuses conquêtes de la civilisation sur la matière.

» Enseignement grand, sublime, que saura comprendre la municipalité lilloise, qu'elle favorisera de son concours en lui ouvrant les galeries devenues bientôt inutiles par la translation des collections d'histoire naturelle que votre commission, toute savante, embellit chaque jour par ses acquisitions et par ses classifications.

» A votre premier signal, Lille, Roubaix, Tourcoing, rempliront d'abord vos casiers, et lorsque plus tard l'espace vous manquera, ne soyez pas inquiets, votre exposition permanente aura conquis sa place parmi les merveilles du Nord.

» Et ne voyons-nous pas assez, tout l'intérêt qui s'attache à ces exhibitions éphémères auxquelles on élève des palais tels que les féeries orientales n'auraient pas osé l'imaginer. Il n'est plus aujourd'hui une ville secondaire qui, selon ses moyens, ne veuille avoir son exposition. Hier c'était Arras, aujourd'hui Dunkerque, demain notre cité aura son tour; les fonds sont alloués pour l'exposition agricole, et sans être indiscrets, nous pouvons dire qu'il y a lieu de penser que l'industrie départementale ne voudra pas rester en arrière.

» C'est qu'en effet ces expositions répondent, tant bien que mal, à un besoin réel de la situation. Destinées à assouvir la curiosité publique, à entretenir l'émulation entre les producteurs, elles viennent contenter la curiosité, exciter la rivalité; mais, il faut bien le reconnaitre, l'esprit n'est point entièrement satisfait.

» Ces pompeux étalages d'étoffes brillantes, de tapis inimitables, de produits d'un fini et d'une perfection que rien ne semble devoir surpasser, s'ils représentent assez fidèlement, à un jour donné, le degré où a pu s'élever le génie de la fabrication, ils ne disent rien des efforts qui les ont précédés; ils ne montrent point tout ce qu'il faut de labeur pour atteindre le but; ils ne préviennent point les tâtonnements nouveaux des hommes inexpérimentés; ils ne disent rien du passé, ils n'instruisent pas, ils ne parlent pas à l'avenir. Comme des jalons posés à de grandes distances, et que le vent renverse à mesure, ils ne

l'abbé Barthélemy, l'illustre auteur du *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce,* et réussit à sauver en 1815 ces trésors artistiques, dont l'étranger nous contestait la légitime propriété.

Gosselin a laissé des ouvrages de la plus haute valeur; ce sont: *La Géographie des Grecs analysée ou étude comparée des systèmes d'Erostrate, de Strabon et de Ptolémée* (Paris, 1790, in-4 avec cartes); *Recherches sur la Géographie systématique et positive des anciens* (Paris, 1798, 4 vol. in-4 avec cartes); *Atlas des anciens; Géographie de Strabon,* trad. du grec (Paris, imp. impériale, 1809-1819, 5 vol. in-4), ouvrage publié aux frais du gouvernement; *Section de la Géographie ancienne* (Paris, 1820).

GRAMAIN, journaliste, était rédacteur de *l'Echo du Nord* lorsque survinrent les évènements de 1851. A la suite de la protestation contre le Coup-d'Etat qu'il publia dans ce journal, il fut arrêté et détenu dans les casemates de la Citadelle, et *l'Echo* fut suspendu. Relaxé en 1852, M. Gramain a quitté Lille depuis cette époque.

GRATRY (l'abbé AUGUSTE-JOSEPH-ALPHONSE), célèbre théologien, né à Lille le 30 mars 1805, se fit recevoir à l'Ecole polytechnique en 1825; mais son numéro de sortie ne lui ayant point permis d'entrer dans la carrière de son choix, il renonça au bénéfice de son examen et plus tard se voua à l'état ecclésiastique. En 1841, il fut appelé à la direction du collége Stanislas, puis en 1846 nommé

laissent pas même la trace de leur existence. Et cependant les cultures, les industries se transforment sans cesse; tantôt elles reviennent à leur point de départ sous le couvert de la nouveauté, sans qu'on puisse apprécier ce qu'il y a de positif ou de mensonger dans la découverte du moment.

» Tantôt elles s'effacent ou même s'anéantissent complètement. Bien peu de personnes actuellement se rappellent avoir vu dans nos murs une fabrication de porcelaine qui n'était pas sans mérite.

» Les tissus de lin dont nous avons parlé, connus et recherchés dans le monde entier, sous le nom de *batiste* ou de *Cambrai*, sont menacés dans la production par les lins étrangers, dans la fabrication par les toiles de coton si habilement travaillées qu'une main expérimentée éprouve quelque difficulté à les différencier. Nous pourrions sans peine multiplier les exemples, si cette question ne devait être encore envisagée sous un autre jour, le plus défavorable à nos yeux : c'est qu'au sein même du travail, une ignorance grossière, incroyable, paralyse souvent la marche et le progrès des arts et de l'industrie.

» Combien de personnes en effet ignorent d'où nous vient et comment nous vient la matière cotonneuse de nos filatures, de nos étoffes roubaisiennes !

» Combien auraient intérêt à savoir quelle est la graine qui fait concurrence à la production oléagineuse de nos contrées !

» Combien de cultivateurs, s'ils connaissaient des semailles mieux appropriées au sol et au mode de culture, pourraient tirer un parti plus avantageux de leur exploitation !

» Mais déjà, Messieurs, vous avez si bien compris cette lacune dans les notions générales ou spéciales, que là-bas, dans les angles de cette salle, vous avez réuni près de 100 espèces différentes de céréales, non point pour vous, qui les connaissez, non point pour en décorer le lieu de vos séances, mais dans un but plus large, plus pratique, plus populaire, pour les exposer aux yeux de tous.

» Vous aviez donc en vous, Messieurs, le *germe* de la pensée féconde dont nous venons vous demander la réalisation immédiate, en vous invitant à désigner des commissaires zélés que vous chargerez :

» 1° De s'entendre avec l'administration municipale;

» 2° D'appeler les matières à collectionner, soit en s'adressant directement aux producteurs, soit en stimulant l'activité de chacun de nous;

» 3° D'arrêter les bases de la classification à adopter;

» 4° D'enregistrer au fur et à mesure les dépôts qui leur seraient faits de manière à éviter toute confusion ultérieure;

» 5° De déposer et conserver provisoirement les collections dans les locaux, si exigus qu'ils soient, dont dispose la société;

» 6° D'assurer enfin par tous les moyens en son pouvoir la création et l'organisation d'une *exposition permanente de l'agriculture et de l'industrie*, sous la direction de la Société impériale de l'agriculture, des sciences et des arts de Lille. »

aumônier de l'Ecole normale supérieure, qu'il quitta en 1852, pour reconstituer avec l'abbé Petetot, l'ordre des Oratoriens de l'Immaculée-Conception; enfin, le 23 octobre 1863, on lui confia la chaire de morale évangélique de la Sorbonne, et, en 1868, il fut admis à l'Académie française. L'abbé Gratry, orateur et écrivain remarquable, a beaucoup publié. On a de lui : *Lettres et répliques à M. Vacherot* (1851, in-8), œuvre de polémique, écrite à la suite de l'apparition du 3[e] volume de *l'Ecole d'Alexandrie*, par M. Vacherot, et qui entraîna la retraite de celui-ci, alors directeur des études à l'Ecole normale; *de la Connaissance de Dieu* (2 vol.); *la Logique* (2 vol.); *de la Connaissance de l'âme* (2 vol.), formant un cours de philosophie en trois parties; *la Philosophie du Credo* (1861, in-8); *les Sources, conseils pour la conduite de l'esprit* (1861-1862, in-12), en deux parties; *Commentaire sur l'évangile de saint Matthieu* (1863, in-8, 1[re] partie); *Jésus-Christ*, réponse à M. Renan (1864, in-8); *les Sophistes et la critique* (même année, in-8), etc.

GRAUX (Gustave-Constant), journaliste, né à Offroy (Oise), le 12 mars 1837, fit ses études au collége de Beauvais. Il collabora à la *Causerie*, aux *Salons de Paris*, à la *Revue de l'empire*, à la *Revue de Paris*, au *Figaro*, et sous le pseudonyme de Buridan, à plusieurs journaux satiriques; publia deux romans qui eurent de la vogue : *les Haines de famille* (Lebigre-Duquesne), et *le Roman d'un zouave* (Ach. Faure). Entré à *l'Echo du Nord* comme rédacteur politique le 1[er] mai 1866, il le quitta deux ans après pour retourner à Paris. Il a fait représenter sur le théâtre des Variétés à Lille une comédie en 4 actes et en prose, intitulée : *l'Ecole de l'amour*, qui eut tout le succès que l'on peut espérer en province.

GUFFROY (Armand), journaliste, né à Lille le 5 octobre 1843, a collaboré sous le pseudonyme de Van Heim à *Lille artiste* et à *l'Abeille lilloise* (1867-68).

GUILLOT (Désiré), publiciste, né à Vendegies-au-Bois (Nord), le 9 janvier 1819, fut d'abord instituteur, puis libraire à Lille. Il a publié un certain nombre d'ouvrages pédagogiques qui lui ont attiré des récompenses de la part des sociétés savantes. M. Guillot est rédacteur-gérant du *Moniteur de l'instruction primaire du département du Nord*.

HATTON (Joseph-Augustin-Louis), écrivain, né à Cosne (Nièvre), le 4 avril 1803, s'enrôla en 1823 dans la cavalerie, quitta le service en 1837, et vint en 1842 habiter Wazemmes. Membre du Comité d'instruction primaire (1843), du Conseil municipal, puis adjoint au maire de Wazemmes (1848), il a collaboré aux différents journaux qui ont été publiés dans cette commune. Il a écrit en outre un certain nombre de poésies, odes, fables, anagrammes et acrostiches, entre autres : *Histoire de rire, Hymne à l'Eternel, dans la Tour de*

Nancy, la Bibliothèque de Wazemmes, Ode à la prière, etc.

HAY (François), poète, membre de la Société des sciences et arts, est né à Lille en 1792. Il a publié en collaboration avec Hippolyte Bis, de Douai, *Lothaire*, tragédie en 3 actes (Paris, Dillet, 1817), qui n'a pas été représentée; avec le même collaborateur, il a écrit une autre pièce qui est restée inédite, *Curtius*, tragédie en 5 actes. *Les Mémoires de la Société des sciences* renferment différentes poésies de Fr. Hay: *Poëme sur la mort du Tasse* (fragments); *Herbal et Mella*, imité d'Ossian; *Epître à un ami; Epître; la jeune Liline au premier jour de l'an.*

HEDDEBAULT (Géry-Eugène), homme politique, né le 5 février 1803 à Fenain, près Douai. D'abord négociant à Lille, il succéda à ses frères dans l'exploitation d'une sucrerie et d'une huilerie, à Thumeries (1827). Elu conseiller municipal de Lille, délégué de cette ville auprès du Gouvernement à l'occasion de l'établissement du chemin de fer du Nord et de la loi sur la fabrication du sucre indigène, il compta parmi les plus ardents organisateurs des banquets réformistes de Lille. En 1848, il fut élu représentant du peuple à l'Assemblée constituante, où il siégea parmi les républicains modérés jusqu'au 10 décembre 1851. S'étant joint alors à l'opposition radicale, il ne fut point réélu en 1852, et comme conseiller municipal refusa par une lettre rendue publique, de prêter serment à l'Empire (21 septembre 1852). Enfin, aux élections générales de 1863, porté à la candidature par l'opposition démocratique dans la 2e circonscription du Nord, contre M. Kolb-Bernard, il ne fut point élu et rentra définitivement dans la vie privée.

HELMAN (Isidore-Stanislas), célèbre graveur, naquit à Lille en 1743 et mourut à Paris vers 1810. Il fréquenta les écoles lilloises de dessin, fut ensuite l'élève particulier de Guéret, alla à Paris et entra à l'atelier du graveur Lebas. Le talent précoce d'Helman fut vite remarqué; la réputation n'attendit pas pour lui, comme pour tant d'autres, le déclin ni même la maturité de son art : par la protection de la comtesse de Provence, dont il avait su mériter les bonnes grâces, le duc de Chartres le nomma son graveur ordinaire et lui fit les avances nécessaires à son installation. Helman établit alors rue Saint-Honoré, à Paris, un atelier qui fut bientôt en grand renom. La Révolution passa au-dessus de lui sans l'atteindre; son burin n'eut pas d'opinions politiques : il grava pour la Convention, le Directoire et le Consulat, comme il avait gravé pour les Tuileries et le Trianon. De ses œuvres très-nombreuses, nous citerons seulement les principales : *Frontispice du temple de Gnide* de Colardeau, d'après Monnet (1772); *Suicide de Panthée* d'après Moreau (1775); *le Charlatan allemand, le Charlatan français*, d'après Duplessis-Bertaut (Exposition de Lille, 1777); *Ouverture des Etats-Généraux; Serment du*

jeu de paume ; Prise de la Bastille ; Nuit du 4 août (1789); *Fédération du 14 juillet* (1790); *Journée du 10 août* (1792); *Pompe funèbre en l'honneur des martyrs du 10 août; Journée du 21 janvier; Fontaine de la génération* (1793); *Journée du 16 octobre; le 9 thermidor; Assassinat de Perrault; le 13 vendémiaire; Assassinat des plénipotentiaires* (1799); *19 brumaire; Bonaparte à Saint-Cloud ; l'Assemblée nationale ; Suppression des couvents en Belgique; la Duchesse de Chartres,* d'après Le Peintre; *les Pêcheurs fortunés; Vue d'Italie,* d'après Vernet; *le Jardinier galant,* d'après Baudouin; *la Leçon inutile; la Précaution inutile; le Petit temple à Tivoli,* d'après Robert; *le Médecin clairvoyant; le Marchand de lunettes; la Famille du duc de Chartres,* d'après Le Prince; *le Nécromancien; le Roman dangereux,* d'après Lawrence; *la Quatorzième expérience aérostatique de Blanchard à Lille, Rentrée de Blanchard et du chevalier de Lépinard à Lille,* d'après L. Watteau; *Confédération des départements du Nord, de la Somme et du Pas-de-Calais, à Lille,* d'après L. Watteau; *Banquet donné par la garde civique de Lille aux troupes de la garnison en* 1790, d'après Watteau. De plus, Helman a illustré un grand nombre d'ouvrages dont les plus connus sont : *les Œuvres de Voltaire; les Faits mémorables des empereurs de la Chine* (24 estampes, in-4); *Principaux traits de la vie de Confucius* (24 estampes, in-4); *les Batailles de la Chine* (16 pl. in-fol.); *Histoire des modes françaises au XVIIIe siècle* (1777); *l'Emile,* de Rousseau (in-4, 1780).

Helman avait un frère aîné, Hilarion, né en 1740, qui exerçait à Lille la modeste profession de graveur en cachets.

HENRY, journaliste, succéda à M. Wacquez-Lalo comme collaborateur à *l'Echo du Nord.*

HERBIGNY (Pierre-François-Xavier Bourguignon d'), économiste et littérateur, né à Laon (Aisne), le 4 décembre 1772, mort à Loos, près Lille, le 13 mars 1846. Il entra par la protection du marquis de Condorcet, au Comité de l'instruction publique en qualité de secrétaire, donna sa démission à la mort de Louis XVI, et se retira à Haubourdin pour s'adonner exclusivement à la littérature et à la philosophie. Du fond de sa retraite il entretenait une correspondance suivie avec la plupart des penseurs de l'époque, notamment avec Royer-Collard qui, parvenu au pouvoir, le nomma recteur de l'académie de Grenoble (1816), puis de celle de Rouen (1817). Quelques années après il démissionna de nouveau, et se mit à écrire plusieurs tragédies : *Hécube et Polyxène, Absalon, les Parthes,* ainsi qu'une traduction de Phocylidès. Sous le ministère Richelieu, il fut nommé censeur de la presse à Lille, et ensuite secrétaire-général de la préfecture du Nord. Une destitution injuste le jeta dans les rangs de l'opposition, qui compta en lui un champion for-

midable, et à laquelle il resta fidèle en dépit de toutes les offres de réparation qui lui furent adressées. Ses principaux écrits sont : *Revue politique de l'Europe en* 1825 (Paris, Lachevardière, 1835); *Revue politique de la France en* 1826 (Paris, Pinard, 1827); *les Nouvelles provinciales* (Paris, Lachev., 1825); *Traité politique de l'éducation publique* (Paris, 1830); *les Destinées futures de l'Europe* (Bruxelles, 1825); *Paris port de mer* (Paris, Lachev., 1826); *Lettre au roi Léopold* (Lille, Bronnier-Bauwens, 1831); *de l'Etat moral et politique de l'Europe* (Paris, F. Didot, 1832); *Etudes politiques et historiques* (Paris, Béthune, 1841); *Fables* (1829, trois édit.), dont une illustrée.

HERLIN (Auguste-Joseph), peintre de genre, est né à Lille le 18 août 1815. Après avoir terminé ses études, qu'il fit au collége communal de notre ville, il entra dans la maison de commerce de son père, pour la gestion de laquelle il s'associa plus tard avec son frère, M. Théodore Herlin (1). De 1840 à 1848, obéissant à son penchant prononcé pour les arts, il fréquenta aussi assidûment que le comportaient ses devoirs de négociant les Ecoles académiques, où il eut Souchon pour professeur de peinture, et remporta deux médailles (méd. 1re classe en 1843). A partir de 1850, M. Herlin se retira des affaires et put se livrer tout entier à la satisfaction de ses goûts artistiques. Il a exposé au Salon de Paris : *Battage de colza, le Viatique, l'Alloir* (1861); *les Blanchisseuses* (gravé en décembre 1867 par l'*Illustrated London News*); *le Train de plaisir* (1863); *l'Enterrement d'un pauvre au village, la Visite au confrère* (1866); *la Lessive* (1867). Aux expositions internationales de Bruxelles et de Londres, il a envoyé *le Jardin de M. le curé, le Bateau à l'herbe, le Filet,* et un paysage (1867).

M. Auguste Herlin appartient par sa manière à l'école de Muller; c'est à la fois un dessinateur et un coloriste. Sa *Visite au confrère,* qui a attiré tous les regards à l'Exposition de Lille, où elle a figuré avec un légitime succès à son retour de celle de Paris, est un petit chef-d'œuvre de vigueur et d'observation, d'éclat et de sûreté de main; ce tableau est un excellent spécimen du style général de notre concitoyen. M. Herlin est depuis de longues années administrateur des Ecoles académiques et membre de la commission du Musée de peinture et de celle du Musée de dessin.

HERMAN (Jules), flûtiste et compositeur, né à Douai en 1830, fit ses études au Conservatoire de cette ville, puis à celui de Paris, où il reçut les leçons de Tulou, et d'où il sortit premier lauréat en 1849. Il vint se fixer à Lille, et fut en 1853, nommé professeur au Conservatoire. Ses compositions sont très-nombreuses; nous ne citerons que celles qui ont été éditées : *Souvenirs suisses,* air

(1) M. Théodore Herlin, qui s'est voué à l'étude des mathématiques et de la physique, est auteur de plusieurs travaux estimés, notamment sur l'acoustique musicale.

varié pour flûte; *Souvenirs de Lucie de Lammermoor,* fantaisie avec orchestre; *Variations brillantes,* avec orchestre; fantaisie sur la *Promise; Etudes caractéristiques; le Carnaval populaire; la Pervenche, l'Aubépine, le Myosotis,* trois morceaux de salon; fantaisie sur *Norma,* avec orchestre ou piano; fantaisie sur la *Fille du Régiment; Résignation,* rêverie; fantaisie sur la *Somnambule,* avec orchestre ou piano; *Rondoletto,* concertant pour flûte et piano: *Sérénade de Gounod,* transcription; *Marlborough,* carnaval de Paris, avec orchestre ou piano; fantaisie sur *Roméo et Juliette;* fantaisie sur *Lucrezia Borgia; Faust,* caprice de concert; *la Danza,* tarentelle napolitaine; *les Gardes de la Reine,* valse; thême original varié et polonaise; introduction et variations sur le *Carnaval de Venise,* avec orchestre ou piano; fantaisie, d'après Lalliet; trois morceaux d'église avec accompagnement d'orgue ou de piano, d'après Ad. Herman; impromptu-valse, d'après le même; enfin, un album de *douze fantaisies* progressives pour flûte et piano, et différents morceaux en collaboration avec MM. Albert, Périer et Cohen.

HISTORIQUE (COMMISSION) DU DÉPARTEMENT DU NORD. — Nous avons dit (page 12, *note*), que ce corps savant a été institué le 14 novembre 1839, par arrêté de M. de Saint-Aignan, préfet du Nord. Il convient d'ajouter qu'un second arrêté daté du lendemain, 15 novembre, en nomma d'office les membres fondateurs. Le texte de ces documents, que nous reproduisons ci-dessous, détermine les attributions et désigne les collaborateurs de la Commission historique :

« Nous, préfet du Nord, chevalier de l'ordre royal de la Légion-d'Honneur,

» Vu les circulaires par lesquelles MM. les ministres de l'Intérieur et de l'Instruction publique appellent notre attention sur les mesures qu'il conviendrait de prendre pour la conservation de nos antiquités nationales et pour seconder le zèle des personnes qui se livrent à des travaux historiques et archéologiques;

» Vu la lettre par laquelle M. le ministre de l'Intérieur nous annonce que, par arrêté du 25 octobre dernier, il a approuvé les propositions que nous lui avions transmises relativement à l'organisation d'une Commission archéologique pour le département du Nord;

» Considérant que, malgré les pertes immenses que lui ont fait essuyer, à diverses époques, nos troubles civils et nos discordes politiques, cette contrée possède encore quelques débris précieux qu'il importe de conserver et de décrire; que la science archéologique trouverait des avantages réels dans l'institution d'un centre d'études et de recherches, où viendraient successivement se réunir les matériaux recueillis sur tous les points du département, par des hommes laborieux et instruits;

» Considérant qu'une Commission composée de personnes connues pour s'occuper spécialement des travaux archéolo-

giques, remplirait le but que le Gouvernement s'est proposé, et que pour faciliter son action il conviendrait de lui créer, dans les arrondissements, des relations qui, en ajoutant de nouvelles lumières à celles que la Commission réunirait déjà, permettraient de porter sur tous les points les investigations de la science ;

» Considérant qu'il faut prévoir le cas où le concours de la Commission serait nécessaire à l'administration, lorsqu'il s'agit par exemple, de la restauration d'édifices anciens appartenant aux communes ; qu'il importe par conséquent de lui adjoindre quelques architectes, dont les connaissances spéciales trouveront d'ailleurs de fréquentes applications dans les études auxquelles devra se livrer la Commission historique ;

» Considérant que, par sa circulaire du 11 mai dernier, M. le ministre de l'Intérieur annonce que des médailles seront décernées, plus tard, à ceux de ses correspondants, qui se seront fait remarquer par leur zèle à conserver nos monuments nationaux, et que par sa lettre du 12 de ce mois, le même ministre nous informe que la Commission historique du département du Nord correspondra avec son ministère ;

» Considérant enfin que le chef de l'administration départementale ne reste point étranger à des travaux qui, pour ne pas intéresser directement les besoins matériels, n'ont pas moins une grande importance puisqu'ils tendent à remettre en honneur le culte des souvenirs, en recherchant et conservant, suivant l'expression du ministre, tous ces débris vivants des temps qui ne sont plus, et qui font partie du patrimoine national et du trésor intellectuel de la France ;

» Avons arrêté ce qui suit :

» Art. 1er. — Il est formé, à Lille, une Commission composée provisoirement de neuf membres, qui est chargée de veiller à la conservation des monuments et édifices historiques du département du Nord, et de se livrer à toutes les recherches qui peuvent intéresser les diverses branches de l'archéologie nationale. Elle s'intitulera *Commission historique du département du Nord*.

» Art. 2. — Indépendamment de ses neuf membres résidants, la Commission aura, dans chaque arrondissement, des correspondants qui pourront quand ils le jugeront convenable, assister à ses séances avec voix délibérative.

» Art. 3. — Les membres correspondants communiqueront avec la Commission par l'entremise de MM. les sous-préfets, et la Commission communiquera avec eux par notre intermédiaire.

» Art. 4. — La Commission adressera, au moins deux fois par an, à M. le ministre de l'Intérieur, un rapport sur l'état des monuments confiés à sa surveillance, l'exécution des travaux ordonnés et les découvertes dont elle aurait eu connaissance. Elle fera en outre un rapport spécial, soit à M. le ministre de l'Intérieur, soit à M. le ministre de l'Instruction publique, toutes les fois qu'un besoin d'urgence se fera sentir,

et elle appellera l'attention du Gouvernement sur toutes les mesures utiles à la conservation et à l'entretien des monuments historiques du département.

» Art. 5. — Ainsi que M. le ministre de l'Intérieur l'a lui-même déterminé, les mémoires de la Commission, en ce qui concerne la réparation et la conservation des anciens édifices, les fouilles, la découverte des monuments antiques et du moyen-âge, lui seront plus particulièrement adressés. Ceux relatifs aux recherches historiques, descriptives et scientifiques, sont surtout du ressort de M. le ministre de l'Instruction publique. Ces communications auront toujours lieu par notre entremise.

» Art. 6. — Tout rapport, mémoire ou proposition adressé au ministère, indiquera le nom de son auteur. Les modifications que pourrait lui faire subir la Commission, seront toujours indiquées dans des observations à la suite.

» Art. 7. — Dès à-présent et lorsqu'il s'agira de la restauration, par les communes ou le département, d'anciennes églises, de beffrois, de monuments anciens offrant un caractère architectonique qu'il importe de respecter, le comité sera toujours consulté sur le mérite de l'édifice et sur la convenance de la restauration.

» Art. 8. — MM. les maires seront invités à nous signaler exactement toutes les découvertes qui pourraient être faites dans leurs communes, à l'occasion de travaux exécutés par l'administration locale ou par les particuliers; les objets qui pourront être recueillis de cette manière, seront soumis à l'examen de la Commission.

» Art. 9. — Le comité se réunira une fois par mois, à la préfecture, aux jours qu'il lui conviendra de fixer. Il nommera son président et son secrétaire; mais la présidence nous appartiendra toutes les fois que nous pourrons assister à ses séances.

» Art. 10. — A l'effet de porter à la connaissance de MM. les sous-préfets et maires, les dispositions qui précèdent, le présent arrêté sera inséré au recueil des actes administratifs. — Saint-Aignan. »

(Extrait des registres des actes de la préfecture, du 14 novembre 1839).

« Nous, préfet du Nord, etc.

» Vu notre arrêté du 14 de ce mois, qui institue à Lille, pour le département du Nord, une Commission historique et qui détermine ses attributions;

» Arrêtons :

» Art. 1er. — Sont nommés membres résidants de cette Commission : MM. de Contencin, secrétaire général du département, membre de la Société royale de Lille, correspondant du ministère de l'Instruction publique pour les travaux historiques, etc.;

» Le docteur Le Glay, correspondant de l'Institut, archiviste général du département;

» Brun-Lavainne, archiviste de la ville de Lille;

» Lafuite, bibliothécaire de la ville de Lille, ancien capitaine du génie, etc.;

» Victor Leplus, architecte du département du Nord;

» Benvignat, membre de la Société royale des sciences de Lille;

» Ducas, propriétaire à Lille;
» Verly, membre de la Société royale des sciences de Lille;
» Bruneel, homme de lettres à Lille.

» Art. 2. — Sont nommés membres correspondants de la Commission : 1° pour l'arrondissement de Valenciennes, MM. Arthur Dinaux (1), membre de la Société des antiquaires de France, etc., et Vallez, architecte du département;

» 2° Pour l'arrondissement d'Avesnes, MM. Lebeau, président du tribunal civil, et Trussy, architecte du département;

» 3° Pour l'arrondissement de Douai, MM. Taillar, conseiller à la cour royale, et Mallet, architecte du département;

» 4° Pour l'arrondissement de Cambrai, MM. de Beaumont, président de la Société d'émulation, et de Barrale, architecte du département;

» 5° Pour l'arrondissement de Dunkerque, MM. Piéters, secrétaire en chef de la mairie de Dunkerque, et Develle, architecte du département;

» 6° Pour l'arrondissement d'Hazebrouck, MM. Leroy, secrétaire de la mairie de Bailleul, et Gesse-Gervais, architecte du département.

» Art. 3. — Le présent arrêté sera inséré au recueil des actes administratifs, à la suite de celui du 14 de ce mois; un extrait en sera transmis à chacun des membres résidants et correspondants de la Commission, pour lui tenir lieu de nomination. — Saint-Aignan. »

(Extrait des registres des actes de la préfecture, du 15 novembre 1839).

La Commission donne le compte-rendu de ses séances et réunit ses travaux dans un recueil périodique intitulé : *Bulletin de la Commission historique du Nord,* dont la collection complète se compose actuellement de onze volumes in-8. En dehors de ces mémoires particuliers, elle a édité et publié à ses frais, un ouvrage historique du plus puissant intérêt, la *Statistique archéologique du département du Nord* (2 vol. avec une introduction supplémentaire et cartes; Lille, Quarré, Leleu; Paris, A. Durand; 1867, tiré à 200 exempl.).

HOREMANS (Jean-Baptiste), journaliste, né à Ham-sur-Heure, le 14 mars 1811, vint en 1821 se fixer à Lille, ville qu'il n'a plus quittée depuis. A l'âge de douze ans, sans autre bagage classique que la faible instruction que comportait le programme primaire sous la Restauration, il entra en apprentissage dans une imprime-

(1) Arthur Dinaux est parmi les nombreux érudits que notre contrée a vus naître, l'un de ceux qui ont le plus contribué à débrouiller les chroniques de la Flandre. Il débuta en 1821 par fonder, conjointement avec M. Aimé Leroy, sous le titre *Petites Affiches de Valenciennes*, le journal qui huit ans après devint *l'Echo de la frontière;* en 1829, il créa les *Archives du Nord*, précieux et volumineux recueil, mine inépuisable de documents historiques de toute nature: puis il écrivit l'*Histoire des trouvères, jongleurs et ménestrels du nord de la France et du midi de la Belgique* (4 vol.): une *Iconographie des XVe et XVIe siècles;* une *Iconographie lilloise;* une *Description des fêtes populaires données en* 1851 *par la Société des Incas, à Valenciennes*. Quant à ses notices, à ses études et à ses articles, ils sont innombrables et embrassent littéralement toutes les branches de l'histoire littéraire, artistique, anecdotique, morale, religieuse et militaire du nord de la France. Pour le détail de cette œuvre considérable, nous renvoyons le lecteur à l'excellente brochure de M. Desplanque, relative à la vie et aux travaux du savant historien. Arthur Dinaux, né à Valenciennes le 8 septembre 1795, est mort à Paris le 15 mai 1864. Il faisait partie depuis 1844 de la Société des sciences de Lille, était correspondant de l'Institut et de toutes les principales Sociétés savantes de la France et de l'étranger.

rie, devint compositeur, puis, grâce aux connaissances qu'il continuait à acquérir par sa propre initiative, prote et enfin imprimeur-libraire à Wazemmes. Ayant persisté à s'instruire, il devint un jour capable de produire à son tour, et écrivit quelques opuscules dont le succès fut encourageant : *Marie ou piété et résignation* (Lille, Vanackère, 1848); *la Brodeuse de tulle* (1850); *l'Histoire d'un filtier* (1854), et *la Filature de coton* (1854), descriptions vraies des mœurs du prolétaire lillois. M. Horemans édita plusieurs journaux dont il fut en même temps le collaborateur : le *Papillon*, le *Nouvelliste*, le *Wazemmois*, le *Moulin-à-Vent* (1), la *Gazette de Wazemmes*, la *Gazette du Nord*, et enfin le *Journal du Peuple*, qui se fusionna en 1867 avec le *Courrier populaire*.

HORNEZ (Charles-Émile), chansonnier, né à Lille le 3 février 1840, a publié trois recueils de chansons patoises en 1861, 1862 et 1863.

HOUDOY (Jules), archéologue, est né à Lille le 12 décembre 1818. Passionné pour la céramique, il s'est constitué un très-remarquable cabinet composé surtout de spécimens des anciennes productions des pays du Nord, et notamment de Lille. En 1862, il fut nommé secrétaire de la commission du Musée de peinture, et en 1865, membre de la commission du Musée des dessins, et président de celle du Musée de céramique; en 1866, il a été l'un des plus actifs organisateurs de l'Exposition des beaux-arts de Lille. Il a publié dans différents journaux des articles d'esthétique et d'archéologie, et est auteur d'un ouvrage spécial intitulé : *Recherches sur les manufactures lilloises de porcelaine et de faïence*. Il prépare actuellement un important travail sur *l'Histoire de l'industrie des tapisseries de haute-lisse à Lille*.

HOUZÉ DE L'AULNOIT (Aimé-Théodore), économiste, né à Lille le 11 février 1822, se fit inscrire au tableau du barreau de cette ville après avoir passé à Paris sa thèse de licencié en droit. Administrateur des Hospices, du Bureau de bienfaisance (1858) et du Mont-de-Piété (1862), membre de la Société impériale des sciences (1861), il fut nommé par arrêté du ministre de l'Instruction publique (novembre 1864), titulaire de la chaire de droit commercial adjointe à la Faculté des sciences de Lille. En 1863 et 1864, il a publié des études sur l'assistance publique : *des Logements d'ouvriers à Lille, la Cité Napoléon* (Lille, Danel), et *l'Hôpital Saint-Sauveur* (id.); un an auparavant il avait fait imprimer un travail sur *la Découverte de la vapeur et l'histoire de la législation des appareils à vapeur en France* (Lille, Danel, 1862). Sculpteur dans ses heures de loisir, M. Aimé Houzé, pour pratiquer les arts en amateur, n'en a pas moins de mérite. On a de lui une *Notice sur un Van Dick ap-*

(1) Il ne faut pas confondre ce journal avec celui que M. Matthieu fonda en 1840, et qui fut édité par Leleux, puis par Vanackère.

partenant aux Hospices de Lille (1864).

HOUZÉ DE L'AULNOIT (AUGUSTE-JOSEPH-GASPARD), officier de marine, frère du précédent, né à Lille le 14 juillet 1824, s'embarqua comme mousse à l'âge de 15 ans sur un navire de l'Etat, après avoir échoué dans les examens pour l'Ecole navale. De 1842 à 1846, il servit comme aspirant volontaire sous les ordres de l'amiral Bruat, prit part aux expéditions de Taïti, commanda l'embarcation qui conduisit Pritchard à bord d'un navire de guerre français, lors de l'arrestation de ce personnage, en 1844; fit en qualité d'enseigne la campagne des Antilles et du golfe du Mexique (1851). Le courage qu'il déploya dans le naufrage de la corvette l'*Aventure,* dont il était second, en coupant au péril de sa vie le grand mât du bâtiment, dont la chûte imminente empêchait les embarcations d'approcher pour procéder au sauvetage, lui valut le grade de lientenant, sur un rapport motivé de l'amiral du Bouzet (1855). En 1857-1858, il fit les campagnes d'Islande comme second de la corvette l'*Artémise*. Nommé en 1859 chevalier de la Légion-d'Honneur pour un acte de dévouement, la part qu'il prit à la campagne d'Italie, comme second de la frégate l'*Orénoque,* lui fit obtenir la décoration de l'ordre du Mérite militaire de Sardaigne. En 1861, il fut nommé directeur particulier de la colonie du Gabon, puis commandant du transport hôpital la *Caravane,* conclut avec les chefs indigènes le traité qui étendit la domination française jusqu'au cap Lopez; fut promu en 1864, chef de l'état-major du capitaine de vaisseau de Lapelin, gouverneur de la Martinique, et se vit enfin contraint par les fatigues et les maladies qu'il avait contractées au Gabon, de rentrer en France pour y prendre sa retraite.

M. Houzé est auteur de travaux hydrographiques sur les régions islandaises, qui ont été édités par le Dépôt des cartes et plans de la marine. Il a aussi publié dans le *Tour du monde,* les illustrations d'un voyage dont la relation a été écrite par le docteur Griffon du Bellay (1865).

HUGUET (CÉSAR-JOSEPH), né à Lille en 1790, mort en 1852, se distingua en 1814 dans une circonstance qui mérite d'être rapportée. Le général Maison, qui avait fait de Lille le centre de ses opérations, ayant détaché sur Anvers un convoi de ravitaillement, sous l'escorte d'un corps mixte de troupes de ligne et de gardes nationaux, cette colonne se trouva arrêtée à Menin par la rivière la Lys, dont les Saxons avaient fortifié et replié le pont-tournant. Ce contretemps pouvait devenir fatal à une troupe peu nombreuse aventurée dans une contrée déjà à peu près envahie par les avant-gardes de l'armée alliée. Deux canonniers sédentaires, Huguet et Cousinneau, se dévouèrent et jurèrent d'aller tourner le pont ou de mourir. Huguet tenta le premier la téméraire entreprise. A la nuit tombante, il traversa la rivière à la nage, et profitant de la diversion tentée par le détache-

ment français qui se mit à tirailler à quelque distance, il courut au pont qu'il réussit à tourner au milieu d'une grêle de balles. Le passage ouvert, les Français s'élancèrent à la baïonnette et passèrent de vive force. Huguet fut pour ce fait décoré de la Légion-d'Honneur.

HUIDIEZ (César-Théodore), sculpteur, né à Paris en 1810, d'une famille lilloise, vint habiter Lille en 1819 et entra peu de temps après aux Ecoles académiques. Très-habile et érudit dans son art, il reprit l'atelier de sculpture que son père avait établi à Lille, et y donna une grande extension. La plupart des travaux d'ornementation exécutés dans les hôtels particuliers et des monuments publics de Lille et des environs, depuis 1850, ont été faits d'après ses dessins ou sur ses modèles; parmi les derniers nous citerons: le *Théâtre* (intérieur); la *Bourse* (id.); le *Palais de la préfecture;* l'*Eglise Saint-Maurice* (extérieur); la *Porte de Douai*, etc.

HUIDIEZ (Edmond), publiciste, fils du précédent, né à Lille le 31 juillet 1839, fit ses études au Lycée et à l'École de médecine de cette ville, puis alla suivre les cours de la Faculté de Paris, où il passa sa thèse de docteur *(de l'Hydropisie enkystée du péritoine).* Rentré à Lille, il devint l'élève du spécialiste A. Testelin, et s'est adonné particulièrement à la médecine et à la chirurgie oculaires. Sous différents pseudonymes, M. E. Huidiez a collaboré à plusieurs journaux de la localité : l'*Echo de Lille* (1860), l'*Echo populaire* (1865), le *Messager populaire* (1866), l'*Abeille lilloise* (1867), le *Progrès du Nord* (1868), l'ont successivement compté au nombre de leurs rédacteurs.

HUIDIEZ (Félix), statuaire, frère du précédent, né à Lille le 19 mars 1841, remporta deux médailles aux concours de plastique des Ecoles académiques de cette ville (deuxième classe 1860, — première classe 1861), et entra à l'atelier de son père après avoir suivi les cours de l'Ecole des beaux-arts de Paris. Il a exposé au Salon de Lille de 1866 un très-bon *Buste,* le portrait de M. F. Lavainne. On lui doit les *Frontons* latéraux du palais de la préfecture (façade du boulevard), ainsi que les deux grands *Frontons* et les *Tympans* des ailes de la façade principale (place Napoléon), et les sculptures de la salle des réceptions.

HUMBERT (J.-E.), peintre, né à Strasbourg en 1819, vint habiter Lille dès sa plus tendre enfance. Elève de nos Ecoles académiques, il y fit de brillantes études, et remporta en 1839 la médaille de peinture. Il est aujourd'hui dessinateur et peintre à la manufacture céramique impériale de Sèvres.

HURTREL (Arsène), peintre d'histoire, élève de Ingres, né à Lille le 25 juin 1817, mort dans la même ville le 1er décembre 1861. Après avoir fait ses études au collége d'Armentières, il suivit les cours de nos Ecoles académiques, dont le directeur, le peintre Liénard, fut son premier professeur de dessin. Parti pour Paris en jan-

vier 1834, il entra immédiatement à l'atelier de Ingres. Les progrès de Hurtrel furent rapides; et l'année suivante, en 1835, son maître ayant été appelé à la direction de l'Ecole française de Rome, l'admit au nombre des élus qui devaient l'accompagner. Pendant cinq ans, Hurtrel habita l'Italie, étudiant sur les originaux les chefs-d'œuvre des maîtres de l'art, parcourant le pays en peintre-touriste, s'arrêtant là surtout où il trouvait une mine féconde à exploiter. Parmi les travaux qu'il exécuta durant ce séjour, nous pouvons citer : la copie de *la Vierge à la chaise* de Raphaël (sur commande du ministère de l'Intérieur), qui se trouve actuellement à l'Ecole des beaux-arts de Paris; le *saint Jean-Baptiste* que la ville de Lille acheta en 1860 pour son Musée de peinture; *la Mort du Christ, le Colysée,* etc. En août 1840, Hurtrel rentra en France. Indécis sur la résidence qu'il choisirait, de Lille que sa famille lui rendait chère, ou de Paris où l'appelaient ses intérêts et le prestige de la capitale de l'art moderne, il se décida à installer simultanément un atelier dans chacune de ces deux villes, et divisa dès-lors sa vie en deux parts à peu près égales. Ses principales œuvres sont : *la Dernière heure de l'avare* (médaillé à l'Exposition de 1856), *Caïn, la Folle, le Dante, le Buveur, l'anneau du doge de Venise, la Bouquetière, un Paysage, la Marchande d'allumettes, l'Assomption, l'Odalisque, l'Amour et le papillon, la Marchande de couronnes, l'Epargne, une Coupole, les Derniers moments d'un prodigue, Tête de vieillard, Têtes de suppliciés,* d'après nature, *la Pécheuse, le Joueur de vielle, Tête de femme, Femme au bord de l'eau, la Dernière pensée d'un soldat* (collection de M.***, à Saint-Omer); *le Vieux sergent* (galerie de M. Caumartin, à Paris); *le Martyre de saint Chrysole* (1843, pour le maître-autel de l'église de Commines); *le Couronnement de la Vierge* (commandé en 1845, par M[me] de La Grandville pour l'église de Beaucamps); *le Bivouac des canonniers* et celui de *la Garde nationale* (tableaux exécutés en 1849 pour le colonel Duhaut et qui renferment autant de portraits que de personnages); la fresque de l'église Saint-Etienne de Lille représentant *Jésus appelant à lui les petits enfants* (1851); enfin, *le Supplice des parricides à Sparte,* qui fut son dernier grand ouvrage. Mais tandis qu'il s'adonnait sans défiance à ses occupations bien aimées, une calamité terrible s'apprêtait à fondre sur lui. Une tumeur se déclara sur son épaule droite et prit en peu de temps des proportions assez énormes pour paralyser complètement le bras. Dans cet état lamentable, Hurtrel eut encore le courage de ressaisir de la main gauche le crayon échappé à ses doigts sans force : il fit au pastel le portrait de M[lle] C*** (1851). A la fin de novembre, la tumeur pesant huit kilogrammes et devenue aussi grosse qu'une tête d'homme, avait désarticulé le bras et envahi le côté droit de la poitrine. Sentant approcher le moment suprême et voulant que son

dernier regard rencontrât les objets qu'il avait le plus aimés dans sa vie, il puisa dans son énergie la force de se lever et de gagner son atelier au milieu duquel on avait dressé un lit. Trois jours après il était mort. Arsène Hurtrel avait exposé à Paris en 1841, 1845, 1848, 1855, 1856, 1857, 1861; à Bruxelles en 1854; à Boulogne-sur-Mer en 1856.

IMBERT DE LA PHALECQUE (le chevalier Christophe-Antoine-Robert), né à Lille le 22 octobre 1735, mort dans la même ville le 21 mai 1810, après avoir pris une part honorable comme capitaine au régiment de Grenoble aux campagnes de la fin du règne de Louis XV et de celui de Louis XVI, succéda à son frère Nicolas-Eugène Imbert de Séneschal dans la charge de chevalier d'honneur près le Bureau des finances de Lille. Il garda ces fonctions jusqu'à la réorganisation administrative de 1790.

Son père, Nicolas-Guillaume Imbert de Séneschal de la Phalecque, qui avait été Rewart et Maieur de la ville, était mort d'un coup de sang dans l'exercice même de ses fonctions, pendant qu'il présidait le Magistrat de Lille; et, en mémoire de ses services, on avait donné son nom au pont construit, du reste, sous son administration, sur le rivage de la Basse-Deûle, en face de la rue des Bateliers.

IMBERT DE LA PHALECQUE (le chevalier Eugène-Adrien), archéologue, petit-fils du précédent, né à Lille en 1816, fait partie de la Commission historique du Nord, de la Société française d'archéologie et de numismatique, de la Société des antiquaires de la Morinie, et a écrit dans les *Mémoires* de ces différents corps savants. Collaborateur anonyme de l'*Essai sur Saint-Pierre,* de la *Statistique archéologique du département du Nord*, important ouvrage publié par la Commission historique (Lille, Leleu; Paris, Durand, 1867, 2 vol. in-8), de l'*Inventaire des objets précieux,* de l'*Epigraphie du département du Nord,* de la *Carte et de la statistique des fiefs de la châtellenie de Lille,* dont M. Leuridan (voir ce nom), prépare la publication, des *Notes historiques sur le bureau des finances de Lille,* par M. du Chambge de Liessart (Lille, Leleu, 1855), etc., cet érudit a rassemblé de plus sur l'*Archéologie héraldique,* sur les *Seigneurs de la châtellenie de Lille,* sur les *Seigneurs des seigneuries homonymes,* etc., les matériaux de notices historiques qui, pour être restées à l'état de manuscrit, ne sont pas moins d'un grand intérêt local.

JOMAIN, typographe et publiciste, né à Nogent-le-Rotrou vers 1808, écrivit à Lille en 1843 des poésies et différents articles qui parurent dans *l'Echo du Nord* et dans le *Moulin-à-Vent.* Par la suite il quitta Lille pour retourner dans sa ville natale, où il remplit les fonctions de commissaire de police.

JOURNAUX périodiques et quotidiens (1760-1869). — Sans avoir la prétention de relever ici la liste complète de toutes les publications plus ou moins

éphémères que la ville de Lille a vues naître et mourir, nous croyons utile de consigner les titres de celles dont nous trouvons la trace dans nos notes, en laissant à de plus érudits le soin de réparer nos oublis ou nos erreurs :

Annonces et affiches (1761); la *Feuille de Flandre* (1781); la *Petite poste ;* le *Calendrier de Lille;* l'*Abeille ;* l'*Abeille patriote* (1790); la *Gazette du département du Nord* (id.); les *Affiches nationales* (id.); le *Père Duchêne* (1792); la *Trompette de l'armée du Nord* (id.); la *Feuille d'or;* le *Pacificateur ;* la *Feuille à un sou* (1793); la *Feuille de Lille* (1794); le *Journal en vers* (de Vanackère); l'*Annuaire du département du Nord;* la *Feuille du département du Nord* (1805); le *Journal du département du Nord* (1812); l'*Écho du Nord* (1819); *Mémoires de la Société des sciences de Lille ;* la *Quotidienne de Lille* (1824); *Almanach du commerce de Lille et de son arrondissement* (1827); l'*Argus du Nord* (1830); la *Boussole* (1831); le *Nord* (id.); le *Drapeau blanc ;* le *Libéral du Nord;* la *Gazette de Flandre et d'Artois* (1833); *Bulletin de la Commission historique;* la *Revue du Nord* (1834); la *France septentrionale* (1839) ; *Jeanne-Maillotte ;* le *Bas-Bleu ;* le *Gant Jaune ;* l'*Abeille du Nord* (1840); le *Moulin-à-Vent* (1841); la *Publication lilloise ;* la *Tribune du Nord ;* le *Barbier de Lille* (1843); l'*Indicateur du Nord ;* le *Journal de Lille* (1843); le *Messager du Nord* (1846); l'*Abeille lilloise* (id.) ; l'*Abeille républicaine* (1848); le *Peuple* (id.) ; l'*Organe du Nord* (id.); la *Liberté* (id.); le *Papillon* (1851); l'*Artiste* (id.); l'*Émancipateur* (id.); le *Nord* (1853); *Affiches et annonces;* le *Nouvelliste ;* le *Courrier de Lille* (1854); le *Wazemmois; Annales du Comité flamand ;* la *Vérité* (1855); l'*Écho de Lille;* le *Mémorial de Lille* (1857); la *Fauvette du Nord* (id.); la *Gazette de Wazemmes ;* le *Canard* (1859); le *Propagateur* (1860); la *Gazette du Nord;* la *Flandre illustrée ;* la *Revue du mois* (1860); le *Journal populaire* (1863) ; le *Journal du peuple* (1864); l'*Écho populaire* (1865); *Lille artiste* (1866); le *Messager populaire* (id.); le *Courrier populaire* (id); l'*Abeille lilloise* (id.); le *Progrès hebdomadaire* (id.); le *Progrès du Nord* (1867); *Bulletin scientifique, historique et littéraire du département du Nord* (1869).

JOUVENEL (Henry-Joseph), graveur, né à Lille en 1778, mort dans cette ville vers 1828. Ex-officier de la grande armée et chevalier de la Légion-d'Honneur, Jouvenel ne s'adonna à la gravure que quand des désastres successifs eurent écrasé l'Empire; graveur en titre de la mairie de Lille et de la préfecture du Nord, il a buriné la *Carte topographique de la place et des environs de Valenciennes,* d'après le capitaine Coste (1816); le *Théâtre du siége de Valenciennes de* 1793, *id. de* 1815 (1817); la *Carte de l'arrondissement de Lille* (1825), etc.

JOUVENEL (Auguste), graveur, fils du précédent, né à

Lille en 1804, mort dans cette ville le 3 mai 1838. Elève distingué des Ecoles académiques de Lille, il s'est rompu à tous les genres de gravure, depuis l'estampe fine jusqu'au cachet, à l'armoirie et à la médaille. On a de lui un tableau synchronique et géographique intitulé les *Fastes de la France* (par E. Mullié, Lille, 1835, in-fol.); et un *Tableau synoptique de géographie* d'après Lallou (par H. Paradis, Lille, 1837); une *Médaille commémorative de la découverte du charbon aux mines de Douchy* (1834); une jolie *Etude d'Italie*, etc. Une mort prématurée l'arrêta dans une carrière où il aurait sans doute acquis quelque célébrité.

KOLB-BERNARD (CHARLES-LOUIS-HENRI), homme politique, député au Corps législatif, est né à Dunkerque le 16 janvier 1798. Associé à l'importante maison Bernard frères de Lille, il fut décoré de la Légion-d'Honneur à la suite de l'Exposition de 1849, pour ses produits industriels. Successivement membre du Conseil municipal et président de la Chambre de commerce de Lille, il fut en 1849 envoyé à l'Assemblée législative comme représentant du peuple, puis en 1859 au Corps législatif en qualité de député de la 2e circonscription du Nord, et enfin réélu en 1863 et en 1869. Il s'est présenté aux suffrages comme candidat indépendant, et à la Chambre il s'est invariablement rangé parmi les champions déclarés du parti catholique.

En 1852, il a publié une brochure sur la nécessité d'élargir l'enceinte de la ville de Lille (*des Intérêts communaux de la ville de Lille*. Lille, E. Reboux).

KUHLMANN (CHARLES-FRÉDÉRIC), chimiste, membre de l'Institut et de la Société des sciences de Lille, né à Colmar le 22 mai 1803, fréquenta d'abord la Faculté de Strasbourg et étudia la chimie avec Vauquelin. Appelé à Lille par le physicien Delezenne, une décision ministérielle l'autorisa en 1823, à fonder dans cette ville, un cours public de chimie appliquée aux arts et à l'industrie, cours qu'il professa jusqu'au moment où une Faculté des sciences fut créée à Lille (1854). Propriétaire de vastes manufactures de produits chimiques, parmi lesquelles nous citerons celles de Loos et de Marquette; président de la Chambre de commerce de Lille, ex-directeur de la Monnaie de Lille (1853-57), membre du Conseil central de salubrité et du Conseil général du Nord, il a été nommé officier de la Légion-d'Honneur en 1854, et promu au grade de commandeur lors de l'Exposition de 1867. Il a pris part à toutes les discussions et enquêtes économiques ou industrielles, telles que la question des sucres, celle des céruses, etc. M. Kuhlmann est auteur de nombreux travaux scientifiques; les *Mémoires* et les *Comptes-rendus de l'académie des sciences*, les *Annales de chimie et de physique*, les *Mémoires de la Société des sciences de Lille*, en renferment un bon nombre; d'autres ont été publiés à part, ce sont: *Expériences chimiques et agro-*

nomiques (1847); *Expériences concernant la théorie des engrais* (1843); *Application des silicates alcalins solubles au durcissement des pierres calcaires poreuses, à la peinture et à l'impression* (1855); ses principaux *Mémoires* concernent la *Fabrication de l'acide sulfurique* (1826); les *Applications de la garance*; la *Théorie de la fermentation des alcools, des éthers* (1830, 1838); la *Fabrication des sucres* (1832, 1834, 1835 et 1840); la *Formation de l'acide nitrique et de l'ammoniaque sous l'influence des corps poreux* (1837, 1839); la *Préparation des chaux hydrauliques et des ciments* (1840-1841); la *Fixation des couleurs et des mordants dans la teinture* (1856), etc. On lui doit aussi l'invention d'un procédé contre l'incrustation des chaudières à vapeur.

LABBE (Victor-Eugène-Maximilien), officier du génie, né à Lille en octobre 1821, mort en Cochinchine à bord de la *Némésis*, le 29 septembre 1858, se présenta à l'École polytechnique après avoir fait ses études au collége de sa ville natale. Entré dans le génie militaire à sa sortie de l'école, il fit les campagnes d'Algérie et de Crimée, où ses services lui valurent la croix de la Légion-d'Honneur, puis fut envoyé dans l'extrême Orient en qualité de chef du génie du corps expéditionnaire des mers de la Chine. Il se signala dans cette campagne étrange, où une poignée d'Européens combattirent et écrasèrent les armées innombrables du Céleste-Empire, organisa à Manille les contingents espagnols, parcourut en savant autant qu'en stratégiste ces pays fermés jusque-là aux Occidentaux. Epargné par la peste, il n'en succomba pas moins prématurément : désarçonné dans le cours d'une reconnaissance, des lésions internes, dont les fatigues et le climat aggravèrent peut-être les conséquences, mirent une brusque fin à la carrière de cet éminent officier. Il a écrit des *Mémoires sur la Chine et la Cochinchine*, qui ont été édités aux frais du gouvernement par l'imprimerie impériale; on lui doit aussi un *Plan de Canton*, publié par le *Moniteur officiel*.

LABBE (Jules), ethnographe, frère du précédent, né à Lille le 27 août 1826, collabora à plusieurs journaux économiques de Paris. De 1854 à 1858 il voyagea en Algérie, tantôt accompagnant les expéditions, tantôt vivant sous la tente, avec les Arabes et les Kabyles dont il voulait étudier le langage et les mœurs. De retour à Lille, il publia dans le *Mémorial*, une série d'articles descriptifs sur les contrées qu'il avait parcourues, et en 1865 un volume sur la même matière : *un Mois dans le Sahara* (Lille, Petit, in-12).

LAFUITE (François-Joseph), littérateur, né à Lille le 17 février 1775, mort dans cette ville le 4 décembre 1842. Entré à l'Ecole du génie le 17 septembre 1793, il assista comme officier de cette arme à la bataille de Zurich, puis fut attaché aux travaux des fortifications de 1802 à 1814. Décoré de la

Légion-d'Honneur à cette époque, il passa de Valenciennes où il était chef du génie, à Lille, où il reçut la croix de Saint-Louis et le grade de chef de bataillon (1822). Quand arriva pour lui le moment de la retraite, on le nomma juge-de-paix à Lille, fonctions auxquelles il préféra celles de bibliothécaire communal(1), qui sympathisaient mieux avec ses goûts (1829). On a de lui : *Eléments d'arithmétique* (Paris, an XI); *Epoques de l'histoire universelle* (Lille, Lefort, 1817); *Histoire de Fénelon* (Lille, Lefort, 1822, — 2e édit. 1836); *Histoire de Bossuet* (Lille, Lefort, 1826, — 2e édit. 1836); *de l'Eglise catholique, apostolique et romaine* (Lille, Lefort, 1830); *Variétés* (Lille, Lefort, 1831); *Foi, espérance et charité* (Lille, Lefort, 1834); *Histoire de Marie-Antoinette* (Lille, Lefort, 1842).

LALLOU (Louis-Casimir), peintre et graveur sur bois, né à Lille le 2 septembre 1812, mort dans la même ville en octobre 1867. Sorti de nos Ecoles académiques avec la médaille de peinture, en 1831, il alla se fixer à Paris et continua ses études dans l'atelier d'Hersent. Ses loisirs étaient consacrés à la gravure sur bois, art dans lequel ses progrès furent merveilleusement rapides : en 1834, il obtenait à l'Exposition de Lille une médaille d'argent partagée avec Porret, une à l'Exposition de Valenciennes, et, l'année suivante, la médaille d'or à l'Exposition de Douai. Pendant ce temps, il illustrait à Paris différents ouvrages importants, entre autres une *Histoire de France* et un *Molière* en collaboration avec Tony Johannot. La perte à peu près totale de son patrimoine ayant mis obstacle à l'accomplissement de son projet de voyage en Italie, il prêta une oreille complaisante à l'appel qui lui fut adressé par la ville de Lille, qui invitait tous les médaillés de ses Ecoles académiques à se rendre à un concours qu'elle ouvrait pour offrir au vainqueur, suivant le testament du chevalier Wicar, une grande médaille d'or et une pension annuelle à Rome. Lallou accourut, mit en œuvre tout son talent, remporta la victoire et attendit. Un an se passa ; la médaille lui fut donnée, mais la pension ne vint pas. Soit que le testament eut été faussement interprété, soit que les ordres en eussent été mal compris, il se trouva, vérification faite, que Wicar ne laissait aucune rente immédiate, mais qu'il léguait seulement une somme qui, capitalisée, devait après un certain nombre d'années fournir une pension suffisante à l'entretien des lauréats lillois. Cruellement déçu dans son espoir, Lallou dut s'incliner. Mais pendant le séjour qu'il avait fait à Lille, sa réputation de peintre s'était établie, les commandes étaient venues, et la

(1) La Bibliothèque communale de Lille date à proprement parler de la première République, qui, par l'abolition des ordres religieux, concentra dans les mains de la commune les riches collections des abbayes de Loos, de Marquette, de Cysoing, de Phalempin et des couvents de Lille. Il existait cependant antérieurement une bibliothèque publique que le chapitre de Saint-Pierre de Lille avait ouverte vers le milieu du XVIIIe siècle. Les conservateurs qui se sont succédés depuis la création définitive de la Bibliothèque communale sont MM. Saladin, Desmazières, de Gillaboz, Lafuite, Ed. Gachet, Semet et Paeile.

presse de l'époque, que nous avons sous les yeux en écrivant ces lignes, était unanime à voir en lui un artiste voué à de grandes destinées. Cependant, comprenant que Paris était le seul théâtre où il put se produire efficacement, Lallou y retourna en 1838. Tout d'abord, il reprit ses relations et ses travaux interrompus par sa longue absence, rivalisa avec Porret et le surpassa même dans la gravure sur bois ; mais ses récents succès en peinture le troublaient à ce point qu'après bien des hésitations, il quitta définitivement le burin pour le pinceau. Ce fut là sa plus grande faute, disent beaucoup de ses amis. Pourtant, nous devons déclarer que vers cette époque la gravure sur bois cessa d'être un art pour devenir un métier, et que pour Porret lui-même la célébrité et le talent ne furent pas un rempart contre l'adversité. La décision de Lallou n'eut donc d'autre effet sur son avenir que celui-ci : il abandonna son art au lieu d'en être abandonné. Pendant plusieurs années, il parcourut la France, peignant le paysage et le portrait, vivant un peu au jour le jour, gagnant plus qu'il n'avait besoin. De graves événements de famille le rappelèrent alors à Lille et l'y retinrent. Son grand tableau de *la Descente de croix*, qui lui valut la médaille d'or de la Société royale des sciences et arts, fut exécuté vers cette époque (1844), ainsi que *la Résurrection*, *la Vierge* de Lommelet, le *portrait en pied du chirurgien-major Tilman*, la lithographie de *la Grande-Place et de la Colonne de Lille* (1845-1847), etc. Jusqu'alors, à part les tribulations que tout homme doit s'attendre à rencontrer dans la vie, Lallou ne s'était heurté à aucun écueil insurmontable : sa réputation lui avait assuré des clients, et il avait inauguré un genre de portrait à deux crayons qui avait pris vogue. Mais le daguerréotype apparut, et du jour au lendemain la machine annula le talent. Comme bien d'autres, Lallou lutta, mais en vain ; la lutte ne fit qu'épuiser ses ressources.

Ceux qui ont vu se briser d'un seul coup l'espoir de toute leur vie peuvent seuls comprendre combien fut amer le jour où Lallou constata son impuissance, combien il dut maudire les circonstances qui, en le fixant à Lille, l'avaient empêché d'accepter la place de professeur à l'Académie royale de Bruxelles, qui lui avait été offerte, ou de conserver à Paris la position que lui avaient faite ses relations et son talent. Trop énergique cependant pour se laisser tuer par le désespoir, Lallou cacha ses toiles, serra ses crayons et cessa de peindre pour son compte. Utilisant ses profondes connaissances dans la matière, il se fit restaurateur de tableaux, et nul peut-être n'a poussé plus loin et exercé plus consciencieusement cet art modeste et difficile. Mais là encore, il devait trouver des obstacles. La période agitée de 1847 à 1852 écarta les questions d'art des préoccupations publiques ; il lui fallut ajouter à sa restauration d'autres moyens d'existence. C'est alors que notre concitoyen songea à mettre à profit sa prodigieuse habileté dans le maniement des armes : il se fit pro-

fesseur d'escrime. Jamais Lallou n'a pardonné au destin cette dure nécessité que son âme d'artiste considérait à tort ou à raison comme une déchéance : « J'ai cessé d'être un artiste, avait-il coutume de dire, le jour où je me suis fait raccommodeur et maître d'armes. » Lorsque la mort le surprit, il vivait encore pauvrement, mais honorablement, de cette double profession.

LALO (Édouard-Victor-Antoine), compositeur de musique, est né à Lille le 27 janvier 1823. Elève du Conservatoire de notre ville, il y remporta un premier prix de violon, puis alla à Paris terminer ses études, y reçut les leçons d'Habeneck, chef d'orchestre de l'opéra, et finit par s'y fixer. Avec le concours de MM. Jacquart et Armengaud, il ouvrit des concerts périodiques de musique de chambre, qui jouirent et jouissent encore d'une grande vogue. Comme compositeur, il s'est fait connaître par la publication de nombreux morceaux de chant, entre autres douze romances sur des poésies de Béranger ; il a de plus écrit des ouvertures, des trios, des quatuors, traités à la manière de Haydn, de Mozart et surtout de Mendellsohn.

LAMBLIN (Auguste), journaliste, né à Lille le 25 août 1819, fit de 1849 à 1863, la correspondance lilloise du *Journal des théâtres*. Il passa ensuite à la *Comédie*, où il remplit depuis lors des fonctions analogues.

LANNOY (Charles-François, comte de), fut envoyé en qualité de député par la noblesse de Lille aux Etats-Généraux de 1789, où il provoqua, le 4 mars 1790, l'abolition du droit de triage. Il est beaucoup moins connu que son père, F.-F. de Lannoy, ancien maréchal de camp, né à Lille en 1732, mort à Paris le 20 janvier 1790, qui, entré de bonne heure au service, fit glorieusement plusieurs campagnes, et publia divers écrits : des *Mémoires sur la guerre de 1756*, des *Réflexions sur la constitution militaire de* 1776, le *Portrait d'un gentilhomme français*, les *Eléments de la langue italienne et de la langue française* (en anglais), et enfin, des *Contes moraux*, traduits de l'anglais.

LARSONNEUR, directeur de l'*Union chorale*, est né à Lyon en 1820. Nos vieux dilettantes lillois se rappellent encore l'ovation qui accueillit jadis chez nous deux enfants violonistes, les frères Larsonneur, alors âgés d'une dizaine d'années. L'aîné, Hippolyte Larsonneur, partit pour l'Amérique en 1833 et après avoir fait un brillant mariage au Mexique, alla mourir de chagrin à San-Francisco, ayant vu toutes ses espérances brisées dans une des tempêtes politiques si fréquentes dans ce malheureux pays. C'est son frère Charles dont il est ici question. Elève de son père, il débuta dans la carrière musicale comme violoniste ; il avait six ans et demi lorsqu'il remporta son premier succès, à Rouen, dans un concert où l'enthousiasme du public se manifesta non par une pluie de bouquets, vu l'âge de l'exécutant, mais

par une averse de bonbons. Pendant quatre ans, il voyagea avec son frère, recueillant partout des témoignages de satisfaction. A l'âge de douze ans, atteint d'une maladie nerveuse, causée peut-être par un travail trop assidu pour ses forces, il dut abandonner le violon. Son père alors, abdiquant à son égard toute intention artistique, le plaça au collége de Pont-le-Voy. Mais l'enfant était né musicien; forcé de délaisser le violon, il se passionna pour le piano, et ses progrès y furent tels que le directeur du collége, l'abbé Demeuré, proposa à M. Larsonneur de l'attacher à l'établissement en qualité de professeur de musique. Il avait alors seize ans.

Vers cette époque, une bonne fortune inespérée échut au jeune pianiste. Le célèbre flûtiste et compositeur Berbiguier vint se retirer à Pont-le-Voy, et voua bientôt au jeune homme une affection de père: il lui prodigua ses soins, lui donna des leçons d'harmonie et d'accompagnement, dirigea ses lectures et dans de longs et intimes entretiens développa en lui l'amour du beau et la pureté du goût. La vie s'écoulait douce et bonne pour M. Larsonneur, lorsqu'un coup vint le frapper : Berbiguier mourut dans ses bras après quelques jours de maladie. Ne pouvant plus supporter à la suite de cet évènement le séjour de Pont-le-Voy, il partit pour Paris, où la bienveillance de Zimmermann contribua à lui rendre le courage. Sur le conseil du célèbre professeur, il publia sa première composition : *Fantaisie sur une valse de Weber.* Ce morceau, patronné par Zimmermann, à qui il était dédié, se vendit bien; mais l'auteur, tout en couvrant de ses deniers les frais d'impression, avait dû en céder la propriété à l'éditeur : il en tira donc plus d'honneur que de profit. Trop pauvre pour payer sa gloire, et fort préoccupé de son exonération militaire, force lui fut alors de se livrer presque exclusivement à l'enseignement du piano. Cependant, il était parvenu à se créer quelques relations parmi les chanteurs à la mode; il composa pour Richelmi *l'Etoile de la Vierge,* pour M[me] Sabatier *Faites que je l'oublie,* pour M[lle] d'Hennin, notre compatriote, *les Elfes*, pour la comtesse de Sparre, *la Sorcière et la jeune fille,* productions qui attirèrent l'attention sur M. Larsonneur et lui ouvrirent plusieurs salons en vogue. C'est à cette époque qu'il publia un chant militaire, *En avant !* qui acquit en peu de temps une assez grande popularité.

A ce moment, il aurait pu aisément se faire une position lucrative dans la composition de la romance; il négligea d'en profiter. Esprit contemplatif, impressionnable à l'excès, jamais satisfait de lui-même, il dédaigna les succès de ce genre, et quittant brusquement Paris, il se mit à voyager au gré de sa fantaisie, s'arrêtant çà et là quand un site ou des relations lui plaisaient. Il perdit ainsi un temps qu'il aurait dû employer à établir sa réputation. Il revint à Paris en 1846 pour publier des duos pour piano et violon, piano et hautbois, des morceaux pour piano seul et des mélodies pour

la voix, parmi lesquels *Etincelle,* qui eut deux éditions successives. Il commençait à regagner le terrain perdu, lorsque la Révolution de 1848 éclata. Ses espérances détruites, il s'estima heureux d'accepter une place de chef d'orchestre qu'on lui offrait à Saint-Quentin. Après un séjour de deux ans dans cette ville, il alla à Boulogne, où il publia deux morceaux : un nocturne, *le Phare,* et *l'Alcyon,* caprice-étude. Mgr de Salinis l'appela alors à Amiens pour diriger l'organisation de la maîtrise. A cette époque, ses forces profondément ébranlées forcèrent M. Larsonneur à se retirer dans une maison de santé à Paris. Il était encore souffrant lorsqu'il vint à Lille en 1853 se faire entendre à l'Association lilloise, puis à l'Association musicale, où son talent d'exécutant et le sentiment de son jeu furent appréciés à leur valeur. Depuis lors, M. Larsonneur n'a plus quitté Lille. Il a succédé à M. Leplus au Conservatoire, et sous sa direction, la classe d'adultes a pris une notable importance, puisqu'elle compte actuellement quatre-vingts élèves. Il a fondé en 1856, sous la présidence de M. L. Danel, la société *l'Avenir,* qui, dans les concours de Saint-Quentin en 1859, d'Armentières en 1861, de Tourcoing en 1863, d'Arras en 1864 a remporté six médailles d'or de premier ordre. Parmi les œuvres publiées par M. Larsonneur depuis qu'il a pris chez nous droit de cité, nous signalerons les *Murmures du soir,* chœur dont la mélodie mélancolique a été très-remarquée au festival de Tourcoing, un *O salutaris* et un *Ave verum* d'un style sévère, *Piccolo Capriccio,* morceau militaire que la musique du 81e s'est chargée d'aller apprendre aux échos de la Crimée et des sierras mexicaines.

LAVAINNE (Ferdinand), compositeur, est né à Lille le 21 octobre 1814. Fils d'un musicien distingué dont il fut l'élève, M. Ferdinand Lavainne entra de bonne heure dans la carrière artistique. Il avait à peine atteint l'âge de onze ans que déjà il s'était fait entendre en public en présence du célèbre Kreutzer et du duc de Larochefoucauld, intendant des beaux-arts. Pendant dix années consécutives, il travailla et se produisit comme virtuose, et de succès en succès arriva à une solide réputation de pianiste exécutant; rien cependant n'avait révélé ses aptitudes de compositeur, lorsque en 1830, elles se manifestèrent sous l'influence de l'enthousiasme excité par la prise d'Alger : M. F. Lavainne composa en quelques heures, une entraînante cantate qui fut exécutée le soir même au théâtre de Lille et acclamée par les auditeurs. A partir de ce moment, notre concitoyen n'a guère cessé d'écrire. En 1834, il publia, après les avoir interprétées lui-même, ses premières compositions pour piano. En 1835, des essais d'orchestration firent pressentir le symphoniste, et en 1836, il débuta au théâtre par un opéra intitulé : *une Matinée à Cayenne,* dans la partition duquel on rencontre déjà l'indice de qualités de vigueur et d'originalité que nous

retrouvons mieux développées dans ses œuvres postérieures. A cet ouvrage succéda une opérette en un acte, intitulée : *Alerte !* et, en 1837, *Bianca,* grand-opéra en deux actes; enfin, en 1840, M. Brun-Lavainne, son oncle, ayant livré à la scène un drame en quatre actes, *Artus et Rickemer,* M. F. Lavainne en écrivit l'ouverture et y intercala plusieurs mélodies avec accompagnement d'orchestre. Sa réputation grandit à la suite de ces différents succès, et la presse commença à s'occuper du compositeur lillois, qui ne tarda pas du reste à prendre un rang sérieux par des travaux d'un ordre plus élevé : un *De Profundis,* une *Messe solennelle,* exécutés à l'église Saint-Etienne (1841), plusieurs *Messes* avec orchestre, *trios, quintettes, sextuors, septuors* et *sonates* pour piano et violoncelle, etc. A Paris, la Société de musique de chambre, qui se réunissait dans les salons de M. Gouffé, artiste de l'Opéra, exécuta la plupart de ces ouvrages, auxquels ce public d'élite fit bon accueil; au Festival de Lille de 1851, son 129ᵉ *Psaume de David,* impressionna l'auditoire par la grandeur de son caractère. En outre de celles que nous avons citées, les œuvres les plus considérables de notre concitoyen sont : un grand *Te Deum,* un *Libera,* plusieurs *Psaumes* avec chant et orchestre, des *Symphonies,* des *Fantaisies* et des *Ouvertures* pour orchestre, un *Noël* devenu populaire, *Alleluia, Hosannah, six Mélodies* et *Nérida,* opéra en trois actes, représenté sur le théâtre de Lille en 1861.

M. F. Lavainne est membre de la Société impériale des sciences et arts de Lille, professeur au Conservatoire, président de la Société impériale des *Orphéonistes,* chevalier de l'ordre de la Couronne de chêne des Pays-Bas et de la Légion-d'Honneur (1867).

LAVAINNE (Ferdinand-Marie), pianiste et compositeur, fils du précédent, est né à Lille le 9 mai 1837. Il a publié plusieurs ouvertures symphoniques et des morceaux pour piano.

LEBON (Philippe-Maurice), historien, né à La Bassée en 1770, mort à Haubourdin le 9 février 1837, embrassa d'abord l'état militaire, prit part aux campagnes de la République, à une partie de celles de l'Empire, et rentra dans la vie privée colonel et officier de la Légion-d'Honneur. En 1815, il organisa les volontaires royaux, puis fut nommé commandant de la garde nationale et chevalier de Saint-Louis. Il faisait alors le commerce des cotons à Lille. Sous Charles X, il fut appelé aux fonctions de conseiller à la préfecture du Nord. Lebon a beaucoup étudié les chroniques de la Flandre; il a laissé sur notre histoire locale des écrits qui sont très-estimés, et dont les principaux ont été couronnés par les sociétés archéologiques de la Morinie, de Cambrai et de Douai; ce sont : *Notice sur les historiens de la Flandre française* (Lille, Blocquel, 1827, 1 vol. in-8); *Mémoire sur la bataille de Bouvines* en 1214 (Paris, Techener, et Lille, Vanackère fils, 1835, 1 vol. in-8 avec plan); *Mémoire sur les*

forestiers de Flandre (1835); *Histoire de la châtellenie de Lille* (1836). Lebon a publié de plus dans la *Revue du Nord* un certain nombre d'articles historiques dont les principaux sont : *la Fête du Broquelet* (1835); *Lille avant le XIe siècle* (1835-36); *Bauduin et Jeanne de Constantinople* (1835); *Bouchard d'Avesnes et Marguerite de Constantinople; Coup-d'œil sur le règne de Guy de Dampierre*, etc.

LECLERCQ (M.), peintre de portrait, né à Warneton (arrondissement de Lille), en 1819. Elève des Ecoles académiques de Lille, il y remporta coup sur coup trois médailles dans la classe de peinture : deux de deuxième classe (1838), et une de première classe (1839).

LEDUC (Hippolyte-Jules-François), pianiste, est né à Dunkerque le 1er février 1825. Il reçut à Paris les leçons de Kalckbrenner, et se fixa dans sa ville natale, où il vécut de son art et tint les orgues de l'église Saint-Jean-Baptiste. En 1867, il vint habiter Lille qui lui offrait un champ plus vaste, et devint organiste de l'église de La Madeleine. Il a publié des *sérénades* pour piano et chant, et une *sonate*.

LEFEBVRE (Henri), journaliste, rédacteur en chef du *Propagateur*, est né à Lille le 15 janvier 1821. Après avoir terminé de très-brillantes études au collége communal, il y rentra en qualité de professeur et y aurait continué une carrière qui était conforme à ses goûts, si un événement imprévu n'était venu l'en éloigner. M. Gachet, principal du collége, étant tombé en disgrâce, se vit contraint d'abandonner les fonctions qu'il avait si longtemps exercées; sans fortune, et brusquement privé de la position qui le mettait à même de subvenir à l'entretien de sa famille, M. Gachet résolut de fonder un pensionnat libre. Poussé par un sentiment honorable, M. Lefebvre ne voulut point laisser peser sur son vieil ami et protecteur tout le fardeau d'une semblable entreprise : quittant le collége en même temps que lui, il partagea ses travaux, seconda ses efforts, et, la période difficile traversée, demeura comme professeur à l'institution qu'il avait contribué à créer. En 1845, M. Gachet mourut, et, si le pensionnat passa nominalement à sa veuve, toute la charge de la direction et de l'administration retomba sur M. Lefebvre. Enfin, quelques années après, l'institution Gachet s'étant fusionnée avec le collége de Marcq, la succursale lilloise de Saint-Joseph s'établit où M. Lefebvre exerça le professorat jusqu'en 1860. A cette époque, le *Propagateur du Nord et du Pas-de-Calais*, qui avait été fondé quelque temps auparavant par M. Ayraud-Degeorge, se trouvant à vendre, M. H. Lefebvre quitta l'enseignement pour acheter ce journal, dont il a fait l'organe dévoué des opinions catholiques.

LEFORT (Hector), peintre, élève de M. Colas, né à Lille le 30 novembre 1832, reçut les éléments de son art aux Ecoles académiques de cette ville, où il remporta successivement le prix

de nature morte en 1860, ceux de perspective et d'esquisses peintes avec mention pour « progrès rapides, » en 1861, et de modèle vivant en 1862. Destiné au commerce, M. Lefort n'entra dans la carrière artistique que par une porte dérobée, s'il est permis d'employer cette expression. A la suite de revers de fortune qui atteignirent sa famille, il se disposait à s'embarquer comme aspirant à bord d'un navire marchand, lorsque l'idée lui vint d'utiliser les derniers moments de son séjour à terre, en copiant pour ses parents et amis, quelques-unes des *Marines* du Musée de Lille. Il avait toujours manifesté une grande prédilection pour le dessin et la peinture; la fréquentation du Musée augmenta ce penchant, au point de modifier entièrement ses dispositions : au lieu de partir pour Dunkerque, il entra aux Ecoles académiques (15 mai 1860). Vers 1863, il parut délaisser la palette pour l'objectif : il se fit photographe. Puis, il partit pour Ramsgate et Londres, où il reprit le pinceau, fit et vendit un certain nombre de *Marines,* tout en donnant des leçons de peinture. Rentré en France, il a exposé à Gand, *le Quart-d'heure de Rabelais,* et à Roubaix, *l'Embouchure de la Tamise* et *le Port de Ramsgate*. Parmi ses peintures, nous citerons encore : *le Péché, Saint-Bruno, le Rat de ville et le rat des champs, Ovigneur au siége de Lille, le Rat et l'huître, le Chat et le vieux rat, Vue de Ramsgate, le Bassin de chasse de Calais,* des *nature-morte* et des *portraits.*

LEFORT (Louis-Nicolas-Joseph), imprimeur et publiciste, né à Lille en 1800, mort dans la même ville en 1869, édita en 1827 les premiers spécimens d'une série d'ouvrages d'éducation morale et religieuse, connu sous le nom de *Bibliothèque catholique,* et qui prit en peu d'années une extension prodigieuse: son frère, M. Edouard Lefort, est lui-même auteur de plusieurs de ces petits livres, dont le catalogue complet constituerait à lui seul un volume. Parmi les ouvrages historiques locaux sortis des presses de la maison L. Lefort, nous citerons l'*Atlas de Lille,* de M. Brun-Lavainne, et le *Cameracum Christianum* du docteur Le Glay. Lefort a de plus écrit, et publié sous le voile de l'anonyme, plusieurs brochures relatives aux intérêts lillois, entre autres : *Discussions entre deux villes voisines (Lille et Douai),* polémique concernant l'agrandissement de Lille, et *Lille port de mer*. Il a dessiné un *Plan de la ville de Lille agrandie* (1868).

LEFORT (Louis-Joseph), publiciste, fils du précédent, né à Lille le 26 avril 1835, mort à Bauvin le 9 avril 1859, fit de brillantes études au collége libre de Marcq-en-Barœul, puis partit pour l'Italie où il voyagea en touriste. L'insurrection qui éclata à Milan en 1853, intercepta son retour. Obligé de camper dans une chaumière aux portes de Milan, exposé pendant trois jours avec ses compagnons de route aux intempéries d'un hiver rigoureux, sans cesse en alerte, ce surcroît de fatigue ajouté à

celles d'un long voyage, exerça sur sa santé déjà compromise une fâcheuse influence, qu'augmenta encore le passage du Simplon dans une saison inclémente. Il tomba malade à Genève et revint à Lille dans un état inquiétant. Les soins de la famille parurent un instant triompher du mal, et Lefort alla même à Paris dans l'intention de prendre ses degrès à l'Ecole de droit; mais le mieux qui n'était qu'apparent ne résista pas aux excès de travail où l'entraîna son amour de l'étude: il se vit bientôt contraint d'abandonner en même temps le droit et les recherches sur les littératures sémitiques auxquelles il se livrait avec passion. Il revint, mais trop tard, chercher parmi les siens le repos et la santé. Louis Lefort, enlevé à vingt-quatre ans, a laissé plusieurs écrits dont un seul a été publié : *Naples, histoire, monuments, beaux-arts, littérature* (Lille, L. Lefort, in-8, deux éditions).

LE GLAY (André-Joseph), écrivain et paléographe, naquit à Arleux (Nord), le 29 octobre 1785. Après avoir terminé ses études au collége de Douai, il s'en alla suivre les cours de l'Ecole de médecine de Paris, traversa brillamment ses examens successifs, et muni du diplôme de docteur revint à Cambrai le 28 août 1812, dans l'intention d'y exercer sa profession. Les deux premiers ouvrages qu'il livra à la publicité révèlent les aptitudes dominantes de son esprit, les deux genres de travaux auxquels il devait consacrer sa longue existence : l'*Indicateur cambraisien* (1815) et l'*Almanach de la santé* (1816), c'est-à-dire l'histoire et les sciences naturelles. Pendant la première période de sa vie, Le Glay partagea équitablement son temps et ses travaux entre ses deux passions; nous le voyons en même temps ouvrir un *Cours de botanique*, écrire un *Catalogue des plantes suivant le système de Linnée*, et concourir aux recherches historiques relatives au Cambrésis en publiant le *Récit de l'arrivée et du séjour de Louis XVIII à Cambrai*, une *Notice sur Hermoniacum*, station romaine située entre Bavai et Cambrai, le *Captif du Forestel*, nouvelle du XIV[e] siècle, etc. (1818-25). A partir de cette époque, le goût du docteur Le Glay pour l'archéologie se prononce de plus en plus, l'absorbe dans des travaux d'un intérêt plus général et se trahit par une fécondité intarissable : *Recherches sur l'Eglise métropolitaine de Cambrai, le Monument de Fénelon, Notice sur les Fêtes publiques à Cambrai depuis le XI[e] siècle, Poetæ ecclesiastici, Duels judiciaires* et *Glossaire des sobriquets historiques dans le Nord de la France, Lettres inédites de Vauban, les Coutumes du bailliage d'Amiens, le Château de Relenghes, près Cambrai, Honnecourt et Esnes en Cambrésis, Notes biographiques sur Jean Carpentier, l'abbé Servois, les Carondelet, Georges Colvener, Remy Dupuys,* brochures qui, publiées coup sur coup, sont suivies d'un *Programme* des recherches à faire sur les antiquités et l'histoire du département du Nord,

puis du *Catalogue descriptif et raisonné des Manuscrits* de la Bibliothèque de Cambrai, dont Le Glay était devenu conservateur en 1829. Enfin, la réédition qu'il publia en 1834, du *Chronicon Cameracense et Atrebatense,* de Balderic, augmenté d'un commentaire, de trois index et d'un glossaire des noms barbares, établit sérieusement sa réputation dans le monde historique et lui valut la faveur du ministre Guizot qui l'appela au poste important d'archiviste du Nord (1835). Le docteur Le Glay accepta sans hésiter cette distinction flatteuse qui s'accordait si bien avec ses sympathies personnelles. C'était pourtant une lourde tâche, car nos Archives étant restées dans un complet abandon depuis le siége de Lille de 1792, il fallait introduire l'ordre et opérer un classement au milieu d'une inexprimable confusion. Il y avait neuf années qu'il travaillait à débrouiller les innombrables liasses qui renferment notre passé historique, lorsque l'hôtel actuel des Archives, bâti par l'architecte V. Leplus, fut mis à sa disposition; et quand le savant docteur mourut à Lille, le 14 mars 1863, la plus grande partie de ce labeur immense était accomplie. Le docteur Le Glay, nommé chevalier de la Légion-d'Honneur en 1838, de Léopold en 1841, de Saint-Grégoire-le-Grand en 1854, était membre correspondant de l'Institut depuis 1839, de la Société des antiquaires de France depuis 1824, de l'Académie de médecine depuis 1825, de l'Académie royale de Belgique et du Comité de l'histoire de France depuis 1834, du Comité de la langue et de la littérature française depuis 1838, de l'Institut historique de France depuis 1842. Il faisait en outre partie des Académies de Turin, de Berlin, de Madrid, de Luxembourg, de la Société impériale des sciences de Lille (19 juin 1835), du Comité flamand, de la Commission historique du Nord, des Sociétés savantes de Cambrai, Arras, Bruxelles, Paris, Metz, Douai, Saint-Quentin, Rouen, Valenciennes, Troyes, Saint-Omer, Tournai, Amsterdam, Amiens, Besançon, Bayeux, Dunkerque, Avesnes et Anvers. L'œuvre de cet érudit est trop considérable pour que nous puissions l'exposer dans son détail. Quand nous aurons cité ses ouvrages capitaux, qui sont : les *Négociations diplomatiques entre la France et l'Autriche durant les trente premières années du XVIe siècle,* le *Catalogue descriptif des manuscrits de la Bibliothèque de Lille,* la *Correspondance inédite de Maximilien Ier et de Marguerite d'Autriche,* nous renverrons le lecteur à l'excellent catalogue que M. Henri Pajot a dressé des écrits d'André Le Glay et qui ne mentionne pas moins de 118 productions intéressant presque toutes notre histoire locale; quant aux publications périodiques auxquelles l'éminent historien apporta sa collaboration, les principales sont : les *Mémoires de la Société impériale des sciences de Lille*, ceux des *Sociétés savantes de Cambrai, Dunkerque, Douai,* le *Bulletin de la Commission historique du Nord,* la *Revue*

agricole et littéraire de Valenciennes, le *Messager des sciences* de Gand, les *Archives historiques et littéraires du Nord de la France et du Midi de la Belgique,* l'*Annuaire statistique du Nord,* la *Gazette de Flandre et d'Artois,* la *Revue du Nord,* le *Dictionnaire de la conversation,* etc.

LE GLAY (Edward-André-Joseph), littérateur, fils du précédent, est né à Cambrai le 6 mars 1814. Lorsqu'il sortit de l'Ecole des chartes, où il avait passé plusieurs années, son père l'attacha aux Archives du Nord en qualité de conservateur-adjoint. M. Edward Leglay abandonna ensuite cette carrière pour entrer dans l'administration; d'abord conseiller de préfecture, il fut ensuite promu sous-préfet à Libourne, fonctions qu'il résigna par la suite pour rentrer dans la vie privée. Dans ces dernières années, il a été nommé administrateur de l'Octroi de Paris. Collaborateur de plusieurs revues françaises, il a édité divers ouvrages du moyen-âge, entre autres : la *Chronique rimée de la Flandre* (Lille, T. Ducrocq, 1842, in-8); on a en outre de lui : *Fragments d'épopées romanes du XIIe siècle ; Histoire de Jeanne de Constantinople* (Lille, Vanackère, 1841, in-8); *Histoire des Comtes de Flandre jusqu'à l'avènement de la maison de Bourgogne* (deux éditions : Paris, 1843, 2 vol. in-8, Tournai, Casterman, 1867).

Son frère Jules, plus jeune que lui de quelques années, succéda au docteur Le Glay dans les fonctions d'archiviste du Nord, auxquelles une mort prématurée vint l'enlever bientôt. Il a laissé deux écrits : un supplément au *Dictionnaire historique de Feller,* 1850-56 (Lille, L. Lefort, in-4); et une notice intitulée *Recherches historiques sur les anciens hospices ruraux du Nord de la France* (Lille, L. Danel, 1858, in-8).

LEGRAND (Pierre), homme politique, né à Lille le 12 juin 1804, mort dans la même ville le 13 avril 1859. Après avoir terminé ses études à notre Collége communal, et son droit à la Faculté de Paris, il vint en 1830 se faire inscrire au barreau de sa ville natale. Quelques années plus tard, devenu membre de la Société royale des sciences et arts (1832), conseiller municipal, puis conseiller à la préfecture du Nord, Pierre Legrand était aussi connu comme littérateur qu'estimé comme jurisconsulte. A côté de travaux techniques comme ceux qu'il livrait aux *Annales de législation et de jurisprudence,* dont il était le collaborateur assidu, il avait écrit en 1833, sans parler du concours qu'il prêtait au journalisme littéraire alors en vogue à Lille, un livre charmant plein d'humour et d'observation, dont quelques chapitres lus par l'auteur dans des réunions intimes alléchèrent singulièrement la curiosité publique : nous voulons parler du *Bourgeois de Lille* (1), qui fut d'abord publié

(1) M. Albert Dupuis portait le jugement suivant sur l'œuvre de Pierre Legrand, dans l'*Artiste* de 1851 :

« L'auteur du *Bourgeois de Lille* a écrit les premières pages de son livre vers 1833. Il y avait alors une classe d'écrivains simples et forts, pleins de finesse et de vigueur tout à la

par fragments dans l'*Echo* et dans la *Revue du Nord* (1834-1836), puis définitivement réuni en volume avec diverses autres productions du même écrivain : *Antiquités des rues de Lille, Voyage de Lille à Saardam, Voyage de Lille au Mont-Blanc par le Rhin* (Lille, Beghin, 1851, 2 vol. in-12). Mais la littérature légère n'était que le délassement et la distraction de cet éminent esprit ; les *Mémoires* de la Société des sciences de Lille renferment de nombreux vestiges de ses travaux économiques et bibliographiques, et en 1850, il publiait, sous le titre de : *Législation des portions ménagères,* un important traité sur la question des biens communaux.

Après le coup d'Etat du 2 décembre, Pierre Legrand s'étant présenté comme candidat indépendant à la députation et ayant été élu, prit une part active aux débats de la Chambre, notamment en ce qui concerne les lois sur la *Réhabilitation,* sur les *Caisses d'épargne,* sur les *Prud'hommes,* sur la *Composition du jury en matière criminelle,* sur les *Pensions aux veuves des militaires et marins morts en combattant,* sur l'*Organisation municipale,* enfin sur la *Révision du code de législation criminelle,* question sur laquelle il avait déjà publié, en 1855, des *Etudes* remarquables. Réélu en 1857, il ne jouit plus longtemps de l'estime de ses concitoyens ; sa santé, profondément ébranlée depuis plusieurs années, s'altéra tout-à-fait ; deux ans après il succombait. Orateur brillant, rude à l'attaque, rapide dans la discussion, écrivain distingué, Pierre Legrand était chevalier de la Légion-d'Honneur depuis 1850.

LEGRAND (Géry), journaliste, fils du précédent, est né à Lille le 18 mai 1837. M. Géry Legrand, après avoir terminé à Sainte-Barbe les études qu'il avait commencées au collége de Lille, demeura pendant plusieurs années à Paris pour y suivre les cours de l'Ecole de droit. Très-populaire parmi la jeunesse des Ecoles, il ne tarda pas à former autour de lui un petit groupe littéraire plus amoureux des choses de l'art, de théories sociales et d'idées nouvelles que de la science de maître Barthole, et dont presque tous les membres ont à l'heure présente un nom établi dans la presse. M. Géry Legrand débuta dans *l'Illustration* et dans *l'Artiste.* Son premier écrit dans celui-ci fut un souvenir du pays natal : une poésie

fois, qui conservaient l'élégante simplicité de l'école classique et ne s'effrayaient pas de l'audace des novateurs, auxquels elle empruntait au contraire des trésors d'énergie et de ferveur. M. Legrand a cette même force et cette même simplicité de moyens. Toujours il commande l'attention du lecteur, bien qu'il ne vise nulle part au paradoxe, à l'excentrique, à l'impossible. Il ne sacrifie rien à l'effet. Il observe et il peint. Son style participe des mêmes qualités. Il ne se propose qu'un but, c'est de rendre sa pensée avec une entière fidélité. On n'y trouvera jamais un mot superflu ajouté pour l'harmonie de la période, pour la finesse des effets, pour l'amour de l'art. Rien n'est plus difficile que ce style sévère.

« Le mérite du portrait qu'il a dessiné n'est pas seulement d'être fidèle et spirituel. C'est aussi d'être juste. Cet égoïsme bourgeois auquel nous nous étions si souvent laissé prendre, dissimulé qu'il était sous une affectation de paternelle bonhomie et de libérale indépendance, l'auteur nous le met à nu et ne manque jamais l'occasion de le châtier par un de ces jugements incisifs dont il a le secret.

« Indépendamment de leur valeur littéraire, ces portraits ont pour nous, Lillois, un prix tout particulier : c'est qu'ils retracent un type qui nous intéresse beaucoup, type aujourd'hui presque effacé dans la réalité, mais vivant dans nos souvenirs. »

sur cette gracieuse petite tête de cire, adorable monument de l'art romain, que possède notre musée Wicar. Il allait prendre pied dans le journalisme parisien quand la mort de son père vint modifier ses projets, en le rappelant à Lille (1859). Cependant, il n'en conserva pas moins les relations qu'il s'était créées à Paris, et c'est avec le concours des jeunes talents, compagnons de ses premières années, qu'il créa, en 1860, une revue lilloise sous le titre de *Revue du Mois*. Ce journal, qui dans ses trois ans d'existence fit quelque bruit à Lille et ailleurs, eut pour principaux collaborateurs MM. Masure, actuellement rédacteur en chef du *Progrès du Nord ;* Vermorel *(Courrier français) ;* Mario Proth *(Europe); Zola (Evènement,* sous le nom de *Claude);* Fouquier *(Courrier du Dimanche);* Habeneck *(Avenir national);* Isambert *(Temps);* Valéry Vernier, Dépret, Bergeret, etc. M. Géry Legrand, directeur et rédacteur en chef, y publia de nombreux articles de critique, des nouvelles dont nous rappellerons les principales : *les Voisins de campagne, Histoire singulière, l'Amant des onze mille vierges, le Mari de la chanoinesse, les Nuits du Ramazan ;* les *Lettres sur la Bibliothèque catholique de Lille,* et un assez grand nombre de poésies : *les Monstres, Actes de Foi, d'Espérance et de Charité,* dédiés à Gœthe, à Hugo et à Byron ; *Sonnets à Manon et à Chimène, les Fils de la vierge, l'Epître à Jules Janin* et celle *au statuaire Bra,* etc. En 1863, la *Revue du Mois* voulut élargir son cadre et se transformer en publication politique ; l'autorisation lui ayant été refusée, le journal cessa de paraître. Le 21 novembre de la même année, notre concitoyen fonda le *Journal populaire,* la première gazette populaire quotidienne qui ait paru à Lille. Ce journal, qui s'est ensuite transformé en *Echo populaire* (1865), puis en *Courrier populaire* (1866), et qui a acquis en quelques années une publicité considérable, passa de 1865 à 1866 aux mains de MM. Bianchi, Fémy, P. Lepercq, Huidiez et H. Verly, pendant que M. Legrand créait, sous le titre de *Lille-Artiste,* une feuille hebdomadaire consacrée spécialement aux beaux-arts.

En 1866, MM. Masure et Géry Legrand firent paraître à Bruxelles *le Progrès du Nord,* journal hebdomadaire d'économie sociale, devenu lillois et quotidien à la suite des dispositions du 19 janvier 1867. M. Géry Legrand écrivit en outre, en collaboration avec M. Gaston Bergeret, deux comédies : *les Grâces d'état* (en 2 actes, 1865) ; et *les Augures* (en 3 actes, 1868), qui furent représentées à Lille, au théâtre des Variétés. Envoyé au Conseil d'arrondissement en 1865, M. G. Legrand fut en 1868, porté candidat à la députation par le parti démocratique dans la 3ᵉ circonscription du Nord, mais ne fut point élu.

LE JOSNE DE L'ESPIERRE (Théophile), né à Lille en 1832 d'une ancienne famille noble, publia en 1855 une brochure intitulée : *Recher-*

ches historiques sur la commune de Santes (Lille, Leleu et Beghin; Paris, A. Aubry, in-8). Comme la plupart des travaux relatifs à des localités de peu d'importance archéologique, et dont aucune prospérité ultérieure n'est venue grossir l'histoire, cette notice n'offre qu'un intérêt secondaire.

LELEUX (Vincent-Jacques-Joseph), journaliste, né à Saint-Valery-sur-Somme le 17 avril 1788, mort à Lille le 7 octobre 1852, était encore jeune quand il vint habiter cette ville, où il établit une imprimerie. Le 15 août 1819, il publia le premier numéro du journal l'*Écho du Nord,* qu'il créait pour la défense des principes libéraux. La carrière de ce journal fût orageuse. D'abord en butte aux attaques réitérées des royalistes, Vincent Leleux ne tarda pas à se trouver aussi menacé par l'administration; la loi de 1822 lui valut une première poursuite : l'*Écho* fut suspendu et V. Leleux détenu à la prison du Raspuck. Sorti des mains de la police, il recommença plus ardent que jamais ses polémiques contre la réaction représentée par la *Quotidienne de Lille*. En 1828-1830 et en 1847, de nouveaux procès et de nouvelles saisies survinrent, puis arriva la proclamation de la République, et avec elle une liberté de presse moins illusoire. La lutte cependant pour changer de terrain, n'en fut pas moins âpre. L'*Écho* eut à soutenir contre le *Messager du Nord,* représentant de la démocratie radicale, de rudes assauts qui ne prirent fin que par la suppression de celui-ci en 1851. Seul désormais en face de la réaction triomphante, l'*Echo* prit une attitude plus précise : sa protestation contre le coup d'État lui valut la prison et la suspension. Autorisé de nouveau en 1852, il ne s'est pas départi depuis lors de son programme libéral, qui est à peu près celui du *Siècle,* et a réussi, sauf quelques avertissements et quelques condamnations de peu d'importance, à échapper aux coups des lois restrictives de la liberté de la presse. A la mort de Vincent Leleux, la propriété du journal passa à son fils Alexandre. Vincent Leleux a écrit aussi un certain nombre de poésies, et différentes notices qui ont paru dans les *Archives historiques du Nord.*

LELEUX (Alexandre), journaliste, fils du précédent, né à Lille le 3 juin 1812, prit part à la rédaction de l'*Écho du Nord* après avoir fait ses études aux colléges de Lille et de Douai. En 1836, il devint gérant du journal, dont il passa rédacteur en chef et propriétaire à la mort de son père qui arriva quelques années plus tard. Il collabora aussi à l'*Almanach populaire* que publia pendant plusieurs années le docteur Hautrive. Amateur passionné des beaux-arts, M. Alex. Leleux s'est composé une galerie de peinture qui compte parmi les plus riches de la province; parmi les maîtres anciens qui figurent dans son catalogue, nous citerons: *Pieter de Hooch, Molenaer, J. Hackaert, F. Hals, Swanevelt, Boucher, Backuysen, Decker, Jordaens,*

Terburg, Philippe Wouvermans, Van der Werff, Peter Neafs, Schalken, Jeanssens le danseur, *J. Steen, Adrien Van de Velde, Guillaume Van de Velde, A. Cuyp, Brackenburg, Gossaert de Maubeuge, Berghem, Hobbéma, Greuze, Polenburg, Van Bredael, Gonzalès Coques, Delorme, Sibrecht, les Van der Neer, L. Cranach, A. Durer, Teniers, P. Van Dyck, Lingelbach, Fyt, Prudhon, B. Ommeganck;* et parmi les contemporains : *Otto Weber, Hurtrel, H. Leehmann, Schenck, Fischel,* etc.

Au moment où nous écrivons ces lignes, l'*Echo du Nord* entre dans la 50e année de son existence; c'est actuellement le doyen des journaux lillois, et il est resté fidèle à l'impulsion libérale que lui avait imprimée son fondateur.

LEMAIRE (Hector), statuaire, né à Moulins-Lille le 15 août 1846, suivit le cours de nos Ecoles académiques, puis alla à Paris où, tout en vivant du produit de son travail comme lithographe, il fréquentait régulièrement les Ecoles impériales de dessin de la rue de l'Ecole de médecine. Lorsqu'il y eut obtenu les prix de figure, de sculpture, de composition, ceux de fin d'année et enfin ceux du concours en loge, il se présenta et fut reçu à l'Ecole des beaux-arts. En 1866, il vint à Lille prendre part au concours Wicar, réussit, et fut envoyé à Rome comme titulaire de la pension. Parmi les œuvres produites depuis lors par M. Hector Lemaire, dont le talent précoce semble promettre un homonyme honorable au grand sculpteur valenciennois, nous citerons : *Faune enfant,* buste (Expos. de Lille 1866); *Eve,* bas-relief; *la Castillane,* tête d'expression (1866); un *Enfant,* buste; un *Médaillon* (1867); *le Joueur de Mora; la Transtevérine,* tête d'expression; une *Jeune fille,* buste, etc.

LEPLUS (Amé-François-Joseph), architecte, né à Lille le 1er février 1770, mort à Wazemmes le 27 juin 1831, succéda à son père dans la charge d'architecte municipal. Il prit part à la réorganisation des Ecoles académiques, où il dirigea pendant quinze années le cours d'architecture, construisit les *Abattoirs publics* en collaboration avec l'architecte Peyre (de Paris), et, avec le concours du capitaine du génie Bergère, le *Beffroi* de l'ancien Hôtel-de-Ville (1); il opéra le premier percement qui joignit par une rue à façades uniformes, dite *rue du duc de Bordeaux* (rue du Quai), et aujourd'hui dénaturée, la place du Concert au quai de la Basse-Deûle, dirigea la pre-

(1) Le *Beffroi*, en partie construit avec les matériaux provenant des anciennes tours de l'église St-Maurice, fut démoli vers 1857, lorsque l'on procéda à l'achèvement de l'Hôtel-de-Ville actuel: il consistait en une simple tour carrée surmontée d'un belvedère à plate-forme, et s'élevait au-dessus d'une poterne ogivale, vestige de l'ancien palais Rihour, qui perçait la face antérieure du vieux monument, dans l'axe de la rue du Palais. L'aspect de cette tour moderne dénuée d'ornementation, entée sur une construction dont le style révélait encore assez clairement l'antiquité, n'avait rien qui flattât l'œil; de plus, la cohésion de ces deux parties, édifiées à des époques si différentes, était loin d'être assez complète pour donner des garanties sérieuses de solidité. Ces considérations, qui déterminèrent la démolition du *Beffroi*, expliquent pourquoi cet édifice ne fut point respecté par l'architecte, à l'exemple de l'*Escalier de Philippe-le-Bon*, qui fut scrupuleusement transporté de la cour intérieure où il se trouvait d'abord, à l'extérieur où on le voit aujourd'hui.

mière restauration du *Théâtre* avec le concours de Ciceri, et dressa en 1820 le projet du *Tombeau du duc de Berry*, qui fut exécuté dans l'église Saint-Maurice (1), ainsi que de la *Statue* de ce prince, renversés l'un et l'autre par l'émeute de 1831. En 1818, Leplus prit le commandement en chef du corps des sapeurs-pompiers, à l'organisation duquel il avait personnellement contribué, et que la Révolution de 1830 lui fit abandonner. Ardent légitimiste, le chagrin que lui causèrent les événements de juillet, contribuèrent à hâter sa fin.

LEPLUS (Victor-Louis-Henri), architecte, né à Lille le 22 mars 1798, mort dans la même ville le 17 mai 1851, était cousin du précédent, auquel il succéda dans les fonctions d'architecte municipal et départemental, après avoir étudié son art à Paris et à Rome. Les principaux travaux de Victor Leplus sont : le *Palais de Justice* (2) (1835); le *Palais des Archives* (1843); et la *Maison centrale de Loos* (reconstruction partielle et agrandissement).

LEPOUTRE (Pierre-François), député du baillage de Lille à l'Assemblée nationale en 1789, fut l'un des signataires de la lettre adressée le 10 décembre 1789, aux habitants de la Flandre et du Cambrésis par les députés du Nord. Ce message, signé par Louis Scheppers, Chombart, l'abbé Nolf, curé de Saint-Pierre, député de Lille, Lepoutre, Merlin de Douai, Mortier et Delambre, avait pour objet d'éclairer les populations sur la portée des décrets de l'Assemblée et de paralyser les manœuvres des agents royalistes, qui s'efforçaient de provoquer des mouvements insurrectionnels. Lepoutre est mort au commencement de ce siècle.

LEQUENNE (Henri-Théodore), poète, né à Lille le 18 octobre 1799, mort dans la même ville le 13 avril 1859. Il fit ses études au collége communal, fut reçu bachelier à l'âge de seize ans, et après avoir passé quelques années dans différentes pensions des environs en qualité de maître d'études, entra comme professeur à l'athénée royal de Bruges, qu'il quitta ensuite pour le collége de Maubeuge. Une traduction en vers de l'*Hygiène*, poëme latin de Jouffroy, qu'il entreprit à cette époque, le détourna de ses projets primitifs : abandonnant la carrière de l'enseignement, il se mit à étudier la chimie et la pharmacie, passa ses examens et entra à l'hôpital militaire de Bitche, d'où il passa à ceux de Maubeuge, puis de Cambrai. On était alors dans la période la plus réactionnaire de la Restauration ; c'est dire que les fonctionnaires ou officiers suspectés de libéralisme, et à plus forte raison ceux d'entre eux qui le professaient ouvertement, étaient mal vus du

(1) Ce mausolée fut détruit dans le mouvement populaire qui éclata le 17 février 1831. Le médaillon de fer qui l'ornait est à Divry, près Paris. Les statues de la *Ville de Lille* et de la *Religion* existent encore dans les magasins des Ecoles académiques.

(2) Le fronton de la façade principale de ce monument ainsi que le portrait-médaillon du baron Méchin, préfet du Nord, sont l'œuvre du statuaire Bra ; le fronton de la façade postérieure est dû au ciseau du sculpteur Lemaire, de Valenciennes.

ministère. Lequenne n'avait jamais fait mystère de ses sympathies; de plus, il collaborait assez régulièrement aux journaux de l'opposition : on lui suscita des ennuis, puis on en vint à des blâmes durement exprimés. Mis en demeure d'opter entre ses intérêts et ses convictions, il répondit au Ministre de la guerre, le comte Bourmont, par la lettre suivante :

« Je ne puis accepter les reproches que vous me faites de professer des opinions libérales. Ces opinions sont et resteront celles de toute ma vie; je les tiens de mon père qui fut blessé sur les remparts de Lille, ma ville natale, en repoussant l'invasion étrangère.

» Je me considère comme un vaincu de Waterloo, et je suis heureux d'offrir ma démission au Ministre, qui doit sa position à cette journée néfaste. »

Formulée dans ces termes, il n'est pas besoin de dire que la démission fut acceptée. Lequenne s'établit alors professeur libre à Cambrai, s'y maria en 1829, et fut nommé en 1832 directeur de l'école communale de cette ville, fonctions qu'il occupa pendant dix ans. Il fut envoyé ensuite comme inspecteur primaire dans le Pas-de-Calais, mais il ne put s'accoutumer à cette nouvelle position, se retira de l'université et revint à Cambrai. La révolution de 1848 le trouva à Wazemmes, où il avait fondé un pensionnat. Il accueillit avec enthousiasme la proclamation de la République, et créa à Wazemmes le club démocratique dont il fut président.

Cependant au milieu de ces vicissitudes, il est un art auquel Lequenne ne cessa d'être fidèle : la poésie. En 1833, il avait présenté à la Société d'émulation de Cambrai, dont il faisait partie, un poëme intitulé *la Vieillesse de Milton ;* un autre poëme, *la Découverte du Charbon dans le Hainaut français*, fut couronné au concours de Valenciennes. On lui doit encore : *la Défense de Lille en* 1792, poëme publié à l'occasion de l'inauguration de la colonne de Lille en 1845; *Bauduin de Constantinople,* poëme qui parut dans une revue littéraire de Paris, et une tragédie en cinq actes restée inédite : *les Thébains martyrs.* Il venait de terminer son ouvrage capital, *l'Hygiène,* quand la mort le surprit. Lequenne a une réelle valeur comme versificateur et comme poète.

Son fils, M. Henri Lequenne, né à Cambrai, le 27 janvier 1833, a collaboré à différentes feuilles littéraires de Paris et travaille depuis plusieurs années à une *Histoire des rues de Lille.* Il est actuellement greffier du Tribunal de commerce de Roubaix.

LEROY (Charles), architecte né à Lille en 1816, est élève des Ecoles académiques de cette ville où il remporta en 1835 une médaille de première classe. M. Leroy, qui s'est attaché surtout à l'architecture religieuse, a construit la plupart des églises modernes des environs de Lille : entre autres celles de Croix, Thumesnil, Warlaing, Lesquin, Auchy, Willems, St-Maurice-lez-Lille, Fives, Sin, Avelin, Lille (N.-D. de Consolation; Rév. P. Jésuites), Marcq-en-Barœul (chapelle du collége),

Aniche, Halluin, Thivencelle, Estaires, Pérenchies, Boisgrenier, Quesnoy-s.-Deûle, Wambrechies, la Chapelle d'Armentières, Eswar, Beaucamps, Esquerchin, Illies, etc., auxquelles il faut adjoindre celles de Saint-Omer-du-Haut-Pont, Ecour-Saint-Quentin, Saint-Martin-au-Laërt, Tilques, dans le Pas-de-Calais.

Le genre favori de M. Leroy est le style gothique, et il convient d'ajouter que l'église de Croix est la première construction de cet ordre qui ait été élevée dans la contrée. C'est encore sur les plans de M. Leroy qu'ont été exécutés *l'Hôtel Notre-Dame* (patronage de la Monnaie), les *Calvaires* des cimetières de Salomé, d'Estaires et de Lille (Est). Enfin il a restauré les églises Saint-Martin de Roubaix, Saint-Christophe de Tourcoing, Saint-André et Saint-Etienne de Lille, et dirige depuis dix années les travaux de l'église monumentale de N.-D. de la Treille.

LEROY (ALPHONSE), graveur, né à Lille en 1819, élève de M. P.-L. Cousin, s'est adonné presque exclusivement à la reproduction des dessins des anciens maîtres. Ses principaux travaux sont : *La Mère de douleur,* d'après Van Dyck; *la Vierge* et *l'Enfant Jésus,* de Raphaël; *la Vierge à l'écuelle,* du Corrège; *le Christ au tombeau* (expositions de 1847-1855); *la sainte Famille*, de Jules Romain (1857); *la Calomnie,* d'après un dessin de Raphaël du musée du Louvre; *Femme debout,* d'après un dessin de Paul Véronèse; *Saint Jérôme,* d'après le Pérugin; *un Portrait*, d'après Van Dyck (1863); *un Portrait de femme*, d'après Adolphe Bruno (1864). Ces œuvres qui ont paru en partie dans la collection des fac-simile des grands maîtres, commandée par l'Empereur en 1861, appartiennent à la chalcographie du Louvre. M. A. Leroy a également gravé, avec M. Wacquez, pour le duc de Luynes, neuf dessins de Raphaël du Musée de Lille. Il a obtenu deux médailles en 1853 et en 1855, et deux rappels, en 1859 et en 1863.

LEROY (NESTOR) publiciste, né à Hirson (Aisne), le 11 octobre 1838, est venu habiter Lille dès son enfance, et fit ses études au Lycée de cette ville. Sous le pseudonyme de Marc Plock, il a écrit des nouvelles, des fantaisies, des critiques, des études historiques, entre autres: *au Pôle Nord* (Lille, Petit, 1867), une *Histoire populaire de Dunkerque; les Grandes figures de la Suède* (Lille, Petit, 1868). Il collabore au *Courrier populaire de Lille.*

LESAGE-SÉNAULT (J.-H.), homme politique, né à Lille en 1760, mort en 1823, fut en 1793 envoyé comme député du Nord à la Convention nationale. Il y prit place parmi les montagnards, vota la mort de Louis XVI, avec exécution dans les vingt-quatre heures. Détaché en mission à l'armée du Nord, il dirigea l'enquête sur la trahison de Dumouriez et destitua Lavalette, mesure qui lui attira l'inimitié de Robespierre, contre lequel il s'éleva lui-même avec véhémence au 9 thermidor (27 juillet 1794). En septembre

1794, il entra au Comité de sûreté générale, & à la chûte de la montagne, devint l'un des chefs des jacobins. Les premières velléités réactionnaires de 1795 et 1796 ne l'effrayèrent point : loin de se laisser intimider par les persécutions auxquelles furent en butte les révolutionnaires signalés pour leurs opinions extrêmes, il prit hautement et courageusement la défense de ses collègues, ne cessant de combattre avec la fougue et la violence qui lui étaient propres les partisans des thermidoriens.

Dans les séances des 27 et 29 décembre 1794, il avait été rappelé deux fois à l'ordre pour avoir lancé au président les mots : « Assassine-nous ! » et crié à Girod-Pouzol qui était à la tribune : « Tu en as menti. » En avril 1795, il fut accusé par Pemartin d'avoir pris part aux troubles du 12 germinal ; il repoussa ces allégations, et soutenu par Bion et Legendre, réussit à faire écarter la demande d'arrestation. Enfin, à la fin de la session, il interpella Aubry relativement au passage du Rhin, et réclama la mise en liberté de Duhem, de Choudieu, de Chasles et autres, qui avaient été incarcérés précédemment.

Réélu au Conseil des Cinq-Cents, il ne démentit point ses antécédents parlementaires : il tonna contre les égorgeurs réactionnaires du Midi (12 avril 1796), rappela les titres de la ville de Lille à la reconnaissance nationale, dénonça l'envahissement occulte mais continu des royalistes jusque dans les fonctions publiques et même dans le directoire (8 octobre), accusa l'insouciance du Conseil au sujet des prêtres réfractaires (17 février 1797).

Sorti du Conseil en mai 1797, il y fut renvoyé pour deux ans l'année suivante. Il y combattit les impôts indirects, notamment celui du sel, demanda la suppression des maisons de prêts, se joignit aux jacobins pour faire rayer du serment civique la formule « haine à l'anarchie ; » parla contre l'abus que les royalistes faisaient de ce mot, et insista vivement pour faire déclarer la « patrie en danger. »

Le coup d'Etat du 18 brumaire le trouva parmi ses plus ardents adversaires. Lesage l'avait pressenti et s'était efforcé de le prévenir, en provoquant ce décret sinistre qui était comme la mise de la France en état de siége, et qui seul peut-être eut pu entraver dès le début les projets de Bonaparte. L'Assemblée ne le comprit point, ou plutôt ne voulut pas le comprendre. Lesage fut au nombre des députés « mal pensants » qui ne furent point convoqués le jour du coup d'Etat. Il se vit bientôt après exclu du Corps législatif, arrêté sans jugement et détenu dans une prison de la Charente-Inférieure. C'est sans nul doute à cette dernière circonstance qu'il dut d'échapper aux persécutions qui anéantirent les débris du vieux parti révolutionnaire. Relaxé après un emprisonnement dont nous ignorons la durée, il se retira dans sa famille, à Lille, où il vécut ignoré jusqu'au retour des Bourbons. La réaction royaliste se montra plus dure pour lui que ne l'avait été le militarisme : Lesage fut exilé comme « régi-

cide » en 1816, et alla mourir à Tournai.

LESGUILLON (Alexandre-Croixmarc), journaliste, fils d'un médecin des Andelys (Eure), naquit le 5 juin 1823. Il collabora d'abord au *Bon Diable*, journal littéraire, publié chez Gallois, à Paris, vint à Roubaix en 1851 exercer la profession de comptable, puis celle d'imprimeur. En 1863, il fonda une feuille littéraire, *l'Echo de Roubaix*, qui devint politique à la fin de 1867, avec la collaboration de M. Édouard de Saint-Amour. De 1854 à 1860, il prit part à la rédaction de divers petits journaux, tels que *la Gazette de Wazemmes, la Fauvette du Nord, le Canard*. Il s'est aussi essayé dans le genre poétique : une pièce de circonstance qu'il écrivit à l'occasion de *l'Inauguration de la statue de Poussin*, aux Andelys, lui valut les félicitations de J. Janin ; une autre, *la Bataille de l'Alma*, fut éditée par Van Ackère, pendant la guerre de Crimée ; d'autres enfin furent insérées dans *le Recueil du Caveau, la Tribune lyrique* et dans *la Revue du Nord*.

LESTIBOUDOIS (Jean-Baptiste), botaniste, né à Douai le 30 janvier 1715, mort à Lille le 29 ventôse an XII (20 mars 1804), étudia plusieurs années la pharmacie et la médecine à l'hôpital et à l'université de Douai, passa ses examens pour la licence, obtint le diplôme en 1739, vint s'établir à Lille, fut nommé en 1758 apothicaire-major à l'armée du Rhin, & séjourna trois années en Allemagne, pendant lesquelles il se livra spécialement à l'étude de la botanique et se familiarisa avec le système de Linné, déjà répandu en Europe. Rentré à Lille, il fonda, avec quelques amateurs, un jardin des plantes, fut nommé par le Magistrat professeur de botanique (1770), et publia deux ans après, en collaboration avec le docteur Pierre Riquet, la *Pharmacopée de Lille* (Pharmacopea jussu senatus Insulensis. Insulis Flandrorum, J.-B. Henri, 1772, in-4°). Il contribua vers le même temps à vulgariser la pomme de terre, que le préjugé populaire repoussait comme malfaisante ; le mémoire qu'il lut en séance publique à ce sujet, fut inséré dans le *Journal de physique* (mai 1774). En 1773 il traça une *Carte botanique*, la première en ce genre, qui fut bientôt gravée, et où pour la commodité de ses élèves il combinait le système de Linné avec celui de Tournefort. Il publia ensuite *la Botanographie Belgique*, que les États de Flandre firent distribuer gratuitement aux médecins de campagne. En 1794, le district de Lille chargea Lestiboudois de faire transférer le jardin des plantes de la rue Sainte-Catherine, où il se trouvait trop restreint, au parc du ci-devant couvent des Récollets (rue des Fleurs), où il était encore lorsqu'on y construisit le Lycée en 1849. L'année suivante, Lestiboudois fut nommé professeur d'histoire naturelle à l'école centrale du département du Nord ; il publia alors un *Abrégé élémentaire d'Histoire naturelle des animaux* (Lille, Jacqué, an VII, in-8). Il avait alors quatre-vingt-quatre ans.

Jusqu'à sa fin, qui arriva six années plus tard, il conserva l'intégralité absolue de ses facultés, et à sa dernière heure il se fit encore apporter des perce-neige et des violettes pour les comparer aux planches de Tournefort. On a aussi de lui un catalogue latin des plantes des environs de Lille (système Linné), qui est resté inédit.

Son fils François-Joseph Lestiboudois, mort prématurément en 1815, avait été son collaborateur dans la *Botanographie Belgique*, dont il a publié à Lille, en l'an XII, une 3me édition en 4 volumes in-8. Il lui succéda dans la chaire d'histoire naturelle.

LESTIBOUDOIS (Thémistocle), homme politique, publiciste et naturaliste, petit-fils du précédent, né à Lille en 1797. En 1818, il reçut à Paris son diplôme de docteur en médecine, revint à Lille, fit les cours publics de botanique et de zoologie, fut nommé médecin en chef de l'asile des aliénés, membre du jury médical du Nord, & devint membre de la Société des sciences, correspondant de l'Académie des sciences, de celle de médecine, etc. Il a écrit un grand nombre de notices scientifiques, contenues pour la plupart dans les *Mémoires* de la Société de Lille, et une *Etude sur l'anatomie et la physiologie des végétaux* (1840, in-8, avec planches). Après 1830, M. Lestiboudois, qui appartenait au parti libéral, fut nommé membre du Conseil municipal de Lille. En 1839, l'opposition l'envoya à la Chambre des députés, où il vota avec la gauche pour les incompatibilités et l'adjonction des capacités à la loi électorale, contre la dotation, le recensement, l'indemnité Pritchard, etc. En 1844, il réclama la suppression du timbre pour la presse. Deux ans après, il faillit périr dans la catastrophe de Fampoux. (On se rappelle cet évènement qui causa une si profonde impression dans notre contrée. Se trouvant dans un des wagons qui furent précipités dans le marais, il échappa à la mort grâce à son sang-froid, et bien que blessé, il s'empressa, dès qu'il se fut tiré du péril, de donner des soins à ses infortunés compagnons de voyage.) A la révolution de 1848, M. Lestiboudois se rangea avec la réaction. Non élu à la Constituante, il fut chargé du cours d'anatomie et de physiologie végétales à la Faculté des sciences de Paris. En 1849, élu à l'Assemblée législative par le département du Nord, il suivit la ligne de conduite qu'il s'était tracée, vota avec les monarchistes, se rattacha à la politique de l'Elysée, et après le coup d'Etat fit partie de la Commission consultative. Lors de la réorganisation des pouvoirs (en janvier 1852), il fut nommé maître des requêtes, puis conseiller d'Etat. Envoyé en mission scientifique en Algérie, en 1855, on le nomma président du Conseil général de la province de Constantine. Chevalier de la Légion-d'Honneur, dès 1854, il fut promu officier le 18 septembre 1860. M. Lestiboudois est auteur de deux mémoires protectionistes : *des Colonies sucrières et des Sucreries indigènes* (1839, in-8),

et *Economie pratique des nations* (1847, in-8), et d'un ouvrage sur la colonisation civile, intitulé : *Voyage en Algérie* (1853, in-8).

LEURIDAN (Théodore-Désiré-Joseph), paléographe, est né à Roubaix le 16 septembre 1819. Son père, ancien officier d'artillerie du premier empire, le plaça au lycée de Douai, où il fit ses études. Le 1er mars 1857, il fut investi des fonctions de conservateur de la Bibliothèque, des Archives et du Musée de Roubaix, et reçut en 1864 la croix de l'Ordre pontifical de Saint-Grégoire-le-Grand. Membre de la Société des sciences de Lille et de la Commission historique du Nord, correspondant des Sociétés de Douai, Cambrai, Arras, Saint-Omer, Saint-Quentin, Rouen, etc., M. Leuridan a publié des ouvrages importants au point de vue de l'histoire locale : *Notice historique sur les armoiries de Roubaix* (Roubaix, Reboux 1859); *Histoire de l'église Saint-Martin de Roubaix* (id., id., 1859); *Histoire des établissements religieux et charitables de Roubaix* (id., id., 1860); *Histoire des Seigneurs et de la Seigneurie de Roubaix* (id., id., 1862), ouvrage qui a obtenu une médaille d'or à la Société des sciences de Lille; *Histoire des Institutions communales et municipales de la ville de Roubaix, annales civiles*, travail couronné par la même Société (id., veuve Béghin, 1863); *Histoire de la fabrique de Roubaix* (id., veuve Béghin, 1863); *Inventaire sommaire des archives communales de la ville de Roubaix* (Paris, Dupont, 1866); *Histoire de la ville de Lannoy;* et divers opuscules insérés dans les mémoires de différentes sociétés savantes.

LEVÊQUE de la Basse Mouturie, journaliste, collabora avec MM. Reboux, Danniaux, etc., à la rédaction du journal légitimiste *la Boussole,* qui succéda au *Journal du département du Nord,* du 1er janvier 1831 au 31 mars 1833; puis à la *Gazette de Flandre et d'Artois.* Il a publié divers écrits, entre autres : un *Itinéraire du Luxembourg*, et les *Esquisses biographiques de la maison de Goethals,* ouvrage orné d'un grand nombre de portraits et qui a eu deux éditions (Paris, 1837).

LIBER (Jules), poète, né à Reims vers 1820, vint se fixer vers 1848 à Lille, où il se livra au commerce. Il a publié sous l'anagramme d'Irbel un recueil de poésies très-remarquables, intitulé : *les Pantagruéliques, contes du pays rémois* (Paris, Panckoucke, 1854). Ce livre tiré à petit nombre et avec luxe, n'a pas été mis dans le commerce; il est devenu très-rare et est coté dans les ventes publiques à un prix considérable. On lui doit aussi la réimpression des œuvres de deux anciens poètes : *les épigrammes de J. Ogier de Gombauld* et *les poésies diverses de Math. de Montreüil* (Lille, Behague, 1859, in-12, édition de luxe tirée à cent exemplaires).

LIÉNARD (Jean-Baptiste), graveur, né à Lille vers 1750, mort à Paris au commencement

du XIXᵉ siècle. Elève des Ecoles académiques de Lille, puis de Lebas à Paris, il fut à l'apogée de sa réputation de 1770 à 1795. Il collabora à l'illustration du *Voyage pittoresque de la Grèce* de M. de Choiseul-Gouffier (1782, 2 vol. in-fol.), du *Voyage pittoresque de Naples et de Sicile*, par l'abbé de Saint-Non (1781-86, 5 vol. in-fol.), ainsi qu'à l'exécution et à la publication de *la Galerie du Palais-Royal*, dédiée à S. A. le duc d'Orléans. On a encore de lui : *les Délices de l'été*, d'après Le Prince; *les Monuments de Rome*, d'après Hubert Robert; *un Choc de cavalerie*, d'après le Bourguignon; *la Rivière*, d'après Jean Griffier; *les Cochers*, d'après Breenberg, etc.

LIÉNARD (Edouard), fils du précédent, peintre de portrait, directeur des Ecoles académiques de Lille, né à Paris en 1779, est mort à Lille en 1848. Préférant la peinture à l'art exercé par son père, il entra dans l'atelier de Regnault, qu'il quitta ensuite pour celui d'Isabey. Il vint se fixer à Lille, où il succéda en 1823 à François Watteau dans la direction de l'Académie de dessin, fonctions qu'il abandonna en 1836, quand l'école de peinture fut fondée avec Souchon pour professeur. On a de lui un grand nombre de portraits à l'huile et en miniature, parmi lesquels nous pouvons citer ceux de MM. de Pommereuil, alors préfet du Nord, Févez, d'Hancarderie, de la Mairie, Wacrenier, etc.

LIZOT (Louis-Bienaimé-Augustin-Henri-Léon), publiciste, né à Montaigu (Lot-et-Garonne), le 20 décembre 1817, fit ses études sous la direction de son père, ancien officier de l'Empire devenu membre de l'administration des domaines. Au sortir des examens universitaires, M. Lizot réalisa, sac au dos et bourse légère, le traditionnel « tour de France, » cher aux compagnons d'autrefois, mais en étendant son itinéraire à la Suisse et au nord de l'Italie. Ces longs voyages solitaires éveillèrent en lui le goût des sciences naturelles et de la métaphysique. Il conçut dès-lors la pensée d'un grand ouvrage sur le *Système de l'univers*, qu'il écrivit plus tard et qui est resté inédit. A la mort de son père, M. Lizot vint se fixer à Croix, près Roubaix. La modicité de ses ressources personnelles le poussèrent à entrer dans le commerce et à ne donner que ses loisirs à la littérature, sa passion dominante. En 1857, il fonda la *Fauvette du Nord*, journal poétique qui eut un certain succès, mais dont la carrière fut courte; la *Fauvette* ne chanta que quatre ans. M. Lizot a collaboré à un grand nombre de journaux, tantôt en vers, tantôt en prose. L'un de ses poëmes, *Dieu le veut*, a été édité chez Vannier à Paris; il a aussi publié un bon nombre de romances.

LOBBEDEZ (Charles-Auguste-Romain), peintre de genre, est né à Lille le 10 juin 1825. Orphelin dès ses plus jeunes années, il fut élevé par les soins de son oncle, M. Capron, adjudant de place au Fort Saint-

Sauveur, et fit ses études à l'institution Mullier. Arrivé à ce moment de la vie où l'homme doit faire choix d'une profession, M. Lobbedez, suivant ses goûts qui le poussaient vers les arts, entra aux Ecoles académiques de Lille, alors dirigées par le peintre Souchon, où des prix nombreux, entre autres deux médailles de première classe, en 1844 et 1845, et une médaille d'or en 1850, récompensèrent son travail et ses progrès. Diverses peintures décoratives, des grisailles, et un tableau allégorique : *Lille en 1792*, que l'on peut voir dans les salons de l'Hôtel-de-Ville, ainsi que deux toiles : *la Médecine* et *la Pharmacie,* qui lui furent commandées par l'architecte Benvignat pour la Faculté, datent de cette époque. En 1852, son tableau de *Saint Roch distribuant son bien aux pauvres,* et le talent qu'il déploya dans le concours imposé, lui valurent les pensions du département et de la ville, qui lui permirent de se livrer pendant quatre années aux grands travaux classiques dont Paris seul en France renferme les éléments. L'*Antiope* de Corrége, en grandeur originale, est la plus connue et, croyons-nous, la plus appréciée des copies qu'il exécuta au Musée du Louvre pendant ces temps d'étude.

En 1856, M. Lobbedez, définitivement fixé dans la capitale, mettait la dernière main à son *Ugolin,* destiné au salon de Paris. Le sujet en est sinistre, et le pinceau de l'artiste n'a jeté nul voile poétique sur l'épouvantable forfait des Gibelins; c'est la vérité nue, ce qu'on pourrait appeler la vengeance historique : Ugolin et ses enfants, les muscles contractés, les chairs décomposées par les souffrances qui déchirent leurs entrailles, gisent à moitié morts de faim dans un cachot de la tour des Aziani. Après l'Exposition de 1857, le peintre envoya son œuvre en présent au Musée de sa ville natale.

Depuis ce moment, M. Lobbedez a figuré assez régulièrement dans les Salons de Paris, où il a exposé successivement : *la Sortie des orphelines de Saint-Vincent-de-Paul, Intérieur de sacristie* (1859); *Enterrement dans les Flandres, Première rêverie, la Dévideuse, Commencement de coquetterie, la Promenade* (1861); *Ronde d'enfants, les Anes de Montmorency, Intérieur aux environs du Mans* (1863); *Daphnis et Chloé* (1864); *les Enfants du marin, l'Eau bénite* (1865); *Jeune italienne à la fontaine* (1866); *les Petits maraudeurs, les Soins maternels* (1867). M. Lobbedez est en outre auteur de nombreux portraits. Il a obtenu des mentions honorables à Rouen en 1860, à Nantes en 1861 et à Boulogne-sur-Mer en 1862.

LOBER (Désiré-François-Joseph), publiciste, né à Valenciennes le 29 mars 1827, fit ses études à Douai et entra dans l'administration départementale du Nord, où il a atteint le grade de chef de division. Il a publié un assez grand nombre d'ouvrages administratifs, ce sont : *l'Ami des maires* (2 vol. in-8), approuvé par le ministère de l'Intérieur; *la Mairie,* journal

mensuel faisant suite au précédent; *le Mémorial de l'administration municipale* (1 vol. in-8); *les Etablissements insalubres*, publication annuelle; *le Tableau du timbre et de l'enregistrement; les Nouvelles attributions des conseils municipaux; le Dictionnaire de l'administration municipale; Recueil de formules,* à l'usage des maires et adjoints (2 vol. in-8). M. Lober, qui fait partie de plusieurs sociétés scientifiques et littéraires, a écrit en outre une pièce morale en quatre actes intitulée *les Suites d'une éducation négligée*, les *Eléments des sciences, de l'industrie et du commerce mis à la portée de toutes les intelligences,* et un travail historique sur *la Bataille de Denain.*

LOGES maçonniques de Lille. Voyez PRINS (DE).

LOISET (ALEXANDRE-BENOÎT), vétérinaire, membre de la Société des sciences et arts, ancien représentant du peuple, né à Lille le 18 février 1797, mort le 26 septembre 1858. On a de lui un assez grand nombre de *Rapports* et de *Mémoires* qui figurent pour la plupart dans le recueil de la Société des sciences, entre autres : *sur l'Amélioration des bêtes à cornes; Instruction sur la météorisation des bêtes à cornes; sur la Question chevaline; Notice sur la pleuropneumonie épizootique de l'espèce bovine; sur la Connaissance de l'âge des animaux domestiques; Statistique de la consommation de la viande à Lille,* etc.

Loiset joua un rôle assez important dans les agitations républicaines de 1848.

LOMON (A.), journaliste, né dans le midi vers 1820, entra en 1852, après une jeunesse des plus aventureuses à la rédaction du journal *le Nord*, que M. Guillaume Delamarre venait de créer à Lille (voir COUAILHAC). Deux ans après il quitta cette ville pour aller à Toulouse collaborer à différents journaux, puis passa à Paris au *Pays,* qu'il abandonna pour *l'Événement* en 1866, mais auquel il revint l'année suivante.

LORAIN (CHARLES), homme politique et écrivain, né en avril 1762 au hameau de Watiésart (près Seclin), mort à Attiches le 24 août 1839. Il fit ses premières études chez les Jésuites de Lille, puis chez les Bénédictins de Saint-Denis et d'Angers; sa famille le destinait à la carrière religieuse. La révolution qui éclata soudain le délivra des liens qu'il ne contractait qu'avec répugnance. Il revint à Lille où il fut nommé professeur de rhétorique au Collége national, et devint par la suite membre du Directoire et administrateur du département du Nord. Il a laissé une traduction des *Six premiers livres de l'Enéïde*, un *Mémoire sur les améliorations forestières*, et un *Cours de philosophie élémentaire* très-estimé.

LORIDAN (C.), sculpteur et peintre, élève de Souchon, né à Lille vers 1823, s'est signalé aux Ecoles académiques de Lille, où deux médailles d'or spéciales lui furent décernées pour la plastique en 1843 et

1844. Il avait déjà obtenu une deuxième médaille en 1841, et deux médailles de peinture (deuxième classe 1842, première classe 1843).

LORTHIOIT (E.-H.), sculpteur, né à Lille vers 1770, mort vers 1830, remporta aux Ecoles académiques de cette ville un premier prix de dessin en 1787 et une médaille d'or l'année suivante. La façade de l'Ecole centrale, bâtie par l'architecte Deswarlez (voir ce nom), avait été sculptée par lui : le fronton qui ne manquait pas de style représentait Minerve protégeant les arts (trois figures); au-dessous régnait une frise à personnages, modelée en terre cuite et haute environ d'un mètre. La démolition de ce monument, sur l'emplacement duquel la Faculté des sciences a été construite, a anéanti tout vestige des sculptures de Lorthioit. Mais à côté de la sculpture, Lorthioit s'était particulièrement adonné au modelage, art dans lequel il excellait; il a produit un grand nombre de figurines en terre cuite, pleines d'observation et de finesse, représentant les types populaires du pays. Ces statuettes sont devenues rares aujourd'hui; nous en avons cependant vu : ce sont des *Fumeurs flamands*, des *Tricoteuses*, des *Dentellières*, etc.

LYON (Auguste), artiste photographe, né à Lille en janvier 1838, fréquenta assez longtemps nos Ecoles académiques, où il remporta un premier prix de peinture et un premier prix de composition historique. Des raisons privées l'arrachèrent aux beaux-arts pour le lancer dans une carrière moins glorieuse, mais plus aisément lucrative. Ayant établi un atelier de photographie à Lille, il a été l'un des premiers vulgarisateurs du portrait photographique en grandeur naturelle (ceux de l'abbé Crévecœur, des doyens de Saint-Etienne et de Saint-André, de Mlle Prévost, la cantatrice, comptent parmi ses meilleurs), et de cette singulière invention, mélange d'art et d'automatie, qu'on appelle la photo-peinture.

MACQUART (Pierre-Marie-Justin), naturaliste, né à Lille en 1778, mort dans la même ville en 1855. Il tenait de son père, membre du Magistrat de Lille, un penchant prononcé pour la science; mais la révolution française, ou plutôt la nécessité de défendre la frontière contre les efforts de la coalition, vint l'arracher à ses études pour l'envoyer à l'armée du Rhin, où le général du génie Marescot le prit comme secrétaire. Pendant près de deux ans, il parcourut les bords du Rhin et la Suisse, suivant les vicissitudes de la guerre, mais utilisant ses excursions au profit de l'entomologie, sa passion dominante. Etant alors parvenu à se faire exonérer, il revint à Lille reprendre d'une manière moins accidentée ses travaux, qu'il n'a plus abandonnés depuis, se mit en relation avec les naturalistes, forma sa bibliothèque, classa ses collections, et débuta par une traduction de l'italien : *Observations sur les Sauterelles*, par le comte Zizanni de Ravenne, et un *Mémoire sur les planta-*

tions dans le département du Nord. Ces publications lui valurent le diplôme de membre de la Société des sciences et arts de Lille (27 messidor an XI). Il écrivit ensuite une série de mémoires sur les *Orthoptères, Névroptères* et *Hémiptères*, préludes de son plus important ouvrage, *les Diptères* (1822-1855), qui fut une véritable création dans une branche encore inexplorée de l'entomologie. Dès l'apparition des premiers fascicules des *Diptères*, l'attention du monde scientifique se fixa sur Macquart; les conservateurs du Muséum de Paris eurent recours à lui pour la classification de leurs sujets, et pour reconnaître sa complaisance lui offrirent un échantillon de chacune des variétés qu'ils possédaient : c'est dire que ses vitrines comptèrent bientôt parmi les plus complètes de l'Europe, et constater par conséquent l'importance de la donation qu'il fit à la Société impériale de Lille, en lui abandonnant, en 1853, ses collections avec sa riche bibliothèque. En 1839, parcourant les bords du Rhin, en touriste, cette fois, Macquart rencontra à Stolberg son rival, le célèbre entomologiste Meigen, dont il eut le bonheur de soulager l'honorable pauvreté en lui achetant ses trois mille dessins originaux, que les administrateurs du Muséum de Paris s'empressèrent de racheter plus tard et qui forment aujourd'hui l'un des plus curieux ouvrages de la bibliothèque du Jardin des plantes. Dix ans plus tard, à la mort du professeur Jacobsen, la candidature de Macquart fut proposée comme correspondant de l'Académie des sciences concurremment avec celle du savant ornithologiste Charles Bonaparte; celui-ci l'emporta et notre concitoyen s'est constamment refusé depuis lors à tenter une seconde épreuve. Plusieurs fois président de la Société des sciences de Lille, maire de Lestrem, conseiller général, Macquart reçut, en 1851, la croix de chevalier de la Légion d'honneur.

Les *Diptères,* forment 2 volumes in-8, auxquels sont joints 6 autres volumes de planches dessinées par le savant lui-même (1). Macquart collabora en outre à l'*Encyclopédie du XIXe siècle*, et produisit un grand nombre de travaux scientifiques de valeur diverse, que l'on trouve disséminés dans les *Mémoires de la Société des sciences de Lille,* entre autres : *Les Insectes nuisibles aux végétaux; les Facultés intérieures des invertébrés; les Parasites des bestiaux; les Arbres et Arbrisseaux d'Europe et leurs insectes; Catalogue du Musée d'Histoire naturelle de Lille (Invertébrés); les Herbacées d'Europe et leurs insectes; l'Ornithologie du département du Nord* (en collaboration avec Drapiez), etc.

Nous trouvons dans le *Dictionnaire* de Lachesnaye-des-Bois, un renseignement curieux sur les ancêtres de Macquart : originaire de l'Orléanais, sa famille s'alla fixer en Lorraine, en 1456, puis en Flandre, en 1585; Raoul Macquart, le pre-

(1) C'est actuellement M. Gaston de la Serre, gendre de M. de Linas et petit-fils de Macquart, qui en possède les manuscrits.

mier connu de cette maison, fut créé chevalier par Philippe le Long, en 1317; Philippe Macquart, seigneur de Dainville, épousa, en 1456, Jeanne de Lys, fille de Pierre d'Arc et nièce de la Pucelle d'Orléans.

MAGNIEN (Victor), compositeur, directeur du Conservatoire impérial de musique de Lille, est né à Epinal, le 19 novembre 1801, et « fut, dit M. Fétis, baptisé le jour de Sainte-Cécile, ce qui était d'un bon augure pour un musicien futur. » Envoyé à Paris par sa famille en 1817, il y reçut de Rodolphe Kreutzer des leçons de violon, et de Carulli des leçons de guitare. En deux ans, il devint un des bons guitaristes de Paris. Vers 1820, il retourna dans sa famille, qui habitait alors Colmar. N'étant point destiné à la carrière artistique, il allait entrer dans une administration, lorsque son père, ami du colonel Caron, soupçonné d'avoir trempé dans la conspiration bonapartiste de cet officier, fut destitué des fonctions publiques qu'il exerçait. Cet événement força le jeune homme à chercher dans son talent des ressources pour sa famille, et la musique, qu'il avait étudiée pour son plaisir, devint dès ce moment son instrument de travail. Les relations et les amitiés nombreuses qu'il avait nouées à son retour de Paris lui venant en aide, les leçons et les offres abondèrent, et M. Magnien put remplir sa mission filiale sans souffrances pour sa dignité. Quelque temps après, il accepta à Mulhouse une position plus stable, plus lucrative, et en même temps plus favorable à la continuation de ses études musicales. Ce fut à Mulhouse qu'il fit ses premières armes comme compositeur. Tous les ans, il allait à Paris passer quelques mois auprès des maîtres Baillot, Lafont, Fétis, etc., dont il recevait à la fois les leçons, les conseils et les encouragements. M. Richault, l'éditeur, lui fit aussi bon accueil et publia ses premières œuvres pour la guitare et le violon. Différents séjours en Allemagne complétèrent l'instruction de M. Magnien, épurèrent son goût et élevèrent son sentiment musical. De 1827 à 1831, il publia successivement, chez Richault, trente-deux ouvrages de sa composition. Après 1830, il avait résolu de venir se fixer à Paris ou dans une des villes qui entourent la capitale, lorsque des offres avantaguses lui furent adressées par la ville de Beauvais : il s'agissait d'une nomination de directeur de l'école de musique et de chef d'orchestre à la Société philharmonique. M. Magnien accepta cette proposition qui coïncidait avec son désir de se rapprocher de Paris. Il resta seize ans à Beauvais, fut nommé membre de la Commission d'instruction primaire, et appelé plusieurs fois à la présidence de l'Athénée du Beauvaisis. « L'impulsion qu'il avait donnée dans cette ville, dit M. Fétis dans sa biographie, tant dans l'instruction musicale de la population que dans la culture de l'art, fixa sur lui l'attention de l'autorité, qui le choisit pour diriger le Conservatoire de Lille, succursale du Conservatoire impérial de musique (1854). » Nous pouvons

ajouter que l'impulsion donnée par M. Magnien n'a pas été moindre à Lille qu'à Beauvais : lorsqu'il prit la direction de notre Conservatoire, on n'y comptait que quatre-vingts élèves ; l'école est fréquentée aujourd'hui par trois cents ; il y a créé de plus le cours élémentaire de solfége pour les deux sexes, ceux de solfége et de chants spéciaux pour les adultes, les classes de hautbois, de cor, de trompette et de piston.

Parmi les productions musicales de M. Magnien nous citerons : *Duos pour violon et guitare ; Thèmes variés pour violon avec accompagnement de quatuor ; Duos et Nocturnes pour deux guitares ; Fantaisies, Rondeaux, Thèmes variés et Andante pour guitare seule ; Messes à plusieurs voix avec orgue, Messes orchestrées et avec chœur,* etc. On a aussi de lui différents écrits relatifs à la musique : *Théorie musicale ou Réponse au Programme arrêté par M. le Ministre de l'instruction publique pour l'interrogatoire des aspirants des deux sexes au brevet de capacité ; Quelques mots sur l'ancienne musique des Grecs ; Résumé historique de la musique en France ;* la *Biographie de Rossini,* celles *de Weber, de Mendelsohn,* etc.

En 1863, M. Magnien fut appelé à Strasbourg, pour présider, avec M. Hector Berlioz, le grand festival d'Alsace.

MAGOT (Pierre), publiciste et paléographe, né le 15 juin, à Bibischen (Moselle), sur les frontières de la Prusse-rhénane, fit ses études au petit-séminaire de Metz. En 1837, il alla se fixer à Dijon, comme professeur de langues, et l'évêque de cette ville lui confia la chaire d'allemand qu'il venait de créer dans son petit-séminaire (1842), fonctions qu'il occupa jusqu'en 1847, époque à laquelle le Ministre de l'instruction publique l'appela à la chaire d'allemand du collége de Lille. Quelques années plus tard, la place de sous-bibliothécaire municipal étant devenue vacante, il sollicita et obtint cet emploi (30 juillet 1857), et en 1864 fut adjoint au bibliothécaire-archiviste pour l'établissement de l'*Inventaire sommaire des archives communales* de la ville. M. Magot, depuis 1850 membre honoraire de l'Académie d'enseignement, est auteur de plusieurs ouvrages : *Grammaire allemande* suivie de l'*Histoire de la langue et de la littérature allemande,* en allemand (Dijon, 1842) ; *Trésor des Saints*, ou recueil de prières, extraites des œuvres des Pères de l'Eglise, approuvé par Mgr l'évêque de Dijon (Dijon, 1846, réimprimé plusieurs fois) ; *Heures du fervent chrétien*, ou formulaire de prières. (Lille, Vanackère, 1847) ; *Dévotions à N.-S. Jésus-Christ* (id.) ; *Imitation de Jésus-Christ,* en français et en anglais. (Paris, Bray, 1864) ; *le même ouvrage,* en français et en allemand.

MAILLY (Henri-Aimé-Charles de), peintre d'histoire, né à Lille vers 1775, mort à Paris en 1858, fréquenta nos Ecoles académiques et y obtint, en 1792, une médaille dans la classe du modèle vivant. Pen-

dant de longues années il exerça le commerce à Lille, faisant de la peinture l'occupation de ses loisirs; par la suite, il abandonna les affaires, organisa un atelier pour s'adonner tout entier à son art favori, puis alla s'établir à Paris, où il eut pour élève le peintre Ducornet. De Mailly a laissé des travaux estimés, entre autres *le bon Samaritain,* et *l'Assomption* (église Saint-Etienne à Lille).

MAIRES DE LILLE (Liste des). — Voir ANDRÉ (Note).

MALLET (CHARLES-AUGUSTE), philosophe, né à Lille le 12 janvier 1807, se fit admettre en 1826 à l'école normale, d'où il sortit le premier de sa promotion en 1828. Reçu agrégé des classes supérieures au mois d'octobre de la même année, puis agrégé de philosophie et docteur ès-lettres en 1830, il fut nommé à la chaire d'histoire du lycée de Douai. Chargé successivement du cours de philosophie à Limoges (1833), à Amiens (1834), à Grenoble (1836), à Rouen (1838), à Versailles (1842), puis au collége Saint-Louis (1842-1848), inspecteur de l'académie de Paris, de 1848 à 1850, il fut promu, à la réorganisation des académies départementales, recteur de l'académie de Rouen (1830-1852), et enfin retraité en 1852, après avoir été décoré de la Légion-d'Honneur. Ses principales productions sont : *Sur l'Histoire de Rollin* et *de Veritate* (1834), thèses pour le doctorat; *Manuel de philosophie* (1835), réédité plus tard sous le titre de *Manuel de logique* (1853); *Etudes philosophiques* (1837-1838, 2 vol.), couronnées par l'académie française; *Histoire de la philosophie Ionienne* (1842); *Histoire de l'école de Mégare et des écoles d'Elis et d'Erétrie* (1845); *Eléments de science morale,* traduit de l'anglais, de James Beattie (1840, 2 vol.) Il a adressé à l'Institut plusieurs Mémoires publiés dans le *Recueil de l'Académie des sciences morales et politiques,* a collaboré au *Dictionnaire des sciences philosophiques,* à la *Nouvelle Biographie générale*, au *Moniteur* (1845-1850), et à la *Revue de l'instruction publique.*

MANNIER (AUGUSTIN-EUGÈNE-JOSEPH), historien, né à La Bassée le 28 avril 1811, exerça pendant de longues années la profession de notaire, puis céda sa charge pour aller habiter Paris. Membre correspondant de la Société des antiquaires de France pour le département du Nord, ainsi que de la Commission historique de la carte des Gaules, il a publié différents ouvrages relatifs à l'histoire de la Flandre : *Recherches sur la ville de La Bassée* (Paris, 1854, in-8); *Etudes étymologiques, historiques et comparatives sur les noms de lieux du département du Nord* (Paris, 1861, in-8); *les Flamands à la Bataille de Cassel de* 1328 (Paris, 1863, in-8). M. Mannier n'a point borné là ses travaux; il met en ce moment la dernière main à un important ouvrage sur *les Commanderies de l'Ordre de Malte dans le nord de la France et le midi de la Belgique,* dont la

publication nous est annoncée comme très-prochaine.

MANSO (Charles), poète, né à Lille, le 6 mars 1835, fut médaillé en 1868 au concours de la Société des arts de Valenciennes, pour un poème intitulé l'*Orphelin et l'ange de la Nuit*. En 1869 il a publié, sous le titre *les Chants du soir* (Lille, Danel), un recueil de poésies qui ne manquent ni de fraîcheur ni de facilité.

MARISSAL (Louis-Edmond), publiciste, né à Lille en 1780, mort le 11 février 1845, à Roubaix, où il avait longtemps rempli les fonctions de juge-de-paix, a écrit la première étude historique qui ait été faite sur cette dernière ville. Ce livre a pour titre : *Recherches historiques pour servir à l'histoire de Roubaix, de 1400 à nos jours.* (Roubaix, Béghin, 1844).

MARLIER, journaliste, fonda à Lille, le 1er janvier 1812, le *Journal du département du Nord,* organe royaliste que l'on surnomma la *Quotidienne de Lille,* à cause de la similitude de ses opinions avec celles de la *Quotidienne* de Paris. En 1820, Marlier se retira, laissant la rédaction de son journal à l'imprimeur Reboux-Leroy, autour duquel s'était groupée une petite phalange d'écrivains légitimistes.

MAROTTEAU (Joseph-Jean), poète, né à Lille en 1772, mort vers 1846. On ne possède de lui que deux manuscrits, qui se trouvent à la Bibliothèque de Lille : *Mes Loisirs, opuscules poétiques dédiés à M. O.-B. Duhamel* (petit in-4), et *Poésies de Joseph-Jean Marotteau* (1844, in-8).

MARTEAU (Charles-Alexandre), architecte, né à Lille le 2 janvier 1814, fut reçu architecte des communes et établissements publics à sa sortie de l'Ecole des beaux-arts, en 1840. Deux ans après on le nomma membre de la Commission des bâtiments civils, et, en 1851, architecte titulaire du département du Nord. Parmi les édifices publics dont on lui doit l'exécution, nous citerons : l'*Eglise de Salomé,* et celle de *Gondecourt ;* les *Annexes de la manufacture des tabacs de Lille ;* la *Manufacture des tabacs de Dieppe ;* les *Annexes de l'hospice de Seclin ;* les *Quartiers cellulaires de l'abbaye de Loos ;* la *Salpétrerie impériale de Lille ;* l'*Hospice des aliénées de Bailleul* (avec l'architecte Mourcou) ; enfin le *Palais de la Préfecture,* actuellement en cours de construction.

MARTIN (Nicolas), poète, né à Bonn (Prusse), le 7 juillet 1814. Il est assez piquant de voir au XIXe siècle la poésie recueillir ses plus fervents adeptes justement dans la contrée la moins pittoresque de notre territoire : le mélancolique chanteur du *Nid abandonné,* du *Pays natal* et de *la Maison blanche,* M. Nadaud, à Roubaix ; M. Martin, l'auteur du *Presbytère,* au petit village d'Halluin. Il est vrai que, pour celui-ci du moins, l'entourage, les traditions de famille, les souvenirs d'enfance ont pu contrebalancer avantageusement les moroses influences du ciel gris qui pèse sur nos

têtes et des réalités prosaïques que l'on rencontre à chaque pas dans l'industrieuse Flandre. Car M. Martin, bien qu'il ait passé toute sa jeunesse à Lille et à Halluin, est né dans une coquette cité des bords du Rhin, où habitait sa famille maternelle et où le ramenait chaque année pour quelques semaines la saison des vacances. Son ïeul maternel n'était autre que Nicolas Simrock, l'ami de l'immortel Beethoven et le père de Karl Simrock, le célèbre poète des *Niebelungen*. M. Nicolas Martin fit son entrée dans ce bas monde le jour même où les souverains alliés, le czar de Russie, le roi de Prusse et le roi de Wurtemberg, faisaient la leur dans la ville de Bonn. Il était encore à la mamelle quand son père, fonctionnaire français, brusquement privé de son emploi, s'en vint occuper dans les douanes, à Halluin, une place modeste qu'il fut bien heureux d'accepter dans un moment où le rétrécissement de nos frontières enlevait à tant de nos compatriotes le salaire qui les faisait vivre. Son enfance s'écoulait doucement entre les affections de la famille qui formaient son cœur et les plaisirs de la campagne qui fortifiaient son corps, lorsqu'il lui fallut vers l'âge de douze ans abandonner les unes et les autres pour aller faire ce dur apprentissage de la vie qu'on appelle la pension. Ce fut au collége de Lille, dont Ed. Gachet était le principal, que son père le conduisit. Il y demeura six ans, en sortit avec le diplôme de bachelier; puis ses parents l'envoyèrent secouer la poussière des dortoirs aux bouffées de ce vent tout chargé de poésie qui caresse les bruyères des *Sept-Montagnes*, après avoir sifflé dans les rochers de la *Loreley*. Cette fois, son séjour à Bonn fut plus long et plus intéressant que de coutume. Son oncle Karl Simrock, qui était alors dans toute l'ardeur de ses travaux, prenait plaisir à jeter dans cet esprit juvénile les semences qui devaient plus tard produire les beaux vers de *Maryska* et des *Cordes graves*. Dans leurs excursions à travers la splendide vallée du Rhin, il racontait à son neveu les ballades des anciens Herzogs, les légendes tantôt guerrières tantôt romanesques de la vieille épopée germanique... Mais une lettre paternelle vint arracher le jeune homme aux illusions qu'il caressait déjà, pour le mettre en face de cette question matérielle avec laquelle il faut cependant bien compter : — « Mon fils, le temps est venu de choisir une profession. » Karl Simrock, à qui il exposa son désenchantement, lui répondit ainsi :

« La poésie ne doit jamais » être un métier, mon cher » enfant; et, pardonne cette » franche image à ma bouche » allemande, il serait sacrilége » de transformer la muse en » vache que l'on trait pour en » avoir le lait et le beurre de » chaque jour. Si, comme je » suis heureux de le pressentir, » tu es vraiment né poète, res» pecte la pourpre et la flamme » qui sont en toi, et que rien » ne saurait empêcher d'écla» ter, de resplendir un jour. » Choisis la profession qui lais» sera le plus de loisir et don-

» nera le moins de préoccupa-
» tion à ton esprit : qu'elle soit
» comme un bois peu touffu à
» travers lequel la poétique Ege-
» rie puisse toujours facilement
» t'apparaître. »

Quelques mois plus tard, M. Nicolas Martin était surnuméraire dans les bureaux des douanes à Dunkerque (1833). Après deux ans d'apprentissage, on le nomma *visiteur* au Pont-Rouge, sur la Lys, non loin de Lille, puis il fut appelé à Paris (1838), où il devint chef de bureau à l'administration centrale.

Les conseils de Simrock ont porté leurs fruits. M. N. Martin aux heures où il n'est plus douanier devient poète et grand poète. « Jamais personnification plus douce de la métaphysique populaire qui préside aux songes mythologiques du Nord ne s'est éveillée sous la plume d'un poète, dit M. Philarète Chasles. Tout ce que rêvent les bonnes femmes d'Ecosse et les jeunes filles de la Forêt-Noire courant pieds nus sur la mousse, le génie des eaux, l'âme de la fleur, le rêve transformé, c'est *Ariel*. M. N. Martin est sincèrement original; il a caractère à lui. »

C'est à Dunkerque et à Lille qu'il tenta ses premiers essais. Il y publia dans différents journaux, dans la *Revue du Nord*, entre autres, un certain nombre de pièces qu'il groupa ensuite dans un recueil intitulé : *les Harmonies de la Famille* (Lille, 1837, in-8). Vinrent ensuite : *Ariel* (Paris, 1841, in-18), qui a été traduit en allemand, par Maurice Hartmann; *Louise*, (1842, in-32); *les Cordes graves* (Lille, 1845, in-18); puis une suite d'études critiques et biographiques sur *les Poètes contemporains d'Allemagne*, qui parurent dans *l'Artiste* et dans *la Revue de Paris* pour être ensuite réunies en volume. Cette dernière publication attira l'attention de M. de Salvandy, alors ministre de l'Instruction publique, qui chargea M. N. Martin d'une mission littéraire en Allemagne, concernant les cycles épiques de ce pays; ses études sur cette question, après avoir été publiées par le *Journal général de l'Instruction publique* et le *Moniteur universel*, ont formé l'ouvrage *France et Allemagne* (Paris, 1852, in-8.)

M. Nicolas Martin a écrit ensuite *les Contes de la Famille*, traduits des frères Grimm (1846, 1847, 2 vol. in-12); *Contes allemands* (1 vol. illustré par Bertall), *le Parfait connaisseur* (1 vol.); enfin de nouvelles œuvres poétiques : *Une Gerbe* (1849); *l'Ecrin d'Ariel* (1853); *la Guerre* (1854); *le Presbytère* (1856); *Maryska*, légende madgyare (1861); *Julien l'Apostat* (1863); *Voyage poétique et pittoresque sur le chemin de fer du Nord* (Lille, Danel, 1869, in-18).

Plusieurs éditions complètes de ses poésies ont paru en 1846, 1857 et 1867. Au retour de sa mission littéraire en Allemagne, il avait été appelé par M. de Salvandy à la chaire de littérature étrangère de la Faculté de Rennes. De 1842 à 1852, il a rédigé la critique littéraire au *Moniteur*. Enfin, le 12 août 1865, il reçut la croix de chevalier de la Légion-d'Honneur des mains du ministre de l'Ins-

truction publique. M. N. Martin habite actuellement Calais.

MARTIN (Paul), violoniste, né à Lille, le 2 janvier 1833, commença ses études musicales au Conservatoire de cette ville, sous la direction de Muller. Cet habile professeur reconnut les heureuses dispositions de son jeune élève, et s'attacha à développer par l'étude les qualités que Martin tenait de la nature. Les efforts de Muller furent couronnés de succès, et bientôt le jeune violoniste remportait tous les prix à l'Académie de Lille. En 1849, M. Paul Martin fut envoyé à Paris, et admis, après un brillant concours, comme élève titulaire dans la classe du célèbre Allard; il devint un des élèves assidus du chef de la grande école française, travailla avec ardeur, obtint successivement dans les concours de fin d'année plusieurs distinctions, et, en 1855, emporta à l'unanimité le premier prix de violon au Conservatoire de Paris. Dans le courant de la même année il avait été admis comme violon à l'orchestre de l'Opéra, et avait eu l'honneur de jouer dans les salons de la princesse Mathilde et de l'Hôtel-de-ville. En 1856, il revint dans sa ville natale pour succéder à son premier maître Muller, comme professeur de violon à l'Académie impériale de musique de Lille. M. Paul Martin, en même temps que violoniste, est un chef d'orchestre de talent. Il commença par diriger un orchestre d'amateurs à l'Association lilloise, puis fut chargé de réorganiser l'orchestre du Cercle du Nord, qui aujourd'hui est en mesure d'exécuter les chefs d'œuvre des maîtres. Enfin avec le concours de MM. Delannoy et Baumann, il a fondé à Lille la société de *musique de chambre* pour l'exécution des œuvres des auteurs classiques. M. Paul Martin a publié diverses fantaisies pour violon.

MASQUELIER *l'aîné* (Louis-Joseph), graveur, né le 21 février 1741 à Cysoing, près Lille, mort à Paris le 26 février 1811, entra de bonne heure à l'atelier de Lebas, et s'y lia avec Née, lequel fut plus tard son collaborateur pour les planches des *Tableaux topographiques, pittoresques, historiques, moraux et politiques de la Suisse,* publiés par J.-B. de la Borde (Paris, 1780-88). En 1789, il entreprit avec Lacombe, sur les dessins de Wicar, la *Galerie de Florence,* dont les 23 premières livraisons lui valurent la grande médaille d'or à l'exposition de 1802. Masquelier a énormément produit et dans des genres bien divers; la liste complète de ses œuvres serait longue et peut-être impossible à établir. Voici ses principaux travaux : *l'Amant d'Europe,* d'après Paul Potter; *la Mort d'Europe; Paysage* d'après Ruysdaël; *Vues d'Ostende*, d'après Olivier Lemay; *les Débris du Naufrage*, d'après J. Vernet; *Vue de Béchin en Bohême,* d'après Diétrich; *les Garants de la félicité publique,* d'après St-Quentin; *les Vœux du peuple confirmés par la religion,* d'après Monnet; *Intérieur des Bains antiques de Nîmes; un Village près de*

Berne, d'après Chatelet, ***le Temple de Ségeste en Sicile,*** d'après le même; ***Voltaire aux Champs-Elysées,*** d'après Le Barbier; ***un Anachorète; Diogène,*** d'après Gérard Dow; ***le Sérail,*** d'après Fauvel; ***Bataille en Chine,*** d'après Cochin; ***Vues de Flandre,*** d'après Teniers; ***Vues d'Italie,*** d'après J. Vernet; ***Lise,*** d'après P.-A. Baudouin; ***le Déjeûner de Ferney*** et ***le Lever de Voltaire,*** d'après Denon; ***l'Ecole militaire.*** L.-J. Masquelier a aussi collaboré aux illustrations de plusieurs ouvrages remarquables, entre autres : *les Voyages de La Peyrouse, les Campagnes d'Italie, les Voyages de Cassas, Gulliver, le Jugement de Pâris, le Temple de Gnide, les Baisers de Dorat,* etc. L.-J. Masquelier eut un fils, Charles-Louis Masquelier, qui naquit à Paris en 1781, et qui se distingua comme son père dans la gravure.

MASQUELIER *le jeune* (NICOLAS-FRANÇOIS-JOSEPH), graveur, parent du précédent, né le 20 décembre 1760, au château du Sars (commune de Flers, près Lille) qui appartenait à la famille de Fourmestraux d'Hollebèque, et où ses parents remplissaient de père en fils depuis de longues années les modestes fonctions de jardinier. M. de Fourmestraux fit entrer Masquelier aux écoles de dessin de Lille, où le jeune homme, sous l'habile direction de Guéret et de Watteau fit de rapides progrès et remporta tous les premiers prix (1781); le Magistrat de Lille le pensionna alors à Paris (1781), et Masquelier *l'aîné* l'admit dans son atelier. En 1791, Nicolas Masquelier débuta personnellement en collaborant à la collection des portraits des membres de l'Assemblée nationale, galerie publiée par Déjabin. Parmi les portraits qu'il y grava nous pouvons citer ceux du *chevalier d'Esclans* et de *François de Carondelet.* Il fit ensuite les planches du *Vocabulaire des termes de marine,* de Daniel Lescalier, diverses estampes d'après Moreau, Barbier et Mlle Gérard, les illustrations de *Racine*, du *Musée français,* et mit la main à la *Galerie de Florence*, sous la direction de son maître et parent. Les autres œuvres de Nicolas Masquelier sont : *le Bombardement de Lille,* d'après L. Watteau; *le père Masquelier* (salon de Lille de 1809); *Intérieur de corps de garde hollandais*, d'après Leduc; *César au tombeau d'Alexandre,* d'après S. Bourdon; *l'Extrême-Onction*, d'après Jouvenet; *Christ à la colonne,* d'après Vouet. Nicolas Masquelier est mort prématurément à Paris, le 20 juin 1809. Son portrait a été peint par Chasselat, son ami; sa biographie a été écrite par Bottin, de la Société des sciences et arts de Lille, et par Arthur Dinaux dans une brochure devenue presque introuvable, intitulée *Iconographie lilloise.*

MASURE (GUSTAVE), journaliste, rédacteur en chef du *Progrès du Nord,* né à Lille le 17 juin 1836, fit ses études au Lycée de cette ville, dans l'intention d'entrer à l'école polytechnique. Ayant échoué à l'examen d'admission et ne vou-

lant pas attendre une nouvelle épreuve, il se présenta et venait d'être admis à l'Ecole centrale des arts et métiers, lorsqu'une grave maladie le cloua sur son lit pendant plusieurs mois. Fatigué de l'oisiveté forcée à laquelle le condamnait sa convalescence, en proie à ce malaise qui résulte inévitablement de la lutte entre l'activité morale et la faiblesse physique, il lut un jour, à la quatrième page d'un journal, une annonce à laquelle il s'empressa de répondre : on demandait un secrétaire. C'était une occupation propre à le distraire jusqu'au rétablissement de ses forces. C'est ainsi, presque sans le savoir, et, croyait-il, en attendant sa rentrée à l'Ecole centrale, que M. Masure se trouva attaché à la rédaction du *Mémorial de Lille*. Mais le journalisme a des charmes puissants ; lorsque sa santé, complètement remise, lui permit de se livrer plus assidûment au travail, M. Masure, au lieu de retourner à Paris, se lia plus étroitement que jamais à la presse, en acceptant les fonctions de rédacteur politique à l'*Echo du Nord*. De ce moment date son entrée dans la vie publique. En 1861, de concert avec M. Géry Legrand, il fonda la *Revue du mois*, journal mensuel, qui dura trois ans, puis en 1864 et avec le même concours, le *Journal populaire*. En 1866, M. Masure, quittant la rédaction de l'*Echo*, créa le *Progrès du Nord*, journal hebdomadaire politique et social, publié d'abord à Bruxelles, qui, au commencement de 1867, vint à Lille s'établir comme gazette quotidienne, aux avant-postes de l'opposition démocratique. Il a publié en mars 1869, une brochure, *les Titres de M. Mimerel*, qui fit sensation et qu'il écrivit à la maison d'arrêt de Lille, où il subissait une détention de trois mois pour délit de presse.

En 1865, M. Masure fut élu conseiller municipal par la démocratie lilloise.

MATTHIEU (Pierre-Joseph), journaliste, rédacteur de l'*Echo du Nord*, fonda à Lille, en 1840, une gazette littéraire intitulée *le Moulin à Vent;* peu après, acceptant la proposition qui lui fut faite d'entrer en qualité de chimiste dans un grand établissement industriel de Paris, il quitta Lille et céda à M. Dayez, le père, la direction de son journal.

MAUPOINT DE VANDEUL (Pierre-Henry-Joseph), né à Lille le 3 avril 1758, mort colonel de gendarmerie à Liège dans les dernières années de l'empire, suivit comme son père, qui faisait partie de la fameuse « Maison du Roi » de Fontenoy (1), la carrière des armes. Licencié en 1783, il revint habiter Lille, fut élu chef de bataillon de grenadiers à la formation de la garde nationale, et nommé commandant en chef pendant la période révolutionnaire. En cette qualité, Maupoint rendit, par son courage et son énergie,

(1) Maupoint de Vandeul, le père, chevalier de Saint Louis, était prévôt de la maréchaussée de Flandre, et signa en cette qualité à la fédération de Lille de 1790. Il s'était allié par mariage aux Pressin du Hennocq, famille du Tournaisis.

des services que ses concitoyens et compagnons d'armes reconnurent, en lui offrant, au moment où il quitta la ville pour occuper les fonctions de commandant de gendarmerie, un sabre d'honneur portant cette inscription : « Donné au citoyen Maupoint par la garde nationale de Lille. » Maupoint qui prit part aux campagnes des armées du Nord, de Sambre et Meuse et du Rhin, fut fait chevalier de la Légion-d'Honneur en l'an XI et promu officier l'année suivante.

MAUPOINT DE VANDEUL (le général baron), frère cadet du précédent, né à Lille et mort dans le midi de la France vers le milieu de ce siècle, entra au service le 22 mars 1782 au 3e régiment d'état-major, et passa garde-du-corps à la compagnie de Luxembourg en février 1786. Capitaine d'état-major du général Beurnonville, en 1792, colonel du 16e chasseurs en 1806, il fut créé baron de l'empire et promu général de brigade en 1812, commandeur de la Légion-d'Honneur, chevalier de la Couronne de fer, chevalier de Saint-Louis (1814), puis enfin retraité comme commandant du département du Var en 1816. Le général Maupoint de Vandeul eut une carrière des plus accidentées, ainsi qu'en font foi ses rapides progrès dans la hiérarchie militaire. Il se signala dans des circonstances trop nombreuses pour qu'il nous soit permis de rapporter en détail sa part d'exploits dans l'épopée impériale; nous signalerons seulement d'un mot ses principaux faits d'armes : Montaigu (Vendée), Valdigi, Scarenna (Italie), Wertinger, Austerlitz, Wagram (Allemagne), Cuença (Espagne), etc. En 1814, au moment de la bataille de Paris, le général Maupoint commandait l'école militaire de Saint-Germain, qui à cette occasion fut mobilisée.

La famille Maupoint de Vandeul ne compte plus de représentant dans sa province d'origine ni dans la ville où l'un de ses membres a laissé de si honorables souvenirs. Le fils du général Maupoint, suivant sa tradition de famille, embrassa l'état militaire et, retraité comme officier supérieur, habite actuellement Marseille.

MELICOCQ (FRANÇOIS-JOSEPH-ALEXANDRE DE LA FONS, baron DE), historien, né à Noyon le 2 novembre 1802, mort à Raismes, près Valenciennes, le 8 juin 1867, bien qu'il ait habité assez longtemps Lille et qu'il ait fait partie de la Société des sciences, est plutôt encore notre concitoyen par ses travaux que par droit de séjour.

Issu d'une famille de la Picardie anoblie sous Henri III (1583), le baron de Melicocq comptait parmi les alliances de ses ancêtres bon nombre des noms historiques de France : Créquy, La Tour d'Auvergne, Aumale, Boufflers, Crillon, Argenson, Caumartin, etc. Il était neveu du comte des Essarts, écuyer de main de Louis XVI, qui périt sur l'échafaud en 1793. Son père, Louis-Alexandre de la Fons, n'échappa à ce triste sort que grâce au certificat de civisme que lui délivrèrent les habitants du village de Melicocq,

dont il était devenu maire en 1792 (1).

Le baron de Mélicocq songea d'abord à suivre la carrière des armes et entra à l'école de Saint-Cyr; mais la faiblesse de sa santé le contraignit à renoncer à ses projets. Il se fixa alors à Noyon et s'adonna aux sciences naturelles et aux recherches historiques. Le *Catalogue des plantes des environs de Noyon,* précédé d'une *Notice historique sur Beauvais, Senlis, Compiègne et Noyon,* fut son premier ouvrage. A la révolution de juillet, il se retira chez une de ses parentes, au château de Cuiry (Aisne), puis à Douvrin, puis enfin à Lille, qu'il quitta en 1857 pour aller habiter Raismes.

Le Catalogue complet des écrits du baron de Mélicocq est trop considérable pour que nous puissions en donner ici tout le détail; nous nous bornerons à énumérer ceux de ses livres ou de ses articles qui concernent notre histoire locale ou les chroniques du nord de la France : *Recherches sur Noyon et le Noyonnais* (1839); *une Cité picarde au moyen-âge* (1841); *la Ville et le Château de Ham* (1846); *l'ancienne Résidence royale de Quierzy; le Château de Guise* (1841)*; le Beffroi de Péronne* (1844); *l'Eglise de Roye* (1843); *l'abbaye d'Ourscamp* (1844); *Documents inédits pour servir à l'histoire de la Thiérache au XVe siècle, id. pour servir à l'histoire des villes de Picardie du XIVe au XVIe siècle, id. pour servir à l'histoire de la ligue en Picardie* (publiés dans le *Journal de Vervins, le Guetteur du Beauvaisis* et *la Picardie,* 1857); Notices sur *Pont-à-Vendin, Beuvry, la Bassée* et *Auchy-lez-La Bassée* (*Ann. stat. du Pas-de-Calais* et *Bullet. de la Société des Antiquaires de la Morinie*)*; Charles-le-Bon, comte de Flandre* et *Jean II, abbé de Saint-Bertin; l'Abbé de Saint-Bertin, le Connétable de Fiennes et les Echevins de Lille; Comptes de l'Hôtel-de-ville de Lille relatifs à la rançon du roi Jean; Relation des batailles de Courtrai et de Mons-en-Pévèle,* d'après les manuscrits de la bibliothèque impériale; *Mort de Jacques d'Artevelde; Documents inédits pour servir à l'histoire de la Flandre* (*Revue d'histoire et d'archéologie*)*; id. pour servir à l'histoire des guerres dans le nord de la France et le midi de la Belgique; id. pour servir à l'histoire de France sous Philippe-le-Bel et Charles VI* (*Bull. de la Société de l'histoire de France*)*; Documents inédits sur Jean-sans-Peur, Philippe-le-Bon et Charles-le-Téméraire* (id.); *id. sur Wallerand de Wavrin; id. sur Jeanne d'Arc; Siége des Flamands devant Calais; Documents inédits pour servir à l'histoire des Vaudois dans le nord de la France; Documents inédits pour servir à l'histoire du nord de la France sous Marie de Bourgogne et Maximilien d'Autriche* (*Revue d'histoire et d'archéologie*)*; id. pour l'his-*

(1) M. Desplanque, archiviste du Nord, a publié sur le baron de Mélicocq une étude biographique et bibliographique très-complète, qui reproduit le texte de ce curieux document (Valenciennes, J. Giard, 1868).

toire du protestantisme dans le nord de la France (*Archives du Nord*); *Chronique rimée des guerres de France sous Henri II et Philippe II* (*Guetteur du Beauvaisis*); *Réjouissances qui eurent lieu à Lille et à Béthune à la paix de Vervins* (id.); *Réception des princes, gouverneurs*, etc., *dans les villes du nord de la France* (*Archives du Nord*); *Joyeuse entrée du prince d'Espagne à Lille en* 1549 (*Ann. Arch.*); *les Sociétés dramatiques du nord de la France et du midi de la Belgique aux XIVe, XVe et XVIe siècles* (*Archives du Nord*); *Drame liturgique ; le Drame aux XVe et XVIe siècles* (*Ann. arch.*); *la Procession de Lille aux XIVe, XVe et XVIe siècles* (*Archives du Nord*); *les Joueurs de personnages lillois au XIVe siècle; Jeux de personnages représentés par les Sociétés de rhétorique de Lille, à Courtrai, Ypres, Tournai, Malines, aux XVe et XVIe siècles; Confrérie de Notre-Dame du Puy, à Lille; Documents inédits pour servir à l'histoire de l'instruction publique au XVe siècle* (*Bull. antiq. de la Morinie*); *les Manuscrits de la collégiale de Saint-Pierre de Lille* (*Bulletin du Bouquiniste*); *les Missels de l'Hôtel-de-Ville, de la maladrerie et de l'hôpital Saint-Julien de Lille* (id.); *Documents bibliographiques divers* (id.); *Pièces de vers, ballades, blasons du roi de l'Epinette, dédiés et présentés au Magistrat de Lille du XVe au XVIIe siècle* (id.) ; *Œuvres remarquables de quelques écrivains lillois des XVe et XVIe siècles* (*Revue universelle des arts*); *Tableaux historiques commandés par les villes de Lille et de Béthune* (id.); *Pièces d'orfèvrerie livrées au magistrat de Lille par divers artistes des XIVe XVe et XVIe siècles* (id.); *Documents inédits pour servir à l'histoire de l'architecture dans le nord de la France au XVIe siècle* (*Revue d'histoire et d'archéologie*); *un Jardin suspendu à Lille* (*Société de l'histoire de France*); *Documents inédits sur quelques artistes lillois des XIVe XVe et XVIe siècles* (*Archives du Nord*); *les Architectes, ingénieurs, fondeurs et tailleurs d'images des villes du Nord au XIVe, XVe et XVIe siècles* (*Revue universelle des arts*); *les Peintres-Verriers de Lille du XIVe au XVIe siècle* (*Ann. Arch.*); *Quelques peintres lillois aux XVe et XVIe siècles* (*Arch. du Nord*); *Jacquemart Yolens, horloger et serrurier lillois* (*Bull. du Com. de la langue*); *les Hauts-lisseurs d'Arras et de Lille* (*Arch. du Nord*); *les Brodeurs de Lille du XVe au XVIe siècle* (id.); *les Ménestrels de Lille*, même époque (id.); *Jehan et Jacquemart Miette, maîtres des œuvres de charpenterie de la ville de Lille et leurs travaux*, même époque (*Revue univ. des arts*); *les Peintres de bannières de Lille*, même époque (id.) ; *les Barbiers, Chirurgiens et Médecins de Lille*, même époque (*Arch. du Nord*); *Documents pour servir à l'histoire des monnaies* (*Numismatique belge*); *Monnaies, monnayeurs et usuriers de Lille du XIVe et XVe siècle* (id.); *Jectoirs achetés par la ville de Lille* (id.); *les*

*Plommés des hospices de Lille au XVI*e *siècle* (id.); *Plombs, méreaux, jetons de la cathédrale de Cambrai, des collégiales de Lille, de Douai, de Seclin et des échevins de Béthune (Bulletin du Bouquiniste); Monnaies qui avaient cours au moyen-âge dans le nord de la France (Bull. du Comité des arts et des monuments); Pièces inédites pour servir à l'histoire de l'artillerie et de la poudre, du XIV*e *au XVI*e *siècle* (id.); *l'artillerie des Croisés au siége de Jérusalem; le Feu grégeois; des Premiers temps de l'artillerie à Lille (l'Union littéraire); l'Artillerie de Lille du XIV*e *au XVI*e *siècle, archers, arbalétriers, canonniers (Revue du Nord); Priviléges et franchises de quelques villes de la Flandre, de l'Artois, de la Picardie et du Valois* (Noyon, 1832); *Coutumes de la ville d'Estaires au XV*e *siècle (Mémoire de la Société des sciences de Lille); les Tablettes de cire, les poinçons, les mesures, etc., des échevins et des corps de métiers de Lille du XIV*e *au XVI*e *siècle (Comité de la langue); Du guet et de la garde des villes du nord de la France du XIV*e *au XVI*e *siècle (Archives du Nord); l'hôpital Saint-Julien de Lille (Ann. Arch.); Documents inédits sur les lépreux du nord de la France (Soc. hist. de Gand); id. sur les Lépreux de Lille (Revue des Soc. sav.); Justice criminelle au XV*e *siècle (Bull. du Bouq.); Pélerinages et esconduits imposés par les échevins de Lille aux bannis et repris de justice; Amende honorable faite à l'évêque de Tournai par les échevins de Lille en* 1367; *les Jeux de Cartes défendus à Lille en* 1382; *Jeu d'échecs à Lille en* 1384; *des Sorciers aux XV*e *et XVI*e *siècles (Mém. de la Soc. d'émulation d'Abbeville); Doc. inédits pour servir à l'histoire des fiefs* (*la Picardie,* 1864); *les Rois de la fève, les fous en titre d'office et de la chapelle, les joueurs de farces et les nommeurs de l'hôtel de Philippe-le-Bon (Société historique de Gand)*, etc.

On voit que les investigations du baron de Mélicocq ont embrassé tous les chapitres de l'histoire; et cependant nous n'avons cité de ses écrits que ceux que nous avons jugé propres à intéresser particulièrement nos concitoyens. L'éminent archéologue était loin cependant d'avoir épuisé son fonds : ses manuscrits qu'il a légués par testament à la ville d'Amiens, renferment un assez grand nombre d'inédits, parmi lesquels il ne faut pas oublier un *Dictionnaire de la langue romane-wallone*. Il a fondé à l'Institut un prix de 300 francs pour le meilleur ouvrage sur la botanique du Nord de la France, et un prix de 600 francs à l'Académie des inscriptions et belles-lettres pour le meilleur ouvrage sur l'histoire et les antiquités de la Picardie et de l'Ile de France.

MELUN (Anatole-Louis, comte de), publiciste et homme politique, né le 24 septembre 1807 à Brumetz (Aisne), se fit recevoir, dès qu'il eut terminé ses études, à l'Ecole polytechnique, et en sortit avec le grade d'officier, pour assister peu

après au siége d'Anvers, où il fut décoré de l'ordre de Léopold de Belgique. En 1839, il abandonna la carrière des armes pour se marier et se fixer à Lille, où il est devenu l'un des chefs les plus influents du parti catholique. Depuis cette époque, la personnalité de M. de Melun est étroitement liée aux intérêts locaux, aussi bien pour ce qui regarde l'administration proprement dite qu'en ce qui concerne les institutions de bienfaisance et même, dans une certaine limite, le mouvement artistique et littéraire. Nommé en 1847 membre, puis vice-président de la Commission des prisons, il fut appelé en 1848 au Conseil municipal, puis au Conseil général, où il a siégé jusqu'en 1861 ; en 1849, il fut envoyé à l'Assemblée législative où il fit adopter la *Loi sur les logements insalubres ;* en 1852, il devint président de la Commission des bâtiments civils et de la Commission du travail des enfants dans les manufactures, administrateur des Hospices et du Bureau de Bienfaisance, et, en 1855, président de la Société de secours mutuels de Notre-Dame de Lille. Vice-Président de la Commission historique du département du Nord, et membre de la Société impériale des sciences, qu'il a présidée en 1866, M. de Melun a été en outre président de l'ancienne Association lilloise pour l'encouragement des lettres et des arts.

Différentes revues locales contiennent bon nombre de publications de M. de Melun, qui s'est occupé surtout de questions historiques relatives à Lille et à la Flandre française. Voici une liste assez complète des œuvres de cet érudit : *Eloge de M. Descarne* (1842) ; *Notice sur les Fêtes de Lille* (1843) ; *Fondations charitables de la ville de Lille* (1845) ; *Notice sur l'église d'Esquermes* (1846) ; *Souvenirs historiques de Lille, de la Détresse publique à Lille de 1708 à 1709 ; Notice sur quelques hommes illustres de Lille* (1847) ; *Eloge de M. de Brigode de Kemlandt ; Notice sur l'hôtel de Soubise* (1848) ; Rapport à l'Assemblée législative sur *les Hospices et hôpitaux* (1850) ; Discours sur *les Logements insalubres* (1851) ; *des Moyens légaux de prévenir les accidents occasionnés par les machines* (1853) ; *Fêtes de Notre-Dame de la Treille* (1854) ; *Siége de Lille en* 1708 (1857) ; *les nouvelles rues de Lille* (1863) ; *Notice sur l'art au morier,* impression xylographique du XVe siècle (1864) ; *Vie de sainte Natalie, fondatrice des sœurs de l'Enfant-Jésus* (deux éditions, 1859 *et* 1866) ; *Christine de Lallain, princesse d'Epinoy ; Réunion de Lille à la France* (1866) ; enfin l'*Histoire des Etats de Lille*, ouvrage important dont les premiers fascicules ont paru en 1865, 1866 et 1867, et qui comptera parmi les documents les plus sérieux de la bibliographie lilloise.

MERMET, journaliste, fut en 1843, rédacteur en chef du *Journal de Lille,* édité par M. Vanackère.

MILLE (Auguste-Désiré), industriel, né à Lille le 17 mai 1782, mort dans cette ville le

8 juillet 1844. Ancien ouvrier, il s'éleva par le seul fait de son intelligence et de ses aptitudes spéciales. Le premier, il importa en France les métiers perfectionnés pour la filature de coton et monta la première machine à vapeur qui ait fonctionné dans le département du Nord. Il reçut plusieurs récompenses officielles et fut fait chevalier de la Légion-d'Honneur en 1831.

MILLON (ÉMILE), chirurgien militaire et homme politique, résidait à Lille quand éclata la révolution de 1848. Partisan déclaré des doctrines démocratiques, il se mêla activement à l'agitation révolutionnaire, et créa le journal et le club du *Peuple*, rédigeant l'un et présidant l'autre. Chimiste distingué, il fit partie de la Société des sciences, dont les *Mémoires* renferment un certain nombre de ses travaux.

MIMEREL (PIERRE-AUGUSTE-RÉMY), sénateur, né à Amiens le 1er juin 1786, vint établir une manufacture à Roubaix vers la Restauration et est devenu l'un des plus riches commerçants de cette ville. En 1849, il fut élu représentant à l'Assemblée législative, vota avec la majorité, suivit la fortune du Prince-Président, et après le coup d'Etat fit partie de la Commission consultative. En janvier 1852, il fut nommé sénateur, promu commandeur de la Légion-d'Honneur en août de la même année, grand-officier en 1863 et fait comte de l'Empire en 1865. Longtemps président du Comité protecteur du travail national, M. Mimerel, par un revirement qu'il ne nous appartient pas d'expliquer ni d'apprécier, devint l'un des plus chaleureux partisans du traité de commerce de 1860.

MOILLET (ALPHONSE-ALBERT-JOSEPH), ethnologiste, né à Lille le 25 juin 1812, mort dans la même ville le 2 janvier 1850. De longs voyages en Europe et en Afrique lui avaient suggéré l'idée de réunir dans une même galerie les spécimens des arts et des industries des différents peuples, et particulièrement des tribus sauvages ; dès lors, outre les trésors qu'il recueillit lui-même sur le continent africain, il s'efforça, au moyen des relations qu'il établit avec de nombreux officiers de la marine marchande, de rassembler des curiosités des deux hémisphères, depuis le primitif tomahawk du Pauwnie d'Amérique jusqu'au fin coffret d'ivoire patiemment sculpté par l'artiste chinois. C'est ainsi qu'après des années de soins et de patience, Moillet se trouva possesseur d'un musée si opulent, que, dans l'impossibilité de l'installer dans sa propre maison, il songea à en faire don à sa ville natale, sous la double condition qu'il en aurait la jouissance sa vie durant, et que la précieuse collection serait administrée par la Société des sciences (1849). Moillet ne jouit malheureusement pas longtemps du plaisir de contempler ses richesses devenues propriété municipale : la mort le frappa peu après qu'elles furent disposées dans les salles de l'Hôtel-de-Ville.

MONNAYEURS (Liste des) et historique de la MONNAIE

DE LILLE.—Les monnayeurs ou directeurs de la Monnaie de Lille qui se sont succédé depuis le commencement du siècle sont peu nombreux. En voici les noms par ordre chronologique :

Lepage fils (1785-1817), prit pour *différent* ou signe personnel, un caducée;

A. Beaussier (1817-1841), même signe;

Ch. Dierickx (1841-1846), prit pour différent une cornue;

Fr. Kuhlmann (1853-1857), eut pour signe une lampe antique.

La liste des monnayeurs connus, antérieurs au siècle, est également des plus courtes; M. Van Hende, dans son excellent ouvrage sur la *Numismatique lilloise*, déclare que ses recherches à cet égard sont demeurées vaines, et il se borne à citer les noms suivants : J. Baret (1713), différent : un trait oblique; Jean Du Peiron (1743), différent : une grue; David-François Lepage de la Vallée (1754), différent : un v retourné; Lepage fils (1785).

Il faut presque remonter à l'origine même de la ville de Lille pour trouver celle de sa Monnaie. Toutefois, l'état actuel de la science archéologique ne fournit de preuves authentiques de l'existence d'un atelier monétaire régulier à Lille, qu'à partir du onzième siècle, sous Bauduin V, comte de Flandre (charte de fondation de la collégiale de Saint-Pierre). La Monnaie de Lille fonctionna donc sans interruption sous les comtes de Flandre. Il en fut de même sous la première domination française. Vers 1384, sous les ducs de Bourgogne, notre atelier monétaire fut supprimé au profit de Bruges qui monopolisa le droit de battre monnaie, et ne fut rétabli qu'après la conquête de Louis XIV, par l'édit royal de 1685. Le même décret adjoignit à la Monnaie de Lille une cour, qui comprenait dans son ressort les provinces d'Artois, de Flandre et de Hainaut, et institua les charges héréditaires suivantes : deux conseillers juges-gardes, un contregarde, un substitut du procureur de la cour des Monnaies, un directeur de la fabrication. un greffier, un essayeur, un graveur, douze monnayeurs, douze ajusteurs. En 1705, deux nouvelles charges monétaires furent créées : celles de conseiller-prévost et de lieutenant. La marque monétaire de Lille était alors un double L (LL) placé sous l'écusson; elle fut remplacée plus tard par un L couronné, puis par un W, qui a subsisté jusqu'à l'époque actuelle.

En 1846, le monopole monétaire décrété en faveur de la Monnaie de Paris, suspendit de nouveau l'activité de l'atelier de Lille, et M. Charles Dierickx, notre monnayeur, fut nommé directeur à Paris. Toutefois, cette suspension ne fut maintenue que pendant deux ans : 1848 fit disparaître la centralisation monétaire, mais le mauvais état de notre matériel causa un retard dans la réouverture de notre usine, qui ne recommença à fonctionner qu'en 1853. Enfin, en 1857, la Monnaie de Lille fut définitivement supprimée, et son hôtel, mis en vente, fit place à un patronage religieux, connu sous le nom d'Hôtel Notre-Dame.

MONTIGNY (Charles-Louis-Guillaume Méry de), colonel de la garde nationale de Lille, né à Condé (Nord) en 1790, est mort à Fives le 20 août 1850. Il appartenait à l'une des plus anciennes maisons de la Champagne, dont l'un des membres, Galon de Montigny, porteur de la bannière de France à la bataille de Bouvines (1214), sauva par sa vaillance les jours du roi Philippe-Auguste. Son père, officier de marine, fit le « tour du monde » avec l'amiral de Bougainville, et mourut gouverneur de Ham, après avoir reçu la croix de Saint-Louis. Comme ses ancêtres, Charles de Montigny suivit la carrière des armes. Il s'enrôla le 23 mai 1809, reçut le baptême du feu à Wagram, fit les campagnes d'Espagne et de Portugal, fut mis à l'ordre du jour de l'armée, et décoré au blocus de Maëstricht; réformé pour blessures, en 1814, il servit en volontaire à Fleurus, puis à Waterloo, où il fut fait prisonnier. Rentré en 1816, il ne sortit de la vie privée, dans laquelle il s'était pour ainsi dire absorbé, qu'aux premières secousses de la révolution de 1830. L'énergie et la bravoure qu'il déploya au milieu de l'effervescence générale, et qui ne contribuèrent pas médiocrement à éviter des collisions sanglantes entre les troupes et la population, attirèrent l'attention sur les qualités vraiment rares de son caractère, et le popularisèrent rapidement. Il fut nommé colonel de la garde nationale, poste qu'il conserva jusqu'en 1848. A cette époque, le commandement passa au colonel Fleuriot (1), et Montigny, par un sentiment de fierté civique qui fait honneur à sa mémoire, exigea qu'on lui rendît l'épaulette de laine et le service obscur de simple soldat. En 1833, il avait été promu officier de la Légion-d'Honneur. Il fut inhumé au cimetière de Fives, où ses anciens compagnons d'armes de la garde nationale lui érigèrent un monument. Le profil de Montigny fut moulé sur nature par le statuaire Bra.

M. Pascallet, dans la *Revue générale historique,* nous donne sur le caractère du colonel de Montigny, l'appréciation suivante pleinement confirmée par tous ceux qui l'ont connu :

« .... Il conserva le commandement de la garde nationale jusqu'en 1848, cédant en cela aux sollicitations pressantes de ses concitoyens, car il se sentait atteint mortellement, depuis plusieurs années, de la cruelle maladie qui devait l'enlever avant la vieillesse. Ce commandement si honorable, et que l'unanimité des votes lui conférait à chaque réélection, lui était cher aussi à plus d'un titre. Il le rendait l'appui de tous ceux qui composaient sa vaste famille, c'est ainsi qu'il désignait lui-même la garde nationale. Par le moyen de relations fréquentes avec les autorités du département, avec les notabilités du pouvoir, et par des rapports d'affection plus élevés encore, il lui fut donné d'être le protecteur de tous ceux qui l'invoquèrent. Nul ne peut affirmer l'avoir sollicité en vain, et chacun de ceux qu'une inquiétude, qu'un dan-

(1) Fleuriot fut remplacé peu de temps après par Duhaut.

ger amenait à lui, le quittait avec l'espoir et le courage rendus. On peut dire de lui qu'il fatigua les grands en faveur des petits. User de son crédit pour tous, ne le satisfaisait point encore, et cette âme dévouée eût été incomplète sans les vertus chrétiennes. Il aimait les pauvres, les déshérités, les faibles, il leur prodigua ses secours, son temps, ses consolations; enfin, dans sa maison ouverte à tant d'infortunes, les anciens militaires indigents recevaient une douce hospitalité et les soulagements qui manquaient à leur vieillesse abandonnée. Ceux qui ont eu le bonheur de vivre auprès de cet homme d'élite, peuvent seuls attester le nombre et l'étendue de ses touchantes libéralités. Ses ennemis politiques, car il n'en eut point d'autres, lui vouèrent une estime profonde et il sut se les attacher tous, par des actes magnanimes. Un officier très-légitimiste l'insulta gravement en public peu de jours après la révolution de Juillet. M. de Montigny lui demanda une réparation qu'il obtint et dont lui seul courut le danger. Il essuya deux fois le feu de l'officier; puis, quand ce fut à son tour de tirer, il déchargea son pistolet en l'air pour ne point même blesser son adversaire qu'il savait père de jeunes enfants sans fortune. Cet officier avait été renvoyé de son régiment en 1830, à cause de la violence de ses opinions; M. de Montigny reçut sa promesse d'une conduite plus modérée et obtint du ministre de la guerre sa réintégration dans l'armée. Il vint aux funérailles de M. de Montigny, et, penché sur le cercueil, témoigna devant l'assemblée recueillie sa reconnaissance et sa douleur. Les traits de ce genre abondent dans la noble vie que nous esquissons rapidement. »

MONTLINOT (Charles-Antoine Leclercq de), philosophe, historien et bibliographe, né à Crépy-en-Valois en 1732, mort à Paris en 1801, fit ses études dans cette capitale et entra aussitôt après dans les ordres. En 1761, ayant obtenu une prébende de chanoine à la collégiale de Saint-Pierre de Lille, il vint habiter cette ville, se livra tout entier aux travaux intellectuels, se fit recevoir docteur en théologie, puis docteur en médecine. Sa réputation s'établit rapidement, et les Sociétés savantes de Flandre et d'Artois tinrent bientôt à honneur de le compter parmi leurs membres. L'univers civilisé tout entier était alors préoccupé des œuvres des philosophes du XVIIIe siècle; Montlinot se mêla à la lutte, étudia avec la passion qui lui était propre les encyclopédistes et leurs adversaires, et écrivit contre l'ouvrage de Chaumeix, l'un des plus ardents parmi ceux-ci, une réfutation qui eut l'honneur d'être attribuée à Diderot et insérée comme telle dans une édition des œuvres de ce grand esprit. Le jeune chanoine de Lille ne devait pas borner ses travaux à des œuvres philosophiques. La ville qu'il habitait n'avait encore eu d'autre historien que Tiroux, lequel n'avait fait autre chose que de compiler et souvent même copier servilement les

Mémoires sur l'intendance de Flandre de Jean Godefroy (1698); Montlinot se mit à l'œuvre et écrivit une *Histoire de Lille*, que l'on pourrait appeler une « histoire philosophique, » car l'auteur y joint la critique à la narration des faits. On y sent déjà la grande influence que la manière de Voltaire a exercée sur notre école contemporaine. Comme toute œuvre qui attaque sans ménagement des abus invétérés, l'*Histoire de Lille* suscita à Montlinot des ennuis de toute sorte, lui attira des ennemis nombreux et puissants, parmi lesquels ses confrères du chapître ne se montrèrent pas les moins âpres. Le P. Desruelles, dominicain lillois, l'attaqua dans un libelle, qui fut suivi d'un pamphlet écrit par un moine tourquennois du nom de Wartel et dont les personnalités outrageantes intimidèrent Montlinot au point de lui faire suspendre la publication de la seconde partie de son *Histoire*. Abreuvé d'humiliations, poursuivi de menaces incessantes, Montlinot se vit contraint de résigner son canonicat et de quitter Lille (1766). Associé avec J.-B. Henry, imprimeur du Magistrat de Lille, il ouvrit à Paris une maison de librairie qui donnait déjà d'heureux résultats, lorsque ses ennemis, ne jugeant pas leur vengeance assez complète, saisirent un prétexte futile pour renouveler leurs attaques, circonvinrent le général de Muy, gouverneur des Flandres, et obtinrent une lettre de cachet, qui exilait Montlinot à Soissons. Celui-ci rencontra dans l'intendant du Soissonnais, un homme lettré qni le prit sous sa protection et lui confia la direction du Dépôt de mendicité de la province. Le premier acte du nouveau directeur fut de substituer à l'inscription : *Dépôt de mendicité*, le titre moins humiliant de : *Maison de travail ;* le second fut d'opérer dans les habitudes du lieu une réforme analogue à celle qu'il avait introduite dans la dénomination. En 1779, la Société de Soissons ayant proposé un concours sur les moyens propres à supprimer la mendicité, le mémoire de Montlinot intitulé : *Discours sur la mendicité*, fut couronné à l'unanimité. Différents travaux sur la même matière qu'il adressa au gouvernement, lui valurent l'amitié de Mme Necker ; entre autres : *Essai sur la mendicité* (1790) ; *État actuel du dépôt de Soissons* (1789) ; *Observations sur les enfants trouvés* (1790), etc. Montlinot avait embrassé trop sincèrement les doctrines qui amenèrent la Révolution, pour ne pas saluer avec enthousiasme l'avènement de la souveraineté populaire, et pour ne pas servir de toute son âme la cause du tiers-état. Déposant son titre d'abbé qui n'avait plus de raison d'exister depuis le retrait de son bénéfice, il se maria, entra dans l'administration de l'armée d'Italie, puis dans les bureaux du ministère de l'Intérieur où il acheva sa carrière. Il a collaboré à la rédaction de nombreux journaux à Paris, notamment à la *Clef du cabinet des souverains*, en compagnie de Pommereul, de Fontanes, Garat, Gérard de Ray-

neval, Peuchet (1797); on lui doit en outre : *Justifications de plusieurs articles de l'Encyclopédie* ou *préjugés légitimes* (réponse à Chaumeix, dont nous avons parlé plus haut, 1760); *Etrennes aux bibliographes* (1760); *Esprit de La Motte-le-Voyer* (1763); *Essai sur la transportation comme récompense et la déportation comme peine* (1797); enfin, ce fut lui qui écrivit l'*Introduction* de l'*Abrégé chronologique de l'Histoire de Flandre* de A.-J. Panckouke (Dunkerque, 1762); le *Discours sur l'histoire naturelle*, préface du *Dictionnaire portatif d'histoire naturelle* (Paris, 1763); la *Préface* de *Robinson Crusoë* (Paris, 1799), et qui publia la seconde édition des *Anecdotes de médecine* de Dumonchaux.

MORTREUX, journaliste, écrivit dans l'*Echo du Nord* et dans le *Moulin-à-Vent*.

MOTTEZ (Victor), peintre d'histoire, naquit à Lille le 13 février 1809. Ses études terminées au collége de notre ville, il se rendit à Paris, où il se fit admettre dans l'atelier de Picot, qu'il abandonna bientôt pour celui de l'illustre Ingres (1828). Depuis deux ans, il suivait à la fois les leçons de ce grand artiste et les cours de l'École des Beaux-Arts, lorsqu'éclata la révolution de 1830. Sa famille inquiète l'ayant rappelé auprès d'elle, Mottez revint à Lille, où il se maria. Après un court séjour dans sa ville natale, il partit en Belgique pour étudier les vieux maîtres flamands : Bruxelles, Anvers, Bruges, lui ouvrirent leurs musées où il put méditer à loisir la manière des Rubens, des Van Dyck, des Memling, des Van Eeck, etc. Le portrait de Mme Mottez, qu'il exécuta pendant qu'il habitait la première de ces villes, lui valut la médaille d'or à l'Exposition de Lille en 1834. Après les réalistes du Nord, Mottez s'en alla chercher en Italie les grandes traditions de l'école idéaliste. A Venise, il copia pendant une année entière les pages immortelles de Titien, de Tintoret et de Véronèse; à Rome, Raphaël et Michel-Ange; à Naples, à Pompeïa, la peinture de l'antiquité. C'est à Rome, où il passa deux ans, qu'il exécuta le *Martyre de Saint-Etienne*, qui fut médaillé à l'exposition du Louvre en 1838. En 1842, Mottez revint en France, désormais maître dans son art et désigné à l'attention publique par les succès de ses toiles aux Salons : son *Christ au Tombeau* et sa *Léda* lui avaient attiré un triomphe; le gouvernement lui acheta le premier de ces tableaux et lui confia la décoration du porche de Saint-Germain-l'Auxerrois, travail des plus importants qui ne dura pas moins de quatre années et qui valut à son auteur la croix de la Légion-d'Honneur (novembre 1846). A ce propos, deux mots de digression. L'un des résultats les plus sérieux des longues et consciencieuses études de M. Mottez en Italie est la lumière qu'il jeta sur ce mode particulier de peinture ancienne qu'on appelle *la fresque*. On a beaucoup écrit sur la fresque; il suffit de citer les noms de Winckelmann, de Rochette, de Letronne, de Mil-

lin, de Hirtse, pour prouver que les critiques les plus autorisés s'en sont occupés. M. Mottez, qui joint à une érudition profonde la compétence du praticien, en a fait l'objet d'observations minutieuses ; il l'a étudiée sur les spécimens que nous a légués l'antiquité, dans les écrits de Pline, de Vitruve et des freschiste du moyen-âge. Il a fait plus encore : on lui doit la traduction en français et la publication du *Traité* de Cennino Cennini, élève d'Agnolo, qui lui-même fut disciple de Giotto. La fresque, comme son nom l'indique du reste, est une peinture exécutée sur fond humide et qui par conséquent s'infiltre dans le mortier encore frais de manière à former avec lui un tout homogène. On comprend aisément que ce genre de peinture, presque indestructible, ne peut être ni restauré ni retouché, et qu'il exige de la part de l'exécutant une sûreté de main difficile à rencontrer. Ajoutons que la fresque proprement dite est de nos jours à peu près abandonnée, et qu'on lui a substitué la peinture à l'huile ou à la cire sur fond sec qui, plus facile à faire, n'a rien de ses qualités durables.

C'est d'après les procédés des anciens freschistes que M. Mottez a exécuté les peintures de Saint-Germain-l'Auxerrois, terminées en 1846. L'année suivante, il peignit dans la même église, le dessus de porte de la sacristie, qui a pour sujet : le clergé et le peuple remettant l'église restaurée sous la protection de saint Germain et de saint Vincent. Lorsque survint la révolution de 1848, M. Mottez passa en Angleterre. Il employa les années pendant lesquelles il y séjourna en travaux qui ne firent qu'augmenter sa réputation, entre autres : le portrait du duc d'Aumale, qui passe pour l'un de ses chefs-d'œuvre, et celui de M. Guizot, qui attira très-vivement l'attention au Salon de 1852. Il fut rappelé de Londres à Paris par le gouvernement pour la décoration de Saint-Sulpice et d'une chapelle de Saint-Séverin, où il exécuta la vie de saint François de Salles, peinture qui compte aussi parmi ses meilleures productions. On lui doit encore : *le Mariage mystique de sainte Catherine, le Christ au jardin des Olives, les Larmes de saint Pierre* (1833, ces deux derniers tableaux se trouvent à l'église Sainte-Catherine à Lille) ; *l'Assomption de la Vierge, le vieux Prince de Ligne malade visité par l'empereur de Russie et le roi de Prusse en* 1814 (galerie du prince de Ligne) (1834); *Portrait de la princesse de Ligne* (1835) ; *le Christ au tombeau* (1836, église Sainte-Catherine) ; *le Martyre de saint Etienne* (1837, église Saint-Etienne à Lille) ; *la sainte Vierge et l'Enfant-Jésus* (acheté par le gouvernement), *sainte Marie-Madeleine méditant au bord de la mer, la sainte Famille* (1839) ; *la Fuite en Egypte* (1840, donné par le gouvernement à la ville de Compiègne); *les quatre Evangélistes* (église Sainte-Catherine), *Jésus chez Marthe et Marie* (donné par le gouvernement à la ville de Saint-Etienne (Loire), *Léda* (cabinet du marquis de Lavalette, 1841) ; *Ulysse et les*

Syrènes (1848); *Judith tenant la tête d'Holopherne* (1852); *Portrait de Mme la comtesse Waleska* (1855); *Mélitus* (donné par le gouvernement au Musée de Lille, 1857); *Phryné devant l'Aréopage*, *Zeuxis choisissant ses modèles* (galerie du duc d'Aumale, 1858); *Clytemnestre, Quatre petits Tableaux décoratifs* pour l'hôtel de M. Descat-Leleux à Lille (1860); *Portrait de Pie IX* (donné par le gouvernement à l'archevêché de Paris), *Stella* (1862); *Médée, Portrait du vice-amiral Page, Orphée et les Syrènes* (fresques, chez M. Lethierry, à Saint-Maurice-lez-Lille, 1865); *Saint Antoine et la Pieta* (chapelle du duc d'Aumale, à Evesham, 1866). M. Mottez se fait remarquer surtout par l'ampleur et la perfection de son dessin. Il a été médaillé pour l'histoire en 1838 et pour le portrait en 1845.

MOULAS (Paul), poète et traducteur, né à Lille en 1795, fait depuis 1823 partie de la Société des sciences, dont les *Mémoires* contiennent un assez grand nombre de ses productions; entre autres : *Histoire de Rasselas, prince d'Abyssinie,* traduit en prose du roman anglais de Samuel Johnson; *Sonnets* de Matos, trad. du portugais; *les Tresses, odes anacréontiques*, de Vittorelli, traduit de l'italien; *l'Etude de la poésie, la Fuite de la jeunesse, le Panthéon de l'Escurial*, *Odes* et *Epîtres,* de Quintana, trad. de l'espagnol; *Fables* de Soares, tr. du portugais; *Trente ans,* stances à un ami; *Stances à Elvire,* etc. L'écrit le plus important de M. Moulas est sa traduction en vers français des *Saisons*, de Thompson, qui a été publiée en 1853 avec une préface du docteur Le Glay (Lille, Danel).

MUSÉES (Liste des Conservateurs et Historique des). Voir Aigremont (note) et Errata.

NADAUD (Gustave), célèbre chansonnier, né à Roubaix le 20 février 1820, vint à Paris en 1834 faire ses études au collége Rollin, puis retourna dans sa ville natale pour s'adonner au commerce, conformément au désir de sa famille. Vers 1840, ses parents s'installèrent avec lui à Paris, où ils venaient de fonder, place des Victoires, une maison de commission pour les articles de Roubaix. Quelques chansons, qu'il fit entendre dans les salons de ses amis, lui acquirent bientôt une certaine réputation et ne firent qu'augmenter en lui le goût de la littérature et de la musique. Enfin, quelques années plus tard, fatigué d'aligner des chiffres sur un grand-livre alors que les tendances de son esprit le portaient à aligner des vers, ennuyé des nécessités commerciales qui l'obligeaient à n'écrire qu'à bâtons rompus, au milieu des pièces d'étoffe et des ballots, sur le coin d'un comptoir, et dégoûté des affaires par la crise qui suivit la Révolution de 1848, M. Nadaud, qui, il faut le dire, ne s'était jamais senti pour le commerce qu'un médiocre penchant, quitta définitivement sa maison pour s'adonner sans partage à ses travaux favoris. En 1849, il publia un premier recueil, qu'il augmenta de qua-

rante-quatre chansons à la deuxième édition, en 1852, puis de quarante-trois chansons nouvelles à la quatrième édition, en 1862. Bon nombre d'entre elles furent éditées à part avec ses charmantes mélodies, et réunies en albums de luxe. Aujourd'hui, le nombre des chansons écrites par lui dépasse deux cents, dont la moitié au moins se chantent sur des airs originaux de sa composition ; et la valeur du poète-musicien, avant d'avoir été constatée officiellement par la croix de la Légion-d'honneur, l'avait été d'une façon plus éclatante par la grande popularité de ses œuvres.

Les chansons de M. Nadaud peuvent se diviser en trois genres : les *grivoises*, les *satiriques* et les *poétiques*. Nous ne parlerons pas des premières, qui constituent d'ailleurs la partie la moins étendue et de beaucoup la moins précieuse de ses productions.

Parmi les *satiriques*, nous citerons tout d'abord *Pandore* ou *les deux Gendarmes*, adorable pièce à la fois pleine de malice et de bonhomie, dont le trop rapide succès effraya si fort ces dignes et modestes fonctionnaires, qui la prirent un moment au sérieux, qu'il ne fallut rien moins que des ordres supérieurs pour arrêter la persécution prête à fondre sur elle. Cette chanson, vraiment gauloise, n'avait pas un an d'existence que tout le monde la connaissait en France et que les musiques militaires s'étaient emparé de sa mélodie pour en faire des *pas-redoublé*. Bien des questions, bien des travers, bien des ridicules politiques ou privés ont été pris à partie par M. Nadaud ; pour ne citer que quelques titres : *Monsieur Bourgeois, la Mouche, les deux Notaires, les Lorettes, la Lettre de l'Etudiant* et *la Réponse de l'Etudiante, l'Existence moderne*, etc., etc., sont autant de satires mordantes ou mélancoliques qui frappent juste, en vers faciles et en bon français.

Mais, à notre avis, c'est dans ses lieds poétiques que M. Nadaud a révélé toute l'étendue de son talent, toute la délicatesse, toute la sensibilité de son âme. Nul ne peut entendre la touchante et naïve allégorie intitulée : *le Nid abandonné*, sans se sentir ému jusqu'au fond du cœur ; on dirait des vers écrits par une mère qui vient de perdre son enfant. Et *la Maison blanche*, chez qui n'a-t-elle pas évoqué ces religieux souvenirs du premier amour que l'âge éloigne de plus en plus, de ce cher passé qui fuit à l'horizon avec la jeunesse ? Et *le Pays natal*, ce mélancolique écho des douleurs de ces infortunés que la misère chasse vers les lointains climats, abandonnant la maison de leurs pères pour trouver du pain à leurs enfants ? Et *Bonhomme*, et *le Voyage aérien*, et *le Fou Guillot*, et tant d'autres. Nous ne terminerions pas si nous nous laissions entraîner par la sympathie et l'estime que nous ressentons pour le poète roubaisien ; nous regrettons que notre cadre ne nous permette d'offrir à nos lecteurs qu'une notice abrégée, indigne de son sujet : c'est une étude complète que nous voudrions écrire et qui seule conviendrait.

M. Nadaud est, de plus, auteur de plusieurs opérettes de

salons fort estimées : *Le docteur Vieuxtemps, la Volière, Porte et Fenêtre*, etc., et d'un gracieux roman de mœurs, mi-partie prose et vers, intitulé : *Une Idylle*.

En 1863, la Société des sciences de Lille décerna à M. Nadaud une médaille d'or et le diplôme de membre correspondant.

NÉGRIER (Casimir), homme politique et officier général, né au Mans le 27 avril 1788, mort à Paris le 25 juin 1848. A l'âge de 17 ans, il partit comme volontaire, fit une partie des guerres du premier empire, depuis Friedland jusqu'à Waterloo, où il fut dangereusement blessé. En 1836, il était maréchal-de-camp. Pendant l'expédition de Constantine, il fut chargé du gouvernement de l'Algérie, prit une part glorieuse aux campagnes de Kabylie, rentra en France en 1842 avec le grade de lieutenant-général, et fut appelé en 1847 au commandement de la 16e division militaire (Lille) (1). Négrier sut se rendre rapidement populaire par l'affabilité et la loyauté de son caractère ; après la proclamation de la République, le suffrage universel l'envoya comme représentant de Lille, à l'Assemblée constituante, où il fut questeur (avril 1848). Aux fatales journées de juin, Négrier, chargé du commandement du corps d'attaque du faubourg Saint-Antoine, fut frappé mortellement, en face de la barricade. Son corps fut ramené à Lille, sa ville d'adoption, et inhumé en grande pompe. Le 28 octobre 1849, les citoyens Lillois lui érigèrent sur l'Esplanade, une statue due au sculpteur Bra, et qui placée d'abord au rond-point, a été en 1866 transférée à l'extrémité voisine des remparts. Plusieurs médailles ont été gravées à Lille en son honneur. Le musée des Canonniers renferme un pieux souvenir de cet éminent citoyen : on y a déposé les armes et l'uniforme que le général Négrier portait lorsqu'il tomba sous les balles de l'insurrection.

NÉGRIER (André-Charles), officier supérieur, né à Neuvy-le-Roi (Indre-et-Loire), le 23 février 1788, fit les campagnes de l'empire comme officier du génie, devint colonel de cette arme en 1842, fut nommé directeur des fortifications de Belfort, puis de celles de Lille (1843). Il venait d'être retraité, lorsque le général Négrier fut tué à Paris pendant les journées de juin. La similitude de nom fit croire à une parenté, chimérique d'ailleurs, et les Lillois, croyant payer un tribut de reconnaissance à la famille du général, élurent M. A. Négrier représentant à l'Assemblée constituante. Membre du Co-

(1) Voici la liste des généraux et maréchaux qui se sont succédé dans le commandement de la division du Nord : Vandamme (1803). — Gérard (intérim, 1804 et 1805). — Morlot (1806). — Vandamme (1808). — Olivier (1810). — Brenier-Montmorand (1814). — d'Erlon (1816). — Duc de Bellune, gouverneur militaire ; de Jumilhac, commandant la division (1817). — De Rottembourg (1827). — Corbineau (1830). — Négrier (1844). — Foucher (1848). — D'André (1851). — Grand (1852). — De Bois-le-Comte (1856). — Maréchal Mac-Mahon, duc de Magenta, commandant le corps d'armée du Nord ; Maissiat, général de division (1859). — Maréchal Forey (1863). — Général de Montauban, commandant le 2e corps d'armée (1865). — Général de Ladmirault, id. ; de Salignac-Fénelon, général de division (1867).

mité de la guerre, il se rangea parmi les républicains modérés, repoussa les deux chambres et la proposition Rateau, et vota pour l'expédition de Rome. Non réélu à la Législative, M. Négrier revint se fixer à Lille en 1849. Officier de la Légion-d'Honneur en 1842, il avait été promu commandeur en 1847.

NICQUET, né à Lille vers 1750, mort vers 1820, commandait la seconde compagnie des Canonniers sédentaires lors du bombardement de Lille par les Autrichiens, en 1792. Il se signala dans ces circonstances terribles par une intrépidité égale à celle que déploya son collègue Ovigneur. Toutefois, le nom de ce dernier est resté plus populaire que celui du capitaine Nicquet ; cette injustice involontaire a pour cause la destruction des contrôles de la deuxième compagnie, anéantis par l'incendie qui dévora l'ancien hôtel des Canonniers durant le siége (1), et peut-être aussi l'absence de toute descendance, la famille Nicquet ayant quitté le pays vers le commencement du siècle.

NORGUET (ANATOLE DE), entomologiste, né à Lille en 1823. Le goût des sciences naturelles étant pour ainsi dire traditionnel dans sa famille, M. de Norguet commença dès l'enfance et par amusement les études dont il devait plus tard pousser le développement dans la voie purement scientifique. C'est ainsi qu'il se forma une galerie assez complète d'ornithologie européenne, et des collections remarquables de coléoptères d'Europe, de lépidoptères de France, d'hémiptères et d'hyménoptères du Nord. En 1860, il fut chargé par l'administration municipale de terminer le *Catalogue ornithologique du Museum,* travail que la mort de son auteur, le docteur Degland, avait interrompu. Reçu en 1862 membre de la Société impériale des sciences de Lille, il a publié dans les *Mémoires* de cette académie une série de travaux d'histoire naturelle : *Catalogue des coléoptères du Nord de la France* (1863) ; *Catalogue des oiseaux du département du Nord* (1865) ; *Catalogue des mammifères du département du Nord* (1866) ; *Supplément au catalogue des coléoptères du Nord* (1867) ; *Etudes ornithologiques des races locales* (1868). Il a de plus présenté au Comice agricole de l'arrondissement de Lille, dont il est secrétaire général : une *Note sur la gracillaria syringella, ou teigne du lilas,* et *Note sur l'agrotis segetum* (1864) ; *les Oiseaux utiles ou nuisibles à l'agriculture dans le département du Nord* (1865); *le Froid fait-il périr les insectes ?* (1866) ; *les Mammifères utiles ou nuisibles à l'agriculture dans le département du Nord* (1866 et 1867); *Rapport sur une pétition à propos des oiseaux granivores ; Note sur une maladie des poiriers* (1867);

(1) L'ancien Hôtel des canonniers était situé rue de Paris, à côté de la caserne dite des malades. On voit encore de nos jours, incrustés dans la façade d'une maison voisine, un certain nombre de boulets autrichiens.

Chlorops lineata, diptère nuisible aux céréales (1868). Ces différents travaux, ainsi qu'un grand nombre de rapports et de comptes-rendus, ont été insérés dans le bulletin du Comice agricole. En 1866, M. de Norguet envoya à la Société centrale d'agriculture du Pas-de-Calais un *Mémoire sur les insectes nuisibles aux betteraves,* qui lui valut une médaille d'or. La même année, il fut nommé membre de la Commission historique du département du Nord, et, en cette qualité, il a publié une étude historique locale : *Notice sur Anne Dubois, fondatrice des Brigittines de Lille.* M. de Norguet fait partie des commissions du Musée d'histoire naturelle et du Musée Moillet, ainsi que de la Société lucomologique de France.

OBIN (Louis-Henri), célèbre chanteur, né à Ascq, près Lille, le 4 août 1820, fut d'abord sous-maître à l'institution Hebbelynck, où il enseignait la calligraphie. Il reçut du chansonnier Desrousseaux les premières leçons de solfége, puis entra au Conservatoire de Paris, où il eut Ponchard pour professeur. Il débuta à l'Académie royale de musique le 21 octobre 1844, dans le rôle de Brabantio *d'Othello,* quitta momentanément Paris, et fit sa rentrée définitive au Grand-Opéra à la création de l'*Enfant prodigue* d'Auber. Il a rempli sur notre première scène lyrique un grand nombre de rôles importants, tant dans les reprises solennelles comme *Moïse,* que dans les chefs-d'œuvre nouveaux, comme *l'Africaine* (1865). M. Obin est en même temps l'un des exécutants ordinaires des concerts du Conservatoire.

OVIGNEUR (Charlemagne-Joseph), né à Lille le 24 juillet 1759, mort dans la même ville le 14 mai 1832, s'est couvert de gloire dans la défense héroïque que la ville de Lille opposa au bombardement autrichien de 1792. Capitaine du corps des Canonniers sédentaires lorsque l'archiduc Albert vint mettre le siége devant nos remparts, Ovigneur, retranché dans le fort du *Petit-Pâté,* avec une partie de ses compagnons, soutint pendant huit jours et huit nuits le feu des ennemis, et riposta sans désemparer par une canonnade qui fit le plus grand tort aux assaillants. Pendant ce long combat, une estafette étant venue le prévenir que sa femme venait d'être prise des douleurs de l'enfantement et sa maison envahie par l'incendie, il s'informa si sa famille avait pu trouver un asile, et, tranquillisé de ce côté, montrant d'un geste résolu les flammes que l'on apercevait par-dessus les remparts, et les batteries ennemies qui foudroyaient la ville, il prononça ce mot resté célèbre dans le pays : « Citoyens, rendons feu pour feu ! »

Lors du voyage que Napoléon Ier, accompagné de l'Impératrice Marie-Louise, fit à Lille, le 9 mai 1810, Ovigneur reçut de la main de l'Empereur la croix de la Légion-d'Honneur, tardive récompense de sa bravoure. On le sait, la Convention avait dès-longtemps payé son tribut de reconnaissance aux

citoyens de Lille par son décret du 12 octobre 1792 (1).

PAEILE (Charles-Louis-Eusèbe), paléographe, né à Flêtre le 27 novembre 1823, fit ses études au collége de Brugelette, dirigé par les pères Jésuites. Le 28 août 1850, il fut nommé directeur de la Bibliothèque communale de Lille, fonctions auxquelles il joignit, le 2 août 1858, celles de conservateur des Archives municipales. Membre de la Société impériale des sciences et arts de Lille (1856), de la Société littéraire de Leyde, de la Commission historique du département du Nord et du Comité flamand de France, il est auteur de travaux importants dont les principaux sont : le second volume du *Catalogue de la Bibliothèque de Lille, Histoire* (Lille, Vanackère, 1856, in-8); le *Catalogue de la théologie* de la même bibliothèque (Lille, Lefebvre-Ducrocq, 1859, 1 vol. in-8); *Essai historique et critique sur l'invention de l'imprimerie* (Lille, Lefebvre-Ducrocq, 1859, 1 vol. in-8); *Archives municipales de Lille,* lettre au sujet de plusieurs collections de documents reposant aux Archives communales, revendiquées par le ministre de l'Intérieur au profit de celles du département et des administrations hospitalières (Lille, Horemans, 1863, broch. in-8); *Archives municipales de Lille*, deuxième lettre au maire de Lille, au sujet de plusieurs collections de documents, etc. (Lille, Horemans, 1863, broch. in-8); *Notice historique sur le projet d'ouvrir une rue depuis l'Hôtel-de-Ville jusqu'à la rue Impériale, en couvrant le canal des Poissonceaux,* 1684-1687-1864 (Lille, Lefebvre-Ducrocq, 1864, brochure in-16); *Catalogue des ouvrages légués par M. J.-B.-H.-J. Desmazières à la ville* (Lille, Lefebvre-Ducrocq, 1867, 1 vol. in-8); *Notice sur les Archives communales de Lille antérieures à 1790* (Lille, Danel, 1868, broch. in-8); *Mémoire sur les rivières et canaux de la ville de Lille* (Lille, Lefebvre-Ducrocq, 1868, 1 vol. in-8). M. Paeile a de plus livré au *Propagateur* différents articles historiques et biographiques.

PAJOT (Henri), bibliographe, est né à Lille le 12 avril 1833. A sa sortie du collége de Tourcoing, vers 1851, il entra dans l'étude de son père, notaire à Lille, auquel il succéda en 1866. Les travaux auxquels M. H. Pajot a consacré ses loisirs portent presque tous sur l'histoire ou la littérature locales ; ce sont : *Feutry, sa vie et ses ouvrages* (Lille, 1854); *Duhamel, sa vie et ses ouvrages* (1855); *Levasseur, sa vie* (1855); *Notice sur la pierre tumulaire de Levasseur* (1855); *les Historiens de Lille* (1860); *l'Architecte Caloine* (1860); *Le Notariat dans l'arrondissement de Lille* (1862); *Catalogue raisonné des écrits d'André Le Glay* (1864); les *Poètes de Lille* (1864). Deux de ces publications ont été couronnées par la Société impériale des sciences de Lille.

(1) « Lille a bien mérité de la patrie. » Voté à l'unanimité sur la proposition du conventionnel Gossuin.

PARSY, né à Lille vers 1790, fut le collaborateur de son parent Crespel-Dellisse (voir ce nom), avec lequel il partage l'honneur d'avoir inventé et introduit en France l'industrie sucrière indigène.

L'on sait que l'Empereur Napoléon Ier, vu l'impossibilité de rien espérer, en temps de guerre, du commerce et de l'industrie coloniales, avait proposé un prix considérable à quiconque affranchirait la métropole à cet égard, en découvrant un moyen de fabriquer du sucre avec les seules ressources naturelles et mécaniques du continent. Crespel et Parsy résolurent ce problème. Dès 1810, à la suite de plusieurs années d'expériences, ils avaient obtenu de précieux résultats avec la betterave; et avaient monté, pour faire les choses plus en grand, une râpe, une presse et des chaudières, dans la maison qu'occupait Parsy, rue de l'Arc, à Lille. Les résultats auxquels nos deux concitoyens arrivaient à l'aide de tâtonnements sans fin, étaient identiques à ceux qu'un savant allemand, Margraaf, avait réalisés quelques années auparavant, et qu'exploitaient dans le domaine de Kunern en Silésie, sacrifié à cet effet par le roi de Prusse, Achard de Berlin et le baron Koppi. La découverte de la présence du sucre dans le tissu cellulaire de la betterave, faite par Margraaf, remontait à 1745 ou 1747; toutefois, les travaux d'Achard qui relataient toute la série d'expériences faites dans cet ordre de choses, tant par Margraaf que par lui-même, ne parurent, traduits en français, que vers 1812. Il y avait alors déjà quatre ou cinq ans que Crespel et Parsy avaient atteint en principe le but de leurs recherches; cependant, l'ouvrage d'Achard vint simplifier de beaucoup les études subséquentes de ses confrères de Lille, et leur épargner des écoles et des dépenses inutiles. C'est à partir de cette époque que, forts de leur propre expérience et de celles de leurs émules de la Prusse, Crespel et Parsy transformèrent en véritable industrie, ce qui jusqu'alors n'avait guère été qu'une entreprise de laboratoire.

En 1812, Derosne et Chaptal arrivèrent à Lille avec mission d'y installer une sucrerie; leur surprise fut extrême en apprenant, dès leur arrivée, que le problème était résolu et que la petite fabrique de Parsy fonctionnait depuis près de deux années. Ils s'en retournèrent à Paris, mais il ne paraît point qu'ils aient averti Napoléon de ce qu'ils avaient vu, car les industrieux Lillois n'entendirent point parler de la récompense promise. Celle-ci fut décernée la même année, à B. Delessert qui, occupé des mêmes recherches obtint, mais deux ans plus tard, les mêmes résultats que Crespel et Parsy. Delessert fut décoré et comblé d'honneurs; l'Empereur alla visiter en personne son établissement. Il est bon de bien constater qu'au moment même où Delessert *découvrait* le moyen de tirer du sucre de la betterave, en 1812, Crespel et Parsy livraient déjà régulièrement leurs produits, à raison de 10,000 kil. par an, à la

consommation. Vers la fin de sa vie Crespel, qui en 1815 avait transporté à Arras le siége de son industrie, se vit contraint par des embarras financiers, dans lesquels les charges écrasantes du fisc entrèrent pour beaucoup, de liquider ses affaires; alors seulement une pension viagère de 6,000 francs lui fut allouée par le Corps législatif, à titre de récompense nationale. Quant à Parsy, depuis longtemps déjà, il s'était séparé de son parent et associé, pour vivre en paix de ses revenus personnels.

PASCAL (J.-B. Ferdinand), homme politique, né à Rouen le 18 mars 1788, est mort le 24 juin 1841 à Lille, où il faisait un important commerce de papiers peints. Il se signala par sa violente opposition contre les abus qui signalèrent la fin du règne de Charles X : très-populaire, il ne cessa d'entretenir à Lille l'agitation dans les classes ouvrières, jusqu'au mouvement révolutionnaire de 1830.

On lui doit un projet d'agrandissement de la ville, publié par Leleux en 1839 (brochure avec plans).

PÉLART (Gilles-Pierre-Henri), poète, né en 1773, mort en 1813. On n'a de lui qu'un roman pastoral, intitulé : *Nérelle ou l'origine de Lille* (Lille, Leleux, 1810). M. Dibos, dans son *Guide de Lille,* assure que Pélart a laissé un assez grand nombre de poésies légères et de traductions.

PEROT (Jean-Marie-Albert), né à Dinan (Côtes-du-Nord) le 18 janvier 1814, quitta cette ville dès qu'il eût terminé ses études pour aller résider à Dunkerque, où il s'adonna au commerce. Faisant de l'étude son passe-temps favori et s'étant essayé au maniement de la plume par des articles commerciaux, fantaisistes et littéraires insérés dans les journaux de la localité, il fut admis à la Société dunkerquoise des sciences et arts, dont il resta pendant cinq années le secrétaire-général. Avec la collaboration musicale de MM. A. Leduc et L. Manotte, il écrivit sous le titre de *Mélodies dunkerquoises,* une série de chansons locales à une ou à plusieurs parties (*la Venise du Nord, la Pêcheuse de crevettes, le Carillon de Dunkerque,* etc.), dont son départ vint interrompre la publication (1858). A cette époque, en effet, ayant accepté la mission de reconstituer la Caisse d'escompte, M. Perot abandonna la cité de Jean Bart pour venir habiter Lille. Continuant à associer aux spéculations financières des préoccupations d'une nature moins abstraite, il a publié récemment un album de romances (Paris, Brandus et Dufour, 1868), dont il a composé à la fois les paroles et la musique, et qui doit être suivi d'un second, actuellement en préparation; il destine en outre à une publication prochaine plusieurs manuscrits de genre divers : deux recueils d'*Allégories* et de *Poésies,* une *Notice sur Clémence Isaure,* et un poème philosophique intitulé *le Code humanitaire.*

Membre correspondant de l'Institut historique de Paris et de la Société royale des beaux-

arts de Gand, M. Perot a été envoyé au Conseil d'arrondissement de Lille en 1867 par le parti libéral.

PEUVION (Romain), né à Lille, le 31 juillet 1779, mort dans cette ville le 14 août 1852, inventa une *retordeuse* à coton, qui lui permit de lutter avantageusement contre la concurrence anglaise, et établit ensuite une raffinerie de sucre dans laquelle il exploita un système à gaz dont il était également l'inventeur. Quand il se retira de l'industrie, il se voua à l'étude des sciences physiques et mécaniques; inventa, construisit et perfectionna un grand nombre d'instruments spéciaux, entre autres un *appareil photographique panoramique,* une *machine micrométrique,* dont la construction était regardée comme impossible par les hommes de l'art (elle traçait plusieurs centaines de cercles dans un espace de un millimètre), des *machines électriques* de divers modèles, etc. Il fut membre de la Société des sciences de Lille depuis le 17 nivôse an XI jusqu'à sa mort.

PILARD (Charles-Marie), pianiste et compositeur, est né à Sedan (Ardennes), le 23 mars 1843. Il fit ses études au collége de sa ville natale. Sa famille, qui occupe une position honorable dans le commerce ardennais, ne le destinait pas à la carrière artistique et ne lui avaient fait enseigner la musique qu'à titre d'art d'agrément; les aptitudes et les goûts de M. Pilard lui firent pousser son instruction musicale au-delà des limites ordinaires des dilettantes : il alla à Paris en 1863 pour y perfectionner, sous les leçons de Leborne, son talent de pianiste et ses connaissances harmoniques. En 1865, il passa en Suisse, où à la suite d'un concours il fut nommé chef de musique dans l'armée fédérale. Des raisons de famille l'ayant rappelé à Sedan, il y publia une brochure intitulée : *des Musiques militaires* (1866), qui fut reproduite par l'*Instrumental* (1867). M. Pilard vint ensuite se fixer à Lille où l'attirait les avantages d'une grande ville et la réputation musicale de notre cité. Il a édité chez Benoît et Legouix, à Paris, une polka, *Céline,* une mazurka *Doux souvenirs,* et l'*Exposition,* quadrille, tous trois pour piano; il a écrit aussi plusieurs morceaux d'harmonie militaire qui sont encore inédits, et une brochure humoristique, *Deux mois à Lille par un professeur de musique* (Lille, Bayart, 1868). Il a collaboré, de plus, à l'*Abeille lilloise* et au *Courrier populaire.*

PINART, peintre-potier et faïencier, né à Lille vers 1820. Etabli à Paris, il ressuscita l'art de Lucca della Robbia et de Bernard Palissy, et y atteignit un tel degré de perfection que les yeux des antiquaires les plus expérimentés ont peine à discerner les originaux de leur imitation. En 1856 il ajouta à sa poterie l'émail sur faïence, art dans lequel on peut également le déclarer passé maître. L'exposition de Londres de 1862 possédait entre autres pièces de cet artiste : le plat de la *belle jardinière,* d'après Raphaël; celui représentant le *Temps décou-*

vrant la vérité, d'après Poussin; des copies d'après Giorgione, Carl Vanloo, Boucher, etc. Les céramiques de M. Pinart, déjà très-estimées, sont destinées à acquérir, dans l'avenir, une valeur considérable.

POIREL (Antoine-Joseph), homme politique, né à Lille le 7 mai 1784, mort dans la même ville le 3 octobre 1847, joua un rôle important dans les événements qui marquèrent la période comprise entre 1814 et 1835. D'abord simple employé de commerce, puis associé de la maison Lecreux, il acquit par sa seule initiative des connaissances assez vastes pour devenir un bibliophile recommandable. Mais c'est là le côté privé de sa vie. C'est son caractère aventureux et sa rare énergie qui ont fait de lui un citoyen utile, un intermédiaire précieux à une époque où l'antagonisme entre le peuple et l'armée, menaçait d'amener des conséquences graves.

Les dernières années de l'Empire avaient amené contre le militarisme, une réaction qui n'avait pas attendu pour se manifester à Lille, l'abdication du 11 avril, et que les Cent-Jours vinrent encore accroître. Presque chaque jour avaient lieu entre militaires et bourgeois des rencontres auxquelles Poirel, avec quelques jeunes gens, habiles comme lui au maniement de l'épée, prit une large part. Cet état de l'opinion publique explique l'espèce d'indifférence qui accueillit tout d'abord le désastre de Waterloo. Le revirement était à ce point profond, et la méfiance des habitants pour les troupes rentrées à Lille après la funeste bataille était telle, que les bruits les plus absurdes trouvaient crédit auprès des masses, et qu'à tout instant la nouvelle de prétendus complots bonapartistes mettait la population en effervescence.

Ce fut dans ces circonstances critiques que Poirel, alors capitaine des Canonniers, montra ce que peut un simple citoyen lorsqu'à la bravoure il unit le sang-froid. Quelques épisodes expliqueront mieux qu'un long panégyrique, les services auxquels nous faisons allusion :

« Démoralisées par une lutte journalière (1), les troupes en garnison à Lille, avaient résolu d'en sortir avec armes et bagages. Ce départ eut pu faire naître bien des malheurs. Ces troupes, isolées, auraient fini par tomber dans quelque parti des Alliés, et se seraient fait massacrer; ou bien, elles auraient pillé les campagnes. Dans la nuit du 5 au 6 juillet, six cents hommes se présentent à la porte Saint-Maurice, gardée par vingt-cinq canonniers bourgeois, sous le capitaine Coustenoble. Ce chef, s'adressant aux premiers qui se présentent, leur dit qu'il a ordre de tenir cette porte fermée, mais qu'ils n'ont qu'à se rendre à la porte de Paris, et qu'elle leur sera ouverte. Ils changent donc de direction, et se rendent vers cette issue. Il s'y trouvait des canonniers de ligne commandés par un officier, et ayant deux pièces de canon au-devant du poste en dedans de la ville. Cette

(1) Derode, Histoire de Lille, page 365.

garde faiblit à la première menace des déserteurs. Ceux-ci forcent le passage, démontent les pièces et s'échappent de la ville.

» Le succès de cette première tentative en fait naître une seconde. Une nouvelle bande d'environ quatre cents hommes gagne la porte de Paris, et pour mieux surprendre le poste, arrive par la place du *Réduit*. Mais la garde avait été changée. Elle était actuellement composée de vingt canonniers sédentaires, sous les ordres du capitaine Poirel. Celui-ci avait fait charger à mitraille ses deux pièces de canon. Cet officier et ses braves compagnons étaient pris entre deux périls; car, outre cette attaque qui venait de la ville, ils avaient, derrière eux, un poste de gardes nationaux appartenant aux mêmes régiments que les agresseurs. Le capitaine Poirel s'était avancé vers la place du Réduit, au-devant des mutins, pour les sommer de se retirer; mais, sourds à sa voix, ils répondent par une agression personnelle. Les uns le menacent de leurs baïonnettes, d'autres le couchent en joue pendant que les suivants crient : *Tire! tire! tue! tue!...* A mesure que la colonne avançait, le capitaine s'était rapproché des siens; voyant ses paroles inutiles, il prononce enfin à haute voix le commandement de *feu!* que ses canonniers attendaient à leur poste. Par un hasard heureux, l'étoupille seule brûla. Mais, à l'apparition de la fumée, les mutins, effrayés, se sauvent dans toutes les directions, s'entassent dans les maisons latérales. La boutique du boulanger Doremus en fut encombrée. Sur de nouvelles sommations, ils déposent les armes et livrent leurs gibernes pleines de cartouches.

» Pendant ce temps-là, l'arrière-garde qui n'avait pas vu ce qui s'était passé, voulait avancer à son tour; mais, désarmés par l'exemple des autres, ils cédèrent aussi. Toutefois, deux d'entre eux étaient sortis pendant que la porte était ouverte pour le passage d'une voiture. Ils fuyaient avec leurs armes, lorsque le même Poirel les aperçut et courut à eux, les menaçant et leur intimant l'ordre de rentrer; l'un d'eux veut le frapper de sa baïonnette, Poirel para le coup au moyen de son sabre, qui fut brisé sur le fusil, un tronçon lui resta seul en main. Néanmoins, il avait su tellement imposer à ces deux fuyards, qu'il les ramena tous deux au corps-de-garde. On conçoit que pareil événement ait mis en émoi toute la ville et toutes les casernes. On avait à craindre quelque malheur. »

Le même jour, le bruit se répandit que l'on venait de découvrir une conspiration des corps-francs et des douaniers mobilisés, ayant pour but de s'emparer de la place, de tourner les canons contre les habitants et de piller la ville. On allait jusqu'à dire que les chefs de la conspiration étaient réunis au café de la *Victoire,* rue des Arts. Il n'en fallut pas davantage pour surexciter les esprits: une multitude furieuse se dirigea vers ce point. Informé de ce fait, Poirel emprunte une

épée pour remplacer celle qu'il avait brisée, et court en hâte vers le lieu menacé. « Il arrive et voit un officier (1) acculé dans le couloir et assailli par une douzaine de gardes nationaux, il avait été frappé à l'œil, le sang coulait de la blessure; pour le sauver, Poirel prit le parti de lui adresser la parole et de le considérer comme son prisonnier. On cesse donc les voies de fait, le prisonnier est conduit au corps-de-garde de la Place, où il aurait été en sûreté. Chemin faisant, des gardes nationaux exaspérés voulaient passer sur lui leur colère. Poirel para de son sabre plusieurs coups qui eussent infailliblement atteint le pauvre officier. Lorsqu'il fut à l'abri, il embrassa celui qu'il appelait son sauveur. Le surlendemain, il fut mis en liberté et rejoignit sa famille. »

Dans les deux occasions que nous venons de rapporter, Poirel avait obéi à sa générosité naturelle et nullement à une sympathie politique quelconque, car il appartenait au parti libéral, lequel à ce moment, par opposition au régime précédent, se rangeait plus volontiers du côté des fleurs de lys que de celui des aigles impériales. Mais la désillusion ne devait pas se faire longtemps attendre.

Les officiers royaux imitèrent les allures provocantes de leurs confrères de l'Empire, sans avoir, comme ceux-ci, pour excuse l'habitude de la vie de campagne et un passé glorieux. Les duels avaient recommencé entre militaires et bourgeois, lorsqu'une circonstance grave fit naître de ces haines particulières un scandale public.

« Talma était à Lille, dit Derode, à qui nous laissons encore la parole. On applaudissait son talent d'acteur tragique; mais pour quelques-uns il se mêlait à l'admiration de ce talent le souvenir des relations de l'artiste avec l'Empereur.

» Il y avait alors en garnison à Lille un régiment de chasseurs vendéens. Les officiers de ce corps voulaient siffler Talma, parce que, disaient-ils, lors du retour de Varennes, il s'était trouvé près de la voiture de Louis XVI et avait aidé le Roi à en descendre.

» Ce point se débattit longtemps entre les habitués du théâtre, et ils convinrent qu'il ne serait fait de démonstration en aucun sens. Il advint que des spectateurs, ignorant la convention, jetèrent des couronnes et des bravos. Les officiers vendéens s'irritent, dégaînent leurs sabres, poursuivent la foule désarmée et font évacuer le parterre. La frayeur gagne les loges, les femmes s'empressent, on se foule aux portes, plusieurs sont blessées; après cet exploit, les vainqueurs montent sur la scène et brandissent leurs épées. Dans leur ardeur, ils auraient qualifié de *canailles* les habitués du théâtre. Ce propos, vrai ou non, circule dans la foule et l'irrite comme toujours. Des provocations particulières ont lieu, des duels sont convenus, et le nombre en fut grand.

» Quatre jeunes hommes s'étaient rendus au Café de Paris, et là avaient défié quatre officiers vendéens. Ceux-ci dirent

(1) Derode, Histoire de Lille, page 366.

que, puisque c'était une affaire de corps, ils devaient consulter leurs camarades, et qu'ils proposaient un combat de trente officiers contre trente bourgeois. Contrairement à leur prévision, cette offre fut acceptée sur le champ, et les quatre jeunes hommes convinrent qu'à trois heures ils arriveraient avec vingt-six autres de leurs concitoyens.

» Il y avait alors à Lille une salle d'armes, et un grand nombre des membres y étaient très-forts sur l'escrime; il s'y trouvait plusieurs des maîtres des régiments licenciés de l'armée de la Loire. Il n'y avait donc que l'embarras du choix. A trois heures, les trente hommes arrivaient au café de Paris; mais les officiers étaient absents. Afin d'éviter l'effusion du sang, le colonel les avait consignés. Informée de cette défense, la petite armée se rend vers la caserne Saint-André. La foule l'accompagne et se grossit chemin faisant; elle s'anime à venger l'insulte qu'on a ainsi jetée à toute la ville, dans cette épithète de *canailles*. Poirel est choisi pour chef suprême de l'expédition qui se prépare.

» Chemin faisant, elle rencontre des officiers se promenant à cheval, malgré la prétendue consigne. La foule les entoure, s'empare de leurs épées, et les portent à Poirel, qui les fait briser et dont on jette les tronçons dans un égoût; les prisonniers sont alors mis en liberté.

» Quand la troupe fut arrivée devant la caserne, l'adjudant de service fit sonner le boute-selle. Poirel se présente seul, armé d'un bâton, et lui intime l'ordre de faire cesser, le menaçant de l'assommer, et lui montrant, comme suite de son refus, l'invasion inévitable du peuple dans la caserne. Douze hommes de garde se tenaient près de l'officier, l'épée à la main : « Mettez » donc vos lattes dans le four» reau, leur dit Poirel, ce n'est » pas à vous que nous en vou» lons, c'est à vos officiers qui » nous ont insultés. » L'adjudant réplique : « Mais si je fais » cesser le boute-selle, qui me » garantit que le peuple n'en» trera pas ? » « Moi, lui répon» dit l'interlocuteur, on n'en» trera que sur mon corps; » il se mit, en effet, sur le seuil, et lui et ses amis continrent, non sans peine, la foule exaspérée. Pendant que tout cela se passait, on était allé réunir les autorités, le général, le colonel du 46e régiment, etc. Ces officiers engagèrent Poirel à entrer dans une salle, pour expliquer l'affaire. Il s'y rendit. Le tout débattu, il fut convenu que les régiments partiraient, et que les bourgeois cesseraient toute hostilité. La foule, impatiente, attendait toujours l'issue de la conférence. Le colonel du 46e la lui fit connaître, et l'engagea à se retirer. On répondit tout d'une voix, qu'il fallait que Poirel se montrât et vînt confirmer les paroles du colonel; il parut en effet, et la foule s'écoula non sans murmurer.

» Pour éviter tout conflit entre les masses, une compagnie de la garde nationale fut postée dans la cour intérieure de la caserne. Les chasseurs ne devaient partir que le lendemain; mais, vu l'exaspération générale, et pour éviter des mal-

heurs, ils partirent entre onze heures et minuit. Afin de faire moins de bruit, ils prirent leur chemin par le rempart, et gagnèrent la porte de la Barre, pour se rendre à Béthune. Le matin, la foule qui se portait de nouveau vers la caserne, apprit avec désappointement le départ des chasseurs. Les officiers des autres corps de la garnison voulurent fraterniser avec les Lillois, et un punch servit à sceller la promesse de vivre en bonne intelligence. »

Nous venons de citer des occasions où Poirel joua un rôle actif; il en est d'autres, et c'est le plus grand nombre, dans lesquelles sa réputation de duelliste et sa popularité lui permirent de remplir efficacement la mission de conciliateur. Tel est, entre autres, le mouvement populaire de 1831, qui renversa la statue et le mausolée du duc de Berry, et durant lequel son sang-froid et sa fermeté prévinrent le pillage de l'église Saint-Maurice et peut-être pis encore. En 1830, Poirel avait pris le commandement en chef du corps des sapeurs-pompiers, poste qu'il conserva jusqu'en 1837.

Poirel est un type caractéristique de cette puissante génération sortie de 1789, dans laquelle il n'est pas difficile de retrouver, inconsciente mais fortement empreinte, la double influence de la révolution et de l'épopée impériale.

POPELARD (Jean-Baptiste), fabricant de jalousies et poète, né à Lille le 24 juin 1782, mort à l'hôpital Comtesse (Vieux-Hommes) le 20 mars 1851. La seule publication qu'il ait laissée est un volume petit in-16 bizarrement intitulé : *Mignardises littéraires, ou les étincelles d'une muse lilloise, contenant des rondeaux, des contes, des couplets, des épigrammes et des pièces badines. Toutes les pièces de ce recueil sont inédites. C'est un mélange d'originalités piquantes, amusantes et récréatives, dans lequel le sel n'a pas été oublié, par un anonyme très-connu.* (Lille, E. Durieux, 1841).

PORRET (Henri-Désiré), graveur sur bois, né à Lille en 1800, est un de ceux qui ont le plus contribué à mettre en vogue les livres à vignettes et par suite les éditions illustrées. C'est Porret qui grava les grotesques de la *Procession de Lille,* tels que Phinaert, le tambour-major des Hurlus, etc. (1825-26). Parmi les nombreux ouvrages dont sa main a buriné les gravures, nous pouvons citer : *le roi de Bohême et ses sept châteaux,* de Nodier, le *Voyage de l'Astrolabe,* de Dumont d'Urville, *Notre-Dame de Paris,* de Hugo, *la Peau de chagrin,* de Balzac, et, suivant Arthur Dinaux, nombre de romans du siècle lui sont autant redevables de leur popularité que les vers de Dorat le sont au burin de Ch. Eisen. Porret a pris part aux salons de Paris de 1827, 1831, 1833, 1835, etc., et compte parmi les meilleurs artistes qui aient pratiqué l'art de la gravure sur bois.

POSSOZ (le R. P. Alexis), publiciste, né à Douai en 1803, fit ses études au lycée de cette

ville et embrassa l'état ecclésiastique. Après avoir terminé ses cours de théologie, il professa pendant environ dix ans successivement la grammaire, la poésie, la rhétorique et la philosophie, fut admis en 1833 dans la compagnie de Jésus, attaché à la maison des Jésuites de Lille, et se voua dès-lors à la prédication. Il a consacré aux travaux historiques et ascétiques les loisirs que lui laissaient ses travaux apostoliques ; c'est ainsi qu'on a de lui les ouvrages suivants : *Histoire des sanctuaires de la Mère de Dieu dans le diocèse de Cambrai; Notice sur l'ancien monastère de Grœningue et l'image de la Vierge qu'on y vénérait; Vie de Van der Burch, archevêque de Cambrai ; Vie du lillois Jean Vandeville, évêque de Tournai; le premier Jésuite martyrisé en Angleterre,* ou *vie et mort du P. Campian; Vies des P.P. Robert Southwell et Henri Walpole, martyrs en Angleterre; Vie du P. Chomé, douaisien, missionnaire au Paraguay;* enfin, plusieurs livres de piété traduits du latin.

POUTRAIN, né à Lille, mort dans la même ville au commencement du siècle, fut envoyé aux Etats-généraux de 1789 comme député du tiers-état du baillage de Lille. Il n'y prit qu'une seule fois la parole, ce fut en 1791 pour s'élever contre les inconvénients résultant de l'inviolabilité de la personne royale, et pour rappeler à l'assemblée que, du moins « Monsieur » n'était pas inviolable.

PRÉFETS DU NORD (Liste des) :
— Joubert (1801).
— Dieudonné (1803).
— Bottin (intérim 1806).
— De Pommereul (1807).
— Théry-Falligan (intérim 1810).
— Duplantier (1810).
— Beugnot (1814).
— Siméon (1814).
— Dupont-Deleporte (1815).
— Dupleix de Mézy (1815).
— De Rémusat (1817).
— De Murat (1823).
— De Villeneuve-Bargemont (1828).
— De Villiers du Terrage (1830).
— Méchin (1830).
— De St-Aignan (1839).
— Maurice Duval (1845).
— Desmousseaux de Givré (1847).
— Antony-Thouret (1848).
— Delescluze et Pilette (1848).
— Durand-St-Amand (1848).
— David (1849).
— Vaïsse (1849).
— Besson (1851).
— Collet-Meygret (1857).
— Vallon (1857).
— Piétri (1865).
— Mousard-Sencier (1866).
— De Saint-Paul, conseiller d'Etat (1869).

PRINS (CHARLES-JOSEPH-MARIE DE), bibliophile, né à Louvain (Belgique), le 10 mai 1818, vint se fixer à Lille en 1840. Pianiste remarquable, il a souvent prêté son concours aux concerts lillois, notamment à ceux de la Société philharmonique dont il faisait partie; cependant, l'amour des livres surpassa encore en lui le goût de la musique, et il s'est peu

à peu composé une vaste bibliothèque qui renferme une grande quantité d'éditions anciennes et d'ouvrages précieux. M. Ch. de Prins, qui faisait partie de la loge de la *Fidélité*, s'est aussi occupé d'une manière spéciale, des traditions maçonniques, et il possède en ce genre une collection nombreuse de médailles, cachets, jetons et documents. Il a écrit un ouvrage intitulé : *Essai de numismatique maçonnique*, encore inédit (1).

PROUVOST (Le R.-P. ALEXANDRE), historien, né à Tourcoing en 1823, fit ses études au collége Saint-Bertin de Saint-Omer et au grand-séminaire de Cambrai. Sa vocation le poussant vers l'état ecclésiastique, il entra dans la compagnie de Jésus, fit son noviciat à Tronchiennes (Belgique), devint professeur de rhétorique à Tournai, puis en 1857, reçu profès et ordonné prêtre, il fut appelé à la chaire d'Ecriture-sainte de l'Université catholique de Louvain.

Ce fut en 1854 qu'il débuta comme publiciste, par un travail intitulé : *Notices biographiques sur plusieurs personnes remarquables par leur piété, originaires de Tourcoing* (Tourcoing, Prouvost, 1854, in-12). Depuis lors, le P. Prouvost n'a guère cessé d'écrire ; il a publié successivement une assez longue série d'ouvrages historiques, ascétiques et même poétiques, dont voici le détail : *Histoire des seigneurs de Tourcoing* (Tourcoing, J. Mathon, 1863, in-8); *Histoire de Wattrelos* (Tourcoing, J. Mathon, 1865, in-12); *Notices sur Nicolas de Leuze (Annuaire de l'Université catholique de Louvain*, 1861-62); *Wauthier-Roussel*, 1506-1578 (Louvain, Fonteyn, in-8); *Notice sur la vie et la mort du comte Alfred de Limminghe* (Bruxelles, H. Goemaere, 1861, in-8); *N.-D. de Steenberghe près Louvain* (Bruxelles, J. Vandereydt ; édition flamande, Louvain, A. Peeters, 1865, in-12); *Vie de Gustave Martini, de la compagnie de Jésus* (Paris, Tournai, Casterman, deux éditions, 1857 et 1862, in-8 et in-12); *Vie du R. P. Philippe de Scouville* (Luxembourg, P. Bruck, 1866, in-8); *Notice sur le R. P. Clément Van Caillie* (Louvain, Fonteyn, 1864, in-8); *Notice sur le R. P. Louis Gilliodts* (Gand, C. Poelman, 1864, in-8); *Discours inédit de saint Louis de Gonzague, suivi d'autres pièces, avec introduction*, etc. (Bruxelles, J. Vandereydt, 1860, in-8); *Discours inédit du même, suivi de trois lettres inédites* (Bruxelles, J. Vandereydt, 1862, in-8); *Œuvres de saint Louis de Gonzague, recueil authentique et complet de ses écrits, traduits, annotés et précédés d'une introduction*

(1) Il nous a paru opportun de consigner ici les noms des différentes loges maçonniques qui ont existé à Lille, avec la date de leur création.

Loges fermées avant 1800 : *Saint-Jean de Lille* (fondée en 1744). — *L'Union indissoluble* (1760). — *La Triomphante* (1764). — *L'Heureuse réunion* (1775).

Loges en activité en l'année 1800 ou de fondation postérieure à cette époque : *Les Amis-Réunis* (fondée en 1766). — *La Fidélité* (1781). — *La Modeste* (1783). — *Les Vingt-et-un* (1802). — *Les Enfants de l'Helvétie* (1808, fondée par le 3e régiment suisse). — *Les Croisés de la Palestine* (1813). — *Les Emules d'Assas* (1814, 17e de ligne).

Les dernières existantes de ces loges, celles des *Amis-Réunis* et de la *Fidélité*, ont été fermées peu de temps après le coup d'état de décembre 1851.

24

(Paris-Tournai, H. Casterman, 1862, in-12); *la Dévotion des six dimanches en l'honneur de saint Louis de Gonzague* (Tournai, Casterman, 1865, in-32); *Neuvaine à Notre-Dame de Luxembourg* (Luxembourg, Heintzé frères, 1866, in-32); Poésies en quatre fascicules publiées à Tournai chez Casterman : 1° *les Belges avant la bataille de Louvain* (1848); 2° *le Prêtre et le catéchumène; Hymne à Apollon* (1849); 3° *le Prêtre et le pénitent; Hymne à Tournai, berceau de la monarchie française; Hymne à saint Eleuthère* (1849); 4° *Samuel et David* (1850). Le R. P. Prouvost a écrit encore un grand nombre d'articles historiques, biographiques et littéraires dans divers journaux et revues de Bruxelles, Louvain, Liège, Tournai, Arlon, Lille, Tourcoing, Roubaix, etc.; nous ne citerons que ceux qui se rapportent à l'histoire locale; ce sont : *la Fondation (fabuleuse) de Tourcoing; Saint-Waast et les hommes de Saint-Waast à Tourcoing; Sac de Tourcoing par les Français en* 1482; *un Jurisconsulte tourquennois au XVIe siècle (Jean de Haze); Pélerinage et captivité de Jacques Lemaire; Guethem, partisan tourquennois; les Ermites de Tourcoing au XVIIIe siècle; Gaspar Le Maistre, auteur ascétique tourquennois; Ferdinand Selosse, prédicateur tourquennois; les Reliques de la paroisse Saint-Christophe de Tourcoing.*

Le R. P. Prouvost est membre de la Société des antiquaires de la Morinie et de la section historique de l'Institut grand-ducal de Luxembourg. Deux de ses ouvrages, *les Seigneurs de Tourcoing* et *l'Histoire de Wattrelos*, ont été couronnés par la Société impériale des sciences et arts de Lille.

QUESNAY (Alfred), flûtiste, né à Lille le 15 août 1846, obtint en 1864 le premier prix au Conservatoire de cette ville, puis à l'Académie impériale de Paris en 1867.

QUESNAY (Édouard), typographe, né et mort à Lille, a écrit un certain nombre de chansons patoises, qui ne manquent pas de finesse, entre autres : *les Carrières de L'zenne, l' Balonisse à qu'va,* etc., et qui ont été groupées en brochures.

RAYNAL (Lézin-Étienne), poète, né à Lille le 20 mai 1832, mort dans la même ville le 8 avril 1853. Ses écrits ne furent réunis qu'après son décès, par son frère, M. Narcisse Raynal, officier de marine. Ils forment un volume in-8 édité à Lille, en 1853, par Danel, sous le titre : *Feuilles et fleurs*, poésies par Lézin Raynal, recueillies par son frère.

REBOUX (Jean-Baptiste-Henri-Joseph), journaliste, né à Lille le 1er février 1780, mort dans la même ville le 27 juin 1843, était fils d'un bourgeois qui s'est rendu fameux dans les rangs des canonniers sédentaires, lors du bombardement de 1792. Imprimeur à Lille, Reboux fonda en 1812, le *Journal du département du Nord*, organe royaliste, dont Marlier fut rédacteur en chef

jusqu'en 1820 ; à la retraite de celui-ci, il en devint le principal collaborateur jusqu'en 1830. A cette époque, le *Journal du département* fut suspendu, puis reparut le 1er janvier 1831 sous un autre titre, mais avec les mêmes tendances : *la Boussole* conserva pour rédacteur en chef Reboux, auquel s'adjoignirent comme collaborateurs MM. Leveque de la Basse Mouturie, Danniaux, etc. Peu de temps après son apparition, *la Boussole* encourut une triple condamnation ; mais il devait lui arriver pis encore : en mars 1833, dans un moment d'effervescence populaire, les ateliers du journal furent envahis et ses presses brisées ; Reboux en arrêta alors la publication.

L'un de ses fils, E. Reboux, qui reprit l'imprimerie paternelle, édita en 1848 la *Liberté*, qui eut M. A. Dayez pour rédacteur en chef, et qui changea en 1855 de titre et de rédacteur, pour devenir la *Vérité*, sous M. L. Venzac.

REBOUX (J.), journaliste, fils du précédent, né à Lille le 19 décembre 1816, alla créer une imprimerie à Roubaix, où il fonda le 18 juin 1856 le *Journal de Roubaix*, gazette politique et bi-hebdomadaire, qui, bien qu'organe du parti conservateur et catholique, ne fut point sans avoir quelques démêlés assez sérieux avec l'administration.

REYNART (Édouard-François-Joseph), peintre et directeur du Musée des beaux-arts de Lille, est né en cette ville le 1er mai 1802. Elève de Liénard et de Souchon, il s'était d'abord attaché à la spécialité du paysage. La plupart de ses œuvres en ce genre représentent des sites des environs de Lille, des coins pittoresques des bois qui entourent l'ancienne abbaye de Loos. Il a aussi tenté quelques incursions dans le domaine de la peinture de genre, témoin sa *Cour de ferme*, qui a figuré à l'Exposition internationale de Londres. En 1867, M. Reynart voulut s'essayer à la peinture des fleurs, et son début heureux lui révéla sa véritable voie. Depuis lors, il n'a cessé de se perfectionner dans ce genre, et il y a conquis une place honorable : ses fleurs, qui joignent le coloris au dessin sans que la vigueur de touche nuise en rien à la légèreté et à la grâce qui sont le propre de ces êtres délicats, semblent écloses sur la palette du vieux *Baptiste* (1). M. Reynart a exposé à Paris depuis 1858. Il a également pris part comme artiste au Salon de Lille de 1866, dont il avait été le principal organisateur (deux paysages : *un Fossé à Loos* et *la Guerre dans un marais*), ainsi qu'à celui de Roubaix de 1869 où il a exposé : *un Bouquet d'oléandres dans un vase*, *un Bouquet varié*, et un remarquable tableau représentant une tête de faune au milieu d'une opulente guirlande de fleurs, qui a été acheté par la ville de Roubaix. Comme conservateur du Musée des beaux-arts, M. Reynart a rendu à sa ville natale des services que l'on ne saurait méconnaître. Lorsqu'en

(1) Jean-Baptiste Monnoyer, célèbre peintre de fleurs lillois, généralement connu sous le nom de Baptiste, né en 1634, mort à Londres en 1699.

1842, il reçut des mains de son prédécesseur, M. Bonnier de Layens, la galerie de peinture, le catalogue accusait 192 pièces; aujourd'hui, en 1869, ce même Musée renferme plus de 500 tableaux; un écrin digne des trésors qu'il contient a été disposé pour recevoir le Musée Wicar; l'annexe des *Esquisses* a été créée; un nouveau Musée, celui des *Gravures*, a été organisé; enfin, le catalogue qui a exigé trois années de travail, a été répandu à raison de trois mille exemplaires, et une nouvelle édition augmentée est à la veille d'être livrée à l'impression. M. Reynart, administrateur des Écoles académiques depuis 1830, membre de la Société impériale des sciences depuis 1864, a été nommé en juin 1856 chevalier de la Légion-d'Honneur; en 1867, il fut élevé au grade d'officier et décoré de l'ordre de l'Étoile-Polaire de Suède.

RICHEBÉ (Auguste-Isidore-Joseph), maire de Lille, né le 26 juillet 1790 et mort le 29 juillet 1866 dans la même ville, fut nommé conseiller municipal en 1830, adjoint en 1834, maire provisoire puis maire titulaire en 1852. Lors de la réunion des maires des grandes villes de France à Paris, à l'occasion de la naissance du Prince impérial, Richebé, commandeur de la Légion-d'Honneur et de l'ordre de Léopold de Belgique, fut désigné pour porter la parole au nom de tous ses collègues. C'est sous son administration que fut exécuté le sixième agrandissement de Lille (1). Déjà en 1822, il avait été question de rejeter les fortifications jusqu'à la *Digue*, c'est-à-dire de réunir à la ville tout l'espace compris actuellement entre la rue de Solférino, la rue du Faubourg-Notre-Dame et la rue de Dunkerque; mais ce projet qui n'était qu'une demi-mesure, avait été abandonné. En 1853, lors du premier voyage à Lille de LL. MM. impériales, l'Empereur, dans une conversation qu'il eut avec Richebé, revint sur l'opportunité d'un agrandissement, que rendaient nécessaire la proximité de vastes agglomérations comme Vauban, Wazemmes et les Moulins, communes réunissant plus de quarante mille âmes, et l'insalubrité d'une ville trop habitée pour sa superficie. A quelque temps de là, une prétention vexatoire des agents du génie obligea les adjoints Mourmant et Defontaine, à demander au ministre de la guerre une audience où, leur requête acceptée, nos concitoyens abordèrent la question des nécessités locales, exprimèrent les souffrances d'une cité gênée par des murailles trop étroites, et firent ressortir les graves obstacles industriels et privés qu'une telle situation opposerait en cas de guerre à la défense stratégique. Le maréchal Vaillant, que probablement l'Empereur avait déjà entretenu de ce sujet, accueillit ces considérations avec une grande bienveillance, et ne renvoya les adjoints lillois qu'a-

(1) La première enceinte, construite en 1030, sous Robert, par Bauduin IV, comte de Flandre, fut agrandie successivement : en 1216, sous Philippe-Auguste; en 1407, sous Charles VI; en 1605, sous Henri IV; en 1620, sous Louis XIII; en 1670, sous Louis XIV; en 1858, sous Napoléon III.

près les avoir invités à lui soumettre des projets et des plans d'élargissement. Dès leur retour, ceux-ci s'abouchèrent avec le maire, étudièrent la question et adressèrent au Ministère de la guerre un premier rapport (1856). Ce ne fut toutefois que dans la séance du Conseil municipal du 13 mai 1857 que l'agrandissement de Lille fut définitivement voté. Un décret impérial du 2 juillet 1858 approuva et confirma cette décision, et la première percée des remparts fut inaugurée à l'extrémité de la rue du Vert-Bois en septembre 1860. Les conditions intervenues entre la ville et l'Etat furent des plus simples: celui-ci abandonnait à celle-là les terrains des défenses anciennes à la condition d'être mis par elle en possession du terrain nécessaire à la construction des nouvelles fortifications.

ROLAND (PHILIPPE-LAURENT), célèbre statuaire, naquit à Pont-à-Marcq le 13 août 1746, d'une famille de prolétaires. Ce fut sa mère qui découvrit et encouragea les aptitudes encore bien rudimentaires de l'enfant, détermina le père, pauvre tailleur de village, à le mettre en apprentissage chez un sculpteur en bois, puis parvint à force de démarches à le faire admettre aux Ecoles académiques de Lille, où il eut Tillier et Guéret pour protecteurs en même temps que pour professeurs. Des progrès merveilleux révélèrent bientôt un puissant génie sous la blouse du jeune paysan. Soutenu par une prodigieuse facilité et peut-être un peu aussi par la secrète et légitime ambition que l'on avait allumée en son âme, il travailla pendant six années avec une ardeur sans égale, et se trouva dès-lors, de l'avis même de ses professeurs, de force à aller chercher à Paris un enseignement plus vigoureux. Sans autre appui que les vœux de sa mère, sans autre ressource que les quelques écus que la bonne femme avait péniblement économisés, le jeune homme partit pour la capitale et entra à l'atelier du statuaire Pajou (1764). Celui-ci comprit vite ce qu'il y avait d'avenir dans le jeune lillois; mais loin que la crainte de se créer un rival le portât à étouffer ce génie naissant, il l'associa à ses travaux de décoration du château de Versailles et du Palais-Royal, l'habitua à la taille du marbre, lui confia l'exécution de plusieurs de ses statues et lui voua une amitié qui ne s'est jamais démentie. Quelques années s'écoulèrent, pendant lesquelles Roland travailla avec une énergie et une opiniâtreté incessantes; il menait une vie austère et épargnait le plus qu'il pouvait sur ses modestes honoraires pour aller en Italie compléter ses connaissances artistiques par l'étude de l'antique. Le jour arriva enfin où, juste récompense de sa conduite, il put se mettre en route pour le pays aimé du soleil. Il y passa cinq ans. Ses premiers travaux furent un *Buste de jeune fille*, et deux études demi-corps : *un jeune Dormeur et un Vieillard,* terres cuites dont la dernière se trouve actuellement au Musée d'Angers. A son retour de Rome, sur le conseil de Pajou, qui le pressait de se présenter à

l'Académie, Roland exécuta *la Mort de Caton d'Utique,* chef-d'œuvre d'expression et d'anatomie, qui attira à l'artiste une singulière accusation : on prétendit que sa statue avait été moulée sur nature. Heureusement pour lui, Roland avait eu la précaution de modeler à part et d'une grandeur extra-naturelle les bras, les jambes et le torse de son *Caton ;* l'exhibition de ces témoignages réduisit les envieux au silence. C'est la réduction de cette belle page, que Roland offrit au Magistrat de Lille, comme hommage de sa reconnaissance.

Quelque parfait que fût ce morceau, ce ne fut pas *la mort de Caton* que l'artiste présenta pour son ouvrage de réception à l'Académie, mais sa statue de *Samson,* œuvre admirable de science anatomique et de puissance de mouvement. L'hercule biblique est représenté au moment où, malgré les chaînes qui l'accablent, il va renverser les colonnes du temple philistin. Reçu membre de l'Académie en 1781, Roland épousa en 1782 la fille de Nicolas Potain, architecte du roi, et obtint un logement au Louvre. La même année, il se fit admettre membre de l'Académie de Lille : une terre-cuite représentant *la Mort de Méléagre* lui valut cet honneur. *Le Sacrifice des anciens, l'Astronomie et la Géométrie*, importants bas-reliefs, et la statue du *Grand Condé,* jetant son bâton de maréchal dans les lignes ennemies, furent aussi exécutés dans la même année.

En 1783, il fit les médaillons colossaux de *Lenoir, Philibert Delorme, Louis XIV* et *Louis XV ;* en 1784, *l'Enfant au cygne*, qui est à Fontainebleau, le médaillon du poète *Feutry,* qui se trouve au Musée de Lille; en 1786, les magnifiques *Caryatides* du théâtre Feydeau et les bas-reliefs des *Muses* pour l'appartement de la Reine, à Fontainebleau. En 1791, il fut chargé d'exécuter un groupe colossal représentant *le Peuple terrassant le Fédéralisme,* et, l'année suivante, le monument décrété par la Convention à la mémoire de *Simonneau, maire d'Etampes*, ainsi qu'un vaste bas-relief et une statue de *la Loi,* pour le péristyle du Panthéon. Les bustes de *Pajou,* de *Ruyter*, d'*Eustache Lesueur,* de *Cambacérès,* de *Laboissière,* de *Chaptal,* enfin celui de *sa Fille,* qui obtint à l'Exposition un prix de première classe, vinrent au jour pendant les années qui suivirent. La statue d'*Homère* apparut en 1802; c'est l'œuvre capitale de Roland et l'un des morceaux les plus remarquables de la statuaire française. Tout le monde peut l'admirer aujourd'hui au Louvre où elle est placée au milieu des chefs-d'œuvre de notre école. C'est à cette époque de sa vie que la gloire de l'artiste lillois brilla de son plus vif éclat : en 1803, il est choisi à l'unanimité par ses collègues de l'Institut pour faire la statue de *Napoléon*, qui orne encore actuellement la grande salle de ce palais; en 1805, il est chargé des bas-reliefs du Louvre : deux *Victoires,* deux *Fleuves,* un *Hercule* et une *Minerve;* en 1806, son ciseau fécond taille la statue de *Cambacérès* en costume de grand-chancelier;

en 1807, celle de *Solon* pour le Sénat et celle de *Tronchet ;* en 1809, son bas-relief de *Marc-Aurèle;* en 1811, la statue de *Lamoignon de Malesherbes* qui se trouve aujourd'hui dans la salle des Pas-Perdus au Palais-de-Justice de Paris. On lui doit aussi la copie de la *Minerve antique* qui orne le péristyle de la Chambre des députés. Le 11 juillet 1816, Roland, depuis longtemps fait chevalier de la Légion-d'Honneur de la propre main de l'Empereur, termina sa glorieuse carrière. Malgré sa grande renommée, Roland eut peu d'élèves : l'austérité de son caractère et sa froide loyauté, qui le rendaient inaccessible à la flatterie comme aux insinuations, éloignait de lui la jeunesse turbulente ou ambitieuse. Caillouette, Vangel, Massa et David d'Angers furent les seuls disciples de cet illustre artiste, moins fécond et moins séduisant peut-être, mais à coup sûr aussi savant et plus sévère que les Canova et les Thorwaldsen.

ROSNY (Lucien de), historien, membre de l'Institut historique et de la Société des antiquaires de la Morinie, n'est en réalité notre concitoyen que par le séjour qu'il fit à la maison centrale de l'abbaye de Loos, à l'administration de laquelle il fut longtemps attaché, et par les travaux d'histoire locale qu'il a publiés : *Histoire de Lille,* de son origine à 1830 (Paris, Techener. — Lille, Petitot, 1838, in-8); *des nobles Rois de l'Epinette* (Lille, Reboux-Leroy, 1836, in-8 avec planches); *Histoire de l'abbaye de N.-D. de Loos* (Paris, Techener. — Lille, Leleu et Petitot, 1838, in-8); enfin l'*Epervier d'or,* qui est une réédition augmentée et illustrée des *Rois de l'Epinette.*

ROSOOR (Jean-Louis-Joseph), musicien, chef de la société des *Crick-Sicks* de Tourcoing, est né à Ypres le 13 août 1816. Organiste de l'église Saint-Nicolas, dans sa ville natale, dès l'âge de seize ans, il fut en mai 1835, appelé à la maîtrise de la chapelle Saint-Michel de Roulers, puis en 1839, à celle de Saint-Christophe de Tourcoing. En 1853, il fonda la société chorale connue sous le nom de *Crick-Sicks,* et qui s'est rendue célèbre dans les annales orphéoniques par des succès réitérés à Courtrai, à Lille, à Gand, à Amiens, à Senlis, etc., etc. M. Rosoor est aussi chef de la musique municipale de Tourcoing.

ROTOURS (Alexandre-Antoine des), homme politique, né en Normandie le 29 juin 1806, mort à Paris le 6 janvier 1868. A sa sortie du collége, il se présenta et fut reçu à l'École militaire de Saint-Cyr, passa à celle de Saumur, puis entra définitivement dans l'armée comme officier de cavalerie. Après une carrière militaire honorablement parcourue, Des Rotours ayant gagné sa croix, voulut quitter l'existence nomade du soldat pour rentrer dans la vie privée; se retirant à Avelin (Nord), il s'y livra tout entier aux soins de la famille, à l'agriculture et à l'industrie. Nommé successivement maire d'Avelin, conseiller d'arrondissement, vice-président de la Chambre con-

sultative d'agriculture de Lille, président du Comice agricole, conseiller général, il fut en 1863 envoyé à la Chambre comme député de la troisième circonscription du Nord. Le premier discours de Des Rotours au Corps législatif (16 avril 1864), eut pour objet de réclamer le dégrèvement des charges qui pesaient sur le budget de la ville de Lille à l'endroit de la construction de la nouvelle enceinte. L'année suivante, il demanda la révision de la loi de 1864 sur les distilleries. En 1866 et 1867, il défendit les intérêts des cultivateurs et de l'industrie sucrière; enfin, le 30 décembre de cette dernière année, souffrant déjà des premières atteintes de la maladie qui devait l'enlever prématurément, mais justement préoccupé de la nouvelle situation faite aux populations par la loi militaire, il se rendit à la séance, en dépit de la défense expresse de son médecin, et prit la parole pour soutenir l'amendement relatif à l'application de la loi du recrutement aux fils d'étrangers habitant et nés en France. Cet attachement à son devoir fut fatal à l'honorable député : le lendemain, son mal était devenu mortel.

A la mort de son père, M. Eugène des Rotours fils, conseiller à la préfecture du Nord, se présenta sous le patronage du gouvernement aux suffrages des électeurs, et fut élu par 22,000 voix (1868). Aux élections générales de 1869, M. Eugène des Rotours fut réélu dans les mêmes conditions. Il avait eu pour compétiteurs, la première fois, M. Géry Legrand, la seconde, M. Thiers, qui tous deux emportèrent la majorité à Lille, mais échouèrent devant le vote des cantons ruraux, que la loi sur les circonscriptions électorales avait adjoints aux cantons urbains.

ROUSSEL-DEFONTAINE (CHARLES), manufacturier et maire à Tourcoing, est né en cette ville le 20 février 1821. En 1855, il a publié un ouvrage intitulé: *Histoire de Tourcoing* (Tourcoing, Mathon, un vol. in-8), qui fut couronné par la Société impériale des sciences de Lille. M. Roussel fait partie de ce corps savant depuis 1865.

ROUVROY DE CAPENGHEM (LOUIS-JOSEPH-ANACLET), né en 1744, mort en 1820, officier aux dragons de la reine, exempt des gardes-du-corps d'Artois, chevalier de Saint-Louis, était avant la Révolution prévost-royal-héréditaire de la ville de Lille. Son petit-fils Cardon de Garsignies, fut évêque de Soissons (voir ce nom).

ROUVROY (ALBERT-JOSEPH DE), né à Lille en 1769, mort dans la même ville le 12 septembre 1841, commanda en chef la 1re légion des gardes nationales du Nord mobilisées sous le premier Empire. Le 31 juillet, il quitta le camp de Saint-Omer pour se rendre en Hollande, à la tête de ses troupes, auxquelles se joignirent les canonniers sédentaires, huit compagnies de chasseurs et de grenadiers et cinq cents hommes des compagnies du centre de la garde nationale de Lille, et prit part avec ces contingents à la

malheureuse campagne de Flessingue, qui fut fatale à tant de nos concitoyens. Echappé aux atteintes de la fièvre des polders, le colonel de Rouvroy fut créé baron de l'Empire, puis fait comte par Louis XVIII, en 1817.

ROUZIÈRE (Jean-Antoine), originaire de Pézénas (Hérault), vint exercer le commerce à Lille où il mourut en 1864. Membre de la Société impériale des sciences, il a écrit dans les *Mémoires* de ce corps savant, plusieurs notices dont deux ont été ensuite éditées à part : *Nicolas-Joseph Ruyssen* (Lille, Lefebvre-Ducrocq, 1851, in-8); *Auger de Bousbecq* (id. 1860, in-8).

SAINT-AMOUR (Édouard de), littérateur, né à Paris le 3 février 1821, vint tout enfant habiter avec sa famille la ville de Dunkerque, où il fit ses études et même ses premières armes littéraires. Proche parent de Jules de Saint-Amour, ancien représentant du peuple en 1848, qui fut à la fois écrivain estimé de la presse parisienne et peintre de mérite, le milieu dans lequel il fut élevé ne contribua pas médiocrement à développer en lui les tendances artistiques, qu'accentua davantage encore l'influence du poète Nicolas Martin, ami de sa famille. Comme celui-ci, M. Edouard de Saint-Amour entra dans l'administration des douanes et consacra aux lettres les loisirs assez fréquents que lui laissait sa profession. Il débuta par des poésies qui parurent dans la *Dunkerquoise*, (1838-1840), et qui furent, par la suite, réunies en volume. Contrairement à ce que l'on observe d'ordinaire, la lecture des maîtres, au lieu de le piquer d'émulation, le découragea; abandonnant alors les muses, il se mit à faire des romans : l'un d'eux, pastiche de Walter-Scott, fut publié en feuilleton dans le *Journal de Dunkerque*. Il se lia alors avec M. Brun-Lavainne, dont les conseils épurèrent son jugement et le dirigèrent vers des travaux d'un ordre plus sérieux. Il venait de publier une vigoureuse satire contre l'indemnité Pritchard, lorsque survint la célèbre campagne de Michelet et Quinet contre le cléricalisme; M. de Saint-Amour prit part à la discussion sur l'enseignement et écrivit, sur le *prédicateur Jésuite*, un livre dont Michelet devait faire la préface (1844). Mais des considérations de position en ayant arrêté la publication, le prospectus seul fut imprimé. A partir de cette époque, M. de Saint-Amour s'est exclusivement livré au genre critique; la littérature, la musique et surtout la peinture ont été les objets principaux de ses études : *Le Salon de Paris de* 1855 et l'*Exposition de Roubaix de* 1869, séries d'articles critiques, parurent dans l'*Echo du Nord*, et ont été ensuite réunies en deux brochures (Lille, Leleux, 1855; id. 1869); *le Salon de Bruxelles* fut publié par la *Revue française;* l'*Ecole flamande* et l'*Exposition d'Anvers*, dans le *Mémorial de Lille; les Artistes du Nord à l'Exposition de* 1864, dans l'*Echo populaire*. Le *Propagateur*, le *Moulin-à-Vent*, l'*Echo de Lille*, etc., ont aussi

reçu de lui de nombreuses critiques musicales et littéraires. A Roubaix, ville que M. de Saint-Amour habite depuis plusieurs années, il a contribué à fonder, avec M. Lesguillon, l'*Echo de Roubaix*, journal littéraire, devenu politique à partir de 1867.

SAINT-LEGER (Hippolyte), chef du corps des Canonniers bourgeois, est né à Lille, le 19 décembre 1791, d'une vieille famille lilloise connue par ses traditions libérales et qui a joué un rôle important dans les affaires de la cité. Entré au bataillon des Canonniers le 20 mars 1814, il devint caporal en 1815, sergent en 1823, lieutenant en 1824, capitaine en 1830 et commandant en chef le 26 mai 1834. Le 20 mars 1864, le corps célébra solennellement le jubilé de son commandant, auquel il offrit à cette occasion une épée d'honneur dont le fer portait cette inscription : *Souvenir des Canonniers de Lille au Commandant Saint-Leger.—Jubilé de cinquante ans de service actif.—20 mars* 1864 (1). Le 11 juin 1868, M. Saint-Leger passa aux vétérans avec le titre de commandant honoraire. Chevalier de la Légion-d'Honneur depuis 1840, il fut, en 1849, promu au grade d'officier.

Il n'est point hors de propos de consigner brièvement ici l'historique d'une compagnie franche qui a joué un rôle important dans la chronique militaire de la ville de Lille. L'organisation de la *Compagnie de Madame Sainte-Barbe* remonte à l'an 1483. Certains indices, assez vagues, il est vrai, que l'on rencontre dans des états de dépenses antérieurs à cette époque, laissent supposer cependant que la confrérie des Canonniers existait à l'état de société libre longtemps auparavant ; les rapports commerciaux qui unissaient déjà l'industrieuse Flandre à l'Angleterre permettent de penser que l'arme nouvelle dont les Anglais firent usage pour la première fois à la bataille de Crécy (1346), fut connue à Lille bien avant que la cour de Philippe VI en soupçonnât l'existence. Quoi qu'il en soit, les premières lettres-patentes de la compagnie ne datent que du XVe siècle. En 1538, les canonniers bourgeois desservaient six batteries sur les remparts de la ville. Ils firent leurs premières armes en 1581 et en 1583, aux siéges de Tournai et d'Audenarde. En 1645, ils rendirent un premier service à leur propre cité, dépourvue de garnison, en délogeant l'ennemi des faubourgs de la Barre et de Saint-Pierre, dont il s'était emparé par surprise. En 1667, pendant le siége qui devait marquer la réunion définitive de Lille à la France, ils occupaient les deux batteries des Carmélites qui tinrent en échec les soldats de Louis XIV; dans cette circonstance, quatre de leurs pièces furent entièrement détruites, plusieurs autres démontées par le feu des Français, et un assez grand nombre d'entre eux tués ou blessés, parmi lesquels leur chef, le capitaine Boussemart. En 1708, la valeur qu'ils dé-

(1) Une brochure publiée à cette époque retrace à la fois les états de service du commandant Saint-Léger et les circonstances de cette solennité (Lille, Horemans, 1864, in-18, 32 p.).

ployèrent en secondant les efforts du maréchal de Boufflers, leur valut, de la part du duc du Maine, grand maître de l'artillerie, deux canons d'honneur (1717). En 1744, lors de l'attaque de Lille par le duc d'Aremberg, les canonniers restèrent à leurs pièces pendant soixante-dix jours. Enfin, en 1792, soutenus par une faible garnison, ils forcèrent les Autrichiens à lever le siége après huit jours et huit nuits de bombardement; le peuple, qui a gardé la mémoire de leur bravoure dans ces jours de danger, se souvient encore des deux capitaines Ovigneur et Nicquet (voir ces noms) et du pointeur Reboux, dont l'adresse est restée longtemps proverbiale dans la contrée. Leur hôtel, situé alors rue des Malades, fut incendié et détruit par les bombes autrichiennes, et parmi les archives disparues dans la catastrophe se trouvèrent les états de la compagnie Nicquet, qui paraît avoir beaucoup souffert pendant l'action et dont les contrôles n'ont pu être rétablis. Voici ceux de la compagnie Ovigneur : Ovigneur, capitaine ; Delecocq, lieutenant ; d'Hellemmes, sous-lieutenant ; Froidure, sergent-major ; Castel, Debraux, Hecquet, Dusart, sergents ; Blanchez, Selosse, Hauwel, Senez, Liébart, caporaux ; Leva, Boutry, artificiers ; Ph. d'Hellin, Magnier, Debras, ouvriers ; Duprez, Mahieu, Gilbert, sapeurs ; J.-B. Dubrusle, Longhaye, Michaud, Rubrecq, Rohart, Deletombe, Druon, P. Delecourt, F. Hovine, Sinave, Martyns Hans, Ch. Lefebvre, Haut-Cœur, Demaline, Cottignie, Masse, Quittez, Ancelin, Deruelle, Charles Balé, Delesalle, Degroux, Caquant, Ch. Martel, Léonard Vienne, Delesalle aîné, de Roulers, Dubois-Joli, Le Marchand, Fabre, Ant. Roefs, Aug. Desquiens, Gourmez, Legrand aîné et cadet, Decroix, Wymille, Reboux, Wicart, Laviolette, Dubrulle, Lancel, Leclercq, Martinez, Louis Soyer, Legrand, Ph. Delemotte, Poulet, Adrien Masse, Poulliard, F. Lefebvre, Croiset, Mathon, J. Allard, Bailly, Elie Dubus, Lamblin, F. Desante, Godefrin, Bourgois, Doignies, Comer, Pinel, J.-B. Vandamme, Buquet, Morel, Dubar, Ch. Charles, J.-B. Rohart, Joiset, Barlet, Dujardin, Margat, Ign. Vantourout, L. Mahieu, Maurice, Vandenbroucq, Dusart cadet, Groux, F. Bailly, J.-B. Quef, Masquelez, Salembier, Somers, Franchomme, Moraux, Vincent Guillain, Brison, canonniers.

En 1804, le premier Consul, en récompense de leur belle conduite, leur offrit deux canons d'honneur et leur octroya l'ancien couvent des Urbanistes pour y construire un nouvel hôtel. Enfin, en 1809, les Canonniers prirent part à la malheureuse expédition de Valcheren, qui leur coûta vingt soldats et trois officiers.

Les différents chefs qui ont commandé, depuis Ovigneur et Nicquet, cette vieille légion, la doyenne de l'artillerie française, sont MM. Burette-Martel, Joseph Brame, Saint-Leger et Carlos Dathis.

SALOMÉ (Louis-François-Adolphe), graveur en taille-

douce et sur pierre, né à Bailleul le 16 avril 1812, mort à Lille en 1863, vint se fixer dans cette dernière ville dès sa jeunesse. Les principales œuvres qu'il a laissées sont : *Antiquités des fouilles de Flines et de La Bassée ; médailles et méreaux capitulaires de Cambrai ;* 34 *médailles de Flandre ; étude d'Italie ; deux planches des plombs de* 1848 *; carte charbonnière de Valenciennes* (1837), etc.

SALOMÉ (Émile-Louis), peintre de genre, fils du précédent, naquit à Lille le 13 décembre 1833. Destiné à succéder à son père, il reçut de celui-ci les premières leçons de dessin et de gravure, puis entra vers 1845 aux Écoles académiques, dont il parcourut toutes les classes, jusques et y compris celle de peinture. Son début fut un portrait (celui de M. Hudelist) et une étude de mœurs d'après nature, *le Faiseur de balais du Mont-Noir*, tableaux qui figurèrent au Salon de Paris en 1859, et dont le second se trouve actuellement au Musée de Lille. Trois ans plus tard, profitant de l'ouverture des Concours-Wicart, M. Salomé se porta candidat pour la pension romaine, instituée par le célèbre élève de David, satisfit aux conditions requises et partit pour la capitale des arts (1862). Autant son séjour en Italie fut profitable à notre concitoyen, au point de vue du développement de ses facultés artistiques, autant il pensa lui être personnellement fatal. Pris pour un agent de Garibaldi un jour qu'il errait dans la campagne, entre Subiaco et Schervara, sac au dos et vêtu de flanelle rouge, il fut appréhendé par les gendarmes pontificaux et ramené de force à Subiaco ; croyant trouver une protection auprès de ses compatriotes, il se fit conduire, escorté de la population en alarme, au Cercle des officiers français, où ne se trouvait, pour le moment, que le capitaine du détachement ; celui-ci, par malheur, était un homme trop craintif ou trop zélé : il refusa de s'interposer. Après de longs et vains efforts pour rencontrer une caution plus complaisante, la patience des gendarmes étant épuisée, le jeune peintre allait bon gré mal gré voir les portes des prisons papales se refermer sur lui, lorsqu'arriva enfin un lieutenant de ses amis qui le tira fort à propos de la griffe des sbires. Il y avait près de quatre ans que M. Salomé habitait l'Italie, tantôt Naples, tantôt Capri, tantôt Pompéïa, lorsqu'au retour d'une de ses excursions, il fut attaqué d'une maladie grave qui le mit à deux doigts de la mort. Pendant six mois, il se vit cloué sur un lit de douleur, condamné par les médecins, mourant loin des siens. Le beau-frère de M. Salomé, M. Vanderwynck, peintre-décorateur à Lille, partit alors pour Rome, afin d'adoucir du moins par la présence d'un visage ami les derniers moments de son parent ; mais, lorsqu'il arriva, la jeunesse avait heureusement triomphé du mal, et après quelques semaines de soins attentifs, il put ramener le convalescent dans sa ville natale. Parmi les travaux que M. Salomé rapporta avec lui de l'Italie,

nous citerons, sans parler de ses études, esquisses et pochades, l'*Enfant de Raphaël* (légué par Wicart à la galerie Saint-Luc de Rome), copie achetée par la ville de Lille pour le Musée de peinture ; l'*Enfant prodigue méditant ; Stella devant une madone ; Pascucia,* charmante tête de jeune fille achetée à l'Exposition de Roubaix de 1869 par le peintre Alma Tadéma ; la *Grève de Capri,* marine aux tons solides (Salons de Paris, 1868, et de Roubaix, 1869), etc. Des peintures exécutées par M. Salomé depuis qu'il a fixé son atelier à Lille, nous citerons : *Sabine*, tête d'Italienne ; *les Cancans pompéïens*, toile de genre traitée à la manière de Gérôme ; *le Mois de Marie dans les Flandres* (Salon de Paris, 1869), des portraits, des décorations, etc.

SAPEURS-POMPIERS (liste des chefs et historique du corps des). — Voir DARRAS et Errata.

SART (FRANÇOIS-JOSEPH-MARIE DU), né à Lille le 24 mai 1751, mort le 22 juillet 1816, servit sous les ordres du duc de Bourbon dans le régiment d'Artois, et était lieutenant-général civil et criminel de la gouvernance et du baillage de Lille depuis 1778, quand éclata la Révolution. Plus tard, il fut nommé par l'Empereur Napoléon, conseiller à la Cour supérieure de Bruxelles.

SART D'ESCARNES (le chevalier AUGUSTE-FRANÇOIS-JOSEPH-MARIE DU), frère du précédent, né à Lille en 1761, mort à Moutiers le 13 juillet 1842, succéda à son père comme second président du Bureau des finances de Lille (1779), fonctions qu'il remplissait encore en 1790. Administrateur des Hospices civils de Lille jusqu'en 1792, il fut fait chevalier de la Légion-d'Honneur en octobre 1821.

SAULCY (LOUIS-FÉLICIEN-JOSEPH CAIGNARD DE), archéologue, membre de l'Institut et sénateur, né à Lille le 19 mars 1807, d'une ancienne famille de l'Artois, entra en 1826 à l'Ecole polytechnique, d'où il passa dans l'artillerie. Attaché à l'Ecole d'application de Metz, il consacra ses loisirs à l'étude de l'archéologie et de la numismatique, sciences pour lesquelles il se sentait un goût prononcé. Les *Mémoires* qu'il publia sur ces matières furent remarqués, et en 1836, son *Essai de classification des suites monétaires et bysantines* lui valut à l'Institut le prix de numismatique. Trois ans après, il reçut le diplôme de correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Cependant, les fonctions de professeur de mécanique qu'il remplissait à l'Ecole de Metz le tenaient éloigné de Paris, et il souffrait impatiemment ce temps d'arrêt forcé dans le développement de ses travaux archéologiques. Le séjour du duc d'Orléans en Lorraine amena la réalisation de ses désirs : par la protection de ce prince, il put se rapprocher du grand foyer intellectuel et fut nommé conservateur du Musée d'artillerie de Paris.
Elu en 1842 à l'Académie des inscriptions en remplacement

du numismate Mionnet, M. de Saulcy s'adonna dès-lors particulièrement à la numismatique et à l'épigraphie orientales. Il étudia successivement les inscriptions celtibériennes, phéniciennes, égyptiennes, cunéiformes, partit pour la Palestine avec M. Ed. Delessert en 1850, explora les territoires de la mer Morte, et à son retour, publia une relation curieuse, spirituelle (1), mais malheureusement entachée de nombreuses erreurs: *Voyage autour de la mer Morte et dans les terres bibliques* (1852-54, 2 vol. in-4 avec cartes et planches; 1858, 2 vol. in-8). Depuis, il a publié plusieurs ouvrages estimés: *Etudes sur la numismatique judaïque; Histoire de l'art judaïque, tirée des textes sacrés et profanes* (1858, in-8); *les Expéditions de César en Grande-Bretagne* (1860, in-8), etc. Fondateur de l'*Athenæum français*, il a fréquemment écrit dans le *Journal asiatique*, la *Revue archéologique*, la *Revue numismatique*, et en 1857 il fit au *Courrier de Paris* la revue scientifique hebdomadaire. Elevé à la dignité de sénateur en 1859, promu officier de la Légion-d'Honneur en 1862, M. de Saulcy a épousé en secondes noces Mlle de Billing, actuellement dame d'honneur de l'Impératrice.

SCHEPPERS (Louis-Joseph), député du Tiers-Etat du bailliage de Lille aux Etats-Généraux de 1789, est né vers 1755 à Lille, où il exerçait la profession de négociant. Il était officier municipal lorsque les Autrichiens vinrent mettre le siége devant nos murs, prit part à la délibération de la municipalité, et rédigea, dit-on, la réponse, devenue fameuse, des Lillois à Albert de Saxe: « Nous venons de renouveler notre serment d'être fidèles à la nation, de maintenir la liberté et l'égalité, ou de mourir à notre poste. Nous ne sommes pas des parjures. » (Fait à la maison-commune, le 29 septembre 1792, l'an 1er de la République française). Durant le bombardement, il fit preuve d'autant de courage que de dévouement. En 1798, les électeurs du Nord l'envoyèrent pour deux ans au Conseil des cinq-cents, mais la résistance qu'il opposa au coup-d'état du 18 brumaire le fit exclure du Corps législatif. En 1842, Scheppers était le dernier survivant des membres de la municipalité de 1792; il habitait Valenciennes. L'administration municipale de Lille l'invita à prendre part au jubilé du siége; Scheppers vint assister à ce glorieux anniversaire, puis retourna à Valenciennes, où il mourut peu de temps après.

SCHNEIDER (Célestin), chansonnier, né le 24 janvier 1808 à Lille, où il exerça la profession de tailleur, contribua à la création de la société littéraire des *Fils de Béranger* et du *Cercle lyrique*, publia dans les cahiers périodiques de la première un assez grand nombre de ses productions, et collabora à différents journaux de la localité, notamment au

(1) M. de Saulcy a fait don à la Bibliothèque de Lille de son manuscrit orné des dessins originaux.

Barbier de Lille, au *Moulin-à-Vent* et au *Messager du Nord.* Intimement lié à Jérôme Dutilleul, dont il partageait les convictions politiques, M. Schneider a pris une part active aux divers mouvements libéraux qui se sont manifestés depuis 1830.

SCHOUTETTEN (Louis), peintre de fleurs, naquit à Lille le 4 mars 1833. Ses parents, qui le destinaient à l'industrie ou au commerce, ne virent pas sans quelque déplaisir ses dispositions naturelles pour la peinture se transformer peu à peu en une véritable vocation. Jouissant d'une fortune indépendante, il put à loisir étudier, travailler, perfectionner son talent dans la solitude de l'atelier; pendant longtemps, les seules excursions qu'il permit à ses œuvres n'eurent d'autre mobile que la bienfaisance: chaque année, il envoyait au *Bazar de la maternité* quelque paysage qui se vendait au profit des pauvres. En 1864, déterminé à affronter des juges plus sévères, il adressa au Salon de Paris deux toiles qui furent acceptées : *Corbeille de fleurs* et *Paysage en décembre.* Depuis, M. Louis Schoutetten a chaque année exposé de nouveaux tableaux : *Chez une petite dame* et *Fruits d'automne,* en 1865; *Cueillette de fleurs* et *Effet de neige,* en 1866. La première de ces peintures, ainsi que les deux dernières, ont figuré également au Salon de Lille de 1866. Vers la même époque, lors de l'exposition qui, sous la présidence de M. Odilon Barrot, eut lieu au profit des Polonais, notre concitoyen composa et offrit au Comité un tableau de circonstance intitulé : *Dernière pensée d'un étudiant.* Enfin, au Salon de Paris de 1867, il envoya *Nuitamment* et *pour la Madone,* et à celui de 1868, *à la Ferme* et *la Chûte du jour,* effet de neige. Nous connaissons encore de lui : *la Poule, une Charge de fleurs,* et une jolie étude faite dans les Ardennes, *la Carrière,* qu'il a depuis reproduite en plus grandes dimensions. Quoiqu'il ait abordé plusieurs genres, ce n'en est pas moins la peinture de fleurs qui reste son travail favori : il les représente telles qu'il les voit, telles que nous les voyons autour de nous, avec ces couleurs délicates, avec ce feuillage clair et un peu froid que les brumes de notre ciel donnent à la végétation flamande.

SCIENCES (liste des membres et historique de la Société des). Nous avons dit plus haut (page 8, note), que la *Société impériale des sciences, de l'agriculture et des arts,* est en réalité l'ancien *Collége des Philalèthes de Lille* (1) qui, un instant dispersé par les évène-

(1) Le *Collége des Philalèthes* de Lille, société à la fois artistique, littéraire et maçonnique, était ainsi composé en 1789 : Membre honoraire : GHISTELLES (Ferdinand-Isabelle, marquis de), maître-de-camp, cavalerie, chevalier de Saint-Louis. Membres résidants : LAGACHE, Barthélémi-François-Joseph, subdélégué de l'Intendance, *président;* VALENTINO, Philippe-Liborio, chimiste, pensionné du Roi; GABORRIA, Armand, négociant; AUBERT, Aubert, chevalier de Boumois, officier au régiment de la Couronne; LAGARDE, Joseph-Jean, avocat en Parlement, conseiller du Roi au Bailliage, *secrétaire perpétuel;* LAMBERT, Louis-François-Marie, commissaire des poudres et salpêtres au département de Flandre, et garde de l'artillerie de Lille; CORBET, Charles-Louis, statuaire, médailliste de l'Académie royale de peinture et sculpture de Paris; BONVALLET des Brosses,

ments révolutionnaires, se reconstitua en 1801 sous le titre de *Société des amateurs des sciences, de l'agriculture et des arts,* fut régulièrement institué par ordonnance royale du 11 juillet 1829, avec la dénomination actuelle, et reçut la sanction officielle du gouvernement par le décret impérial du 13 décembre 1862, qui le déclara « d'utilité publique. » Nous pouvons ajouter que le *Collége des Philalèthes* lui-même n'était que la reprise d'institutions anciennes dont on peut suivre la trace à travers les âges jusqu'au XV[e] siècle, soit dans les sociétés à la fois littéraires et philosophiques de la franc-maçonnerie, soit dans les associations de rhétorique semi-religieuses, semi-laïques du moyen-âge. Nos archives départementales renferment, en effet, les vestiges d'une société littéraire existant à Lille vers 1480, et portant le nom allégorique de *Petit-Puits du mois.* Ce lointain ancêtre de la *Société impériale des sciences* était composé « de plusieurs gens de bien de la ville, faisant des vers, des discours et autres morceaux savants ; ils choisissaient entre eux un *prince de l'année,* faisaient chanter une grand-messe solennelle en la chapelle de l'Immaculée-Conception, tous les ans, le 8 de décembre, fête de la conception. Le *prince* avec tous les membres y assistaient, puis à un repas. » Les membres élisaient pour *prince* celui d'entre eux qui avait composé dans le courant de l'année la pièce de vers ou de prose la plus remarquable. On le voit, il n'y a pas loin de la constitution de cette Académie embryonnaire du quinzième siècle à celle du corps universitaire actuel.

Depuis son rétablissement de 1801, la *Société impériale des sciences* publie ses travaux, qui embrassent toutes les connaissances humaines, sous forme de volumes annuels intitulés, d'abord, *Recueil des travaux de la Société des amateurs,* etc., puis *Mémoires de la Société des sciences, de l'agriculture et des arts de Lille.* De 1801 à 1823, cette publication ne consista qu'en cinq brochures ou cahiers. A partir de cette époque, commença la publication régulière qui devint bientôt

Simon-Joseph-Xavier, ancien trésorier de la Marine et des Colonies, au département de la Rochelle; MERLIN, Philippe-Joseph, médecin titulaire de l'hôpital militaire de Lille; LE JOSNE DE LESPIERRE, Pierre-Amé-Michel, avocat au Parlement; VERLY, François, architecte, médailliste de l'Académie royale de peinture et sculpture de Paris; FRANÇOIS, Jean-Baptiste, négociant; LIENARD, Jean-Baptiste-Joseph, géomètre; GRAVELLE DESVALLÉES, Jean-Louis, élève de l'Ecole royale des mines; POISSON DESLONDES, Auguste, officier au corps royal du génie. Membres correspondants : PAJOT DES CHARMES, Claude, inspecteur des manufactures et des mines de Flandre, à Abbeville; BOUVET, aumônier au régiment de Brie; DE LORY, Louis-Joseph, officier au régiment du colonel-général Dragons; VACHERE DE SAINT-MARTIN, Jean-Baptiste, officier au régiment de Lorraine; CHALAT, secrétaire d'Intendance, à Montpellier; NOGARET, Félix, biblioth. de Mad. la comtesse d'Artois, des Académies de Marseille et d'Angers, à Versailles; le chevalier OLIVIER GONIDEC DE TRAISSAN, Balthasar-Hyacinthe, capitaine au régiment d'Auvergne; THIBAULT, Pierre-Joseph-Willebalde, conseiller du Roi, méd. ord. de S. M. à Dunkerque; DELOINES, chevalier DE LA COUDRAYE, Frençois-Célestin, ancien lieutenant des vaisseaux du Roi, chevalier de St-Louis, aux Sables d'Olonne; BEFFROY DE REGNY, Louis-Abel, à Paris; DE VIENNE, Claude, religieux bénédictin à Aire; BICQUILLEY, Charles-François, garde-du-corps, à Toul; D'IMBERT, comte DE LA PLATIÈRE, Sulpice, colonel des troupes-légères, à Paris; BAKER, William-Jephson, maître ès-arts de l'Université de Dublin; LECLERC DE MONTLINOT, Charles-Antoine-Joseph, inspecteur du dépôt de mendicité de la généralité de Soissons; Comte DE SESMAISONS, Claude-François-Jean-Baptiste-Donatien, chevalier de Saint-Louis, colonel du régiment de Condé, infanterie; LEFEBVRE DE VILLE, Paul-Victor, capitaine au régiment d'Armagnac.

annuelle. Voici d'ailleurs la liste des 49 volumes in-8 qui constituent aujourd'hui les œuvres de la Société des sciences : 1823, 1826 (2 vol.), 1828, 1829 (2 vol.), 1831, 1832, 1833, 1834, 1835, 1837, 1838 (2 vol.), 1839 (2 vol.), 1841 (2 vol.), 1842 (2 vol.), 1843, 1845, 1846 (2 vol.), 1847 (2 vol.), 1848, 1849, 1850, 1851, 1852, 1853, 1854, 1856 (2 vol.), 1857, 1858, 1859, 1860, 1861, 1862, 1863 (2 vol.), 1864, 1865, 1866, 1867 (2 vol.), 1868.

Les séances ordinaires de la Société sont bi-mensuelles ; elles ont lieu dans les locaux qui lui sont spécialement affectés à l'Hôtel-de-ville. Elle tient de plus, chaque année, une séance publique, dans laquelle elle distribue, après concours, des récompenses aux sciences, à la littérature, aux beaux-arts, à l'agriculture, à la moralité. Parmi les prix importants fondés par dispositions testamentaires dont elle a la libre destination, nous devons citer le prix et la pension institués par le peintre Wicar.

La Société des sciences administre les musées, qu'elle a du reste, pour la plupart fondés et augmentés par sa seule initiative. C'est à elle que le peintre Wicar légua sa galerie de dessins de maîtres, et c'est spontanément qu'elle en a offert à la ville de Lille la nu-propriété. Elle correspond avec les principales associations savantes de l'ancien et du nouveau monde.

La liste de ses membres titulaires depuis sa fondation jusqu'à nos jours serait impossible à relever, par suite des lacunes laissées çà et là dans la publication des *Mémoires*. Nous nous bornerons à reproduire les noms de ses membres au 1er janvier 1869, avec la date de leur admission :

1. 1823. Verly, Charles, archéologue et numismate, correspondant du ministère de l'Instruction publique, *membre honoraire*.

2. 1823. Moulas, Paul, poète et traducteur, *membre honoraire*.

3. 1824. Kuhlmann, Frédéric, chimiste, correspondant de l'Institut.

4. 1828. Danel, Louis, musicien didactique.

5. 1836. Benvignat, Charles, architecte et peintre.

6. 1840. Testelin, Achille, médecin-oculiste.

7. 1841. Cazeneuve, Valentin, directeur de l'Ecole de médecine de Lille.

8. 1842. Chon, François, professeur d'histoire à la Faculté de Lille, *président*.

9. 1843. Delerue, Victor, fabuliste, juge-de-paix.

10. 1844. Bachy, Charles, agronome, *trésorier*.

11. 1847. Chrestien, Jules, professeur adjoint à l'Ecole de médecine.

12. 1848. Lavainne, Ferdinand, compositeur de musique.

13. 1848. Corenwinder, Benjamin, chimiste et agronome.

14. 1848. Parise, Jean, professeur à l'Ecole de médecine.

15. 1848. Dupuis, Albert, littérateur.

16. 1849. Deligne, Jules, littérateur.

17. 1852. Blanquart-Evrard, Louis, peintre et photographe.

18. 1852. Colas, Alphonse, peintre, directeur des Ecoles académiques de Lille.

26

19. 1852. VIOLETTE, Henri, chimiste, directeur de la Manufacture impériale des salpêtres de Lille.

20. 1852. GARREAU, Lazare, chimiste, professeur à l'Ecole de médecine.

21. 1852. MEUREIN, Victor, chimiste et météorologiste, pharmacien.

22. 1854. COX, Edmond, manufacturier.

23. 1854. CANNISSIÉ, Georges, littérateur et polyglotte.

24. 1856. PAEILE, Charles, bibliothécaire et archiviste communal de Lille.

25. 1858. VIOLETTE, Charles, chimiste, professeur à la Faculté.

26. 1858. GUIRAUDET, Paul, mathématicien, doyen de la Faculté.

27. 1858. MATHIAS, Ferdinand, ingénieur de la traction au chemin de fer du Nord.

28. 1859. DE COUSSEMAKER, Edmond, archéologue, correspondant de l'Institut.

29. 1859. HOUZÉ DE L'AULNOIT, Alfred, professeur d'anatomie à l'Ecole de médecine.

30. 1859. DE MELUN, Anatole, historien.

31. 1860. VANHENDE, Edouard, numismate, chef d'institution, *secrétaire des correspondances*.

32. 1860. DARESTE DE LA CHAVANNE, Camille, naturaliste, professeur à la Faculté.

33. 1861. HOUZÉ DE L'AULNOIT, Aimé, avocat.

34. 1862. DE NORGUET, Anatole, naturaliste, *bibliothécaire-archiviste*.

35. 1862. LETHIERRY, Lucien, entomologiste.

36. 1863. VANDENBERGH, Émile, architecte.

37. 1863. LEURIDAN, Théodore, historien, bibliothécaire communal de Roubaix.

38. 1863. KUHLMANN fils, Frédéric, chimiste.

39. 1863. DESPLANQUE, Alexandre, paléographe, archiviste départemental.

40. 1864. MENCHE DE LOISNE, Henri, ingénieur des ponts-et-chaussées, *vice-président*.

41. 1864. REYNART, Edouard, peintre, administrateur des musées.

42. 1865. ROUSSEL-DEFONTAINE, manufacturier à Tourcoing.

43. 1865. GOSSELET, Jules, géologiste, professeur à la Faculté.

44. 1867. MOSSOT, Émile, littérateur, professeur au lycée de Lille, *secrétaire-général*.

45. 1867. TELLIEZ, Réné, économiste, juge au tribunal civil de Lille.

46. 1868. BOIRE, Émile, ingénieur civil.

47. 1868. DUTILLEUL, Jules, littérateur, manufacturier.

48. 1868. HANRIOT, Théodore, physicien, professeur à la Faculté.

Sont membres honoraires : le maréchal commandant le 2e corps d'armée, le général commandant la 3e division militaire, le préfet du Nord et le maire de Lille.

Sont membres de droit : le recteur de l'Académie de Douai, et l'inspecteur de l'Académie à Lille. La Société compte de plus 137 membres correspondants.

SCRIVE-LABBE (ANTOINE), importateur en France de la fabrication mécanique des car-

des et de la filature de lin, est né à Lille en 1789 et mort en la même ville en février 1864. Doué d'aptitudes remarquables pour l'industrie, il continua d'abord, mais en lui donnant une grande extension, l'exploitation d'une fabrique de cardes que ses parents avaient établie à Lille vers 1795. Les produits de cette industrie naissante, exposés en 1806, lors de la première exposition nationale, lui valurent une médaille d'argent, qui fut suivie de plusieurs médailles d'or, aux expositions suivantes.

En 1821, la fabrication des cardes ayant pris une importance considérable, il partit pour l'Angleterre dans le but d'en rapporter les machines nouvelles qui, en remplaçant mécaniquement le travail manuel, donnaient à meilleur compte des résultats infiniment supérieurs.

L'entreprise était hasardeuse: les Anglais qui, à cette époque, n'avaient point encore été à l'école de Cobden, punissaient *de mort* les exportateurs de leurs machines; et ce ne fut qu'au prix de mille dangers, à travers des aventures scabreuses et après plusieurs vaines tentatives, qu'Antoine Scrive réussit à introduire dans notre patrie la première *machine à cardes*. Son énergie et sa persistance ayant enfin triomphé, il fonda à Lille l'important établissement qui, depuis lors, est resté le plus complet de France. En 1834, il reçut la décoration de la Légion-d'Honneur en récompense de ses vaillants efforts. Dans la même année, témoin des misères que l'importation des fils mécaniques anglais avait causées dans nos campagnes, en ruinant notre filature à la main, il reprit la route de l'Angleterre pour étudier sur les lieux le système qui seul pouvait rendre à notre industrie son ancienne prospérité. Revenu avec les connaissances et le matériel nécessaires, il entreprit bravement la concurrence, sans se laisser intimider par la baisse de 30 % dont les Anglais frappèrent soudain leurs prix, dans l'espoir d'écraser dans l'œuf la filature française. C'est alors qu'après différentes entrevues avec M. Thiers, dans lesquelles il entretint l'illustre ministre de Louis-Philippe de la nécessité d'un tarif protecteur, Scrive obtint l'établissement de droits d'entrée suffisants pour permettre à cette industrie, qui, créée par Philippe de Girard, était devenue à la suite de nos désastres militaires la proie de l'étranger, de s'acclimater peu à peu en France. Dès lors, les manufactures de Scrive se développèrent dans une immense proportion; ses vastes ateliers excitèrent l'intérêt d'augustes personnages, Charles X, Louis-Philippe et Napoléon III les visitèrent tour à tour, et, en 1855, la croix d'officier de la Légion-d'Honneur vint couronner l'active carrière de notre courageux concitoyen.

Vétéran de l'industrie française, Scrive-Labbe a traversé sans faiblesse les crises, si fatales à notre commerce, qui ont marqué la première moitié de ce siècle; et malgré ses audaces et ses sacrifices, il a su, grâce à son intelligence et à son indomptable persévérance, surmonter tous les obstacles et transmettre

à ses six fils un des noms les plus honorables de l'industrie européenne.

SCRIVE (Gaspard-Léonard), médecin militaire, né à Lille, le 13 janvier 1815, mort en 1861, entra au service en 1833. Aide-major en 1837, major en 1844, médecin principal de deuxième classe en 1852 et de première en avril 1854, chef du service de santé de l'armée de Crimée, il fut nommé en 1856, inspecteur général du même service et officier de la Légion-d'Honneur. On a de lui : *Traité théorique et pratique des plaies d'armes blanches* (1844); *Cours de petite chirurgie en 24 leçons* (1851) ; *Esquisse historique et philosophique des maladies qui ont sévi sur les soldats de l'armée d'Orient* (1856) ; *Relation médico-chirurgicale de la campagne d'Orient* (1857; 2e édit., 1858).

SEITER (Louis-Antony), journaliste, est né à Tarente (royaume de Naples) le 14 octobre 1805. Son père, qui était chef de bataillon d'artillerie, le ramena en France en 1811 et le plaça deux ans après au lycée de Douai. Lorsqu'il eut terminé ses études, M. Seiter embrassa la carrière de l'enseignement : de 1826 à 1832, il dirigea une institution à Arras, et de 1832 à 1838 il exerça les fonctions de principal au collége de Saint-Pol. Une injustice qui le priva d'un avancement mérité lui fit donner sa démission. Il s'était déjà, à cette époque, essayé dans le journalisme, en fondant en 1837 la *Revue littéraire et scientifique du Pas-de-Calais*. En 1838, il abandonna ce journal (qui dura jusqu'en 1846) pour entrer à la *France septentrionale*, de Lille, dont on lui offrit la rédaction. Cette gazette avait été fondée par l'opposition quelques années auparavant. Elle avait déjà passé des mains de Sproit, son premier rédacteur en chef, dans celles de Baju (voir ces noms) ; elle avait pour collaborateurs Henry Bruneel, Mulliez, Th. Rouzé, et surtout M. Thémistocle Lestiboudois, aux projets duquel elle était particulièrement consacrée. L'année suivante, M. Lestiboudois ayant été élu député, la *France septentrionale* devint un organe superflu et cessa de paraître. M. Seiter quitta alors définitivement le journalisme, pour prendre, en 1844, les fonctions de secrétaire de la mairie de Wazemmes. De 1828 à 1836, il avait aussi collaboré pour la partie littéraire au *Propagateur* et au *Progrès du Pas-de-Calais*. Plusieurs des articles qu'il a écrits dans ces journaux ont été reproduits dans les *Miscellanées*, recueil publié à Arras par F. Degeorges.

SEMET (Louis-Toussaint), littérateur et bibliophile, né à Lille le 29 janvier 1805, est mort dans la même ville le 28 mai 1857. Professeur de littérature ancienne et moderne, longtemps directeur de la bibliothèque de Lille, cet érudit a continué l'œuvre de classement et le catalogue des livres de la ville commencés par Lafuite. Il a publié plusieurs ouvrages poétiques : *Jeanne d'Arc*, poème en dix chants (Lille, Bronner-Bauwens, 1832); *Guillaume de*

Nassau, poème en dix chants (id., id., 1832); *Souvenirs poétiques* (id., id., 1833); *Mélanges littéraires* (id., Bracke, 1846); *Miscellanées* (id., Lefebvre-Ducrocq, 1851); et trois recueils de *Poésies* (1845, 1846, 1847), en collaboration avec J. Barrois.

SEMET (THÉOPHILE), né et mort à Lille, a écrit dans les journaux de cette ville un grand nombre d'études littéraires et d'articles d'actualité sous le titre général *Hommes et Choses*, des acrostiches, des anagrammes, des jeux de mots, etc.

SEMET (THÉOPHILE-AIMÉ-ÉMILE), fils du précédent, compositeur de musique, né à Lille le 6 septembre 1824, suivit les cours du Conservatoire de cette ville et partit pour Paris quand ses succès classiques lui eurent facilité l'accès de l'Académie royale de musique. Ses débuts comme compositeur avaient donné de grandes espérances aux partisans de l'école française; malheureusement, l'insuccès de sa dernière partition, *Ondine*, semble l'avoir découragé, et, depuis lors, il n'a rien produit. Ses œuvres sont : *La petite Fadette* (musique de vaudeville : couplets et ensemble); *les Nuits d'Espagne*, opéra-comique en deux actes (Paris, Théâtre-Lyrique) : *la Demoiselle d'honneur*, opéra-comique en trois actes (Paris, Théâtre-Lyrique, 1856); *Gil-Blas*, opéra-comique; *Ondine*, opéra-comique en trois actes (Paris, Théâtre-Lyrique, 1863). Les œuvres de M. Semet, sauf les deux dernières, ont été jouées au Grand-Théâtre de Lille, où elles ont été chaleureusement accueillies : la première en 1854, la seconde en 1855 et la troisième en 1856.

SERATSKY-WOLF (ALPHONSE), peintre, né à Boulogne-sur-Mer, le 25 janvier 1844, vint dès sa plus tendre enfance habiter Lille, et entra aux Ecoles académiques de cette ville vers 1860. En 1865, ses progrès lui valurent de la part du Conseil municipal une pension qui lui permit d'aller continuer ses études à Paris. Nouvel arrivé dans ce que l'on est convenu d'appeler la « République des arts, » ce jeune artiste a encore peu produit. Nous ne connaissons de lui que des *portraits*, *une Baigneuse*, et *la Descente de la colline*, tableau qui tient à la fois du paysage et du genre, et qui témoigne d'une remarquable vigueur de touche.

SERRUR (HENRI-AUGUSTE-CÉSAR), peintre d'histoire, né à Lambersart-lez-Lille le 21 pluviôse an II (9 février 1794), mort à Paris en 1852. Elève des Ecoles académiques de Lille, il remporta en 1810 la première médaille de la classe du modèle vivant, et fut, en 1815, pensionné de la ville à Paris. Entré dans l'atelier de Regnault, il fut admis, le 20 février 1815, à l'Ecole des Beaux-Arts, où il gagna deux ans après le prix du torse. Il a exposé de 1819 à 1850, à Paris, où il a été médaillé en 1836 (3e classe) et en 1837 (2e classe), à Lille, à Valenciennes et à Douai. Sa palette a été des plus fécondes. Nous connaissons de lui : *Saint Waast guérissant un aveugle* (cathédrale d'Arras); *Tobie ensevelissant un Hébreu* (Musée de

Rennes); *Camoëns* (Musée de Valenciennes); *Soldat blessé* (Musée de Douai); *Charles X* (commandé à plusieurs exemplaires par le roi pour les cours étrangères); l'*Assomption*, d'après Titien (comm. par le gouvernement pour l'Ecole des Beaux-Arts de Paris); *Mort d'Agamemnon* (Musée de Lille); *Castor et Pollux conduisant Hélène à Ménélas* (ibid.); *Ajax* (ibid.); *le Meurtre de Rizzio; le Siége de Constantine,* etc.

SILVY, littérateur, mort vers 1810, à Lille, où il exerçait depuis de longues années la profession d'avocat. Les *Mémoires* de la Société des sciences, dont il faisait partie, renferment plusieurs de ses productions : *Eloge de Montlinot; du Droit de cité et de bourgeoisie à Lille; la Police à Lille; les Sciences et les arts à Lille sous Philippe-le-Bon; Notice nécrologique sur Faubert.* Silvy a aussi cultivé la poésie; on a de lui en ce genre, une ode philosophique sur l'*Art d'être heureux*, un *Sonnet à la Vierge,* une *Epître à Clémence Isaure,* etc.

SINSOILLIEZ (ADOLPHE), compositeur de musique, né à Lille le 29 avril 1815, fonda dans cette ville, avec Henry Bruneel, une société artistique qui jouit d'une assez grande réputation : l'*Association musicale.* Créateur de la *Société de secours mutuels des artistes de Lille*, il fut médaillé par l'Empereur pour services rendus à cette institution. Il a composé un très-grand nombre de morceaux de musique de danse, quadrilles, polkas, valses; des romances, des chœurs, des ouvertures, des marches, des pas redoublés, pour symphonies, harmonies et fanfares.

SIX (HENRI), chansonnier, né à Lille le 21 février 1820, étudia sans maîtres la musique, art dans lequel il acquit assez de réputation pour que son nom ait figuré dans la plupart des concerts de notre contrée, de 1840 à 1858. En 1856 et 1857, il publia deux recueils de chansons et pasquilles lilloises, au nombre desquelles figurent l'*Homme bleu* et les *Crinolines* qui jouirent d'une grande vogue, et qui ont été tirées à part et reproduites dans différentes revues orphéoniques. Depuis plusieurs années, M. Six a renoncé au rôle de chansonnier, aussi bien comme auteur que comme interprête, pour se consacrer au commerce.

SMYTTÈRE (le docteur PHILIPPE-JOSEPH-EMMANUEL DE), historien et naturaliste, né à Cassel (Nord) le 19 janvier 1800, reçut son diplôme de docteur en médecine à Paris, en 1827. Directeur de l'établissement thermal d'Enghien en 1835, puis professeur de pharmacologie et de botanique à l'école d'accouchement de Paris (1836), il fut nommé en 1838 titulaire de la chaire d'histoire naturelle médicale à l'école d'Amiens, et fonda dans cette ville un cours public de zoologie et de botanique appliquées aux arts et à l'économie domestique. Désireux de se rapprocher de son pays natal, il quitta ces fonctions en 1840 pour accepter la direction médicale de l'asile

d'aliénés des Frères Saint-Jean-de-Dieu et continua à Lille le cours public qu'il avait créé à Amiens. L'année suivante, il fut nommé, par décision du ministre de l'Intérieur, médecin en chef de l'établissement des femmes aliénées de Lille, poste qui lui fut enlevé en 1848; puis, lorsque les passions politiques furent calmées, il obtint, à titre de compensation, la direction d'un établissement analogue à Rouen. Diverses missions médicales lui furent confiées ensuite auprès des établissements d'aliénées de la Lorraine et de l'Anjou, jusqu'au moment où il fut rappelé à ses anciennes fonctions de médecin en chef des aliénées de Lille. Il prit sa retraite, avec le titre de médecin en chef honoraire, à l'époque où cet établissement fut transféré de Lille à Bailleul. M. de Smyttère se fixa alors à Cassel, dont le séjour lui était utile pour les travaux historiques auxquels il avait depuis longtemps consacré ses loisirs. En 1864, il provoqua une souscription dans le but de perpétuer la mémoire de la bataille du Val de Cassel, gagnée en 1677 par Philippe d'Orléans, frère de Louis XIV, sur les Espagnols et les Hollandais commandés par le prince d'Orange. Le succès ayant couronné ses démarches, et un décret impérial du 25 janvier 1865 ayant autorisé l'entreprise, l'inauguration de l'obélisque commémoratif de ce fait d'armes eut lieu le 25 septembre de la même année. A cette occasion, M. de Smyttère, déjà membre de la Commission historique du Nord, des Sociétés des sciences de Lille, des Antiquaires de la Morinie, des Antiquaires de la Picardie, du Comité flamand, etc., reçut les palmes d'officier de l'Instruction publique.

M. de Smyttère a beaucoup produit; on lui doit comme naturaliste: *Physiologie pharmaceutique et médicale* (avec figures, 1829); *Tables synoptiques de l'histoire naturelle médicale des animaux et des plantes* (avec 600 figures, 1829); *Botanique et pharmacologie élémentaires* (1837); *Notice statistique, historique et médicale* de l'Asile public d'aliénées de Lille (1847); *Considérations sur les aliénés et leur traitement* (1862); *Hygiène populaire,* à l'usage des habitants du nord de la France. Comme historien, il a publié: *Topographie historique, physique, statistique et médicale* de la ville et des environs de Cassel (Nord), (1828 et 1833, avec cartes et planches); *Discours historique sur Cassel* (1860); *Fragments historiques sur les Pères Récollets de Cassel (Mémoires de la Société scientifique de Dunkerque*, 1862); *Notice historique sur les armoiries, scels et bannières de la ville de Cassel, de sa châtellenie et de ses seigneurs et dames* (avec planches. *Annales du Comité flamand,* 1862) (1); *Statistique archéologique du canton de Cassel* (Lille, 1863); *Notes sur d'anciens registres et des archives de la cour et de la ville de Cassel* (1864, *Bulletin du Comité flamand*); *Mémoire historique sur l'apanage de Robert de Cassel en* 1320 (avec planches et cartes.

(1) Cette notice a été publiée en brochure.

Bulletin du Comité flamand, 1864); *la bataille du Val de Cassel en 1677, ses préludes et ses suites* (avec planches. Hazebrouck, 1865); *Recherches historiques sur les seigneurs et dames de Cassel, aux XIe et XIIe siècles (Bulletin de la Commission historique du Nord*, 1866) (1); *Historique des seigneurs et dames de Cassel et des châtellenies voisines, aux XIIIe, XIVe et XVe siècles* (2 vol.); *les Maisons de Flandre et de Bar* (2 vol.); enfin, divers travaux historiques sur le pays d'Auxerre, que M. de Smyttère habite actuellement *(Bulletin de la Société des sciences naturelles et historiques de l'Yonne)*.

SOUCHON (François), peintre et dessinateur, né à Alais (Gard), en 1787, mort à Lille le 5 avril 1857, fut élève de David et collaborateur de Xavier Sigalon. En 1836, la municipalité de Lille lui confia la direction de l'Ecole de peinture de cette ville, fonctions qu'il garda jusqu'à sa mort. La cathédrale de Bordeaux, les églises St-Nicolas-des-Champs, St-Nicolas-du-Chardonnet et St-Méry, de Paris, contiennent de ses œuvres; le Musée de Lille en renferme aussi un assez grand nombre : *le Mourant* (étude); *Cascatelles de Tivoli; Campagne de Rome; Résurrection de Lazare; jeune Mendiant* (d'après Murillo); *Fondation d'une chapelle à N.-D. des Neiges; saint Roch distribuant ses vêtements aux pauvres; le Couronnement d'épines* (d'après Titien); *Portrait de François Ier* (ibid.); *les Noces de Cana* (d'après Véronèse); *Paysage* (d'après Everdingen); *les Horaces* (d'après David); et seize *Dessins*. Il a pris part aux Salons de 1827, 1833, 1837, et a été lithographié par Loche et Bardel.

(1) Cette notice a été publiée en brochure.

SPROIT (J.), journaliste, d'abord collaborateur de l'*Echo du Nord*, quitta ce journal pour prendre la rédaction en chef de la *France septentrionale* (Voyez Baju et Seiter). Il a publié en 1832 une brochure intitulée : *Lettres d'un réformateur sur les établissements charitables de la ville de Lille* (Lille, Blocquel).

STEINKUHLER (Émile), pianiste et compositeur, est né à Dusseldorff, le 12 mai 1821. « Son père, gouverneur de S. A. R. le prince Alexandre de Prusse, découvrit de bonne heure en son fils une grande aptitude pour la musique. L'enfant avait à peine atteint sa quatrième année qu'il recevait déjà des leçons de piano et de violon. Enfin, à dix ans, le petit virtuose donna au théâtre de Dusseldorff, un premier concert dans lequel il joua deux morceaux de piano et deux de violon. Le séjour de Mendelsohn à Dusseldorff lui fit un grand bien, car ses leçons et son exemple ne contribuèrent pas peu à développer son éducation musicale. A cette époque, le jeune artiste se livrait avec ardeur à la composition : il avait déjà écrit un opéra en un acte, *le Châlet*, des ouvertures, des cantates, un concerto et différents morceaux pour le

piano, qu'il exécutait lui-même dans les concerts. A dix-sept ans, Steinkuhler se rendit à Francfort-sur-Mein pour terminer ses études sous la direction de l'excellent maître Aloys Schmitt. Il y resta cinq ans et y écrivit de grands ouvrages pour orchestre et pour chant, entre autres : trois symphonies qui y furent exécutées en concert, un opéra en trois actes, plusieurs ouvertures et quatuors de chant. » (1).

M. Steinkuhler vint à Lille en 1843, dans l'intention de s'y fixer, et où il ne lui fallut que peu de temps pour faire apprécier son talent et ses œuvres: quelques années après, l'Empereur Napoléon III, à son passage à Lille, lui faisait remettre une médaille d'or comme témoignage officiel de sa considération. En 1848, M. Steinkuhler fit représenter au théâtre de Dusseldorff un opéra de sa composition, dont le livret avait été écrit par M. Gollmick, d'après Shakespeare. Le moment était assez mal choisi : les esprits, en Allemagne comme en France, étaient tournés vers des préoccupations d'un ordre plus élevé, et la révolution grondait depuis Bade jusqu'à Berlin : le succès du *Naufrage* se perdit dans l'agitation causée par les événements. L'ouverture de cet opéra a été, par la suite, arrangée pour piano par son auteur et figure à la nomenclature de ses œuvres (opéra 30). C'est M. Steinkuhler qui créa à Lille et dirigea la *Société de Sainte-Cécile*, qui avait pour but d'épurer le sentiment musical par l'étude et l'exécution des œuvres des grands maîtres.

La liste des œuvres que M. Steinkuhler a publiées à Dusseldorff, Francfort, Mayence et surtout à Paris, constitue un catalogue étendu ; nous nous bornerons à citer ses principaux ouvrages : *Die Alpenhütte,* opéra-comique, *la Loreley,* ballade, *Don Cesario,* opéra-comique en trois actes, *Grande symphonie* en *mi* bémol, *Id.* en *ut* majeur, toutes deux pour orchestre, *Grande ouverture de concert* pour orchestre, *le Naufrage,* opéra-comique, *Souvenirs du Père-Gaillard,* pour piano, *Grand trio* pour piano, violon et violoncelle, *Marche impériale* pour piano à quatre mains, *Id.* pour orchestre, *la Cascade,* caprice-étude pour piano, *Marche funèbre* pour piano, *Ave verum* à quatre voix avec orgue, violons et basses, *Grande fantaisie sur la Marseillaise, les Naïades,* pour piano, *Souvenirs des noces de Figaro, O salutaris, Souvenirs de la flûte enchantée,* etc., etc.

TESTELIN (Armand-Joseph), lieutenant-colonel de la garde nationale, conseiller général et conseiller municipal, né à Lille le 22 décembre 1781 et mort dans la même ville le 20 juillet 1831, quitta le collége à l'âge de quatorze ans pour aller se ranger sous les étendards de la République. Incorporé au 14e chasseurs à cheval, il fut d'abord dirigé sur l'Espagne, puis sur l'Italie, assista au combat de Fossano, où il fit un prisonnier et sauva un officier sous le feu de l'ennemi, combattit à Novi et à Marengo, où

(1) Bischoff. *Gazette de Cologne.*

il fut frappé d'un biscaïen. Revenu à Lille en 1801, il abandonna la carrière des armes, entreprit un commerce, et se signala par une vive opposition aux tendances de la Restauration qu'il ne cessa de combattre jusqu'à la chute des Bourbons. Il prit une part très-active au mouvement révolutionnaire de 1830, contribua à la réorganisation de la garde nationale de Lille, et fut fait chevalier de la Légion-d'Honneur au commencement du règne de Louis-Philippe.

TESTELIN (Achille-Arthur-Amand), fils du précédent, chirurgien-oculiste et homme politique, né à Lille le 6 juillet 1814, revint, après avoir pris ses grades et reçu le diplôme de docteur à la Faculté de médecine de Paris, se fixer dans sa ville natale pour y exercer sa profession. Appartenant à cette jeunesse vigoureuse qui fut trempée par le flot révolutionnaire de 1830, M. Testelin n'a eu, dans sa carrière déjà longue, d'intérêt que pour deux choses : la chirurgie oculaire, science dans laquelle il a conquis une grande réputation, et la politique, à laquelle il n'a pas hésité à sacrifier son repos. A partir de la Révolution de Juillet, il fut mêlé aux événements populaires sur lesquels sa parole ardente et son caractère énergique lui donnèrent bientôt une puissante action. Ce fut surtout aux premières agitations du mouvement réformiste que sa personnalité politique s'accentua : avec MM. Bianchi et Jérôme Dutilleul, il forma une sorte de triumvirat qui personnifia à Lille l'opposition républicaine, fut nommé représentant du peuple après la révolution de 1848, siégea parmi les démocrates adversaires de la politique de l'Elysée, et fut arrêté et exilé au coup d'Etat de 1851. Il se retira à Bruxelles, où il séjourna huit ans, continuant d'y pratiquer son art, et ne rentra en France qu'à l'amnistie de 1859. De retour à Lille, il ne tarda pas à rentrer dans la lutte politique et à ressaisir complètement l'influence que sa longue absence avait à peine affaiblie. Membre de la Société des sciences de Lille depuis 1840 et correspondant de l'Académie royale de médecine de Belgique, M. Testelin a traduit, en collaboration avec M. Warlomont, le *Traité des maladies des yeux* de Mackenzie, ouvrage dont il peut, autant que l'auteur lui-même, réclamer la paternité, grâce aux notes qu'il y a ajoutées et surtout en raison de l'adjonction qu'il y a faite d'un troisième volume entièrement de son fonds. Le *Bulletin médical du Nord de la France* (Société de médecine de Lille) renferme en outre un grand nombre de travaux de cet éminent physiologiste. Sous différents pseudonymes ou même à l'abri de l'anonyme, il a fréquemment collaboré à la rédaction de la plupart des journaux libéraux de la localité, notamment au *Messager* et à l'*Echo du Nord*. En 1867, il fut envoyé au Conseil général du Nord par le parti démocratique.

TIERCE (Jean-Baptiste), historien, né à Fives-lez-Lille le

5 novembre 1806, fut successivement secrétaire du parquet de Lille (1835-44), juge-de-paix à Haubourdin (1845), puis à Roubaix (1867). Il a publié en 1860 un ouvrage intitulé : *Notes historiques sur Haubourdin et ses seigneurs* (Lille, Reboux, in-8 avec figures).

VALENTINO, musicien, né à Lille en 1785, mort à Versailles le 28 janvier 1865. Son père, d'origine italienne, était attaché comme chirurgien militaire à l'hôpital de notre ville. En 1813, Valentino épousa à Metz une nièce du compositeur Persais; celui-ci l'attira à Paris, où il entra à l'Opéra et devint chef d'orchestre avec Kreutzer et Habeneck. Quelques années après il fut nommé second maître de la chapelle royale de Charles X. 1830 lui fit perdre ces différentes fonctions; mais il obtint peu de temps après la direction de l'orchestre de l'Opéra-Comique, puis, en 1835, il créa des « Concerts-Valentino, » consacrés à la musique classique, entreprise avortée que devait remplacer un jour, mais sans aucune participation de sa part, le fameux Bal-Valentino. Vers 1838, Valentino se retira à Versailles, après avoir refusé l'offre qui lui fut faite de reprendre la direction de l'orchestre de l'Opéra.

VANACKÈRE (DÉSIRÉ-HENRI-JULIEN), imprimeur et journaliste, né à Lille le 8 juillet 1795, mort dans la même ville le 16 novembre 1851, publia, au commencement du siècle, un journal en vers, qui fut un des premiers essais de journalisme littéraire tentés à Lille. Ce genre dura peu, et, en 1806, Vanackère créa *la Feuille du département du Nord,* dont il arrêta la publication en 1810, à la suite de démêlés avec l'administration préfectorale. En 1843, il fonda le *Journal de Lille,* organe du tiers-parti, dont M. Mermet fut rédacteur en chef, et qui vécut jusqu'en 1848.

VAN BLAREMBERGHE (HENRI-JOSEPH), célèbre miniaturiste (1), né à Lille le 10 octobre 1741, mort au même lieu le 1er décembre 1826, devint, en 1774, maître de dessin des Enfants de France. Cette haute position eut suffi à le mettre à la mode et à lui attirer une immense et noble clientèle, alors même que son grand talent ne la lui eût point méritée. Van Blarembergue s'était adonné surtout à la miniature et à la gouache. Dans ce genre, son habileté tenait du prodige. Sur des surfaces microscopiques, sur des bijoux, il peignait des paysages, des bergeries, des marines, des scènes militaires ou flamandes, trouvant moyen de faire mouvoir dans un espace exigu des milliers de personnages, tous bien distincts et admirablement touchés. Inutile de dire que les

(1) Son père, Louis Van Blaremberghe, aussi célèbre que Henri lui-même, né à Lille en 1710, mort dans la même ville dans les dernières années du siècle, avait été nommé peintre du Ministère de la marine en 1772. Ses œuvres ont acquis une valeur prodigieuse. Le Musée de Versailles renferme de lui vingt-deux gouaches de grandes dimensions représentant les *Batailles du règne de Louis XV;* le Ministère de la marine a du même peintre une douzaine de *Vues de la ville, du port et du bagne de Brest;* enfin, notre concitoyen, M. Carlos Dathis, son arrière-petit-fils, possède sa *Noce de village,* qui est considérée comme l'un de ses chefs-d'œuvres. Dans la miniature à la gouache, son habileté surpassait peut-être encore celle de son fils.

bonbonnières, les éventails, les montres, les tabatières, les bagues qu'il enrichissait de son pinceau acquéraient aussitôt une valeur considérable, et que les dames de la cour de Louis XVI attachaient autant de prix à un joyau peint par Van Blarenberghe, que les gentilshommes de la Renaissance en mettaient à une garde d'épée ciselée par Benvenuto Cellini. A cette époque, les deux Van Blarenberghe, le père et le fils, collaboraient, pour ainsi dire : ils travaillaient ensemble et tous deux faisaient la miniature. Quand la Révolution fut devenue la Terreur, les deux artistes, privés de leur emploi par la mort du roi et de leur clientèle par l'émigration, songèrent à leur terre natale et revinrent à Lille. Peu après Henri fut nommé conservateur de notre Musée, encore embryonnaire. C'est à lui, raconte Bruneel dans une de ses *Causeries* (1), que l'on doit la création de l'*Esplanade,* qui a été si longtemps l'unique promenade de notre ville : le peintre était lié d'amitié avec le maréchal Berthier, prince de Wagram et ministre de la guerre, et il en obtint aisément l'autorisation de faire planter sur le terrain militaire les arbres qui, aujourd'hui, nous offrent leur ombrage.

De nos jours, les peintures des Van Blarenberghe sont cotées dans les ventes publiques à des prix fabuleux. Nous en donnerons une idée en rappelant que, à Lille, en 1865, à la mort de la dame Fabre, fille de Henri Van Blarenberghe, l'une des gouaches de cet éminent artiste a été adjugée au prix de 16,000 francs.

VANDERVINCK (ADOLPHE), décorateur, né à Lille le 28 septembre 1833, commença aux Ecoles académiques de cette ville ses études spéciales, qu'il alla ensuite terminer à Paris (1853). Sans détailler les travaux privés qu'il a exécutés avec un talent dont sa propre habitation peut donner la mesure, nous citerons parmi ses principales entreprises : la *Salle des mariages* et le *Salon de l'Empereur,* à l'hôtel-de-ville ; les décors de la *Beauté du diable,* de *Maison neuve,* de la *Grande duchesse de Gérolstein,* au théâtre des Variétés, etc.

VAN HENDE (ÉDOUARD-HENRI), numismate et archéologue, né à Lille en 1819, s'associa en 1841 à son père pour la direction du pensionnat créé par celui-ci en 1831. Il débuta presque involontairement dans la presse en 1850 : un ami, rédacteur de l'*Artiste,* lui ayant demandé avec instance un article pour son journal, M. Van Hende lui envoya une étude de numismatique, science à laquelle il consacrait ses loisirs depuis près de quatorze années. En 1852, il publia sous le titre de *Notice sur quelques monnaies frappées à Lille,* un premier essai d'archéologie locale qui fut suivi six ans après d'un ouvrage d'une importance capitale, *la Numismatique lilloise* (Lille, Danel, 1858), dont l'édition fut enlevée en quelques semaines et qui valut à son auteur une *mention honorable* de l'Académie des inscriptions et

(1) *Echo du Nord* du 24 décembre 1857.

belles-lettres et les titres de membre de la Commission historique du Nord (1859), de la Société impériale des sciences et arts de Lille (1860), et de la Société numismatique de Belgique. De 1861 à 1868, il écrivit un assez grand nombre de mémoires numismatiques, de rapports bibliographiques et historiques qui parurent dans le *Bulletin de la Commission historique* (tomes V, VI, VII, VIII, IX et X), et dans les *Mémoires de la Société des sciences* (1861-68), et fit éditer sous forme d'agendas huit volumes d'*Ephémérides lilloises* (Lille, Danel), destinés à servir de jalons à un *Précis de l'histoire de Lille*, dont nous souhaiterions voir un jour la publication. Nommé en 1865 membre de la Commission d'archéologie et de numismatique, il succéda à M. Ch. Verly dans la commission du Musée des médailles, fondé par ce dernier en 1824; en 1866, il fut fait officier d'Académie; en 1867, l'Association des anciens élèves du Lycée de Lille le choisit pour secrétaire et, en 1868, la Société des antiquaires de France lui adressa le diplôme de membre correspondant.

VENZAC (Louis), journaliste, succéda en 1855 à M. Dayez comme rédacteur en chef de la *Vérité*. (Voir Dayez père, page 52).

VERDIER (Victor-Jules), organiste et compositeur, né à Lille le 21 juillet 1820, passa deux années au Conservatoire de cette ville, obtint un premier prix, puis continua seul ses études d'harmonie et de contrepoint. En 1839, il fonda spontanément et gratuitement pour les écoles primaires, des cours de chant dont la direction lui a été depuis officiellement conférée; vers 1854, il organisa de même le cours communal de chant à Lannoy. Organiste de la paroisse de Saint-Martin d'Esquermes depuis 1844, il a composé différentes pièces de musique sacrée : *Tantum ergo* et *O salutaris*, qui ont été éditées par E. Mathieu, à Paris; *Sub tuum, Stabat mater*, trois *O salutaris*, deux *Adoro te*, et un *Ave Maria* à trois voix, qui sont restés manuscrits. Il a publié aussi deux romances : *la Messagère rapide* et *Il faut honorer la vieillesse*.

VERLY (François), architecte, dessinateur et graveur, né à Lille le 9 mars 1760, mort à Saint-Saulve le 24 août 1822, fut d'abord élève de nos Ecoles académiques, puis de l'Académie royale des beaux-arts de Paris, où il resta six ans et où il se lia d'une étroite amitié avec le peintre David et les architectes Percier et Fontaine. En 1784, sa composition du *Tombeau des souverains*, remporta le grand prix d'architecture, et l'année suivante, il obtint par la protection de Moreau, architecte du roi, et du comte d'Angervilliers, directeur des académies et maisons royales, la direction des fêtes qui eurent lieu à Paris à l'occasion de la naissance du Dauphin. Rentré à Lille en 1787, il y dessina et fit exécuter le *Colysée*, jardin public qui fut célèbre à cette époque, mais dont il ne reste plus de vestiges

aujourd'hui (1) ; puis, sur les ordres du prince de Soubise, il construisit la salle de spectacle du camp de Saint-Omer, également détruite de nos jours. Il fut alors appelé à Arras par l'évêque, Mgr de Couzié, qui le chargea de la reconstruction du séminaire de St-Louis, de la restauration du palais épiscopal et lui fit confier le remaniement de la voirie municipale. En 1791, la Municipalité de Lille le choisit pour organiser la fête de la *Confédération des trois départements*, qui eut lieu en cette ville le 6 juin, et dont François Verly a pris soin de nous transmettre la *vue d'ensemble* dans une eau-forte burinée de sa main. C'est également à lui que l'on doit les eaux-fortes représentant la *Démolition de la sainte chandelle d'Arras* et le *Plat à barbe lillois,* épisodes dont il fut témoin oculaire. Le croquis original de ce dernier incident, esquissé par lui sur les lieux mêmes, figure actuellement au Musée de Lille, et a fait le sujet d'un tableau bien connu du peintre Louis Watteau (2). A la suite de la destruction partielle de Lille par les Autrichiens (1792), François Verly fut invité à produire des projets de reconstruction et d'embellissement, qui furent acceptés par la Municipalité, mais dont la Terreur vint empêcher la réalisation. Parmi les dessins authentiques qui restent de ces projets, nous pouvons citer : *la Place de la Reconnaissance, le Prytanée et le Beffroi, les Bains et le Théâtre du peuple,* etc. Vers 1802, M. d'Herbouville, préfet des Deux-Nèthes, le manda à Anvers pour construire *l'Hôtel-de-Ville, la Préfecture, le Musée* et différentes *Casernes,* travaux à la suite desquels les fonctions d'architecte de la ville d'Anvers furent offertes à notre concitoyen, qui les accepta et dota bientôt cette importante cité d'un *Lycée,* de *Prisons,* d'un *Théâtre* et d'un *Palais-de-Justice.* Enfin, les fêtes qu'il conçut et le palais qu'il créa pour l'entrée de Napoléon à Anvers, lui valurent le titre d'Architecte honoraire de l'Empereur.

A la suite des événements de 1814, il fut destitué et alla se fixer à Bruxelles, où sa réputation le suivit. Il y retrouva son ancien ami, le peintre David, alors exilé. Nommé architecte du gouvernement belge, il construisit le *Palais-de-Justice* de Bruxelles, et fit subir à cette ville les mêmes transformations d'assainissement qu'il avait pratiquées à Anvers. A la suite des fêtes de l'Allée-Verte et de la réception du prince d'Orange, le gouvernement lui conféra le titre de professeur honoraire de l'Académie royale.

Pendant un long séjour qu'il fit alors en Bohême, chez le prince de Lœweinstein, un incendie ruina de fond en comble le palais du parc de Bruxelles.

(1) Le *Colysée* s'étendait dans l'espace compris entre la route de Dunkerque et la Deûle. C'est la première tentative de jardin pittoresque qui ait été faite dans la contrée, où jusqu'alors le genre « géométrique » de Le Nôtre était resté en vogue. Le *Colysée*, dont le peintre Watteau nous a seul transmis le souvenir dans quelques-unes de ses toiles, était une sorte de Casino comparable à ceux des villes thermales, et assez semblable au Pré-Catelan, qui était si fort à la mode à Lille il y a quelques années.

(2) Le graveur Lallou a reproduit le tableau de Watteau dans une vignette sur bois qui servait de frontispice au journal le *Barbier de Lille*.

Cette catastrophe, habilement exploitée par les ennemis de l'architecte, qui voyaient avec jalousie un Français occuper une position enviée, marqua le terme de la faveur de François Verly : quand il revint de Bohême, la froideur qu'on lui témoigna ne lui prouva que trop sa disgrâce. Le chagrin qu'il en ressentit, contribua à altérer sa santé déjà ébranlée : après deux ans de convalescences et de rechûtes successives, il s'en alla mourir dans la villa d'un de ses amis, auprès de St-Saulve.

Le Musée des dessins de Lille possède de lui différentes études, entre autres : le *Portique du Panthéon,* face et perspective, qu'il avait offert au Magistrat à son retour de Paris, en 1787. François Verly a fait partie du Collége des philalèthes de Lille, à partir de 1788 (1).

De ses deux neveux, Charles et Albert Verly, le premier fut son élève et fait l'objet de la notice suivante; le second, né à la Jamaïque, où ses parents avaient émigré à la suite de l'insurrection de Saint-Domingue, fut amené et élevé à Lille, fit ses études au Collége de cette ville, entra à l'Ecole de cavalerie de Saumur, passa au 6e chasseurs, puis aux guides, et est parvenu à une des plus hautes positions militaires de la maison de l'Empereur : il est actuellement colonel des Cent-gardes.

VERLY (Charles), archéologue, neveu et élève du précédent, est né à Lille en 1794. Doyen de la Société impériale des sciences et arts, dont il fait partie depuis 1822, administrateur des Ecoles académiques de peinture, d'architecture et de dessin, membre fondateur de la Commission historique du Nord, du Comité flamand, de la Société française d'archéologie et de numismatique, etc., il fut l'un des organisateurs du Musée Wicar, l'un des fondateurs du Musée industriel (1854) et le créateur du Musée des médailles (1824). M. Ch. Verly est auteur du *Catalogue des médailles du Musée de Lille* (Lille, Danel, 1860, in-8, 637 pages), d'une *Description des médailles de la Révolution de* 1848, qui est demeurée inachevée, et d'une *Description des médailles du règne de Napoléon III,* dont le premier volume seul a été publié.

VERMERSCH (Eugène), journaliste, né à Lille le 13 août 1845, fit ses études au collége libre de Marcq-en-Barœul et entra à l'Ecole de médecine de Paris. Il préféra bientôt le journalisme à la clinique. Dès 1864, il publia une brochure, le *Latium moderne*, et envoya des articles à différentes gazettes lilloises : l'*Echo de Lille, le Peuple,* le *Journal populaire de Lille ;* en 1865, il lança une seconde brochure, *de l'Ostracisme littéraire,* puis vinrent *les Printemps du cœur,* poésies, *Saltimbanques et Pantins, Lettres à Mimi sur le quartier latin,* (1866), *les Hommes*

(1) M. H. Verly a écrit et publié en 1869, une biographie détaillée de l'architecte François Verly, son grand-oncle (Lille, Degans et Lagache, in-8, avec gravures et photographies), mais cette brochure, tirée à 40 exemplaires, n'a point été répandue dans le commerce.

du jour, deux séries (1866-67), *le grand Testament du sieur Vermersch*. en vers, *la Lanterne en vers de Bohême, la Chronique scandaleuse*, et enfin, *les Binettes rimées*. M. Vermersch a écrit dans *le Hanneton, la Lune*, l'*Eclipse*, *le Nain-Jaune, le Bulletin international, la Vie parisienne, le Satan, le Corsaire, Paris-Magasine, la Chasse et la Pêche, le Théâtre-Journal, le Charivari, Paris-Caprice*. Il a actuellement sous presse trois volumes de poésies : *Livre d'heures galantes et gourmandes*, les *Harmonies voilées*, les *Poésies vivantes*, et un ouvrage historique intitulé : *Philosophie de la révolution française*.

VERMESSE (Louis), philologue, né à Lille le 6 septembre 1837, est mort dans la même ville le 18 février 1865. Ses parents, qui vivaient du produit d'un modeste commerce d'épicerie dans le quartier le plus populeux de la ville, avaient d'abord utilisé pour le service de leur magasin la précoce intelligence de leur enfant; celui-ci, craintif et doux par caractère, parlait peu, ne se livrait guère, mais en revanche regardait, écoutait et observait beaucoup. Ce fut là la source première où il puisa ses connaissances sur les patois du Nord, à l'étymologie desquels il a consacré par la suite les années de sa courte jeunesse. Son début fut une petite brochure dans laquelle il décrivit, sous le titre de l'*Amusement d'un Lillois*, les coutumes, les chansons, les fêtes, le langage de l'ouvrier de Lille. Il s'essaya ensuite par des articles de mœurs qu'il publia dans différents journaux français ou belges, des compte-rendus de concerts et des causeries musicales insérés dans l'*Orphéon* et dans *la France chorale*, dont il fut pendant quelque temps le correspondant. Sa *Lettre sur le patois* fut son premier travail sérieux dans le genre qu'il allait adopter. Elle fut suivie de la *Biographie de Cottigny-Brûle-Maison*, puis du *Vocabulaire du patois lillois*, qui parut en 1861. Cette dernière publication fut accueillie avec faveur par la presse de Belgique et de la région du nord de la France. On comprit que l'auteur possédait une solide érudition spéciale et on l'engagea vivement à étendre à tout l'ancien pays wallon ses recherches et ses observations. Fort des encouragements qui lui arrivaient de toute part, il se remit ardemment à l'ouvrage et travailla à la formation d'un *Grand Dictionnaire du patois de la Flandre française ou wallonne*. Il venait de le terminer enfin et commençait à en écrire la préface lorsque la mort le surprit. Ce dernier ouvrage a été publié deux ans après, par les soins de M. Desrousseaux, de Lille, et édité par M. Crépin, libraire à Douai.

VERNIER (Valery), littérateur, né à Lille le 30 juin 1828, débuta dans la carrière littéraire en 1854, par un roman en vers qui eut beaucoup de succès : *Aline ou le Journal d'un jeune homme* (réédité en 1869. Paris, Lacroix, Verboeckhoven et Cie, in-12). Le bruit qui se fit autour de cette œuvre

eut pour effet d'éviter à son auteur les épreuves pénibles qui sont trop souvent le partage des néophytes de l'art : M. Valery Vernier conquit du premier coup sa place dans la presse. Un an plus tard, il publia *Greta*, son premier roman en prose ; puis, successivement : *Comment aiment les femmes, les Femmes excentriques, une Lucrèce de ce temps-ci ;* enfin, en 1866, un charmant recueil de poésies intitulé : *Les Filles de minuit*, édité avec luxe par Perrin, de Lyon. C'est M. Valery Vernier qui a créé le *Quart-d'Heure*, jolie revue que son nom semblait prédestiner à une fin prématurée. Après avoir fait pendant plusieurs années la critique musicale de l'*Artiste*, il a collaboré au *Nain-Jaune*, au *Peuple*, à *la Revue nouvelle*, à *la Revue française*, à *la Revue du XIXe siècle*, etc. Il a, en outre, fait représenter sur le théâtre de Lille une comédie intitulée : *Le Fou de province*, et a publié dans le *Temps* un roman-feuilleton, l'*Amoureux de Marguerite* (1868).

VERNIER (Carlos), frère du précédent, né à Lille en 1835, a écrit des articles d'art et des fantaisies au *Propagateur*, sous les pseudonymes de Paul Adam, Armand Duval, Armand Dill (1865-66), dans l'*Echo de Lille*, sous les initiales A. C. (1865), dans le *Journal du peuple*, sous les pseudonymes d'Arm. Duval et de Gill (1865), et enfin dans l'*Abeille lilloise* (1867). Il a aussi publié en 1866, sous le pseudonyme de Georges Walff, un recueil de fantaisies intitulé : *Les Amours fatalistes* (Lille, Beghin ; Paris, Baillieu).

VINCENT-CALBRIS (Sophie), peintre de paysage, née à Rouen en 1822, morte à Lille le 6 février 1859, eut d'abord pour maîtres Renouard et Bellanger, puis devint élève du paysagiste Rémond. En 1854, Sophie Calbris vint habiter Lille, où elle épousa M. Ch. Vincent, chef de bureau à la préfecture du Nord et secrétaire de la Commission historique. Bien qu'enlevée prématurément aux arts, Sophie Vincent-Calbris s'était fait dans son genre une réputation justement méritée : les journaux de Paris, Lille, Bordeaux, Rouen, Boulogne, Cambrai, villes dans lesquelles elle a exposé à plusieurs reprises, ont été unanimes à reconnaître la finesse de sa touche et la grâce poétique de son talent. Peu de jours après la mort de cette artiste, on lisait dans la *Revue des Beaux-Arts :* « Mme Vincent-Calbris avait montré depuis longtemps d'heureuses dispositions pour le paysage et son nom a retenti avec un certain éclat dans les concours de peinture, où ses compositions lui valurent toujours les éloges de la critique et souvent les récompenses du jury. Nous n'avons qu'à rappeler ici les expositions de Paris (1853 à 1857), de Bordeaux, de Cambrai, de Boulogne-sur-Mer, et dernièrement celle de Rouen. En dehors de son talent de peintre, on louait encore en Mme Vincent-Calbris la femme de cœur et d'esprit, dont les qualités étaient rehaussées par une rare modestie. »

(1er mars 1859). Parmi les œuvres dues au pinceau trop tôt brisé de Sophie Vincent-Calbris, nous citerons : *La Ténarderie* (villa du député Pierre Legrand, à Thumeries), la *Vallée de Montville* (exposition de Boulogne, acheté par la Société des Amis des arts), les *Collines de l'Artois* (exposition de Cambrai, médaille de 1re classe), les *Bords de la Lys*, les *Sources de la Marque* (exposition de Paris de 1857), l'*Arbonnoise à Esquermes* (plusieurs fois reproduit), les *Prairies de Lambersart* (exposition de Rouen), les *Environs d'Armentières* (exposition de Bordeaux), la *Cressonnière* (offert au Musée de Lille par M. Ch. Vincent), la *Mare Saint-André*, le *Chemin de Wasquehal*, la *Carperie du marais d'Emmerin*, une *Vue dans la forêt de Phalempin*, le *Buste fleuri*, etc.

VOGEL (Adolphe), compositeur de musique, petit-fils de Vogel, l'auteur de *Démophon*, est né à Lille en 1806. Il reçut les premières leçons de son père, musicien consommé, puis il alla à l'âge de seize ans à Paris, où il se perfectionna sur le violon et entra dans la classe d'harmonie et de composition, sous la direction de Reicha. Ce fut le souffle révolutionnaire de 1830 qui lui inspira son premier essai, le chant national les *trois Couleurs*, qui acquit une grande popularité. En 1832, M. Vogel présenta à l'Opéra-Comique *le Podestat*, en un acte, puis *Marie Stuart*, en trois actes. Découragé par le peu d'accueil qui fut fait à ce dernier ouvrage par les administrateurs du théâtre, il s'adonna à la musique de salon et écrivit des romances, dont quelques-unes eurent du succès, entre autres, de 1836 à 1838, l'*Ange déchu*, l'*Excommunié*, qui furent adoptées par tous les chanteurs en vogue, *Manfred, Caïn, le Kabyle*, etc. Vers 1839, il se remit à l'opéra et présenta le *Jugement dernier*, qui fut accepté au théâtre de la Renaissance, puis joué sur tous les théâtres de Paris. M. Vogel partit ensuite pour la Hollande, gagna la faveur du roi, qui le chargea d'écrire la musique du *Siége de Leyde* (libretto de M. Hippolyte Lucas), qui fut représenté à La Haye le 4 mars 1847 et accueilli avec immense enthousiasme. M. Vapereau, dans ses *Contemporains*, raconte que le roi, en lui remettant de ses mains la croix du Lion néerlandais, lui dit : « Vous pouvez être fier de votre succès, M. Vogel, car vous avez su remuer le Hollandais, et ce n'est pas chose facile. » La partition du *Siége de Leyde* est restée au répertoire en Hollande. En 1853, M. Vogel fit jouer au Théâtre-Lyrique un nouvel opéra en quatre actes, *la Moissonneuse*, ouvrage qui eut moins de succès auprès du vulgaire qu'auprès des dilettantes. On doit encore à M. Vogel différents trios, quatuors et quintettes.

WACQUEZ (Adolphe-André), peintre et graveur, est né de parents lillois à Sedan, le 6 décembre 1814. Dès sa plus tendre enfance il fut amené à Lille, où il fit ses études, remporta la médaille aux Ecoles académiques en 1833, entra

dans l'atelier de l'architecte Benvignat, puis à Valenciennes dans celui de l'architecte Bernard, et à Paris dans les bureaux de M. Viel, architecte du Palais de l'Industrie. Excepté la sculpture, toutes les branches des beaux-arts furent successivement étudiées par M. Wacquez, même la musique, qui lui valut plusieurs prix à notre Conservatoire. Tout jeune, il avait commencé la gravure sur bois avec Porret; plus tard (Paris, 1837-47), il s'est adonné à la gravure sur cuivre, à l'eau forte et à la manière noire, et nous ne devons pas omettre à cet égard les sept planches qu'il exécuta à Lille (1850-56), pour le duc de Luynes, d'après les Raphaël du Musée Wicar. Ses dessins, soit d'après les anciens maîtres, soit d'après les contemporains, ont presque tous figuré dans les expositions du Louvre. Comme peintre, en dehors du portrait, M. Wacquez a fait du paysage sa spécialité (Paris et Fontainebleau, de 1857 à 1864); le paysage exposé par lui au Salon de 1861 a été acheté par le ministère des Beaux-Arts. Après avoir été admis à douze expositions, de 1840 à 1864, M. Wacquez paraît avoir renoncé tout à coup à la peinture; nous l'avons retrouvé l'an dernier dirigeant l'important établissement photographique des Bains-Stéphanie, à Baden-Baden.

WACQUEZ-LALO (Auguste-Victor), littérateur et linguiste, frère du précédent, né le 18 mai 1816 à Sedan (Ardennes), vint dès sa plus extrême jeunesse habiter Lille avec sa famille, et reçut les leçons du professeur Ed. Gachet. Il alla terminer ses études à Paris, puis voyagea en Allemagne où il séjourna plusieurs années, notamment à Stuttgart, à Augsbourg et à Munich. Dans ces deux premières villes, il publia en allemand dans le *Morgenblatt* et dans la *Gazette d'Augsbourg*, une série d'études humoristiques intitulées : *Scènes d'été de la vie parisienne;* et dans la dernière une *Histoire du théâtre français,* également en allemand (1843-1847). De retour à Lille en 1848, il créa avec M. Millon, président du club du peuple, un journal démocratique, *le Peuple,* qui n'eut qu'une durée éphémère, passa à *l'Echo du Nord,* puis au *Messager*, et finit par fonder un journal littéraire qui eut une vogue assez sérieuse, *l'Artiste,* dont le premier numéro parut le 1er mai 1850. En 1852, *l'Artiste* cessa de paraître, et, depuis ce moment, M. Wacquez, abandonnant le journalisme, s'est exclusivement consacré aux travaux d'instruction primaire; c'est ainsi qu'il a publié successivement : *Essai sur l'enseignement primaire basé sur l'analyse; Monsieur Curieux, dit Pourquoi; Programme de géographie primaire (France).* Il prépare en ce moment le complément de ce dernier ouvrage par un livre sur *l'Europe* et *la sphère.*

WATIER (François), compositeur de musique, est né à Pas (Pas-de-Calais), le 6 avril 1806; il avait à peine cinq ans lorsque son père, percepteur des contributions directes, vint

habiter notre ville. Sa famille, loin de contrarier le penchant du jeune homme pour la carrière artistique, l'encouragea et contribua probablement à diriger son choix vers la musique. Car M. Watier hésita longtemps entre l'art de Beethoven et celui de Murillo ; il étudia d'abord l'un et l'autre avec une égale ardeur, celui-ci avec le peintre Serrur, celui-là avec Pierre Baumann et au Conservatoire de Paris. De retour à Lille, M. Watier mit à exécution un projet généreux et utile qui lui valut, par la suite, deux médailles d'or : l'une de la Société impériale des Sciences et Arts, l'autre de l'Association lilloise. Nous voulons parler de la création des cours publics de chant, qui ont popularisé la science musicale dans notre pays et d'où sont sortis la plupart des membres de nos sociétés chorales. En 1844, M. de Saint-Aignan, préfet du Nord, présenta à Louis-Philippe la première symphonie sortie de la plume de notre concitoyen et dont le roi accepta la dédicace. Quatre ans plus tard, un concours de composition pour harmonie militaire ayant été ouvert par le ministère de la guerre, l'*Ouverture solennelle* de M. Watier emporta les suffrages de l'Institut, qui lui décerna un prix d'honneur. Cet ouvrage a été édité par Gambaro, ainsi qu'un grand nombre de morceaux d'harmonie du même auteur, parmi lesquels nous pouvons citer *la Marche impériale*, dédiée à l'Impératrice Eugénie, et une *symphonie-ouverture* dont le roi de Hollande a accepté le patronage. L'Institut et la Commission d'enseignement du Conservatoire offrirent à M. Watier, en 1853, une nouvelle preuve d'estime en donnant leur approbation à sa *Méthode de dictée et d'écriture musicale,* éditée chez Régnier, à Paris. En outre de ses symphonies, de ses cantates, de ses messes orchestrées, il a publié une *Messe* pour voix d'hommes avec harmonie militaire, dédiée à M. Auber (chez Gambaro), et un *Te Deum* avec accompagnement analogue, dont le style correct a donné à l'auteur un rang honorable parmi les compositeurs de musique sacrée ; enfin, une collection de chœurs pour voix d'hommes (chez Richault), parmi lesquels *les Chasseurs surpris par l'orage, Anzin, les Templiers, Chasse impériale, les Chevaliers de Malte, les Pêcheurs de Venise, le Jugement dernier, la Sérénade, les quatre Saisons, la Valse fantastique, la Prière à bord d'un vaisseau,* ont été choisis pour sujet imposé dans plusieurs concours de chant. Ces travaux divers ont valu à M. Watier le diplôme de membre de l'Académie de Sainte-Cécile, de Rome (13 novembre 1864). M. Watier avait épousé, en 1830, Mlle Watteau, fille de François Watteau dit *Watteau de Lille*, et arrière-petite-nièce d'Antoine Watteau, le fameux peintre de la Régence.

WATTEAU (François-Louis-Joseph), peintre d'histoire et de genre, né à Valenciennes le 18 août 1758, mort à Lille le 1er décembre 1823, était fils de Louis Watteau, professeur à

l'Académie de Lille et petit-neveu du célèbre Antoine Watteau, le peintre de la Régence. Lorsqu'il eut remporté la médaille d'honneur à Lille (1774), son père le fit entrer à l'atelier de Durameau à Paris, puis à l'Ecole des Beaux-Arts (1775), où il obtint une médaille (1782). De retour dans sa ville adoptive, il fut nommé professeur-adjoint, puis succéda à son père (1798). Sa palette fut extrêmement féconde; on connaît de lui un nombre considérable de toiles, parmi lesquelles nous citerons ses *Batailles d'Alexandre*, qui lui valurent la médaille d'or à l'Exposition de Paris de 1802. Dans une série de peintures originales, il nous a conservé l'aspect de la ville et les mœurs des habitants de Lille à son époque: *Procession de Lille en* 1780*; la Braderie; Episode relatif au siége de Lille; une Fête au Colysée*, etc. L'un des titres les plus sérieux de Watteau à la reconnaissance de ses concitoyens, est d'avoir, de concert avec son père, commencé l'organisation du Musée de Lille.

WATTEAU (Charles), poète, né à Lille vers 1820, mort à Roubaix en 1868. Bien que simple ouvrier typographe, Watteau collabora avec succès à différents journaux littéraires, entre autres à l'*Artiste*, où il écrivit diverses pièces légères; en 1855, il publia, sous le titre de *Filles et Fleurs*, un petit recueil de poésies qui fut édité par le libraire E. Vanackère.

WEERTS (Jean-Joseph), peintre de genre, élève de MM. Mils et Cabanel, né à Roubaix le 1er mai 1847, commença ses études à l'Académie de cette ville, puis fut envoyé à l'Ecole des beaux-arts de Paris, titulaire d'une pension municipale. Il débuta au Salon de Lille de 1866 par un tableau intitulé : *Objets d'art*, qui fut acheté par la Société des amis des arts; en 1869, il exposa à Roubaix une *Etude de femme*, et à Paris *le Repos du Soudard*. Il a peint en outre un certain nombre de portraits.

WICAR (Jean-Baptiste-Joseph), célèbre peintre d'histoire, est né à Lille le 22 janvier 1762. Le 6 février 1759, Thérèse Dubastar épousait le sieur Wicar, pauvre menuisier de la paroisse Sainte-Catherine. De ce mariage naquirent cinq enfants, parmi lesquels il en était un qui devait être un jour un grand peintre, chevalier de l'ordre des Deux-Siciles, conseiller et censeur de l'Académie romaine de Saint-Luc, directeur de l'Académie royale de Naples, membre des principales Académies d'Italie, notamment de celle des Arcades, de Rome, membre de la Société royale des sciences de sa ville natale, etc., etc. Dans sa condition précaire, tout ce que le bonhomme pouvait faire pour ses enfants, c'était de leur enseigner à lire, à raboter, à tailler une mortaise et rien de plus. Il en fut de Jean-Baptiste comme de ses frères, et Dieu sait ce que seraient devenues les grandes qualités du jeune homme, si un incident imprévu n'était venu les mettre fortuitement au jour. C'était en 1772; le menuisier, appelé à Haubourdin chez M. le comte d'Hespel pour affaires

de sa profession, avait emmené son fils avec lui, et, ayant atteint le château, il s'était mis en devoir de prendre ses mesures et d'exécuter les travaux commandés, sans plus s'occuper de l'enfant. Celui-ci, d'abord timide, puis s'enhardissant peu à peu, s'était avancé à travers les salons, attiré par une magnificence qu'il n'avait jamais entrevue, même en rêve, et qui le frappait d'admiration en même temps que de stupeur. Les tableaux appendus aux panneaux frappèrent surtout son attention; ils attirèrent même si bien ses sympathies que, une heure plus tard, comme M. d'Hespel traversait sa galerie en compagnie de l'artisan, il trouva le jeune Jean-Baptiste profondément occupé à reproduire sur le parquet à l'aide de sa craie de menuisier le dessin d'une grande toile qui l'avait particulièrement charmé. A cette vue, le père grommela un juron et allait, à l'aide d'une argumentation vigoureuse, guérir à tout jamais son fils de ses velléités artistiques, lorsque M. d'Hespel, frappé de la hardiesse et de la ressemblance de l'esquisse échappée à cette main inculte, intéressé par la physionomie intelligente de l'enfant et aussi par la finesse de ses réponses, s'interposa en offrant au père de faire admettre le jeune homme aux Ecoles de dessin de la ville de Lille. Ajoutons de suite que l'honorable gentilhomme fit plus encore : il contribua de ses deniers à l'entretien de Jean-Baptiste, devenu par le fait de ses études un membre improductif pour la pauvre famille. Il est à peine besoin de constater les rapides progrès et les triomphes de Wicar aux Ecoles de Lille : à seize ans, il avait déjà copié maint tableau de notre Musée; à dix-huit ans, il allait, muni de la pension municipale, continuer ses études à Paris, où notre compatriote le statuaire Roland l'introduisit dans l'atelier de l'illustre David.

En 1784, Wicar envoya au Magistrat de Lille une très-belle toile : *Joseph expliquant les songes*. Ce tribut payé à la reconnaissance, il partit pour Rome avec David, devenu son ami, et, pendant que celui-ci composait son tableau des *Horaces*, il mit à exécution un projet gigantesque : il copia la galerie de Florence. En un an, il exécuta quatre cents dessins, les copies de trois cents camées, de quatre-vingt-dix bustes et de cinquante portraits. La *Galerie de Florence*, gravée par Bervic et par les Masquelier, fut publiée quelques années plus tard, et l'immense succès qu'elle obtint commença la fortune de l'artiste.

Lors du bombardement de la vieille cité qui l'avait vu naître, en 1792, Wicar était à Florence. Il faut, en vérité, que le patriotisme, les malheurs, la fierté et la misère des Lillois aient soulevé bien des attendrissements, des admirations et des pitiés, car à cinq cents lieues de distance le fracas des canons, les cris de désespoir, l'écroulement des maisons, semblent avoir éveillé dans le cœur du peintre un écho douloureux : pauvre encore, il préleva sur ses humbles ressources une offrande relativement considérable, qu'il en-

voya au Comité de secours pour les veuves et les orphelins lillois.

De retour à Paris l'année suivante, Wicar, sur la proposition de David, fut nommé membre du Conservatoire du Muséum national. A partir de ce moment, la carrière s'ouvrit large et facile devant ses pas. La campagne d'Italie venait d'immortaliser le nom de Bonaparte ; Wicar fut chargé par le jeune général de composer dans les Musées de la Péninsule la vaste collection de chefs-d'œuvre que le vainqueur voulait envoyer à Paris comme les trophées les plus précieux qu'il put déposer aux pieds de la France républicaine injustement assaillie. Quand Bonaparte fut devenu Napoléon, Wicar, au lieu de profiter de sa faveur et d'exploiter l'amitié impériale, se retira à Rome, où son pinceau déjà célèbre lui assurait une existence à la fois riche et brillante.

Parmi les principaux tableaux dus à sa palette, nous citerons : *Coriolan en exil, Electre, la Charité romaine, Thémistocle chez Admète, Coriolan aux portes de Rome, le Gladiateur mourant, le Concordat, le Jugement de Salomon, la Bénédiction de Jacob, Sainte Ursule, les Evangélistes, la Résurrection du Fils de la veuve de Naïm, la Vierge et Jésus, Virgile lisant l'Enéïde, la Résurrection, le Mariage de la Vierge, Pierre et Paul*, les portraits de *Pie VI*, de *Joseph Bonaparte*, de *Murat*, du prince *Eugène*, de *Masséna*, de *Lannes*, etc.

Le 27 février 1834, Wicar termina sa glorieuse existence. Comblé d'honneurs, entouré de l'estime générale, autant pour son caractère privé que pour sa valeur artistique, il mourut à Rome en donnant à sa ville natale, en même temps que sa dernière pensée, son palais, une partie de sa fortune et la splendide collection de dessins de grands maîtres à laquelle on a pieusement conservé son nom. C'est à l'église de Saint-Louis-des-Français, à Rome, dans un tombeau de marbre blanc exécuté par le sculpteur Guacchecini, que repose le corps de ce fils de prolétaire, devenu grand par l'intelligence et le travail.

WICART (François-Joseph), peintre-décorateur, né à Lille le 14 juin 1806, commença ses études aux Ecoles académiques de cette ville et alla les terminer à Paris avec Deplechin et Séchan. Revenu dans sa ville natale, il y établit un atelier de peinture d'où sont sortis à peu près tous les grands travaux décoratifs qui ont été exécutés à Lille de 1847 à 1868, entre autres et notamment tous les décors du Grand-Théâtre. Les plus remarquables de ses travaux sont la *Chapelle des Pères Jésuites* (rue Négrier), les *Chapelles latérales de St-Maurice*, le *Cercle du Nord*, l'*Eglise Saint-Pierre et Saint-Paul*, l'*Eglise d'Esquermes*, l'*Eglise de La Bassée*, etc. C'est également à son art que l'on a eu recours pour les travaux décoratifs des fêtes publiques données à Lille depuis environ vingt ans.



SUPPLÉMENT

ALLEMAND (Achille-Louis), peintre décorateur, né à Seclin le 25 février 1842, entra aux Ecoles académiques de Lille en 1856, et y remporta les prix de tête ombrée en 1857, d'ornement d'après le plâtre en 1858, d'attributs composés peints, de bosse et de perspective en 1859. Il entra ensuite à l'atelier de M. Deplechin, à Paris, exécuta les plafonds du château de Grès (propriété de MM. Péreire), collabora à la décoration du Grand-Hôtel, du Jockey-Club, du café de la Paix, du Grand-Café (1864-66), ainsi qu'aux panneaux de tenture de l'Hôtel-de-Ville, présentés par M. Sallandrouze à l'Exposition universelle de Paris de 1867, et au *Don Juan* exposé par M. Chocqueel à la même époque. M. Allemand, qui travaille aussi pour les manufactures de tapis de Nîmes et d'Aubusson, a exposé à Roubaix en 1869 son premier tableau à l'huile, intitulé *Vue d'une église.*

BATTEUR (Carlos), dessinateur, né à Lille en 1844, fut successivement médaillé aux Ecoles académiques de cette ville pour la géométrie descriptive (1862), la perspective linéaire (1864), et l'architecture (1866). En 1867, sa composition ayant pour sujet un *Hôtel-de-Ville de premier ordre,* remporta la médaille d'or; puis à la suite d'un concours spécial, il obtint la pension Wicar. Il partit alors pour Rome, d'où il a adressé au Musée de sa ville natale une série de bons dessins reproduisant les détails d'architecture de divers monuments antiques.

BEAUSSIER - MATHON (Alexandre-Eustache), né à Lille en 1759, mort dans la même ville le 6 janvier 1826, fut envoyé en 1815 au Corps législatif et réélu en 1816, après la dissolution de la Chambre. Il prit part aux débats contre le monopole du tabac (1815), aux discussions de la loi des douanes et à la rédaction de l'adresse (1816). C'est lui qui présenta au duc de Berry la médaille commémorative du séjour de ce prince à Lille, et fameuse par son exergue : « C'est entre nous à la vie et à la mort. »

BERNARD (Paul-Édouard), écrivain, né à Lille le 1er juillet 1823. A la tête d'une importante maison de banque, M. Paul Bernard n'a pu consacrer à la littérature que de très-rares loisirs. Il a cependant collaboré en prose et en vers, à la *Revue du Nord,* et a publié en 1853 un recueil de poésies qui fut imprimé à petit nombre et n'a point été livré au commerce (Lille, E. Vanackère, in-8).

CAILLE (Léon), peintre de genre, né à Merville, le 18 mai 1836, fit ses études élémentaires

à Aire-sur-la-Lys, entra en 1854 aux Ecoles académiques de Lille où il eut pour professeurs les peintres Souchon et Colas, puis fut admis dans l'atelier de M. L. Cogniet, à Paris. Sans fortune personnelle, il lui fallut faire appel, pour conquérir la place honorable qu'il occupe dans les arts, à toute l'énergie que peut produire une vocation véritable. Nous donnerons une idée de ses pénibles débuts, en disant que pendant plusieurs années il dut, afin de subvenir à ses besoins matériels, se résigner à faire des lithographies pour les éditeurs de musique. A partir de 1860, il se présenta avec succès aux expositions de province: Rouen, Metz, Moulins, Limoges, Boulogne, Bayonne, Lyon, etc., l'accueillirent successivement; mais déjà il avait franchi le pas difficile : en 1861, deux de ses toiles, *le Retour du soldat* et *les Petites villageoises*, avaient été reçues au Salon des Champs-Elysées. Les tableaux qu'il exposa ensuite à Paris sont : *un Intérieur en Anjou* (1863); *la Petite Berceuse* (1865); *Maternité, la Leçon de lecture* (1866); *le Départ pour l'école, la Soupe* (1867); *Il dort, la Leçon* (1868). M. Caille, dont le talent est goûté par les critiques, si nous en jugeons par les nombreux extraits que nous avons sous les yeux, a reçu différentes commandes du Gouvernement. Son genre est simple, son pinceau est sobre, et la réunion de ces qualités si nécessaires l'une à l'autre, suffit à expliquer le charme naïf qui règne dans ses petits tableaux.

CANNISSIÉ (Philippe), architecte, né à Landau en 1799, vint habiter Lille avec sa famille en 1814, lorsque les revers des armées impériales nous ravirent les vieilles conquêtes de Louis XIV. Il continua alors au Lycée de Douai ses études, qu'il avait commencées au Collége de Bonn, puis entra à l'Ecole royale d'architecture, où il remporta une deuxième médaille en 1819 et une première en 1820. Médaillé ensuite en divers concours, il voulut compléter ses connaissances esthétiques en visitant le midi de la France, l'Italie, la Sicile, et séjourna à Rome pendant deux ans (1825-1827). De retour à Paris, il s'associa à son ancien professeur, M. Châtillon, architecte du gouvernement et du département de la Seine, pour la construction de divers monuments : le *Marché aux fourrages Saint-Antoine*, le *Marché des Patriarches-Saint-Marcel*, le *Théâtre nautique Ventadour*, le *Pont Louis-Philippe*, les *Bains de Jouvence*, etc., puis construisit seul les châteaux de l'*Ile-de-Nogent*, de *La Rochette*, (près Melun), de *La Roche de Vaux* (Sarthe), la *Mairie* et *l'Ecole* de Bercy. Nommé architecte de la ville de Lille, M. Cannissié, qui s'y était déjà fait connaître par la restauration de l'ancien hôtel de la Préfecture et du Pont-Napoléon, revint habiter sa ville adoptive en 1851. Les travaux qu'il y a exécutés depuis lors sont nombreux; nous citerons les principaux par ordre de date : *Asile Saint-Michel* (1852), *Clocher Saint-Etienne* (1855), *Sacristies et façades latérales de l'église Saint-*

Maurice (1856), *Asile Vanackère* (id.), *Tour Sainte-Catherine,* restauration (1858), *Cimetière de l'Est,* agrandissement et entrée de la rue du Faubourg-Saint-Maurice (1861), *Eglise Saint-Sauveur,* restauration (1862), *Marché aux bestiaux,* à l'abattoir (1863), *Asile Saint-Gabriel* (id.), *Ecoles* de la place de Jussieu, des rues Saint-Genois, d'Aboukir, de Wazemmes, Nicolas-Leblanc, du Long-Pot, des Rogations, Colbert, Charles-de-Muyssart, etc., le *Marché aux chevaux,* le *Gymnase central,* enfin l'agrandissement, la façade et le clocher de *Saint-Maurice,* actuellement en œuvre. Il a eu de plus la direction de toutes les fêtes publiques, notamment de celles qui ont été données à l'occasion du second voyage à Lille, de l'Empereur Napoléon III et de l'Impératrice Eugénie en 1867.

Comme dessinateur, M. Cannissié a pris part à différentes expositions qu'il ne faut pas omettre : *Dessins et études de l'église de Monreale,* en Sicile, quinze planches exécutées pour la *Sicile moderne* de Hittorff et Zauth (Salon de 1831); *Projets d'embellissement de la place de la Concorde,* et *Projets d'érection et de fixation de l'obélisque de Louksor* (Salon de 1836); *Projets définitifs du Palais de l'industrie aux Champs-Elysées* (Salon de 1837); *un Monument funèbre à Bercy,* plan, coupe et élévation (Salon de 1841), etc.

En 1867, M. Cannissié a été admis à la retraite, et la charge d'architecte municipal supprimée, ou plutôt réunie aux attributions de l'ingénieur en chef de la voirie.

CARNEL (l'abbé Désiré), archéologue, membre résidant de la Commission historique du Nord, né à Bailleul en 1823, fut vicaire à Dunkerque, à Lille (Saint-André), puis curé à Sequedin. En 1853, il contribua à fonder le Comité flamand, dans les *Annales* duquel il a inséré un certain nombre de mémoires. Il a publié en outre : *Chants liturgiques d'Adam de la Bassée, chanoine de St-Pierre de Lille au XIIIe siècle* (in-8, avec planches de musique ancienne, Gand, 1858); *les Sociétés de rhétorique chez les Flamands de France* (in-8 avec planches d'armoiries, 1860); et deux traductions du hollandais : *Gertrude d'Est,* de M. Alberdingk, et *Scènes villageoises du pays de la Gueldre,* de J.-J. Cremer (Tournai, Casterman).

CATTAERT (Auguste-Joseph-Antoine), peintre de fleurs, né à Lille le 6 février 1836, ne reçut que de lui-même les premières notions de son art, auquel il ne se consacra du reste, qu'assez tard. Manufacturier à Lille, M. Cattaert ne cultivait la peinture qu'en manière de passe-temps; s'étant retiré des affaires vers 1867, il put dès lors s'adonner sans réserve à son penchant, exposa quelques *Etudes* à Arras (1867), *Pêches et raisins* à Gand (1868), *un Coin de table* et *Mensonge et vérité,* à Roubaix (1869). Il a fait des fleurs, des fruits et des nature-morte sa spécialité exclusive.

CHÉRIER (B.), peintre

d'histoire, est né à Valenciennes le 17 juin 1818. Ses succès aux Ecoles de dessin de cette ville lui méritèrent une pension municipale qui lui permit d'entrer à l'Ecole des beaux-arts de Paris, et plus tard aux ateliers de Perrin et de Picot. Sa manière se rapproche surtout de celle de son premier maître, auteur, comme on sait, des magnifiques peintures de Notre-Dame de Lorette (chapelles de la Vierge et de l'Eucharistie). En 1852, la direction des Ecoles académiques de Tourcoing fut offerte à M. Chérier, qui l'accepta et vint se fixer dans cette ville où il réside encore.

M. Chérier s'est presque exclusivement adonné à la peinture religieuse; ses travaux en ce genre sont considérables; nous ne citerons que les principaux. A Tourcoing : les tableaux de la chapelle du Rosaire et de celle de Jésus (Salons de Paris de 1865, 1866 et 1869), les cartons des vitraux de la chapelle des Morts (église Saint-Christophe); les tableaux du *Chemin de la croix*, les figures des *Prophètes* et des *Apôtres*, les cartons des vitraux représentant la *Vie de la Vierge*, et les *grisailles* du fond (église Notre-Dame). A Lille : les vingt-une figures de la voûte de l'église Saint-Pierre et Saint-Paul; le *Chemin de la croix* de Saint-Sauveur; les *Anges* de la voûte de l'église Saint-Maurice; la décoration de l'autel de La Madeleine extra-muros; les vitraux du chœur et les figures décoratives du maître-autel à l'église de Fives; la décoration de l'autel de la Vierge à la nouvelle église, et du maître-autel à l'ancienne église d'Esquermes. A Valenciennes : les cartons des vitraux pour la chapelle des Maristes. A Douai : id. pour la chapelle de la Sainte-Union. A Ferrières : décoration d'autel et cartons de vitraux. A Neuville-en-Ferrain : les vitraux du chœur. A Eswar : décoration des deux petits autels. A Warlaing et à Haussy : figures sur fond d'or. A Mouchy-le-Preux : vitraux du transeps. Au Quesnoy : grisaille pour la voûte du chœur de l'église et figures décoratives pour la chapelle de l'Hôtel-Dieu. A Lens : reproduction de Van Dyck, etc. On lui doit aussi un grand nombre de portraits et quelques tableaux de genre, parmi lesquels nous citerons les *Chansons de Béranger* (huit toiles, cabinet de M. F., avocat à Valenciennes).

COLPAERT (Auguste-Louis-Victor), publiciste et musicien, né à Bailleul le 11 novembre 1823, fit en partie ses études à l'institution Derode, de Lille; puis, en 1865, il vint se fixer définitivement dans cette ville, après avoir exercé le commerce à Dunkerque. Il a publié avec son frère Emile, chargé d'une mission scientifique dans l'Amérique du Sud, une série d'études économiques, géologiques et ethnologiques sur le Pérou, notamment dans la *Revue scientifique des Deux-Mondes* et dans le *Bulletin de la Société impériale d'acclimatation;* il a inséré aussi différents articles dans le *Siècle*, l'*Orphéon illustré*, le *Journal de Soissons*, l'*Indicateur d'Hazebrouck*, le *Progrès du Nord*, l'*Echo du Nord*, la *Bailleuloise*, etc. Il vient d'écrire sous

le titre de *Voyage poétique sur le lac Léman*, une sorte de guide en vers dédié aux excursionnistes, et s'occupe de rassembler en un volume intitulé *Heures perdues*, une série de poésies légères qui ont paru dans divers petits journaux littéraires. M. Colpaert a de plus édité, chez Cartereau et chez Heu, à Paris, un certain nombre de fantaisies pour piano et violon.

CUSSAC (Émile), peintre et naturaliste, est né à Lille le 13 décembre 1815. Un penchant prononcé pour l'histoire naturelle le porta à quitter, jeune encore, le commerce qu'il exerçait pour les études entomologiques. Il fit dans cette science quelques découvertes qui sont consignées dans les *Annales de la Société entomologique de France* (1851-1854). Vivant presque continuellement à la campagne, au milieu des bois ou dans les montagnes, le spectacle constant de la nature développa peu à peu en lui le goût de la peinture, et, vers 1857, il renonça à peu près entièrement à la science pour se livrer tout entier à l'art. Après s'être formé en copiant pendant plusieurs années les maîtres du Musée de Lille, et surtout en peignant le paysage d'après nature, il a pris part aux expositions d'Arras, de Lille et de Roubaix. Dans ces deux dernières, il a exposé une *Vue prise à Esquermes* (1866), une *Route des environs de Lille*, un *Coucher de soleil* et les *Bords de la Deûle* (1869).

DATHIS (Charles-Louis), poète, né le 18 décembre 1795, d'une des plus vieilles familles de la bourgeoisie lilloise, mort à Ascq le 1er avril 1826, fit ses études au collége de sa ville natale, puis alla suivre les cours de l'Ecole de droit à Paris. Revenu à Lille où il ne tarda point à se marier, il fit de la littérature l'occupation de tous ses loisirs, et écrivit un assez grand nombre de poésies qui parurent en partie dans les journaux de cette époque, et parmi lesquelles nous citerons une *Ode à Châteaubriand* et le poème de *la Natation*. La facilité de sa versification et son caractère passionné laissaient concevoir des espérances pour son avenir littéraire, lorsqu'un accident vint mettre à son existence une fin prématurée. Un jour qu'il sortait de table, témoin de la chûte d'un enfant dans la rivière, il se précipita, sans songer à lui-même, au secours du malheureux qui se noyait et qu'il réussit à sauver. Peu de temps après, Dathis payait de sa vie cet acte de dévouement.

Son fils, M. Carlos Dathis, banquier à Lille, est actuellement commandant en chef du corps des Canonniers sédentaires.

DELIGNE (Jules-César), écrivain, né à Cambrai le 11 juin 1816, habita Lille à partir de 1835. D'abord professeur suppléant au collége communal (1835-1837), puis attaché aux Archives, section historique (1839-1845), puis enfin homme de lettres et professeur libre, il s'est fait recevoir successivement à la Société des antiquaires de la Morinie (1842), à la Commission historique du Nord

(1845), et à la Société des sciences de Lille (1849). On a de lui les écrits suivants : *Examen de la correspondance de l'Empereur Maximilien Ier et de Marguerite d'Autriche* (in-8, 1839); *Eloge de Jeanne de Constantinople* (méd. d'or de l'Association lilloise; in-8, 1842); *Analyse des romans de Raoul de Cambrai (Mémoires de la Société impériale des sciences de Lille,* tiré à part, 100 exemplaires, 1850); *Rapport* sur les négociations diplomatiques entre la France et l'Autriche durant les trente premières années du XVIe siècle, publiées par Le Glay (*Bulletin de la Commission historique,* 1845); *Rapport* sur l'Histoire populaire de Lille par Bruneel (id., 1848); *Causerie sur l'esprit, id. sur mes vers, id. sur deux recueils de fables de M. Delerue* (lues à la Société des sciences et à l'Association lilloise); *Causerie sur les œuvres bibliographiques du docteur Le Glay* (in-8, 1868), etc. Ces opuscules dont aucun n'a jusqu'ici été livré au commerce, formeront avec divers travaux inédits du même auteur un volume actuellement en préparation.

DERVEAUX (l'abbé C.-H.), curé à Comines, a publié deux brochures relatives à cette commune; ce sont : *Annales religieuses de la ville de Comines* (Lille, Lefebvre-Ducrocq, 1 vol. in-8 avec planches), et *la Ville aux beaux clochers, son beffroi, sa maison communale.— Tombeau d'un seigneur à Bousbecques*(1) (Lille, Danel, 1859, in-8).

DUVERGER, célèbre typographe, né à Lille vers 1798, fit ses études comme boursier de la ville aux Lycées de Liège et de Douai (1812-1817). Il contribua puissamment au perfectionnement de son industrie, et fut l'inventeur des procédés encore employés de nos jours pour l'impression de la musique. Duverger, qui avait reçu de nombreuses récompenses dans les expositions françaises et étrangères, fit don de toutes ses médailles à sa ville natale, à charge par celle-ci de les faire fondre et d'en appliquer la valeur à l'extension de l'instruction primaire. Le Conseil municipal suivit les intentions du donateur, mais en achetant pour le compte de la ville lesdites médailles, qui figurent actuellement au Musée de numismatique.

ÉCOLES ACADÉMIQUES DE LILLE (Abrégé historique, professeurs et élèves des). Les Écoles académiques de dessin furent instituées en 1755 ou 1760, par le Magistrat de Lille, sur la proposition de l'architecte Gombert qui s'offrit à y enseigner gratuitement et publiquement son art. Les premiers professeurs rétribués furent Tillier et Guéret.

Au commencement du siècle les Ecoles, après quelques années d'interruption, furent réorganisées, et des créations successives sont venues en compléter les cours. Voici à cet égard le résultat de nos recherches :

La classe du modèle vivant avait pour professeur, en 1800, François Watteau, qui avait

(1) Il existe sur le seigneur de Bousbecques deux autres notices plus complètes, l'une par M. A. Dupuis, l'autre par Jean Rouzière (voir ces noms).

succèdé à son père deux années auparavant, et qui à sa mort, en 1823, fut remplacé par Liénard. En 1836, l'ouverture d'une classe de peinture ayant été décidée, Souchon reprit les fonctions de Liénard avec le titre de directeur des Ecoles académiques, et M. Colas lui succèda en 1856.

Les cours de dessin d'après la gravure et de plastique eurent successivement pour professeurs les Cadet de Beaupré père et fils, puis M. Rondeau (1860).

Le cours d'anatomie fut ouvert en 1840 sous la direction du docteur Brissez, auquel M. Houzé de l'Aulnoit succéda en 1856.

Le cours d'architecture est l'un des plus anciens; après la réorganisation des Ecoles, il fut fait par Amé Leplus, puis par Victor Leplus, puis par M. Benvignat (1831) et enfin par M. Contamine (1863).

Le cours de mathématiques appliquées fut installé en 1831 par M. Granowsky, sous la direction duquel sont aussi placées les classes de dessin et de perspective linéaires, qui eurent pour professeurs MM. Lemaire de Quersonnière (1833), Menier (1856) et Vanriscotte (1862).

Les Ecoles académiques sont administrées par une commission officielle ainsi composée : MM. Benvignat, Grodée, Herlin, Masquelez, Menche de Loisne, Reynart et Ch. Verly.

Quant aux élèves médaillés depuis la création des différents cours, nous en donnons ci-après la nomenclature.

DESSIN, MODÈLE VIVANT :

1766. Dubras, J.-A., de Caravaccio.
1767. Liénard, J.-B., de Dussard.
1768. Id.
1769. Id.
1770. Crespel, J.-L., de Lille.
1771. Ricourt, C., de Lille.
1772. Jacquerye, G., de Lille.
1773. Lerouge, A., de Lille.
1774. Watteau, E., de Valenciennes.
1775. Moreau, C., de Valenciennes.
1776. Delerive, A., de Lille.
1777. Roland, J.-J., de Lille.
1778. Wicar, J.-B., de Lille.
1779. Baudoux, F., de Lille.
1780. Chevalier, L., de Vendencourt.
1781. Masquelier, J.-N., de Flers, près Lille.
1782. Watteau, M.-R., de Valenciennes.
1783. Dubar, A.-B.-J., de Lille.
1784. Meurisse, L.-J., d'Ypres.
1784. Merche, de Lille (médaille d'or).
1785. Carette, A., de Lille.
1785. Meurisse, d'Ypres (médaille d'or).
1786. Cogez, J.-B.-J., de Lille.
1787. Lorthioit, E.-H., de Lille.
1788. Deroubaix, H., de Lille.
1788. Desnoyelles, de Lille (médaille d'or).
1789. Wallet, E., de St-Omer.
1790. Loiselet, A.-E.-J., de Lille.
1791. Cochin, C., de Douai.
1791. Lorthioit, de Lille (médaille d'or.
1792. Demailly, H., de Lille.
1793. Lenglart, D., de Lille.
1794. Monnier, A., de Lannoy.
1795. Lenglart, C., de Lille.
1796. Descamps, C., de Lille.
1797. Grohain, P.-J., de Lille.
1798. Buidin, D.-J., de Lille.

1799. Lenglart, L.-H., de Lille.
(Interruption).
1810. Serrur, J., de Lille.
1811. Monnier, C., de Lille.
1812. Courtin, A., de Lille.
1813. Lustreman, A., de Lille.
1814. Dewarlez, A., de Lille.
1815. Courtin, A., de Lille.
1816. Michel, F., d'Ostende.
1817. Cadet de Beaupré, P., de Valenciennes.
1818. Monnier, D., de Lille.
1819. Duriez, L., de Lille.
1820. Dubois, L., de Lille.
1821. Deplechin, E., de Lille.
1821. Duriez, de Lille (m. d'or).
1822. Ducornet, C., de Lille.
1823. Debayser, A., de Lille.
1824. Pinard, H., de Lille.
1825. Dufresne, A.-D., de Paris.
1826. Stalaers, C., de Lille.
1827. Lefebvre, Th., de Lille.
1828. Delemer, A., de Lille.
1829. Gengembre, V. de Lille.
1830. Point de lauréat.
1831. Lallou, L., de Lille.
1832. Carlier, V., de Lille.
1833. Wacquez, A., de Sedan.
1834. Desbouvry, F., de Lille.
1835. Delebeque, V., de La Bassée.
1836. Lallou, de Lille (m. d'or).
1836. Brochart, C., de Pecq.
1837. Id.
1838. Colas, A., de Lille.
1838. Leclercq, M., de Warneton.

PEINTURE :

1839. Colas, A., de Lille.
1839. Leclercq, M., de Warneton.
1840. Colas, A., de Lille.
1840. Leroy, C., de Lille.
1841. Chatelain, V., de Lille.
1842. Colas, A. (méd. d'or).
1843. Herlin, A., de Lille.
1844. Lobbedez, C., de Lille.
1845. Lobbedez, C., de Lille.
1848. Gautier, A., de Lille.
1850. Lobbedez, C., (m. d'or).
1853. Degand, E., de Lille.
1856. Salomé, E., de Lille.
1856. Swynguedaw, E., de Brouckerque.
1858. Desmidt, C., de Lille.
1859. Bodin, A., de Tourcoing.
1861. Lyon, A., de Lille.
1863. Devos, J., de Bailleul.
1865. Crombet, A., de Lille.

PLASTIQUE :

1841. Loridan, C., de Lille.
1843. Id. (méd. d'or).
1844. Id. (m. spéciale d'or).
1854. Bodendiech, B., de Marcq-en-Barœul.
1855. Id.
1857. Id. (méd. d'or).
1860. Huidiez, F., de Lille.
1861. Id.
1865. Michaux, L., de Lille.
1867. Cordonnier, A., de Lille.
1867. Darcq, A., de Lille.

ANATOMIE.

1861. Huidiez, F.
1863. Devos, J., de Bailleul.
1867. Rogier, E., de Lille.

ARCHITECTURE :

(Manquent les noms antérieurs au siècle).
1804. Lefebvre, L., de Lille.
1805. Cousin, J.-B., de Lille.
1806. Delebecque, J.-B., de Lille.
1807. Delannoy, G., de Lille.
1808. Wacquez, F., de Sedan.
1810. Duhem, A., de Lille.
1811. Buisine, D., de Lille.
1812. Ricourt, L., de Lille.
1813. Duriez, L., de Lille.
1814. Duhem, L., de Lille.
1815. Guerre, A., de Middelbourg.

1816. Leplus, V., de Lille.
1817. Brocvelle, A., de Lille.
1818. Freville, L., de Bailleul.
1819. Lambert, L., de Lille.
1820. Lepez, D., de Lille.
1821. Benvignat, de Boulogne.
1822. Pennel, H., de Lille.
1823. Lepez, L., de Lille.
1824. Desrousseaux, L., de Lille.
1825. Lelièvre, J.-B., de Lille.
1826. Lendremont, A., de Nancy.
1827. Colbrant, L., du Sas-de-Gand.
1831. Pulsfort, L., de Lille.
1835. Leroy, C., de Lille.
1836. Caloine, J., de Lille.
1837. Id.
1838. Contamine, H., de Lille.
1840. Thierry, F., de Lille.
1841. Tierce, C., de Lille.
1841. Duez, E., de Lille.
1842. Id.
1843. Mourcou, A., de Lille.
1844. Sauvage, D., de Douai.
1845. Id.
1849. Gilquin, L., de Lille.
1853. Sproit, E., de Lille.
1853. Mourin, J., de Peruweltz (Belg.).
1855. Delebarre, E., de Lille.
1856. Id. (méd. spéciale).
1857. Millot, J., de Lille.
1858. Arnold, G., de Lille.
1859. Id.
1860. Cassel, F., d'Arras.
1861. Devooghelaere, G., de Lille.
1861. Cassel, F., d'Arras.
1862. Devooghelaere, G.
1865. Peckre, A., de Quesnoy-sur-Deûle.
1866. Batteur, C., de Lille.
1867. Id. (méd. d'or).

GÉOMÉTRIE DESCRIPTIVE :

1844. Antoine, P., de Lille.
1847. Hudelo, A., de Lille.
1848. Gallois, C., de Lille.
1855. Deperne, C., de Lille.
1857. Vanriscotte, C., de Lille.
1858. Id.
1858. Gali, A., de Lille.
1862. Batteur, C., de Lille
1863. Leplat, A., de Bailleul.
1865. Dupré, E., de Lille.
1866. Peckre, A., de Quesnoy-sur-Deûle.
1867. Lecoutre, E., de Lille.

MÉCANIQUE APPLIQUÉE :

1853. Lecœur, E., de Lille.
1854. Id. (méd. d'or).
1855. Dubuisson, A., de Lille.
1857. Mahieu, A., de Lille.
1858. Vanriscotte, C., de Lille.
1859. Id. (méd. d'or).
1862. Arnold, F., de Lille.
1866. Dupré, E., de Lille.

DESSIN GÉOMÉTRIQUE :

1863. Leplat, A., de Bailleul.
1864. Langele, J., d'Aunois (Aisne).

PERSPECTIVE LINÉAIRE :

1864. Batteur, C., de Lille.

DESSIN LINÉAIRE :

1860. Deflandre, G., de Lille.
1863. Lefebvre, P., de Lille.

HENNIN (ÉLISA-AMÉLIE D'), célèbre cantatrice, née à Lille le 28 mars 1814, fit ses études musicales au Conservatoire de cette ville où elle remporta le premier prix en 1835, puis à l'Académie royale de Paris où elle obtint une distinction semblable en 1836, et où elle eut pour professeurs Martin, Nourrit, Ponchard et Banderalli. La presse la signala dès son début dans les concerts du Conservatoire de Paris, en 1838, comme une étoile destinée à briller d'un

vif éclat dans le monde lyrique, où on lui destinait la succession de Mlle Falcon. « La première fois qu'elle se fit entendre en public, dit le *Furet* de 1842, bien qu'une extrême modestie la rendit timide comme un enfant, Mlle d'Hennin produisit une sensation profonde; sa voix large et vibrante de mezzo-soprano impressionna vivement son auditoire. Sa phrase pure et exquise se distinguait surtout par une expression dramatique d'une rare élévation; son chant noble et entraînant dans l'*Aria* ou la *Cavatina*, devenait touchant et se remplissait de larmes dans la romance plaintive. De ce jour là, Mlle d'Hennin fut placée au premier rang de nos cantatrices. » Mais soit par préjugé d'éducation, soit pour tout autre motif, Mlle d'Hennin déclina obstinément les offres qui lui arrivèrent de la part des directeurs des grands théâtres de Paris, offres assez brillantes cependant pour éblouir et piquer d'ambition tout jeune talent. Elle préféra aux enivrements de la scène les succès des concerts et la carrière moins agitée du professorat. Sa réputation pourtant n'en fut pas moins européenne : l'engouement que nous voyons aujourd'hui suivre partout Mlle Carlotta Patti, peut donner une idée assez exacte de la vogue dont jouit il y a quelque quinze ans Mlle d'Hennin. Dans l'interprétation de la musique classique aussi bien que dans le genre plus léger de la romance, elle n'eut point de rivale, la presse de cette époque en fait foi.

Mlle d'Hennin a épousé M. Iweins, artiste de grand talent, avec lequel elle s'est depuis quelques années retirée à Passy.

HUTIN (FERDINAND), graveur et lithographe, né en 1822 à Saint-Leu (Pas-de-Calais), fit ses études aux Ecoles académiques de Lille et à l'Ecole des beaux-arts de Paris. A la mort de Jouvenel, M. Hutin reprit l'atelier de ce graveur et s'établit définitivement à Lille. M. Hutin a beaucoup produit dans tous les genres, depuis le cachet et la médaille jusques et y compris la gravure en taille-douce et à l'eau-forte; il a été l'objet de diverses récompenses aux expositions de Paris, Londres, Berlin et Bruxelles. Le Musée de Lille possède de sa main une série d'estampes sur cuivre représentant dans tous leurs détails l'art du graveur et de l'imprimeur en taille-douce. Nous connaissons aussi de lui plusieurs ***Vues des environs de Lille***, des ***Etudes***, des ***Portraits***, et un grand nombre de reproductions d'anciens sceaux, notamment ceux de la ville et de l'hospice de Seclin.

LA GRANDVILLE (CAROLINE DE BEAUFORT, comtesse DE), née à Anvers le 5 février 1794, morte à son château de Beaucamps en 1865, fit ses études au Sacré-Cœur de Lille, et épousa le comte Bidet de La Grandville. Toute dévouée aux choses de la religion, elle consacra la plus grande partie de son immense fortune à des fondations pieuses, contribua dans une large proportion à l'établissement de nombreux couvents et à la réinstallation à Lille des religieux de la compagnie de Jésus, qui avaient quitté cette ville depuis

1765. La comtesse de La Grandville a laissé des écrits profondément empreints de ses convictions ardentes et qui sont loin de manquer de valeur littéraire ; ce sont : *Lettres à une protestante* (in-18); *Voyage aux Pyrénées* (in-18); *Retour des Pyrénées* (in-18); *Souvenirs de voyage d'une jeune malade* (2 vol. in-8); *Etudes morales et religieuses* (in-8); *Histoire de la Californie* (in-12). On a aussi d'elle une brochure qui, sous le titre de *Londres*, est en réalité la relation d'une visite faite par l'auteur à M. le comte de Chambord.

LEFEBVRE (CHARLES-EDMOND), journaliste, né à Lille le 6 avril 1820, fit ses études aux colléges de Lille et de Tourcoing, puis alla à Paris dans l'intention d'y étudier la médecine. Un sinistre financier qui survint à Lille à cette époque ayant à peu près ruiné sa famille, il renonça à ses projets, et, cherchant dans son talent de musicien les ressources nécessaires à son existence, il sollicita et obtint une place d'organiste dans une des paroisses de Valenciennes. Quelques années après, il entra à Paris au *Journal des chemins de fer*, puis au *Moniteur universel*. Il collabore actuellement à la *Petite Presse* et au *Petit Moniteur*.

LEGRAND (JULIE-ANGÉLIQUE), célèbre cantatrice et actrice, exclusivement connue sous le nom de Mme SCIO, née à Lille en 1770, est morte à Paris le 14 juillet 1807. Douée d'une organisation passionnée, d'une voix splendide, d'une admirable beauté, sa vocation pour le théâtre se révéla tout-à-coup durant le séjour à Lille d'une chanteuse renommée, Mme Rousselois, qui y donna plusieurs représentations : *Didon*, de Piccini, *le Comte d'Albert*, de Grétry, etc. Elle avait alors quinze ou seize ans à peine. Peu après, se fiant à la parole d'un jeune misérable qui abusa de son ingénuité, elle consentit à fuir le toit paternel pour suivre son séducteur, qu'elle croyait déjà son époux. Il est à peine besoin de dire que celui-ci, au lieu de légitimer son action par le mariage promis, l'abandonna bientôt sans asile et sans ressources. Se trouvant alors dans le midi et n'osant faire appel à sa famille, elle résolut d'utiliser pour vivre les dispositions scéniques dont elle se sentait pourvue : elle débuta à Montpellier en 1787, sous le nom de Mlle Crécy, puis à Avignon dans *l'Ami de la maison* et le *Devin du village*. Son succès dépassa ses espérances, et le compositeur Gaveaux, qu'elle enthousiasma, lui procura un engagement de première chanteuse au théâtre de Marseille (1789), où elle devint bientôt la favorite du public. Ce fut dans cette ville, à l'âge de vingt ans, qu'elle épousa Etienne Scio, compositeur et violoniste. Elle vint ensuite à Paris avec Boursault-Malherbe, son directeur, qui venait d'y faire construire le théâtre Molière (1791). Mme Scio ne tarda pas à faire la fortune de cette nouvelle scène, puis, pressée par Chérubini, Lesueur, Steibelt, ses amis et admirateurs, elle passa à l'Opéra-Comique où elle débuta avec un succès

éclatant dans le rôle d'Euphémie des *Visitandines,* de Devienne. Dès ce moment Mme Scio fut reconnue sans conteste comme la première artiste lyrique de son époque. En dix ans elle créa à l'Opéra-Comique : *Lodoïska, Médée,* la *Caverne, Télémaque, Elisa ou le Saint-Bernard, Roméo et Juliette, Léonore ou l'amour conjugal,* les *Deux journées, Claudine,* le *Petit matelot, Palma, Ovinska,* la *Jeune prude,* etc. (1). Après 1801, quand les troupes de Favart et de Faydeau se confondirent, Mme Scio joua les rôles de Catherine dans *Pierre-le-Grand,* d'Isaure dans *Barbe-Bleue,* de la comtesse dans le *Comte d'Albert,* de *Zoraïme,* de Thérèse dans *Félix,* etc., et son triomphe y fut d'autant plus précieux que le souvenir de la célèbre Dugazon était encore vivant parmi les dilettantes. En 1802, Mme Scio, qui avait perdu son mari quelques années auparavant, épousa un fonctionnaire des finances nommé Messié. Ce second mariage ne fut pas heureux ; quatre ans après le divorce fut prononcé. Cependant, Mme Scio souffrait d'une maladie de poitrine dont un repos absolu eût seul pu conjurer les dangers. Tout entière à son art, elle refusa d'accéder aux conseils des médecins, et n'abandonna la rampe que lorsque ses forces trahirent sa volonté. Un mois après, elle mourait âgée seulement de trente-sept ans.

Mme Scio, dont le nom est aujourd'hui à peine connu à Lille, est l'une des plus grandes célébrités lyriques de notre pays ; la réputation qu'elle s'était faite au commencement du siècle peut rivaliser avec celle de nos plus fameuses cantatrices contemporaines, Nillson, Miolan ou Patti.

ROLAND (JACQUES-JOSEPH), peintre d'histoire, frère du célèbre statuaire, est né à Pont-à-Marcq vers 1759. Il fréquenta comme son frère aîné les Ecoles académiques de Lille où il remporta, en 1777, le prix du modèle vivant. Il est mort à Paris le 17 février 1804.

SANNIER (Louis), compositeur et éditeur de musique, né à Boulogne-sur-Mer le 11 mai 1821, enseigna d'abord son art à Aire-sur-la-Lys, puis vint à Lille, en 1844, occuper les fonctions d'organiste à l'église Sainte-Catherine. On lui doit la composition d'un certain nombre de morceaux d'ensemble et de musique sacrée, entre autres : *Cantique à Notre-Dame de la Treille,* écrit pour le jubilé séculaire de 1854 ; *Id. à Notre-Dame de Boulogne ; Id. de l'Immaculée-Conception ; Marche triomphale* pour orgue ; deux *Credo ; Messe du Choral ; Messe second mode de Dumont ; Messe Bone-Pastor,* dédiée à M. Aernout, curé-doyen de Sainte-Catherine (2), etc.

TOURNIER (HENRI-ALEXIS-

(1) C'est à tort que M. Fétis attribue à Mme Scio la création du rôle de Stéphanie dans *Montano,* de Berton. Cet opéra fut représenté au théâtre Favart et non à l'Opéra-Comique, et le rôle de Stéphanie fut créé par Jenny Bouvier.

(2) Aernout, chanoine honoraire, archiprêtre, né à Hazebrouck en 1804, fut appelé à la cure de Sainte-Catherine de Lille en 1845, après avoir passé par celles de Watten et de Cassel. Estimable surtout par sa grande affabilité et sa générosité, il occupa pendant vingt-quatre ans les mêmes fonctions dans la même paroisse, où il mourut en juillet 1869. Les ennuis qu'il eut à subir dans « l'affaire de Notre-Dame de la Treille » (voir cet article), contribuèrent, dit-on, à hâter sa fin.

Omer), journaliste, né à Saint-Omer le 24 avril 1835, dirigea pendant deux ans, en qualité d'éditeur-propriétaire, *La Vie à la campagne*, revue bi-mensuelle et illustrée (1864-1866), fonda le *Courrier international*, journal bi-hebdomadaire, rédigé en trois langues : français, anglais et espagnol (1867), et collabora au *Courrier populaire de Lille*. En 1867 il a publié, en collaboration avec MM. Elie Sorin et Marie de Launay, *la Turquie à l'exposition universelle* (Paris, Hachette et Cie, in-8). Depuis peu, M. H. Tournier a abandonné le journalisme pour se fixer à Lille, où il occupe les fonctions de directeur particulier de la compagnie d'assurances *la Clémentine*.

TREILLE (Notre-Dame de la), — dénomination spéciale d'une statue de la Vierge Marie, qui fut en grande vénération à Lille. Le culte de Notre-Dame de la Treille, ainsi nommé à cause du treillis qui entoure son image, est l'un des plus anciens de la contrée ; il remonte à la fondation de la collégiale de Saint-Pierre (1066). La statuette historique, qui existe encore, haute de 65 centimètres environ, est en pierre calcaire peinte à l'huile ; le *treillis* qui l'entoure à mi-hauteur, primitivement en fer, est actuellement en bois doré. En 1237, une Confrérie, dite de Notre-Dame de la Treille, fut créée et approuvée par le Pape Alexandre IV ; elle comptait parmi ses membres la comtesse Marguerite de Constantinople, qui institua par lettre-patente une procession solennelle et périodique, en l'honneur de la « patronne de Lille. » La première solennité de ce genre eut lieu, en grande pompe, le 2 juin 1269. Divers incendies considérables, entre autres le sac de Lille par Philippe-Auguste, auxquels la statue avait résisté à peu près sans dommages, ne contribuèrent pas peu à mettre la madone de Lille en grande réputation ; et parmi les pélerins illustres que cette renommée attira dans les murs de la cité naissante, on compte st Bernard, st Thomas de Cantorbéry, st Louis, st Vincent-Ferrier, Philippe-le-Bon, Charles-Quint, Philippe II, etc. A la première Révolution, la Collégiale de Saint-Pierre fut supprimée et la fameuse image aurait augmenté de ses débris les décombres de la vieille église, si un sacristain du nom de Cambier ne l'avait rachetée au prix de quelque argent, de l'un des ouvriers chargés de la démolition. Lorsque le culte catholique eut été rétabli, un marguillier de Sainte-Catherine, nommé Lefebvre-d'Hénin, décida le nouveau propriétaire de la statue de Notre-Dame de la Treille à en faire l'abandon à sa paroisse, où elle se trouve encore aujourd'hui. Toutefois, selon toute probabilité, l'église Sainte-Catherine n'est pas destinée à être le domicile définitif de la statue historique. Lors du jubilé séculaire de 1854, il se forma un comité de propagande dans le but d'élever à Lille, sous l'invocation de Notre-Dame de la Treille, un temple digne de remplacer Saint-Pierre et d'offrir à la madone lilloise un asile spécial. Une première mise de

fonds fut réalisée, les assises de la nouvelle église furent posées au lieu dit « le Cirque, » sur l'emplacement où s'élevait, il y a quelque douze siècles, le castel du Buc, habité par le vaillant Lyderick. En juillet 1869, l'église de Notre-Dame de la Treille, bien qu'encore inachevée, fut solennellement consacrée au culte catholique, en présence de plusieurs prélats et de Mgr Chigi, nonce pontifical à Paris. Un incident imprévu empêcha cependant la translation de la célèbre statue dans son nouveau sanctuaire : M. Aernout, curé de Sainte-Catherine, d'accord avec son conseil de fabrique, jugea cette inauguration prématurée, et l'image resta dans le lieu ou elle était demeurée depuis le commencement du siècle. Mais cette opposition ne sera sans doute que momentanée; la légitime possession de la statue par l'église Sainte-Catherine étant jusqu'à un certain point contestable, les autorités de cette paroisse ayant de plus donné un consentement tacite à la translation en prenant elles-mêmes en 1853 l'initiative de l'érection de la nouvelle église, enfin l'archevêque de Cambrai ayant canoniquement transféré dans celle-ci le culte de Notre-Dame de la Treille, il est à présumer que, avant peu, la vieille madone sera placée dans le temple que ses fidèles lui ont dédié.

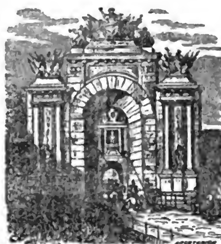


TABLE ALPHABÉTIQUE

DES

NOTICES BIOGRAPHIQUES ET HISTORIQUES.

ERRATA

Page 5, — ligne 4 (note). — Au lieu de « 85, » il faut lire « 382. » Mais il convient d'ajouter que ce chiffre ne représente en aucune façon le nombre des toiles constituant à cette époque le Musée de Lille; il indique seulement le total des peintures désignées par L. Watteau, parmi la multitude de tableaux entassés dans les magasins communaux, comme dignes d'être conservés pour former une galerie publique. Toutefois, en dépit des soins de Watteau, un très-petit nombre de celles-ci reçut cette destination : une partie fut restituée aux églises et châteaux qui en revendiquèrent la propriété, et un second lot considérable fut vendu à vil prix en 1813, au profit du trésor municipal; de telle sorte que les richesses artistiques du Musée de Lille, enregistrées au premier catalogue imprimé au commencement du siècle, consistaient en tout et pour tout en 77 tableaux, nombre qui, en 1848, par suite de donations et d'achats, s'était élevé à 200 environ.

Page 15. — Biebuyck. Il faut ajouter aux productions de ce sculpteur : le *Tympan* de l'église Sainte-Elisabeth de Roubaix, le *Calvaire* de Notre-Dame de Consolation, le *Fronton* du palais de la Préfecture de Lille (façade de la rue Beauharnais), et le *Buste* en marbre du professeur Mottez.

Page 27, — (note). — A ajouter à la liste des députés : MM. Carlos Bernard et Beaussier-Mathon (1815).

Page 51, — colonne 1, — ligne 41. — Darras. Au lieu de « 1818, » lisez : « Enfin, en 1812, M. Deldicque.... »

Id. colonne 1, — ligne 45. — Au lieu de « 1830, » lisez : « Leplus (1818). »

Page 92, — colonne 2, — ligne 7. — Fontaine de Resbecq. Lisez : « Théodore, comte de, » au lieu de « Théodore. »

Page 99, — (note). — Lisez « par Lhermite, » au lieu de « psr Lhermite. »

Page 119, — colonne, 2, — ligne 17. — HOUZÉ DE L'AULNOIT. Lisez : « les illustrations *photographiques* d'un voyage *au Gabon....* »

Page 123, — colonne 1, — ligne 28, — JOURNAUX. Supprimer les mots : *la Quotidienne de Lille* (1824). Il n'y a jamais eu à Lille de journal de ce titre. C'était le sobriquet que l'on donnait au *Journal du département du Nord,* à cause de son identité de vues avec la *Quotidienne* de Paris.

Page 139, — colonne 1, — ligne 35. — LELEUX. Lisez : « représentée par le *Journal du département du Nord,* » au lieu de « par la *Quotidienne de Lille.* »

Page 178, — colonne 1, — ligne 24. — NORGUET. Lisez « Société *entomologique,* » au lieu de « *lucomologique.* »

Page 217, — colonne 1, — ligne 21. — VAN HENDE. Lisez : « dont il prépare la publication, » au lieu de « dont nous souhaiterions voir..., etc. »

Lille, Imp. Six-Horemans.

EN VENTE A LA LIBRAIRIE LELEU :

MÉMOIRE SUR LA BATAILLE DE BOUVINES en 1214, enrichi de remarques historiques, stratégiques et critiques, d'une liste raisonnée des auteurs consultés, d'une table des personnes et des lieux, et du plan des opérations, par M. Lebon ; ouvrage couronné par la Société d'émulation de Cambrai au concours de 1833, in-8, grand papier satiné, broché, Lille, 1835. 2 »

MÉMOIRE SUR LES FORESTIERS DE FLANDRE, par M. Lebon, couronné par la Société des antiquaires de la Morinie, en séance solennelle le 15 décembre 1834, in-8 broché. 1 »

CAMERACUM CHRISTIANUM, ou histoire ecclésiastique du diocèse de Cambrai d'après le Gallia christiana, publié par M. Leglay, fort vol. grand in-8 br., n. c. Lille, 1849. 8 »

NOTES HISTORIQUES SUR HAUBOURDIN et ses seigneurs, par Tierce, édition ornée de gravures, beau vol. in-8, Lille, Reboux, 1860. 2 »

RECHERCHES SUR LA VILLE DE LA BASSÉE et ses environs, par E. Mannier. Paris, imprimerie de H. Carion père, in-8 br., 1854. 5 »

NOTES HISTORIQUES relatives aux offices et aux officiers du Bureau de finances de Lille, par le baron du Chambge de Liessart, in-8 pap. vél., br., portrait. Lille, 1855, ouvrage intéressant pour les familles nobles de Flandre. 3 »

DESCRIPTION DES FÊTES populaires données à Valenciennes les 11, 12 et 13 mai 1851, très-beau vol. in-8, gr. pap., nombreuses grav. Lille, 1856. 7 »

SOUVENIRS D'UN CANONNIER LILLOIS, par H. Verly, in-8 br. Lille, 1867. 1 »

Réimpressions a petit nombre.

LILLE EN VERS BURLESQUES. Les embarras du jour de l'an ; mœurs des Lillois anciens et modernes ; les promenades de l'esplanade, sur l'imprimé à Lille, 1731. Lille, 1858. Tiré à 200 exempl. 2 »

DISSERTATIONS SUR LES MALÉFICES, où l'on examine en particulier l'état de la fille de Tourcoing, in-18, pap. de Holl., sur l'original de 1752. Lille, 1863. Tiré à 200 exemplaires. 3 »

RAILLERIE UNIVERSELLE dédiée aux curieux de ce temps, en vers burlesques, précédée d'un avertissement par Ch. V. S., in-32, papier de Hollande. Lille, 1857. Mazarinade tirée à 150 exemplaires. 2 »

CATÉCHISME DES COURTISANS DE LA COUR DE MAZARIN. S. L., 1619, petit in-32 de 16 pages, pap. de Hollande. Lille, 1866. Réimpression à 122 ex. 1 50

Il ne reste que quelques exemplaires de ces réimpressions.

Lille, Imp. Six-Horemans.

